

COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

PARIS. — IMP. POUPART-DAVYL ET C[ie], RUE DU BAC, 30.

G. GROTE

Vice-Chancelier de l'Université de Londres, Associé étranger de l'Institut de France

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA FIN DE LA GÉNÉRATION CONTEMPORAINE D'ALEXANDRE LE GRAND

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A.-L. DE SADOUS

Professeur au Lycée impérial de Versailles, Docteur ès lettres de la Faculté de Paris

TOME QUATORZIÈME

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

AVEC CARTES ET PLANS



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1866

Ire PARTIE. — GRÈCE LÉGENDAIRE

Ἀνδρῶν ἡρώων θεῖον γένος, οἳ καλέονται
Ἡμίθεοι προτέρῃ γενεῇ.

HÉSIODE.

2e PARTIE. — GRÈCE HISTORIQUE

. . . . . . Πόλιες μερόπων ἀνθρώπων.

HOMÈRE

HISTOIRE DE LA GRÈCE

DEUXIÈME PARTIE

GRÈCE HISTORIQUE

CHAPITRE I

DEPUIS LA BATAILLE DE KNIDOS JUSQU'A LA RECONSTRUCTION DES LONGS MURS A ATHÈNES

Guerre dans la Grèce centrale contre Sparte; appelée la guerre corinthienne. — Relations de Sparte avec les États voisins et avec ses alliés après l'avénement d'Agésilas; mécontentement parmi les alliés. — Grand pouvoir de Sparte, s'étendant même jusqu'à la Grèce septentrionale; État d'Hèrakleia. — Disposition croissante en Grèce à l'hostilité contre Sparte, quand elle se trouve engagée dans la guerre contre la Perse. — Le satrape Tithraustês envoie en Grèce un ambassadeur avec de l'argent pour allumer la guerre contre Sparte; son succès à Thèbes, à Corinthe et à Argos. — L'argent persan ne créa pas d'hostilité contre Sparte, mais ne fit que faire paraître celle qui préexistait; sentiment de Xénophon favorable à Lacédæmone. — Guerre entre Sparte et Thêbes; guerre bœôtienne. — Opérations actives de Sparte contre la Bœôtia; Lysandros est envoyé pour agir en partant d'Hèrakleia vers le nord; Pausanias amène du Péloponèse une autre armée. — Les Thêbains demandent du secours à Athènes; preuve remarquable du changement de sentiment en Grèce. — Discours de l'ambassadeur thêbain à Athènes. — Sentiment politique à Athènes; bons effets de l'amnistie après l'expulsion des Trente. — Les Athéniens votent à l'unanimité de secourir Thèbes contre Sparte. — État de la confédération bœôtienne; Orchomenos se révolte et se joint à Lysandros, qui envahit la Bœôtia avec son armée et attaque Haliartos. — Lysandros est repoussé et tué devant Haliartos. — Pausanias arrive en Bœôtia après la mort de Lysandros; Thrasyboulos et une armée athénienne viennent au secours des Thêbains. — Pausanias évacue la Bœôtia en recevant le corps de Lysandros et ceux des autres pour les ensevelir. — Colère à Sparte contre Pausanias; il s'y soustrait par un exil volontaire; il est condamné pendant son absence. — Condamnation de Sparte non méritée. — Sparte non moins injuste qu'Athènes en condamnant des généraux malheureux. — Caractère de Lysandros; son

influence malheureuse, aussi bien pour Sparte que pour la Grèce en général. — Ses plans pour se faire roi à Sparte; discours du sophiste Kleôn. — Encouragement que la mort de Lysandros donne aux ennemis de Sparte; alliance contre elle entre Thèbes, Athènes, Corinthe et Argos. — Les Eubœens et autres se joignent à l'alliance. — Accroissement de l'importance de Thèbes : elle s'élève actuellement au rang d'une puissance de premier ordre; le chef thêbain Ismenias. — Opérations heureuses d'Ismenias au nord de la Bœôtia ; Hêrakleia est enlevée à Sparte. — Réunion des alliés antispartiates à Corinthe : leurs espérances pleines de confiance ; les Lacédæmoniens envoient rappeler Agésilas d'Asie. — Rassemblement considérable, près de Corinthe, de Spartiates et de Péloponésiens d'un côté, et d'alliés antispartiates de l'autre. — Hardiesse du langage contre Sparte ; discours du Corinthien Timolaos — — Les alliés antispartiates prennent une position défensive près de Corinthe : les Lacédæmoniens avancent pour les attaquer. — Bataille de Corinthe ; victoire des Lacédæmoniens du côté où ils combattent, leurs alliés étant battus dans les autres parties. — L'ascendant lacédæmonien dans le Péloponèse est assuré, mais aucun autre résultat n'est obtenu. — Agésilas ; peine que lui cause son rappel d'Asie ; ses vastes plans de conquête asiatique. — Regret des alliés asiatiques quand il quitte l'Asie ; il y laisse Euxenos avec quatre mille hommes. — Agésilas franchit l'Hellespont et se dirige vers sa patrie par la Thrace, la Macédoine et la Thessalia. — Agésilas et son armée sur la frontière septentrionale de la Bœôtia ; éclipse de soleil ; nouvelle de la défaite navale à Knidos. — Bœôtiens et leurs alliés rassemblés à Korôneia. — Bataille de Korôneia : Agésilas avec la plus grande partie de son armée est victorieux, tandis que les Thêbains le sont aussi de leur côté. — Terrible combat entre les Thêbains et les Spartiates ; en somme, le résultat est favorable aux Thêbains. — Victoire remportée par Agésilas, non sans de cruelles blessures, — non pas toutefois très-décisive : sa conduite après la bataille. — L'armée d'Agésilas se retire de Bœôtia ; il va aux jeux Pythiens ; il traverse le golfe de Corinthe pour retourner dans ses foyers ; accueil honorable qu'il reçoit à Sparte. — Résultats des batailles de Corinthe et de Korôneia ; Sparte n'avait rien gagné à la première et avait plutôt perdu à la seconde. — Revers de Sparte après la défaite de Knidos ; perte de l'empire insulaire de Sparte : presque tous ses alliés maritimes se révoltent pour se joindre à Pharnabazos et à Konôn. — Abydos reste fidèle à Sparte, sous Derkyllidas. — Derkyllidas conserve et Abydos et sa Chersonèse en face d'elle, en dépit de Pharnabazos : colère de ce dernier. — Pharnabazos et Konôn font voile vers le Péloponèse et Corinthe. Aide et encouragement donnés par Pharnabazos aux alliés à Corinthe ; fait remarquable de la présence d'un satrape persan et d'une flotte persane à Corinthe. — Pharnabazos laisse la flotte avec Konôn dans le golfe Saronique et lui donne un secours d'argent pour reconstruire les longs murs d'Athènes. — Konôn reconstruit les Longs Murs ; coopération dévouée des alliés. — Grande importance de ce rétablissement ; combien il dépendit du hasard. — Le maintien des lignes de Corinthe contre Sparte était une condition essentielle pour pouvoir reconstruire les longs murs ; ces lignes ne furent pas maintenues au delà de l'année suivante.

Après avoir, dans mon dernier chapitre, amené la série des événements asiatiques jusqu'à la bataille de Knidos, au commencement d'août 394 avant J.-C., époque à laquelle la

guerre était déjà allumée de l'autre côté de la mer Ægée, dans la Grèce propre, — je reprends maintenant le fil des événements à une période un peu antérieure, pour montrer de quelle manière commença cette guerre que je viens de mentionner, appelée communément la guerre corinthienne.

A l'avénement d'Agésilas au trône, en 398 avant J.-C., le pouvoir de Sparte dans toute la Grèce, depuis la Laconie jusqu'à la Thessalia, était plus grand qu'il n'avait jamais été et plus grand que celui qui, dans aucun temps, avait appartenu à un État grec quelconque. Elle avait supporté le fardeau de la longue guerre contre Athènes dans une proportion bien moindre que ses alliés; quant à ses fruits, elle les avait exclusivement recueillis pour elle-même. En conséquence, il régnait parmi les alliés un mécontentement général, que Thèbes aussi bien que Corinthe manifesta en refusant de prendre part aux expéditions récentes, soit de Pausanias contre Thrasyboulos et les exilés athéniens de Peiræeus, — soit d'Agis contre les Éleiens, — soit d'Agésilas contre les Perses en Asie Mineure. Les Éleiens furent complétement humiliés par les invasions d'Agis. Toutes les autres cités du Péloponèse, par crainte, par ancienne habitude et par la nature de leurs gouvernements oligarchiques qui penchaient vers Sparte pour trouver un appui, obéissaient à son autorité, — à la seule exception d'Argos, qui restait, comme auparavant, neutre et tranquille, bien que nourrissant des sentiments hostiles. Athènes était une simple unité dans le catalogue des alliés spartiates, fournissant comme les autres son contingent, que devait commander le xenagos — ou officier envoyé de Sparte, dans le dessein spécial de commander ces contingents étrangers.

Dans les régions septentrionales de la Grèce, le progrès de la puissance spartiate est encore plus remarquable. Si l'on remonte à l'année 419 avant J.-C. (environ deux ans après la paix de Nikias), Sparte avait été si peu en état de protéger sa colonie d'Hèrakleia, dans le pays de Trachis, sur le golfe Maliaque, près du détroit des Thermopylæ, que les Bœôtiens furent obligés d'y envoyer une garnison, afin d'empêcher qu'elle ne tombât entre les mains d'Athènes. Ils

allèrent même jusqu'à renvoyer l'harmoste lacédæmonien (1). Dans l'hiver de 409-408 avant J.-C., il était survenu à Hèrakleia un autre désastre, dans lequel l'harmoste lacédæmonien fut tué (2). Mais vers 399 avant J.-C., nous trouvons Sparte exerçant un ascendant énergique à Hèrakleia et même faisant de cette ville un poste central destiné à tenir en respect le peuple du voisinage du mont Œta et d'une partie de la Thessalia. Herippidas le Lacédæmonien y fut envoyé, afin qu'il réprimât quelques mouvements factieux, avec des forces suffisantes pour intimider l'assemblée publique, s'emparer du parti hostile dans la ville et en mettre les membres à mort, au nombre de cinq cents, en dehors des portes (3). Portant ses armes plus loin contre les Œtæens et les Trachiniens du voisinage, qui avaient été longtemps en désaccord avec les colons laconiens à Hèrakleia, il les chassa de leurs demeures, et les força d'émigrer en Thessalia avec leurs femmes et leurs enfants (4). Par là les Lacédæmoniens furent en état d'étendre leur influence dans des parties de la Thessalia et de mettre un harmoste avec une garnison dans Pharsalos, s'appuyant sur Hèrakleia comme sur une base, — ville qui devint ainsi une position d'une importance extraordinaire pour leur domination sur les contrées septentrionales.

Avec le pouvoir réel de Sparte ainsi considérablement augmenté sur terre, outre son vaste empire sur mer, qui grossissait ses revenus par de riches tributs, — et dans des cités qui non-seulement l'avaient longtemps reconnue comme chef, mais qui n'en avaient jamais reconnu d'autre, — il fallait un stimulant inaccoutumé pour faire naître une formidable combinaison hostile contre elle, nonobstant un développement considérable de désaffection et d'antipathie. Le stimulant vint de Perse, dont les trésors avaient aupara-

(1) Thucydide, V, 52.

(2) Xénoph. Hellen. I, 2, 18.

(3) Diodore, XIV, 38; Polyen, II, 21.

(4) Diodore, *ut sup.* : cf. XIV. 81. Τοὺς Τραχινίους φεύγοντας ἐκ τῶν πατρίδων ὑπὸ Λακεδαιμονίων, etc.

vant fourni à Sparte elle-même le moyen de réduire Athènes. La nouvelle qu'une flotte formidable s'armait en Phénicie, nouvelle qui avait inspiré l'expédition d'Agésilas dans le printemps de 396 avant J.-C., fut sans doute mise en circulation et apprise avec satisfaction par les cités grecques hostiles à Sparte; et le refus de Thèbes, de Corinthe et d'Athènes de prendre du service sous ce prince, — aggravé dans le cas des Thêbains par une offense positive qu'ils lui firent à l'occasion de son sacrifice à Aulis, — était assez pour avertir Sparte des tendances et des sentiments dangereux dont elle était entourée dans son voisinage immédiat.

Ce fut sur ces tendances que les instigations et les promesses positives de la Perse furent dirigées dans le courant de l'année suivante (395 av. J.-C.); et non-seulement des promesses, mais des secours pécuniaires, avec la nouvelle que la guerre maritime venait de se rallumer et menaçait la domination insulaire de Sparte. Tithraustès, le nouveau satrape, qui avait mis Tissaphernês à mort et lui avait succédé, n'eut pas plus tôt conclu l'armistice mentionné plus haut et décidé Agésilas à emmener son armée dans la satrapie de Pharnabazos qu'il employa des mesures actives pour allumer la guerre en Grèce contre Sparte, afin qu'elle fût réduite à la nécessité de rappeler Agésilas d'Asie. Il envoya en Grèce un Rhodien nommé Timokratès comme ambassadeur dans les villes les plus hostiles aux Lacédæmoniens, avec une somme de cinquante talents (1), lui ordonnant d'employer cet argent à gagner les principaux personnages

(1) Xénoph. Hellen. III, 5, 1. Πέμπει Τιμοκράτην Ῥόδιον ἐς τὴν Ἑλλάδα δοὺς χρυσίον ἐς πεντήκοντα τάλαντα ἀργυρίου, καὶ κελεύει πειρᾶσθαι, πιστὰ τὰ μέγιστα λαμβάνοντα, διδόναι τοῖς προεστηκόσιν ἐν ταῖς πόλεσιν, ἐφ' ᾧ τε πόλεμον ἐξοίσειν πρὸς Λακεδαιμονίους.

Timokratês reçoit l'ordre de donner l'argent, non pas toutefois absolument, mais seulement à une certaine condition, dans le cas où il trouverait que cette condition pourrait être remplie, c'est à-dire si en le donnant il pourrait obtenir de divers Grecs de conséquence des assurances et des garanties suffisantes qu'ils soulèveraient une guerre contre Sparte. Comme c'était une chose plus ou moins douteuse, Timokratês a l'ordre *d'essayer de donner de l'argent dans ce dessein*. Bien que l'explication de πειρᾶσθαι le rattache à διδόναι, le sens du mot appartient plus proprement à ἐξοίσειν, — qui désigne le dessein à accomplir.

dans ces villes et d'échanger des serments solennels d'alliance et de secours avec la Perse, pour une hostilité commune contre Sparte. L'île de Rhodes, qui venait de se révolter contre la domination spartiate, avait reçu Konôn avec la flotte persane (comme je l'ai mentionné dans le dernier chapitre), de sorte que probablement le député rhodien était en mission auprès de Tithraustès au sujet de ses compatriotes. C'était un député propre à cette mission, en ce qu'il avait un vif intérêt à créer de nouveaux ennemis à Sparte, et qu'il était ardent à faire naître chez les Thèbains et les Corinthiens le même esprit qui avait amené la révolte de Rhodes. J'ai déjà signalé l'effet que produisit cette révolte en alarmant et en exaspérant les Spartiates; et l'on peut à bon droit présumer que son effet de l'autre côté, en encourageant leurs ennemis grecs, fut considérable. Timokratès visita Thèbes, Corinthe et Argos, et distribua ses fonds. Il conclut des engagements, au nom du satrape, avec différents personnages de conséquence dans chacune, en les mettant en communication mutuelle, — c'étaient Ismenias, Androkleidas et autres à Thèbes; — Timolaos et Polyanthès à Corinthe; — Kylôn et autres à Argos. Il paraît qu'il ne visita pas Athènes; du moins Xénophon dit expressément qu'il n'y entra rien de son argent. L'influence de cette mission, — jointe, nous devons nous le rappeler, à la guerre navale renouvelée sur la côte d'Asie et à la promesse d'une flotte persane qui serait opposée à celle de Sparte, — se fit bientôt sentir dans la manifestation plus prononcée de sentiments antilaconiens dans ces diverses cités, et dans le commencement de tentatives faites pour établir une alliance entre elles (1).

Avec cette partialité en faveur des Lacédæmoniens qui règne dans ses Hellenica, Xénophon représente la guerre que Sparte va avoir à soutenir comme amenée presque uniquement par les présents que fit la Perse aux différents

(1) Xénoph. Hellen. III, 5, 2: Pausan. III, 9, 4; Plutarque, Artaxerxès, c. 20.

personnages dans les diverses cités. J'ai déjà dit dans plus d'une occasion que la moyenne de la moralité publique des politiques grecs individuellement, à Sparte et à Athènes, et dans les autres villes, n'était pas telle qu'elle exclût la corruption personnelle; qu'il fallait une moralité plus haute que la moyenne pour résister à cette tentation; — et une moralité considérablement plus haute que cette moyenne pour y résister systématiquement et pendant une longue existence, comme le firent Nikias et Periklès. Il ne serait donc pas surprenant qu'Ismenias et les autres eussent reçu des présents dans les circonstances mentionnées plus haut. Mais il paraît extrêmement improbable que l'argent donné par Timokratès ait pu être un cadeau destiné à corrompre, c'est-à-dire donné en secret et pour l'usage particulier de ces chefs. Il était fourni pour favoriser un certain objet public qui ne pouvait être accompli sans de gros déboursés; il était analogue à cette somme de trente talents que (comme Xénophon lui-même nous le dit) Tithraustès venait de donner à Agésilas, comme incitation à emmener son armée dans la satrapie de Pharnabazos (non comme présent pour la bourse particulière du roi spartiate, mais comme contribution pour les besoins de l'armée) (1), ou à celle que le satrape Tiribazos donna plus tard à Antalkidas (2), également pour des objets publics. Xénophon affirme qu'Ismenias et les autres, après avoir reçu ces présents de Timokratès, accusèrent les Lacédæmoniens et les rendirent odieux, chacun dans sa cité respective (3). Mais il est certain, d'après son exposé même, que la haine contre eux existait dans ces cités avant l'arrivée de Timokratès. A Argos, cette haine était de vieille date; à Corinthe et à Thèbes, bien qu'elle ne fût allumée que depuis la fin de la guerre, elle n'était pas moins prononcée. De plus, Xénophon lui-même nous apprend que les

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 26.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 8, 16.

(3) Xénoph. Hellen. III, 5, 2. Οἱ μ ἐν δὴ δεξάμενοι τὰ χρήματα ἐς τὰς οἰκείας πόλεις διέβαλλον τοὺς Λακεδαιμονίους · ἐπεὶ δὲ ταύτας ἐς μῖσος αὐτῶν προήγαγον, συνίστασαν καὶ τὰς μεγίστας πόλεις πρὸς ἀλλήλας.

Athéniens, bien qu'ils ne reçussent rien de cet argent (1), étaient tout aussi prêts à faire la guerre que les autres villes. Si donc nous admettons son assertion comme un fait réel, que Timokratês fit des présents secrets à divers politiques de conséquence, ce qui n'est nullement improbable, — nous devons différer de l'interprétation qu'il donne à ce fait, en le présentant d'une manière saillante comme étant la cause de la guerre. Ce que ces principaux personnages trouvaient difficile à faire naître, ce n'était pas la haine de Sparte, mais la confiance et le courage pour braver la puissance de cet État. Et dans ce dessein la mission de Timokratês était une aide précieuse, en ce qu'elle apportait des assurances de concours et d'appui persans contre Sparte. Il a dû être présenté publiquement, soit devant le peuple, devant le sénat, soit au moins devant le grand corps du parti antilaconien dans chaque cité. Et l'argent qu'il apportait avec lui, bien qu'une portion en ait pu être donnée en présents à des particuliers, était pour ce parti la garantie la meilleure de la sincérité du satrape.

Quelles qu'aient pu être les négociations en train entre les cités que visita Timokratês, aucune union ne les avait rapprochées, quand la guerre, allumée par un accident, éclata comme « Guerre bœôtienne » (2), entre Thèbes et Sparte séparément. Entre les Lokriens Opontiens et les Phokiens, au nord de la Bœôtia, il y avait une bande de terre frontière, objet de contestation ; à ce sujet, les Phokiens, imputant aux Lokriens d'injustes empiétements, envahirent leur territoire. Les Lokriens, alliés de Thèbes, implorèrent sa protection ; sur cette prière, un corps de Bœôtiens envahit la Phokis ; tandis que les Phokiens, de leur côté, s'adressèrent à Lacédæmone, invoquant son aide

(1) Xénoph. *ut sup.*
Pausanias (III, 9, 4) nomme quelques Athéniens qui auraient reçu une partie de l'argent. De même Plutarque, en termes généraux (Agésil. c. 15).
Diodore ne dit rien ni de la mission, ni des présents de Timokratês.

(2) Πόλεμος Βοιωτικός (Diodore, XIV, 81).

contre Thèbes (1). « Les Lacédæmoniens (dit Xénophon) furent charmés d'avoir un prétexte pour faire la guerre aux Thêbains, — car ils avaient été longtemps fâchés contre eux pour plusieurs motifs différents. Ils crurent que le moment actuel était un temps excellent pour marcher contre eux et abattre leur insolence, vu qu'Agésilas était en plein succès en Asie et qu'il n'y avait pas d'autre guerre qui les gênât en Grèce (2). » Les divers motifs sur lesquels les Lacédæmoniens fondaient leur mécontentement contre Thèbes commencent à une époque qui suit immédiatement la fin de la guerre contre Athènes, et le sentiment était à la fois établi

---

(1) Xénoph. (Hellen. III, 5, 3) dit, — et Pausanias (III, 9, 4) le suit, — que les chefs thêbains, désirant faire la guerre à Sparte, et sachant que Sparte ne la commencerait pas, excitèrent à dessein les Lokriens à empiéter sur cette frontière contestée, afin d'irriter les Phokiens et d'allumer ainsi une guerre. Je rejette sans hésitation cette version, qui, je le crois, a sa source dans la tendance de Xénophon à favoriser les Lacédæmoniens et à haïr les Thêbains, et je pense que la lutte entre les Lokriens et les Phokiens, aussi bien que celle entre les Phokiens et les Thêbains, éclata sans aucun dessein de la part de ces derniers de provoquer Sparte. C'est ainsi que Diodore le raconte par rapport à la guerre entre les Phokiens et les Thêbains; car il ne dit rien au sujet des Lokriens (XIV, 81).

Les événements subséquents, tels que les raconte Xénophon lui-même, prouvent que les Spartiates étaient non-seulement prêts sous le rapport des forces, mais disposés sous celui de la volonté à faire la guerre aux Thêbains, tandis que les derniers ne l'étaient pas du tout à la faire à Sparte. Ils n'avaient pas un seul allié; car leur demande à Athènes, douteuse en elle-même, ne fut faite qu'après que Sparte leur avait déclaré la guerre.

(2) Xénoph. Hellen. III, 5, 5. Οἱ μέντοι Λακεδαιμόνιοι ἄσμενοι ἔλαβον πρόφασιν στρατεύειν ἐπὶ τοὺς Θηβαίους, πάλαι ὀργιζόμενοι αὐτοῖς, τῆς τε ἀντιλήψεως τῆς τοῦ Ἀπόλλωνος δεκάτης ἐν Δεκελείᾳ, καὶ τοῦ ἐπὶ τὸν Πειραιᾶ μὴ ἐθελῆσαι ἀκολουθῆσαι· ᾐτιῶντο δ' αὐτοὺς, καὶ Κορινθίους πεῖσαι μὴ συστρατεύειν. Ἀνεμιμνήσκοντο δὲ καὶ, ὡς θύοντ' ἐν Αὐλίδι τὸν Ἀγησίλαον οὐκ εἴων, καὶ τὰ τεθυμένα ἱερὰ ὡς ἔρριψαν ἀπὸ τοῦ βωμοῦ· καὶ ὅτι οὐδ' εἰς τὴν Ἀσίαν συνεστράτευον Ἀγησιλάῳ. Ἐλογίζοντο δὲ καὶ καλὸν εἶναι τοῦ ἐξάγειν στρατιὰν ἐπ' αὐτοὺς, καὶ παῦσαι τῆς ἐς αὐτοὺς ὕβρεως· τά τε γὰρ ἐν τῇ Ἀσίᾳ καλῶς σφίσιν ἔχειν, κρατοῦντος Ἀγησιλάου, καὶ ἐν τῇ Ἑλλάδι οὐδένα ἄλλον πόλεμον ἐμποδὼν σφίσιν εἶναι. Cf. VII, I, 34.

La description que fait ici Xénophon lui-même de l'ancienne conduite et du sentiment établi entre Sparte et Thèbes réfute son allégation, à savoir que ce furent les présents apportés par Timokratês aux principaux Thêbains qui allumèrent pour la première fois la haine contre Sparte, et elle prouve en outre que Sparte n'eut pas besoin des manœuvres détournées des Thêbains pour avoir un prétexte de faire la guerre.

et véhément. Ce furent eux qui, à ce moment, commencèrent la guerre bœôtienne, et non les Thèbains, ni les présents apportés par Timokratès.

L'énergique et ambitieux Lysandros, qui avait auparavant poussé à l'expédition d'Agésilas au delà de la mer Ægée et avait longtemps haï les Thèbains, — fut un des premiers à conseiller l'expédition décrétée actuellement par les éphores contre Thèbes (1), aussi bien que le commandant en chef désigné pour la mettre à exécution. Il fut envoyé avec une petite armée pour agir au nord de la Bœôtia. Il reçut l'ordre de partir d'Hèrakleia, centre de l'influence lacédæmonienne dans ces contrées, — de rassembler les Hèrakléotes, avec les diverses populations dépendantes du voisinage de l'Œta, Œtæens, Maliens, Ænianes, etc., — de marcher vers la Bœôtia, en prenant les Phokiens en route, — et d'attaquer Haliartos. Le roi Pausanias s'engagea à le rejoindre à un jour donné sous les murs de cette ville, avec l'armée lacédæmonienne indigène et les alliés péloponésiens. Dans ce dessein, après avoir obtenu des sacrifices favorables sur la frontière, il se rendit à Tegea, et là il s'occupa de réunir les contingents alliés du Péloponèse (2). Mais les alliés, en général, montrèrent pour la cause de la lenteur et de la répugnance, tandis que les Corinthiens refusèrent tout concours et tout appui (3), — bien que ni les uns ni les autres ne fissent aucune démonstration en faveur de Thèbes.

Se trouvant ainsi exposés à une attaque formidable de deux côtés, menacés par Sparte à l'apogée de sa puissance et par un officier spartiate d'une habileté notoire, — étant de plus en même temps sans un seul allié, — les Thèbains résolurent d'implorer le secours d'Athènes. Une ambassade thèbaine envoyée à Athènes pour un dessein quelconque, et en particulier pour celui-là, était en elle-même une des preuves les plus fortes de la révolution qui

(1) Plutarque, Lysand. c. 28.
(2) Xénoph. Hellen. III, 5, 6, 7.
(3) Xénoph. Hellen. III, 5, 23. La conduite des Corinthiens contribue encore ici à réfuter l'assertion de Xénophon au sujet de l'effet des présents de Timokratès.

s'était opérée dans la politique grecque. L'antipathie entre les deux cités avait été si longue et si forte que les Thêbains, à la fin de la guerre, s'étaient efforcés de déterminer Sparte à extirper la population athénienne. Leur conduite avait été ensuite favorable et pleine de sympathie à l'égard de Thrasyboulos dans sa lutte contre les Trente, et ce chef avait témoigné sa reconnaissance en consacrant des statues dans l'Hèrakleion thêbain (1). Mais il n'était nullement clair qu'Athènes se sentirait disposée, soit par politique, soit par sentiment, à les aider dans la circonstance présente, à un moment où elle n'avait ni Longs Murs, ni fortifications à Peiræeus, ni vaisseaux, ni aucune protection contre la puissance maritime spartiate.

Ce ne fut pas avant que Pausanias et Lysandros fussent tous deux réellement occupés à réunir leurs forces que les Thêbains envoyèrent implorer l'assemblée athénienne. Le discours de l'ambassadeur thêbain exposa d'une manière frappante le cas contre Sparte tel qu'il était alors. Désavouant toute communauté d'opinion avec le premier député thêbain, qui, sans aucune instruction, avait pris sur lui de proposer, dans l'assemblée des alliés réunis Sparte, une sévérité extrême envers les Athéniens vaincus, — il rappela à l'assemblée que Thèbes avait refusé à l'unanimité d'obéir aux sommations des Spartiates, qui leur demandaient de les aider dans leur marche contre Thrasyboulos et le Peiræeus, et que c'était la première cause de la colère de Sparte contre elle. Pour cette raison donc, il faisait appel à la gratitude d'Athènes démocratique contre les Lacédæmoniens. Mais il invoquait également contre eux, avec une confiance plus grande encore, l'aide d'Athènes oligarchique — ou de ceux qui, à cette époque, s'étaient opposés à Thrasyboulos et à Peiræeus; car c'était Sparte qui, après avoir pour la première fois établi l'oligarchie à Athènes, avait ensuite refusé de la soutenir et abandonné ses partisans à la générosité de leurs adversaires démocratiques, qui seuls les sauvèrent

(1) Pausanias, IX, 11, 4.

sans leur faire de mal (1). Naturellement Athènes était désireuse, s'il était possible (à ce qu'il présumait), de regagner l'empire qu'elle avait perdu, et dans ce dessein, il offrait l'aide cordiale de Thèbes en qualité d'alliée. Il montrait que ce n'était pas une entreprise absolument impraticable, à considérer la haine universelle que Sparte avait attirée sur elle-même, non moins de la part d'anciens amis que d'ennemis antérieurs. Les Athéniens savaient par expérience que Thèbes pouvait être formidable comme ennemie ; elle prouverait actuellement qu'elle pouvait faire plus encore comme amie, si les Athéniens voulaient intervenir pour la sauver. De plus, elle était maintenant sur le point de combattre, non pour des Syracusains ou des Asiatiques, mais pour son salut et sa dignité. « Nous n'hésitons pas à affirmer, hommes d'Athènes (dit l'orateur thèbain en terminant), que ce que nous invoquons de vous en ce moment est un avantage encore plus grand pour vous qu'il ne l'est pour nous-mêmes (2). »

Huit ans s'étaient écoulés à ce moment depuis l'archontat d'Eukleidès et le rétablissement de la démocratie après l'écrasante épreuve des Trente. Cependant nous pouvons voir, par l'importante et adroite allusion de l'orateur thèbain à la portion oligarchique de l'assemblée, que les deux partis étaient encore séparés dans une certaine mesure. Affaiblie comme Athènes avait été laissée par la guerre, elle n'avait jamais depuis été appelée à rendre aucun vote décisif et expressif sur une question de politique étrangère ; les dispositions de la minorité oligarchique étaient alors d'un grand poids, et l'on pouvait bien la croire de nature à jouer un jeu de parti et à compter sur l'appui spartiate. Mais l'amnistie compréhensive décrétée lors du rétablissement de la

(1) Xénoph. Hellen. III, 5, 9.
Πολὺ δ' ἔτι μᾶλλον ἀξιοῦμεν, ὅσοι τῶν ἐν ἄστει ἐγένεσθε, προθύμως ἐπὶ τοὺς Λακεδαιμονίους ἰέναι. Ἐκεῖνοι γὰρ καταστήσαντες ὑμᾶς ἐς ὀλιγαρχίαν καὶ ἐς ἔχθραν τῷ δήμῳ, ἀφικόμενοι πολλῇ δυνάμει, ὡς ὑμῖν σύμμαχοι, παρέδοσαν ὑμᾶς τῷ πλήθει · ὥστε τὸ μὲν ἐπ' ἐκείνοις εἶναι, ἀπολώλατε, ὁ δὲ δῆμος οὑτοσὶ ὑμᾶς ἔσωσε.

(2) Xénoph. Hellen. III, 5, 9, 16.

constitution démocratique, — et la sage et généreuse tolérance avec laquelle on l'avait effectué, en dépit des souvenirs les plus poignants, — se trouvaient actuellement avoir produit leurs fruits. On vit la majorité et la minorité, — les démocrates et les oligarques confondus dans un vote unanime et cordial pour prêter aide à Thèbes, malgré tout le danger que présentait l'hostilité avec Sparte. Nous ne pouvons dans le fait douter que ce vote ne fût considérablement aussi influencé par la révolte de Rhodes, par la réapparition de Konôn avec une flotte dans les mers asiatiques, et par des communications secrètes de ce commandant annonçant son espérance d'agir d'une manière triomphante contre l'empire maritime de Sparte, grâce à une aide plus considérable de la Perse. Ce vote avait ainsi une double signification. Il proclamait non-seulement le rétablissement de la concorde entre les démocrates et les oligarques à Athènes, mais encore leur résolution commune de briser la chaîne qui les tenait comme simples satellites et simples unités dans le régiment des alliés spartiates, et de faire revivre les anciennes traditions d'Athènes comme puissance principale et agissant par elle-même, du moins, — sinon immédiatement encore comme puissance souveraine. Ce vote annonçait une renaissance d'Athènes. Sa hardiesse, dans la faiblesse actuelle de la cité, est vantée, deux générations plus tard, par Démosthène (1).

Après avoir entendu l'orateur thêbain (nous dit même Xénophon, l'ami de Lacédæmone) (2), « un très-grand nombre de citoyens athéniens se levèrent et parlèrent pour appuyer sa prière, et toute l'assemblée d'un commun accord vota d'y faire droit. » Thrasyboulos présenta la résolution, et la communiqua aux envoyés thêbains. Il leur dit qu'Athènes connaissait bien le danger qu'elle courait tandis que Peiræeus n'était pas défendu; mais que néanmoins elle était prête à

(1) Démosthène, De Coronâ, c. 28, p. 258; et Philippic. I, c. 7, p. 44. Cf. aussi Lysias, Orat. XVI (pro Mantitheo, s. 15).

(2) Xénoph. Hellen. III, 5, 16. Τῶν δ' Ἀθηναίων παμπολλοὶ μὲν ξυνηγόρευον, πάντες δ' ἐψηφίσαντο βοηθεῖν αὐτοῖς.

prouver sa gratitude en rendant plus qu'elle n'avait reçu ; car elle était prête à donner aux Thêbains un secours positif, dans le cas où ils seraient attaqués, — tandis que le Thêbains n'avaient rien fait de plus pour *elle* que de refuser de se joindre à une marche agressive contre elle (1).

Sans une telle assurance de secours de la part d'Athênes, il est extrêmement probable que les Thêbains auraient craint d'affronter seuls Lysandros et toutes les forces de Sparte. Mais dès lors ils se préparèrent à une énergique résistance. La première approche de Lysandros par le nord avec son armée d'Hérakléotes, de Phokiens et d'autres, était vraiment menaçante, d'autant plus qu'Orchomenos, la seconde cité après Thêbes dans la confédération bœôtienne, rompit son engagement de fidélité et se joignit à lui. La suprématie de Thêbes sur les villes qui composaient la confédération bœôtienne paraît avoir été souvent dure et oppressive, bien que certainement elle ne fût pas également oppressive à l'égard de toutes, et qu'assurément elle ne fût pas également odieuse à toutes. Pour Platée, à l'extrême sud de la Bœôtia, elle avait été longtemps intolérable, et le sort malheureux de cette petite ville a attristé plus d'une page dans mes volumes précédents. Pour Orchomenos, à l'extrême nord, elle était également désagréable, — en partie parce que cette ville était la seconde après Thêbes en pouvoir et en importance, — en partie parce qu'elle avait une imposante antiquité légendaire, et qu'elle prétendait avoir été autrefois la cité supérieure qui recevait un tribut de Thêbes. Les Orchoméniens se joignirent en ce moment à Lysandros, lui ouvrirent la route pour entrer en Bœôtia et le conduisirent avec son armée, après avoir commencé par ravager les champs de Lebadeia, dans le district appartenant à Haliartos (2).

(1) Xénoph. Hellen. *ut sup.*

Pausanias (III, 9, 6) dit que les Athéniens envoyèrent des députés aux Spartiates pour les prier de ne pas agir en agresseurs contre Thêbes, mais de soumettre leur plainte à un arrangement équitable. Cela me semble improbable. Diodore (XIV, 81) avance brièvement le fait général d'une manière conforme à Xenophon.

(2) Xénoph. Hellen. III, 5, 17; Plutarque, Lysand. c. 28.

Avant que Lysandros quittât Sparte, le plan d'opérations concerté entre lui et Pausanias était qu'ils se rencontreraient à un jour fixé dans le territoire d'Haliartos. Et pour exécuter ce plan Pausanias s'était déjà avancé avec son armée péloponésienne jusqu'à Platée en Bœôtia. Le jour arrêté entre eux était-il déjà arrivé, quand Lysandros parvint à Haliartos, c'est ce que nous ne pouvons déterminer avec certitude. Par suite de l'imperfection du calendrier grec, une erreur sur ce point serait très-concevable, — comme cela s'était présenté entre les généraux athéniens Hippokratês et Dêmosthenês dans les mesures qui précédèrent la bataille de Dêlion en 424 avant J.-C. (1). Mais Lysandros et Pausanias ont dû prendre un engagement subordonné aux obstacles de la route, — puisque chacun d'eux avait à traverser un pays ennemi pour atteindre l'endroit de la réunion. Toutefois, les mots de Xénophon indiquent plutôt que le jour fixé n'était pas encore arrivé ; néanmoins Lysandros résolut d'agir aussitôt contre Haliartos, sans attendre Pausanias. Il n'y avait encore qu'un petit nombre de Thêbains dans la ville ; et il avait probablement de bonnes raisons de croire qu'il réussirait mieux par de rapides mesures, avant que des Thêbains en plus grand nombre pussent arriver, qu'en attendant jusqu'à ce que l'autre armée spartiate le rejoignît ; pour ne pas parler de son désir que la conquête lui appartînt exclusivement, et de la confiance que lui avait inspirée son succès antérieur à Orchomenos. En conséquence il invita les Haliartiens à suivre l'exemple des Orchoméniens, à se révolter contre Thêbes, et à défendre leur autonomie sous la protection lacédæmonienne. Il se peut qu'il y ait eu dans la ville un parti disposé à l'écouter. Mais la majorité, encouragée encore par les Thêbains à l'intérieur, repoussa la proposition ; alors Lysandros marcha droit aux murs et donna l'assaut à la ville. Il y était occupé, tout près des portes, à examiner l'endroit où il pourrait le mieux entrer, quand on vit une nouvelle division de Thêbains, informée de ces opérations, arri-

(1) Thucydide, IV, 89. Γενομένης διαμαρτίας τῶν ἡμερῶν, etc.

ver de Thèbes, de son pas le plus rapide, — cavalerie aussi bien qu'hoplites. Probablement on l'aperçut des échauguettes de la ville avant qu'elle fût visible aux assaillants du dehors ; de sorte que les Haliartiens, encouragés par cette vue, ouvrirent leurs portes, et firent une sortie soudaine. Lysandros vraisemblablement surpris, fut tué lui-même un des premiers, avec son prophète à ses côtés, par un hoplite haliartien nommé Neochôros. Ses troupes tinrent bon pendant quelque temps, à la fois contre les Haliartiens de la ville, et contre les nouvelles troupes thêbaines qui arrivaient à ce moment. Mais elles finirent par être repoussées avec une perte considérable, et forcées de se retirer sur un terrain raboteux et difficile placé derrière elles. Là cependant elles maintinrent leur position, repoussant leurs assaillants avec une perte de plus de deux cents hoplites (1).

Le succès remporté ici, bien qu'extrêmement important comme encouragement donné aux Thèbains, aurait été contre-balancé par la prompte arrivée de Pausanias, si Lysandros n'eût été lui-même au nombre des victimes. Mais la mort d'un homme aussi éminent était pour Sparte une perte irréparable. Son armée, composée de masses hétérogènes, assemblée et tenue réunie jusqu'alors par son ascendant personnel, perdit confiance et se dispersa la nuit suivante (2). Quand Pausanias arriva bientôt après, il ne trouva pas de seconde armée à réunir à la sienne. Cependant ses propres forces étaient plus que suffisantes pour inspirer de la terreur aux Thèbains, si Thrasybulos, fidèle à la récente promesse, n'eût amené un corps imposant d'hoplites athéniens, avec de la cavalerie sous Orthoboulos (3), — et n'eût donné un nouveau courage aussi bien qu'une force suffisante à la cause thèbaine.

(1) Xénoph. Hellen. III, 5, 18, 19, 20; Plutarque, Lysand. c. 28, 29; Pausanias, III, 5, 4.

Les deux derniers diffèrent sur plusieurs points de Xénophon; dont cependant le récit, quoique bref, me semble mériter la préférence.

(2) Xénoph. Hellen. III, 5, 21. Ἀπεληλυθότας ἐν νυκτὶ τούς τε Φωκέας καὶ τοὺς ἄλλους ἅπαντας οἴκαδε ἑκάστους, etc.

(3) Lysias, Or. XVI (pro Mantitheo), s. 15, 16.

Pausanias eut d'abord à examiner quelles démarches il aurait à faire pour recouvrer les corps de ceux qui avaient été tués, — celui de Lysandros entre autres; livrerait-il bataille et aurait-il ainsi la chance de devenir maître du terrain, — ou enverrait-il la demande habituelle d'une trêve pour les funérailles, ce qui impliquait toujours un aveu d'infériorité? Quand il soumit ce point à un conseil d'officiers et d'anciens de Sparte, leur décision aussi bien que la sienne propre fut contraire à un combat; non toutefois sans une protestation indignée de la part de quelques-uns des anciens. Il considéra que tout le plan primitif d'opérations était détruit, puisque non-seulement le grand nom et le génie de Lysandros avaient péri, mais que son armée entière s'était spontanément débandée; que les alliés péloponésiens montraient en général de la tiédeur et de la répugnance, de manière à ne pas faire espérer une conduite énergique dans un danger pressant; qu'il avait peu ou point de cavalerie (1), tandis que la cavalerie thêbaine était nombreuse et excellente; enfin, que le cadavre de Lysandros lui-même était si près des murs d'Haliartos que, même si les Lacédæmoniens étaient victorieux, ils ne pourraient pas l'enlever sans de sérieuses pertes que leur feraient éprouver les défenseurs armés du haut de leurs tours (2). Telles furent les raisons qui déterminèrent Pausanias et la majeure partie du conseil à envoyer solliciter une trêve. Mais les Thêbains refusèrent de l'accorder, si ce n'est à condition qu'ils évacueraient la Bœôtia immédiatement. Bien qu'une telle demande fût contraire à la coutume reçue en Grèce (3), qui imposait au vainqueur

(1) En conséquence nous apprenons, par un discours de Lysias, que le service des cavaliers athéniens dans cette expédition, qui étaient commandés par Orthoboulos, fut jugé extrêmement facile et sans danger, tandis que celui des hoplites était dangereux (Lysias, Orat. XVI, pro Mantitheo, s. 15).

(2) Xénoph. Hellen. III, 5, 23. Κορίνθιοι μὲν παντάπασιν οὐκ ἠκολούθουν αὐτοῖς, οἱ δὲ παρόντες οὐ προθύμως στρατεύοιντο, etc.

(3) V. la conduite des Thêbains sur ce même point (de rendre les morts réclamés par les Athéniens vaincus pour les ensevelir) après la bataille de Dêlion et la discussion à ce sujet dans le chap. 3 du neuvième volume de cette Histoire.

le devoir d'accorder sans condition la trêve pour la sépulture, toutes les fois qu'elle était demandée, et que l'infériorité fût ainsi avouée publiquement, — néanmoins l'armée était si mal disposée, qu'elle entendit non-seulement en y acquiesçant, mais encore avec joie (1), la proposition de partir. Les corps furent dûment ensevelis, — celui de Lysandros dans le territoire de Panopê, immédiatement au delà de la frontière phokienne, mais non loin d'Haliartos. Et ces solennités ne furent pas plus tôt accomplies, que l'armée péloponésienne fut ramenée au Péloponèse, son abattement faisant un pénible contraste avec l'insolence triomphante des Thêbains, qui surveillaient la marche des ennemis et les empêchaient, non sans coups à l'occasion, de quitter la route pour errer dans les champs cultivés (2).

La mort de Lysandros causa à Sparte le chagrin et le ressentiment les plus profonds. En y revenant, Pausanias s'y trouva l'objet d'une si violente accusation, qu'il jugea prudent de s'échapper, et de chercher un asile dans le temple d'Athênê Alea, à Tegea. Il fut accusé et jugé, pendant son absence, sur deux chefs : d'abord, pour avoir laissé passer le temps convenu, en rejoignant Lysandros à Haliartos; ensuite, pour s'être abaissé à demander une trêve aux Thêbains, au lieu de livrer bataille, dans le dessein d'obtenir les corps des soldats tués.

Autant qu'il y a des preuves pour établir un jugement, il ne paraît pas que Pausanias fût coupable sur l'un ou sur l'autre de ces chefs. Le premier est une question de fait : et il semble tout à fait aussi vraisemblable que Lysandros devança le moment fixé, qu'il l'est que Pausanias fut en retard, en parvenant à Haliartos. De plus, Lysandros, en y arrivant le premier, n'aurait couru absolument aucun danger, s'il ne se fût décidé à attaquer sans délai; attaque dans laquelle les chances de la guerre tournèrent contre lui, quoique la résolution en elle-même ait pu être bien conçue. Ensuite, quant

(1) Xénoph. Hellen. III, 5, 21. Οἱ δὲ ἄσμενοί τε ταῦτα ἤκουσαν, etc.

(2) Xénoph. Hellen. III, 5, 24.

à la trêve sollicitée pour ensevelir les cadavres, il ne paraît pas que Pausanias aurait pu avec quelque prudence braver les chances d'une bataille. Les faits du cas, — même tels qu'ils sont résumés par Xénophon, qui exagère toujours tout en faveur des Spartiates, — nous amènent à cette conclusion. Un petit nombre d'anciens de Sparte préféraient sans doute la mort sur le champ de bataille à l'humiliation d'envoyer le héraut demander une trêve. Mais on verra le malheur de livrer bataille sous l'influence de ce point d'honneur, à l'exclusion d'une appréciation rationnelle des conséquences, quand nous en arriverons à la bataille de Leuktra, où Kleombrotos, fils de Pausanias, fut piqué d'honneur et entraîné à une imprudence (du moins c'est ce qu'on allègue comme un des motifs) qui causa la perte de sa propre vie et de la domination de Sparte (1). De plus, l'armée de Pausanias, ne comprenant que très-peu de Spartiates, se composait surtout d'alliés qui étaient peu dévoués à la cause, et qui virent avec plaisir que les Thêbains demandaient leur départ. S'il eût livré une bataille et qu'il l'eût perdue, le dommage pour Sparte eût été très-sérieux à tous égards; tandis que, s'il eût remporté une victoire, il n'y aurait pas eu d'autre résultat que l'acquisition des corps à ensevelir, puisque l'exécution du plan primitif était devenue impraticable par suite de la dispersion de l'armée de Lysandros.

Bien qu'un examen attentif des faits nous amène (et semble aussi avoir amené Xénophon) (2) à conclure que Pausanias était innocent, il fut néanmoins reconnu coupable en son absence. Il fut en grande partie victime du chagrin causé à Sparte par la perte de Lysandros, avec lequel il avait

(1) Xénoph. Hellen. VI, 4, 5.

(2) Le voyageur Pausanias justifie la prudence que mit son royal homonyme à éviter une bataille, en disant que les Athéniens étaient sur ses derrières, et les Thêbains devant lui, et qu'il craignait d'être attaqué des deux côtés à la fois, comme Léonidas aux Thermopylæ, et comme les troupes enfermées dans Sphakteria (Paus. III, 5, 5).

Mais le fait sur lequel repose cette justification est contredit par Xénophon, qui dit que les Athéniens avaient réellement rejoint les Thêbains, et étaient dans les mêmes rangs, — ἐλθόντες ξυμπαρετάξαντο (Hellen. III, 5, 22).

été auparavant en rivalité politique, et de la mort duquel on le rendit responsable. De plus, on fit revivre contre lui l'ancienne accusation (1), — pour laquelle il avait été jugé et simplement acquitté huit ans auparavant, — d'avoir toléré le rétablissement de la démocratie athénienne à un moment où il aurait pu la renverser. Sans doute cet argument eut contre lui une force prodigieuse dans la circonstance actuelle où les Athéniens venaient, pour la première fois depuis la reddition de leur cité, de renoncer à leur obéissance envers Sparte et d'envoyer une armée aider les Thèbains à se défendre. Le sentiment contre Pausanias fut si violent qu'il fut condamné à mort pendant son absence, et qu'il passa le reste de sa vie comme exilé dans le sanctuaire à Tegea. Son fils Agésipolis fut investi du sceptre à sa place.

Une courte remarque n'est pas déplacée ici. Aucun sujet n'a provoqué plus de reproches de la part des historiens grecs que la violence et l'injustice que montra la démocratie, à Athènes et ailleurs, en condamnant des généraux malheureux, mais innocents. Parmi les nombreux cas dans lesquels ce reproche est mis en avant, il y en a bien peu où il ait été prouvé. Mais même si nous admettons qu'il soit valable contre Athènes et sa démocratie, le sort de Pausanias nous montrera que les éphores et le sénat de Sparte antidémocratique étaient capables de rendre le même jugement injuste. C'est à peine s'il se rencontre un seul exemple de condamnation athénienne dont nous puissions aussi clairement prouver l'injustice que celle-ci infligée à un roi spartiate.

Si nous passons du roi banni à Lysandros, les Spartiates avaient, dans le fait, de fortes raisons pour déplorer la chute de ce dernier. Ils lui devaient leurs victoires les plus grandes et les plus décisives, et le temps arrivait où ils auraient besoin de ses services pour en obtenir davantage, car il ne laissait derrière lui aucun homme qui l'égalât en

(1) Xénoph. Hellen. III, 5, 25. Καὶ ὅτι τὸν δῆμον τῶν Ἀθηναίων λαβὼν ἐν τῷ Πειραιεῖ ἀνῆκε, etc. Cf. Pausanias, III, 5, 3.

ressources guerrières, en ruse et en puissance de commandement. Mais s'il possédait ces talents qui aidèrent puissamment Sparte à triompher de ses ennemis, il fit en même temps plus que personne pour déshonorer son empire et pour en rendre la durée précaire. Ses gouvernements de décemvirs ou dékarchies répandus dans les cités sujettes, et soutenus chacun par un harmoste et une garnison de Lacédæmone, furent des aggravations de tyrannie locale telles que le monde grec n'en avait jamais éprouvé auparavant de pareilles. Et quoique les autorités spartiates vissent bientôt qu'il abusait du nom souverain de la ville pour un agrandissement personnel et démesuré du sien, et qu'elles retirassent en partie leur appui aux dékarchies, — cependant le caractère général de leur empire continua à garder l'empreinte de vasselage et d'asservissement dont il l'avait marqué dans l'origine. Au lieu de cette autonomie que Sparte avait promise tant de fois, ce devint une sujétion rendue à tous égards plus amère. Un pareil empire était bien sûr d'avoir une courte existence; mais la perte que subit Sparte elle-même, quand son empire s'écroula, n'est pas la seule faute que l'historien de la Grèce ait à imputer à Lysandros. Son tort, beaucoup plus grave, consiste à avoir négligé une occasion — telle qu'il ne s'en présenta jamais ni avant ni après, — d'organiser une combinaison panhellénique, permanente, honorable, se soutenant par elle-même, sous la suprématie de Sparte. C'est (comme je l'ai déjà fait remarquer) ce qu'un homme tel que Kallikratidas aurait tenté, sinon avec une sagesse à longue portée, du moins avec une sincérité généreuse, et par un appel aux meilleures veines de sentiment politique dans la cité principale aussi bien que dans les villes subordonnées. Il est possible que, même avec les meilleures intentions, il eût échoué, tant était fort l'instinct centrifuge dans l'esprit politique grec. Mais ce que nous avons à reprocher à Lysandros, c'est qu'il ne l'essaya jamais; qu'il abusa du moment critique de la cure pour infuser dans le système un poison nouveau; qu'il sacrifia non-seulement les intérêts de la Grèce aux profits mesquins de Sparte, mais même les intérêts de cet État au monopole

encore plus restreint de la domination entre ses propres mains. Ces mesures eurent une influence funeste non-seulement pour la Grèce, mais pour Sparte elle-même, en aggravant toutes ses mauvaises tendances, comme je l'ai déjà signalé dans les pages précédentes.

Que Lysandros, avec des occasions illimitées de s'enrichir, ait vécu et soit mort pauvre, ce fait montre le côté honorable de son caractère. Cependant son indifférence personnelle pour l'argent ne semble avoir laissé que plus de place dans son cœur pour cette soif de pouvoir qui le rendit peu scrupuleux quant aux moyens de satisfaire la rapacité de ses aides, tels que les Trente à Athènes et les décemvirs dans d'autres cités, aussi bien qu'à soutenir leur conduite oppressive. Malgré le grand succès qu'il obtint et le grand talent qu'il déploya en terminant la guerre du Péloponèse, nous conviendrons avec Pausanias (1) qu'il fut plus nuisible qu'utile à Sparte, — même si nous ne tenons pas compte de la Grèce en général. Quel aurait été l'effet produit par ses projets relatifs à la succession royale, s'il eût été capable de les faire réussir, c'est ce que nous n'avons pas le moyen de déterminer. On nous dit que le discours que composa le rhéteur d'Halikarnassos Kleôn et qu'il lui adressa fut trouvé après sa mort dans ses papiers par Agésilas. Ce prince apprit par là, avec étonnement et alarme, le point auquel avait tendu l'ambition de Lysandros, et il eut le désir de faire connaître son caractère réel en publiant le discours, — mais il en fut dissuadé par le conseil de l'éphore Lakratidas. Mais cette histoire (attestée par Éphore) (2) a plutôt l'air d'une anecdote des écoles de rhétorique que d'une réalité. Agésilas n'était pas homme à attacher beaucoup de prix aux sophistes ou à leurs compositions, et il n'est pas facile de croire qu'il soit si longtemps resté dans l'ignorance des projets que Lysandros avait conçus jadis et laissé tomber plus tard. En outre, la probabilité est que Kleôn lui-même

(1) Pausanias, IX, 32, 6.

(2) Ephore, Fragm. 127, éd. Didot; Plutarque, Lysandros, c. 30.

publia le discours comme un échantillon de ses propres talents, même du vivant de Lysandros, non-seulement sans honte, mais comme représentant les sentiments d'une section considérable de lecteurs d'une extrémité à l'autre du monde grec.

Les conséquences qu'amenèrent la mort de Lysandros et la retraite de Pausanias de Bœôtia furent de la plus grande importance (395-394 av. J.-C.). Tous les ennemis de Sparte furent remplis d'espérances et d'une ardeur nouvelles. Thèbes, Athènes, Corinthe et Argos conclurent immédiatement une alliance contre elle. Des députés de ces quatre villes furent nommés pour se réunir à Corinthe et pour prendre d'actives mesures en vue de provoquer le concours de nouveaux alliés; de sorte que la guerre, qui avait commencé comme guerre bœôtienne, acquit la dénomination plus large de guerre corinthienne, sous laquelle elle dura jusqu'à la paix d'Antalkidas. L'alliance fut immédiatement fortifiée par la jonction des Eubœens, — des Akarnaniens, — des Lokriens Ozoles, — d'Ambrakia et de Leukas (toutes deux attachées particulièrement à Corinthe), et des Chalkidiens de Thrace (1).

Nous entrons maintenant dans la période où, pour la première fois, Thèbes commence à sortir des puissances secondaires et où elle s'élève graduellement jusqu'à devenir une cité de premier ordre dans la politique grecque. Pendant toute la guerre du Péloponèse, les Thèbains s'étaient montrés d'excellents soldats tant à cheval qu'à pied, comme auxiliaires de Sparte. Mais actuellement la cité commence à avoir une politique à elle, et des citoyens de talent arrivent à se faire remarquer individuellement. Tout en attendant Pélopidas et Epaminondas, avec lesquels nous ferons bientôt connaissance, nous avons présentement Ismenias, riche Thèbain qui, huit ans auparavant, avait épousé la cause de Thrasyboulos et des exilés athéniens, et l'un des grands organisateurs du mouvement antispartiate actuel;

(1) Diodore, XIV, 81, 82; Xénoph. Hellen. IV, 2, 17.

homme honoré aussi par ses ennemis politiques (1) quand ils le mirent à mort quatorze ans plus tard, sous le nom de « grand scélérat, » — même combinaison d'épithètes que Clarendon applique à Olivier Cromwell.

Ce fut Ismenias qui, à la tête d'un corps de Bœôtiens et d'Argiens, entreprit une expédition pour abattre l'influence spartiate dans les régions au nord de la Bœôtia. A Pharsalos en Thessalia, les Lacédæmoniens avaient un harmoste et une garnison ; à Pheræ, Lykophrôn le despote était leur allié; tandis que Larissa, avec Medios le despote, était leur principale ennemie. Grâce à l'aide des Bœôtiens, Medios fut alors en état de s'emparer de Pharsalos; Larissa, avec Krannôn et Skotusa, fut reçue dans l'alliance thêbaine (2), et Ismenias remporta aussi l'avantage plus important de chasser les Lacédæmoniens d'Hèrakleia. Quelques mécontents, laissés après l'intervention violente du Spartiate Herippidas deux ans auparavant, ouvrirent de nuit les portes d'Hèrakleia aux Bœôtiens et aux Argiens. Les Lacédæmoniens dans la ville furent passés au fil de l'épée ; mais on permit aux autres colons péloponésiens de se retirer sains et saufs, tandis que les anciens habitants trachiniens, que les Lacédæmoniens avaient expulsés pour faire place à leurs nouveaux colons, — avec les Œtæens qu'ils avaient chassés des districts du voisinage, — furent rappelés alors pour reprendre possession de leurs demeures primitives (3). La perte d'Hèrakleia fut un coup sérieux pour les Spartiates dans ces contrées, — elle protégea l'Eubœa dans sa récente révolte contre eux, et permit à Ismenias d'attirer dans son alliance les Maliens, les Æníanes et les Athamanes voisins, — tribus s'étendant le long de la vallée du Sper-

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 36. Ὁ δ' (Ismenias) ἀπελογεῖτο μὲν πρὸς πάντα ταῦτα, οὐ μέντοι ἔπειθέ γε τὸ μὴ οὐ μεγαλοπράγμων τε καὶ κακοπράγμων εἶναι.

Il est difficile d'établir quelque chose au moyen des deux allusions dans Platon, si ce n'est qu'Ismenias était un homme riche et puissant (Platon, Ménon, p. 90 B; Républ. I, p. 336 A.

(2) Diodore, XIV, 82; Xénoph. Hellen. IV, 3, 2; Xénoph. Agésil. II, 2.

(3) Diodore, XIV, 38-82.

cheios, à l'ouest, jusqu'au voisinage du Pindos. Réunissant des troupes additionnelles de ces districts (qui, seulement peu de mois auparavant, avaient fourni une armée à Lysandros) (1), Ismenias marcha contre les Phokiens, chez qui le Spartiate Lakisthenès avait été laissé comme harmoste chargé du commandement. Après un combat acharné, cet officier et ses Phokiens furent défaits près de la ville lokrienne de Naryx, et Ismenias revint victorieux à l'assemblée réunie à Corinthe (2).

Grâce à ces importants avantages, obtenus pendant l'hiver de 395-394 avant J.-C., les perspectives des affaires grecques dans l'état où elles étaient au printemps suivant furent essentiellement changées. Les alliés se réunirent à Corinthe pleins d'espoir et résolurent de lever une armée combinée considérable pour agir contre Sparte, qui, de son côté, semblait menacée de perdre tout son empire sur terre en dehors du Péloponèse. En conséquence, les éphores se décidèrent à rappeler d'Asie sans retard Agésilas avec son armée, et ils envoyèrent Epikydidas avec des ordres à cet effet. Mais même avant que ce renfort pût arriver, ils jugèrent utile de rassembler toutes leurs forces péloponésiennes et d'agir avec vigueur contre les alliés à Corinthe, qui étaient actuellement en train de se réunir en nombre considérable. Aristodèmos, tuteur du jeune roi Agésipolis, fils de Pausanias, et lui-même de la race Eurysthénide, marcha à la tête d'un corps de 6,000 hoplites lacédæmoniens (3); les xenagi spar-

(1) Xénoph. Hellen. III, 5, 6.

(2) Diodore, XIV, 82.

(3) Xénoph. Hellen. IV, 2, 16. Xénophon donne ce total de six mille comme s'il ne se composait que de Lacédæmoniens *seuls*. Mais si nous suivons son récit, nous verrons qu'il y avait incontestablement dans l'armée des troupes de Tegea, de Mantineia et des villes achæennes (probablement aussi quelques-unes d'autres villes arkadiennes) présentes à la bataille (IV, 2, 13, 18, 20). Pouvons-nous supposer que Xénophon voulût comprendre *ces* alliés-ci dans le total de six mille, avec les Lacédæmoniens, — ce qui est sans doute un total considérable pour des Lacédæmoniens seuls? A moins que cette supposition ne soit admise, il n'y a pas d'autre ressource que de supposer une omission, soit de Xénophon lui-même, soit des copistes, omission que dans le fait Gail et autres supposent. En général, je crois qu'ils ont raison, car autrement le nombre d'hoplites des deux côtés serait prodigieu-

tiates (ou officiers envoyés en vue de conduire les contingents des alliés éloignés) amenèrent successivement 3,000 hoplites d'Elis, de Triphylia, d'Akroreia et de Lasion, — 1,500 de Sikyôn, — 3,000 d'Epidauros, de Trœzen, d'Hermionê et d'Halieis. Il n'en vint pas de Phlionte, sur la raison (vraie ou fausse) (1) que cette ville était dans un moment de solennité et de trêve sainte. Il y avait aussi des hoplites de Tegea, de Mantineia et des villes achæennes, mais on ne donne pas leur nombre, de sorte que nous ne connaissons pas le rôle complet du côté lacédæmonien. Les cavaliers, au nombre de 600, étaient tous lacédæmoniens; il y avait, en outre, 300 archers krêtois, — et 400 frondeurs des différents districts ruraux de la Triphylia (2).

Les forces alliées de l'ennemi étaient déjà rassemblées près de Corinthe: 6,000 hoplites athéniens, — 7,000 Argiens, — 5,000 Bœôtiens, ceux d'Orchomenos étant absents, — 3,000 Corinthiens, — 3,000 des différentes villes d'Eubœa; faisant 24,000 en tout. Le total de la cavalerie était 1,550; composé de 800 Bœôtiens, de 600 Athéniens, de 100 de Chalkis en Eubœa et de 50 des Lokriens. Les troupes légères aussi étaient nombreuses, — composées en partie de Corinthiens, tirés probablement de la population de serfs qui labourait les champs (3), — en partie de Lokriens, de Maliens et d'Akarnaniens.

Les chefs alliés, tenant un conseil de guerre pour com-

---

sement inégal, tandis que Xénophon ne dit rien qui implique que la victoire lacédæmonienne ait été gagnée malgré une grande infériorité de nombre, et qu'il dit quelque chose qui implique même que le nombre a dû être presque égal (IV, 2, 13), — bien qu'il soit toujours disposé à complimenter Sparte toutes les fois qu'il le peut.

(1) D'après un passage qui se rencontre un peu plus loin (IV, 4, 15), nous pouvons soupçonner que c'était une excuse, et que les Phliasiens n'étaient pas très-bien disposés pour Sparte. Cf. un cas semblable d'excuse attribué aux Mantinéiens (V, 2, 2).

(2) Diodore (XIV, 83) donne un total de 23,000 fantassins et de 500 cavaliers du côté lacédæmonien, mais sans énumérer d'articles. Du côté des confédérés, il avance un total de plus de 15,000 fantassins et de 500 chevaux (c. 82).

(3) Xénoph. Hellen. IV, 2, 17. Καὶ ψιλὸν δὲ, ξὺν τοῖς τῶν Κορινθίων, πλέον ἦν, etc. Cf. Hesychius, v. Κυνόφαλοι; Welcker, Præfat. ad Theognidem, p. 35; K. O. Müller, History of the Dorians, III, 4, 3.

biner leurs plans, décidèrent que les hoplites seraient rangés en lignes qui n'auraient pas plus de seize hommes de profondeur (1), afin qu'on pût avoir la chance de n'être pas entouré, et que l'aile droite, qui entraînait avec elle le commandement pour le moment, alternerait de jour en jour entre les différentes cités. La confiance que les événements des quelques derniers mois avaient inspirée à ces chefs, agissant alors pour la première fois contre l'État de Sparte leur ancien chef, est surprenante. « Il n'y a rien de tel que de marcher sur Sparte (dit le Corinthien Timolaos) et de combattre les Lacédæmoniens chez eux ou près de chez eux. Nous devons brûler les guêpes dans leur nid sans les laisser s'avancer pour nous piquer. La force lacédæmonienne est semblable à celle d'un fleuve ; faible à sa source, et ne devenant formidable que par les affluents qu'il reçoit, à proportion de la longueur de son cours (2). » La sagesse de cet avis est remarquable ; mais sa hardiesse est plus remarquable encore, si on la rapproche du sentiment établi de crainte à l'égard de Sparte. Il fut adopté par le conseil général des alliés; mais par malheur le moment de l'exécuter était déjà passé; car les Lacédæmoniens étaient déjà en marche, et avaient franchi leur propre frontière. Ils prirent la ligne de route par Tegea et Mantineia (dont les troupes les rejoignirent en chemin), et s'avancèrent jusqu'à Sikyôn, où probablement tous les contingents arkadiens et achæens avaient rendez-vous.

Les troupes de la confédération étaient déjà à Nemea quand elles apprirent que l'armée lacédæmonienne était à Sikyôn; mais elles changèrent alors de plan, et se bornèrent à la défensive. Les Lacédæmoniens de leur côté franchirent le poste montagneux appelé Epieikia, fort molestés par les troupes légères de l'ennemi, qui leur lançaient des traits de la hauteur. Mais quand ils eurent atteint le terrain

(1) Xénoph. Hellen. IV, 2, 13; cf. IV, 2, 18, — où il dit des Thêbains : — ἀμελήσαντες τοῦ ἐς ἑκκαίδεκα βαθεῖαν παντελῶς ἐποιήσαντο τὴν φάλαγγα, etc., ce qui implique la résolution prise antérieurement et y fait allusion.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 2, 11, 12.

uni, de l'autre côté, le long du rivage du golfe Saronique, où probablement ils reçurent les contingents d'Épidauros, de Trœzen, d'Hermionê et d'Halieis, — toute l'armée ainsi renforcée s'avança sans trouver de résistance, brûlant et ravageant les champs cultivés. Les confédérés se retirèrent devant elle, et finirent par prendre position près de Corinthe, au milieu d'un terrain raboteux avec un ravin devant eux (1).

---

(1) Xénoph. Hellen. IV, 2, 14, 15.

Dans le passage — Καὶ οἱ ἕτεροι μέντοι ἐλθόντες κατεστρατοπεδεύσαντο, ἔμπροσθεν ποιησάμενοι τὴν χαράδραν, — je crois que ἀπελθόντες (qui est sanctionné par quatre MSS., et préféré par Leunclavius) est la vraie leçon, au lieu de ἐλθόντες. Car il semble certain que la marche des confédérés fut une marche de retraite, et que la bataille fut livrée tout près des murs de Corinthe, vu que les troupes défaites cherchèrent un asile dans la ville, et que les Lacédæmoniens à leur poursuite étaient si rapprochés d'elles, que les Corinthiens de l'intérieur craignirent de tenir les portes ouvertes. C'est pourquoi nous devons rejeter comme erronée l'assertion de Diodore, — à savoir que la bataille se livra sur les bords de la rivière Nemea (XIV, 83).

Il y a des difficultés et des obscurités dans la description que fait Xénophon de la marche lacédæmonienne. Voici ses expressions : — Ἐν τούτῳ οἱ Λακεδαιμόνιοι, καὶ δὴ Τεγεάτας παρειληφότες καὶ Μαντινέας, ἐξῆσαν τὴν ἀμφίαλον. Ces trois derniers mots ne sont pas expliqués d'une manière satisfaisante. Weiske et Schneider expliquent τὴν ἀμφίαλον (avec beaucoup de justesse) comme indiquant la région située immédiatement sur le côté péloponésien de l'isthme de Corinthe, et ayant le golfe Saronique d'un côté, et le golfe Corinthien de l'autre, région dans laquelle était renfermée Sikyôn. Mais alors il ne serait pas exact de dire que « les Lacédæmoniens étaient allés par la route que baigne la mer de deux côtés. » Au contraire, la vérité est « qu'ils étaient alors dans la route ou région que baigne la mer des deux côtés » — sens qui toutefois demanderait une préposition, — ἐξῆσαν εἰς τὴν ἀμφίαλον. Sturz, dans son Lexicon (v. ἐξιέναι) rend τὴν ἀμφίαλον par *viam ad mare*, ce qui paraît un sens extraordinaire du mot, à moins qu'on ne produise des exemples à l'appui, et même dans ce cas, nous ne voyons pas pourquoi la route de Sparte à Sikyôn serait appelée de ce nom, qui appartiendrait plus proprement à la route de Sparte à Helos en descendant l'Eurotas.

De plus, nous ne connaissons pas distinctement la situation du point ou district appelé τὴν Ἐπιεικίαν (mentionné encore IV, 4, 13). Mais il est certain, d'après la carte, que quand les confédérés étaient à Nemea et les Lacédæmoniens à Sikyôn, — les premiers ont dû être exactement placés de manière à intercepter la jonction des contingents d'Epidauros, de Trœzen et d'Hermionê, avec l'armée lacédæmonienne. Pour assurer cette jonction, les Lacédæmoniens furent obligés de se faire jour à travers cette région montagneuse qui est située près de Kleônæ et de Nemea, et de suivre une ligne allant de Sikyôn au golfe Saronique. Après avoir atteint l'autre côté de ces montagnes près de la mer, ils étaient en communication avec Epidauros et les autres villes de la péninsule argolique.

Les Lacédæmoniens avancèrent jusqu'à ce qu'ils fussent à un peu plus d'un mille de cette position et y campèrent.

Après un intervalle vraisemblablement de peu de jours, les Bœôtiens, le jour où vint leur tour d'occuper l'aile droite et de prendre le commandement, donnèrent le signal du combat (1). Les Lacédæmoniens, que le terrain boisé empêchait de voir distinctement, ne surent qu'ils allaient être attaqués que lorsqu'ils entendirent le pæan ennemi. Se mettant immédiatement en ordre de bataille, ils s'avancèrent pour rencontrer les assaillants, quand ceux-ci étaient à deux cents mètres de leur ligne. Dans chaque armée, la division de droite marcha en avant, — biaisant vers la droite, c'est-à-dire tenant l'épaule gauche avancée, suivant la tendance habituelle des hoplites grecs, dans leur désir d'éviter que le côté droit non couvert par le bouclier fût exposé à l'ennemi, et en même temps d'être protégés par le bouclier du voisin de droite (2). Les Lacédæmoniens dans une armée, et les Thèbains dans l'autre, inclinèrent et firent également incliner leurs armées respectives, dans une direction biaisant vers la droite, de sorte que les Lacédæmoniens de leur

---

La ligne de marche que les Lacédæmoniens prenaient naturellement de Sparte à Sikyôn et à Lechæon, par Tegea, Mantineia, Orchomenos, etc., est décrite deux ans plus tard dans le cas d'Agésilas (IV, 5, 19).

(1) Xénoph. Hellen. IV, 2, 18. La manière dont Xénophon colore cette démarche n'est guère juste pour les Thêbains, comme cela se présente si constamment d'un bout à l'autre de son histoire. Il dit « qu'ils ne furent pas pressés de combattre » (οὐδέν τι κατήπειγον τὴν μάχην ξυνάπτειν) tant qu'ils furent à la gauche, opposée à la droite des Lacédæmoniens; mais aussitôt qu'ils furent à la droite (opposée aux Achæens placés à la gauche de l'armée ennemie), ils donnèrent sur-le-champ le signal. Or il ne paraît pas que les Thêbains eussent un plus grand privilége, le jour où ils étaient à la droite, que les Argiens ou les Athéniens quand chacun de ces deux peuples y était respectivement. Il avait été décidé que le commandement résiderait dans la division de droite, poste qui passait alternativement des uns aux autres : pourquoi les Athéniens ou les Argiens ne firent-ils pas usage de ce poste pour ordonner l'attaque, c'est ce que nous ne pouvons expliquer.

De même encore, Xénophon dit que, malgré la résolution prise par le conseil de guerre d'avoir des files de seize hommes en profondeur, et pas plus, — les Thêbains firent leurs files beaucoup plus profondes. Cependant il est clair, d'après son propre récit, que cette plus grande profondeur n'amena pas de conséquences funestes.

(2) V. l'instructive description de la bataille de Mantineia — dans Thucydide, V, 71.

côté débordèrent considérablement les Athéniens de la gauche opposée. Des dix tribus d'hoplites athéniens, il n'y eut que les six de l'extrême gauche qui entrèrent en conflit avec les Lacédæmoniens, tandis que les quatre autres luttèrent avec les Tégéens qui se trouvaient après les Lacédæmoniens sur leur propre ligne. Mais les six tribus athéniennes extrêmes furent complétement battues et cruellement traitées, étant prises en flanc aussi bien que de front par les Lacédæmoniens. D'autre part, les quatre autres tribus athéniennes vainquirent et chassèrent devant elles les Tégéens; et en général, le long de tout le reste de la ligne, les Thèbains, les Argiens et les Corinthiens furent victorieux, — excepté du côté où les troupes de l'achæenne Pellênê étaient opposées à celles de la bœôtienne Thespiæ, où la bataille fut égale et les pertes cruelles des deux parts. Toutefois les confédérés victorieux furent si ardents et si imprudents à poursuivre qu'ils allèrent jusqu'à une distance considérable et revinrent les rangs en désordre; tandis que les Lacédæmoniens, qui se retenaient habituellement sous ce rapport, gardèrent un ordre parfait, et attaquèrent avec un grand avantage les Thèbains, les Argiens et les Corinthiens quand ils revenaient à leur camp. Plusieurs des Athéniens fugitifs obtinrent un asile dans les murs de Corinthe malgré l'opposition des Corinthiens favorables à Lacédæmone, qui voulaient qu'on leur fermât les portes et qu'on ouvrît des négociations avec Sparte. Toutefois, les Lacédæmoniens vinrent si près, qu'on jugea à la fin impossible de tenir les portes ouvertes plus longtemps. Un grand nombre des autres confédérés furent donc obligés de se contenter de la protection de leur ancien camp (1), qui cependant paraît avoir été situé dans un terrain (2) si bien défendable, que les Lacédæmoniens ne les y inquiétèrent pas.

(1) Xénoph. Hellen. IV, 2, 20-23. L'allusion à cet incident qu'on trouve dans Démosthène (adv. Leptinem, c. 13, p. 472) est intéressante, quoique indistincte.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 2, 19. Καὶ γὰρ ἦν λάσιον τὸ χωρίον, — ce qui explique l'expression dans Lysias, Orat. XVI (pro Mantitheo), s. 20. Ἐν Κορίνθῳ χωρίων ἰσχυρῶν κατειλημμένων.

Pour ce qui regardait les Lacédæmoniens séparément, la bataille de Corinthe fut une victoire importante, gagnée (à ce qu'ils affirmaient) avec la perte de huit hommes seulement, et qui causa de graves pertes aux Athéniens pendant le combat, aussi bien qu'aux autres confédérés quand ils revinrent de la poursuite. Bien que les hoplites athéniens eussent autant souffert, cependant Thrasyboulos, leur commandant (1), qui tint bon jusqu'à la fin et fit des efforts énergiques pour les rallier, ne fut pas satisfait de leur conduite. Mais d'autre part, tous les alliés de Sparte furent défaits, et un nombre considérable d'entre eux tués. Selon Diodore, la perte totale du côté lacédæmonien fut de 1,100; du côté des confédérés, de 2,800 (2). En somme, la victoire des Lacédæmoniens ne fut pas assez décisive pour amener d'importants résultats, bien qu'elle assurât complétement leur suprématie dans le Péloponèse. Nous faisons observer ici, comme nous aurons occasion de le faire ailleurs, que les alliés péloponésiens ne combattirent pas avec cœur pour la cause de Sparte. Ils lui semblent attachés plutôt par crainte que par affection.

La bataille de Corinthe fut livrée vers le mois de juillet 394 avant J.-C., vraisemblablement vers le même temps que la bataille navale près de Knidos (ou peut-être un peu plus tôt), et tandis qu'Agésilas était en marche pour revenir à Sparte après avoir été rappelé d'Asie. Si les Lacédæmoniens avaient pu différer la bataille jusqu'au moment où Agésilas serait venu menacer la Bœôtia par le nord, leur campagne aurait été probablement beaucoup plus heureuse. Dans l'état actuel des choses, leurs alliés revinrent sans doute chez eux dégoûtés de la campagne de Corinthe, de sorte que les con-

(1) Lysias, Orat. XVI (pro Mantitheo), 3, 19.

Platon, dans son discours panégyrique (Ménéxène, c. 17, p. 245 E), attribue la défaite et les pertes des Athéniens à un « mauvais terrain, » — χρησαμένων δυσχωρίᾳ.

(2) Diodore, XIV, 83.

L'assertion de Xénophon (Agésilas, VII, 5), que près de 10,000 hommes furent tués du côté des confédérés, est une exagération manifeste, si dans le fait la leçon est exacte.

fédérés purent alors tourner toute leur attention sur Agésilas.

Ce prince avait reçu en Asie avec une peine et un désappointement profonds, toutefois en même temps avec une soumission patriotique, l'ordre des éphores qui le rappelaient. Il avait augmenté son armée, et méditait des plans plus étendus d'opérations contre les satrapies persanes en Asie Mineure. Il avait acquis une telle réputation de force et d'habileté militaires, que de nombreux messages lui vinrent de différents districts de l'intérieur, exprimant leur désir d'être délivrés de la domination des Perses, et l'invitant à venir à leur aide. Son ascendant était également établi sur les cités grecques de la côte, qu'il tenait encore sous le gouvernement d'oligarchies composées de partisans et sous des harmostes spartiates, — vraisemblablement toutefois avec une modération plus grande en pratique, et moins de licence d'oppression, qu'on n'en avait remarqué dans la conduite de ces hommes quand ils pouvaient compter sur un chef aussi dépourvu de principes que Lysandros. Il était ainsi précisément alors à un point élevé de gloire et d'ascendant réels, mais il nourrissait des espérances plus grandes de nouvelles conquêtes dans l'avenir. Et ce qui comblait la mesure de ses aspirations, — toutes ces conquêtes devaient se faire aux dépens, non pas de Grecs, mais des Perses. Il marchait sur les traces d'Agamemnôn, comme chef panhellénique contre un ennemi panhellénique.

Tous ces rêves de gloire furent dissipés par le triste message et par les ordres péremptoires qu'Epikydidas apportait de la part des éphores. Nous pouvons sincèrement compatir au chagrin et au désappointement d'Agésilas; mais le panégyrique que Xénophon et autres font de lui à cause de son obéissance empressée est tout à fait déraisonnable (1). Il

(1) Xénoph. Agésil. I, 37; Plutarque, Agésilas, c. 15. Cornélius Népos (Agesilaus, c. 4) traduit presque l'Agésilas de Xénophon, mais nous pouvons mieux sentir la force de *son* panégyrique, si nous nous rappelons qu'il avait eu une connaissance personnelle de la désobéissance de Jules César dans sa province aux ordres du sénat, et que la toute-puissance de Sylla et

n'y avait pas de mérite à renoncer à ses projets de conquête sur le commandement des éphores; vu que, si un sérieux malheur fût venu fondre sur Sparte chez elle, aucun de ces projets n'aurait pu être exécuté. Et il n'est pas déplacé de faire remarquer que, même si Agésilas n'avait pas été rappelé, l'anéantissement de la supériorité navale lacédæmonienne par la défaite de Knidos aurait rendu impraticable tout vaste plan de conquête à l'intérieur de la Perse. Dès qu'il eut reçu son ordre de rappel, il convoqua une assemblée composée et de ses alliés et de son armée, pour leur faire connaître la pénible nécessité de son départ, qu'on apprit avec des manifestations évidentes et sincères de douleur. Il leur assura que dès qu'il aurait dissipé les nuages qui étaient suspendus au-dessus de Sparte, il reviendrait en Asie sans retard et reprendrait ses efforts contre les satrapes persans; en attendant, il laissa Euxenos, avec une armée de quatre mille hommes, pour les protéger. Sa communication excita une telle sympathie, combinée avec l'estime qu'on avait pour son caractère, que les cités rendirent un vote général à l'effet de lui fournir des contingents de troupes pour sa marche vers Sparte. Mais ce premier élan de zèle s'arrêta, quand elles en vinrent à réfléchir que c'était un service contre des Grecs, non-seulement impopulaire en lui-même, mais qui présentait une certitude de rudes combats avec peu de butin. Agésilas essaya tous les moyens pour entretenir leur ardeur, en annonçant des récompenses tant pour les soldats des cités que pour les mercenaires, récompenses qui seraient distribuées à Sestos dans la Chersonèse aussitôt qu'ils auraient passé en Europe : prix pour le meilleur équipement, et pour les soldats les mieux disciplinés dans chacune des différentes armes (1). Par ces moyens il détermina les soldats les plus braves et les plus capables de son armée à entreprendre la marche avec lui,

de Pompée dans leurs gouvernements était un fait d'histoire récente. « Cujus exemplum (dit Cornélius Népos à propos d'Agésilas) utinam imperatores nostri sequi voluissent! »

(1) Xénoph. Hellen. IV, 2, 2-5; Xénoph. Agésil. I. 38; Plutarque, Agésil. c. 16.

entre autres un grand nombre de soldats de Cyrus, avec Xénophon lui-même à leur tête.

Bien qu'Agésilas, en quittant la Grèce, se fût fait gloire d'élever le drapeau d'Agamemnôn, il était destiné actuellement (394 av. J.-C.) à suivre malgré lui les traces du roi persan Xerxès dans sa marche depuis la Chersonèse de Thrace par la Thrace, la Macédoine et la Thessalia, jusqu'aux Thermopylæ et à la Bœôtia. Jamais depuis l'époque de Xerxès aucune armée n'avait entrepris cette marche, qui avait en ce moment un caractère oriental, par le fait qu'Agésilas menait avec lui quelques chameaux pris à la bataille de Sardes (1). Epouvantant ou défaisant les diverses tribus thraces, il parvint à Amphipolis sur le Strymôn, où il fut rejoint par Derkyllidas, qui était venu tout récemment de la bataille de Corinthe, et qui lui apprit la victoire. Plein comme l'était son cœur de projets panhelléniques contre la Perse, il éclata en exclamations de regret en apprenant la mort de tant de Grecs dans la bataille, qui auraient suffi, s'ils avaient été unis, pour émanciper l'Asie Mineure (2). Il envoya Derkyllidas en Asie pour faire connaître la victoire aux cités grecques de son alliance, et il continua sa marche à travers la Macédoine et la Thessalia. Dans ce dernier pays, Larissa, Krannôn et autres villes alliées de Thèbes suscitèrent de l'opposition pour lui barrer le passage. Mais dans l'état de désunion où était cette contrée, aucune résistance systématique ne put être organisée contre lui. Il ne parut rien de plus que des corps détachés de cavalerie qu'il battit et dispersa, en tuant Polycharmos leur chef. Toutefois, comme la cavalerie thessalienne était la meilleure de Grèce, Agésilas fut très-fier de l'avoir défaite avec des cavaliers disciplinés par lui-même en Asie ; soutenus toutefois, il faut le faire remarquer, par l'appui habile et efficace de ses hoplites (3). Après avoir passé les montagnes achæennes ou

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 24.

(2) Xénoph. Agésil. VII, 5; Plutarque, Agésil. c. 16.

(3) Xénoph. Hellen. IV, 2, 4-9; Diodore, XIV, 83.

ligne du mont Othrys, il fit le reste du chemin sans opposition, à travers le détroit des Thermopylæ jusqu'à la frontière de Phokis et de Bœôtia.

Dans cette dernière partie de son expédition, Agésilas rencontra l'éphore Diphridas en personne, qui le pressa de hâter sa marche autant que possible et d'attaquer les Bœôtiens. Il fut en outre rejoint par deux régiments (1) lacédæmoniens de Corinthe, et par cinquante jeunes volontaires spartiates comme gardes du corps, qui vinrent de Sikyôn par mer. Il fut renforcé aussi par les Phokiens et les Orchoméniens, outre les troupes péloponésiennes qui l'avaient accompagné en Asie, les hoplites asiatiques, les soldats de Cyrus, les peltastes et la cavalerie, qu'il avait amenés avec lui de l'Hellespont et quelques nouvelles troupes recueillies dans la marche. Son armée avait ainsi une force imposante quand il parvint au voisinage de Chæroneia sur la frontière bœôtienne. Ce fut là qu'elle fut alarmée par une éclipse de soleil le 14 août, 394 avant J.-C., présage fatal, dont le sens ne tarda pas à leur être expliqué par l'arrivée d'un messager portant la nouvelle de la défaite navale de Knidos, ainsi que de la mort de Peisandros, beau-frère d'Agésilas. Ce dernier fut affecté profondément de ce coup irréparable. Il prévit que, s'il était connu, il répandrait la terreur et le découragement parmi ses soldats, dont la plupart ne lui resteraient attachés que tant qu'ils jugeraient la cause de Sparte triomphante et profitable (2). En conséquence, il résolut,

---

(1) Plutarque (Agésil. c. 17 ; cf. aussi Plutarque, Apophth. p. 795, tel qu'il est corrigé par Morus ad Xenoph. Hellen. IV, 3, 15) dit que deux moræ ou régiments venant de Corinthe rejoignirent Agésilas ; Xénophon ne parle que d'un, outre cette mora qui était en garnison à Orchomenos (Hellen. IV, 3, 15 ; Agésil. II, 6).

(2) Xénoph. Hellen. IV, 3, 13.

Ὁ μὲν οὖν Ἀγησίλαος πυθόμενος ταῦτα, τὸ μὲν πρῶτον χαλεπῶς ἔφερεν · ἐπεὶ μέντοι ἐνεθυμήθη, ὅτι τοῦ στρατεύματος τὸ πλεῖστον εἴη αὐτῷ, οἷον ἀγαθῶν μὲν γιγνομένων ἡδέως μετέχειν, εἰ δέ τι χαλεπὸν ὁρῷεν, οὐκ ἀνάγκην εἶναι κοινωνεῖν αὐτοῖς, etc.

Ces renseignements indirects au sujet des dispositions réelles que même ces alliés nourrissaient à l'égard de cette ville sont très-précieux, quand ils viennent de Xénophon, puisqu'ils sont en opposition avec sa partialité habituelle, et ils sont omis ici presque à regret à cause de la nécessité de justifier la conduite tenue par Agésilas quand il adresse une fausse proclamation à son armée.

étant alors à un jour de marche de l'ennemi, de livrer bataille en toute hâte sans faire connaître la mauvaise nouvelle. Il annonça qu'il avait appris qu'un combat naval avait été livré, et que les Lacédæmoniens avaient été victorieux, bien que Peisandros lui-même fût tué, — puis il offrit un sacrifice d'actions de grâce et envoya partout des présents de félicitation qui produisirent un effet encourageant, et remplirent d'ardeur en particulier les soldats allant à l'escarmouche et leur assurèrent la victoire.

Ses ennemis, rassemblés alors en force dans la plaine de Korôneia, apprirent sans doute l'issue réelle de la bataille de Knidos, qui répandit dans leurs rangs l'espérance et l'allégresse, bien qu'on ne nous dise pas comment ils interprétèrent l'éclipse solaire. L'armée était composée à peu près des mêmes contingents que ceux qui avaient récemment combattu à Corinthe, si ce n'est qu'on nous cite les Ænianes à la place des Maliens; mais probablement chaque contingent était moins nombreux, puisqu'il y avait encore une nécessité d'occuper et de défendre le camp près de Corinthe. Parmi les hoplites athéniens, qui venaient d'être si maltraités dans la bataille précédente, et qui étaient désignés par le sort pour marcher en Bœôtia, contre un général et une armée de haute réputation, — il régnait beaucoup d'appréhension et quelque répugnance, comme nous l'apprenons de l'un d'eux, Mantitheus, qui s'avança pour offrir ses services et qui plus tard s'en vanta avec raison devant un dikasterion athénien (1). Les Thèbains et les Corinthiens avaient probablement toutes leurs forces, et plus nombreuses qu'à Corinthe, puisque c'était leur propre pays qui était à défendre. Le camp fut établi dans le territoire de Korôneia, non loin du grand temple d'Athênê Itonienne, où se tenaient les Pambœôtia, ou assemblées bœôtiennes générales et où se trouvait aussi le trophée érigé pour la grande victoire remportée sur Tolmidês et les Athéniens, environ cinquante ans aupa-

(1) Lysias, Orat. XVI (pro Mantitheo), s. 20. Φοβουμένων ἁπάντων εἰκότως, etc.

ravant (1). Entre les deux armées, il n'y avait pas une grande différence en nombre, si ce n'est quant aux peltastes, qui étaient plus nombreux dans l'armée d'Agésilas, bien qu'il ne semble pas qu'ils aient pris beaucoup de part à la bataille.

Après être parti de Chæroneia, Agésilas aborda cette plaine de Korôneia en venant du fleuve Kephissos, tandis que les Thèbains le rencontrèrent en venant du côté du mont Helikôn. Il occupait l'aile droite de son armée, les Orchoméniens étant à la gauche, et les soldats de Cyrus avec les alliés asiatiques au centre. Dans la ligne opposée, les Thèbains étaient à la droite, et les Argiens à la gauche. Les deux armées approchèrent lentement et en silence jusqu'à ce qu'elles ne fussent séparées que par un intervalle de deux cents mètres, moment où les Thèbains de la droite entonnèrent le cri de guerre et accélérèrent leur marche jusqu'à courir, le reste de la ligne suivant leur exemple. Quand ils furent à cent mètres des Lacédæmoniens, la division du centre de ces derniers sous le commandement d'Herippidas (comprenant les soldats de Cyrus, avec Xénophon lui-même, et les alliés asiatiques) s'avança de son côté au pas de course pour les rencontrer; dépassant vraisemblablement sa propre ligne (2), et venant d'abord pour croiser les lances avec le centre de l'ennemi. Après un combat acharné, la division d'Herippidas fut victorieuse sur ce point, et repoussa ses adversaires. Agésilas à sa droite fut encore plus victorieux, car les Argiens qu'il avait en face de lui s'enfuirent sans même croiser les lances. Ces fugitifs trouvèrent sûreté sur le terrain élevé du mont Helikôn. Mais de l'autre côté, les Thèbains, sur leur propre droite, battirent complétement les Orchoméniens et les poursuivirent si loin qu'ils arrivèrent jusqu'aux bagages sur les derrières de l'armée. Pendant que les amis d'Agésilas le félicitaient comme vainqueur, il fit immédiatement une conversion pour compléter sa victoire

(1) Plutarque, Agésil. c. 19.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 3, 17. Ἀντεξέδραμον ἀπὸ τῆς Ἀγησιλάου φάλαγγος, etc.

en attaquant les Thèbains, qui, de leur côté, firent également volte-face, et se préparèrent à se faire un passage, en ordre serré et profond, pour rejoindre leurs camarades sur l'Helikôn. Bien qu'Agésilas eût pu les laisser passer, et les attaquer par derrière avec plus de sûreté et un effet égal, il préféra la victoire plus honorable d'un conflit face à face. Telle est la manière dont son panégyriste Xénophon (1) colore sa manœuvre. Cependant nous pouvons faire remarquer que, s'il avait laissé passer les Thèbains, il n'aurait pu les poursuivre loin, en voyant leurs camarades tout près pour les soutenir, — et aussi que, n'ayant jamais combattu contre eux, il n'avait probablement pas une appréciation exacte de leur valeur.

La lutte qui s'engagea alors fut quelque chose de terrible au delà de toute l'expérience militaire grecque (2); elle laissa une impression indélébile sur l'esprit de Xénophon, qui y fut personnellement engagé. Les hoplites des deux côtés en vinrent au combat corps à corps le plus acharné, heurtant les boucliers les uns contre les autres, avec tout le poids de la masse de derrière qui poussait en avant les premiers rangs sur lesquels elle s'appuyait, — surtout dans l'ordre profond des Thèbains. Les boucliers des premiers combattants furent ainsi crevés, leurs lances brisées, et chaque homme fut engagé dans une étreinte si étroite avec son ennemi, que le poignard fut la seule arme dont il pût se servir. Il n'y eut pas de cri systématique, tel que celui qui marquait habituellement la charge d'une armée grecque; le silence était interrompu seulement par un mélange d'exclamations furieuses et de murmures (3). Agésilas lui-même, qui était dans les rangs de devant, et dont la taille et la

---

(1) Xénoph. Hellen. IV, 3, 19; Xénoph. Agésil. II, 12.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 3, 16; Xénoph. Agésil. II, 9.

Διηγήσομαι δὲ καὶ τὴν μάχην · καὶ γὰρ ἐγένετο οἵα οὐκ ἄλλη τῶν γ' ἐφ' ἡμῶν.

(3) Xénoph. Hellen. IV, 3, 19; Xénoph. Agésil. II, 12.

Καὶ συμβαλόντες τὰς ἀσπίδας ἐωθοῦντο, ἐμάχοντο, ἀπέκτεινον, ἀπέθνησκον. Καὶ κραυγὴ μὲν οὐδεμία παρῆν, οὐ μὴν οὐδὲ σιγή · φωνὴ δέ τις ἦν τοιαύτη, οἵαν ὀργή τε καὶ μάχη παράσχοιτ' ἄν.

force n'étaient pas au niveau de son courage personnel, eut le corps couvert de blessures faites par différentes armes (1); — il fut foulé aux pieds — et n'échappa que grâce au courage dévoué de ces cinquante volontaires spartiates qui formaient sa garde du corps. En partie à cause de ses blessures, en partie à cause du courage irrésistible et de la pression plus forte des Thêbains, les Spartiates furent forcés à la fin de céder, au point de donner un libre passage aux premiers, qui purent ainsi marcher en avant et rejoindre leurs camarades, non sans essuyer quelques pertes par des attaques faites sur leurs derrières (2).

Agésilas resta ainsi maître du champ de bataille, après avoir remporté une victoire sur ses adversaires pris collectivement. Mais en ce qui regarde les Thêbains séparément, non-seulement il n'avait pas gagné de victoire, mais il avait échoué dans son dessein d'arrêter leur marche, et avait eu le dessous dans le combat. Ses blessures ayant été pansées, il fut rapporté sur des épaules de soldats pour donner ses derniers ordres, et alors il apprit qu'un détachement de quatre-vingts hoplites thêbains, laissés derrière par les autres, s'étaient réfugiés dans le temple d'Athênê Itonienne comme suppliants. Poussé par une générosité mêlée de respect pour la sainteté du lieu, il ordonna qu'on les renvoyât sans leur faire de mal, et il se mit ensuite en devoir de donner des ordres pour la veille de nuit, vu qu'il était déjà tard. Le champ de bataille présentait un terrible spectacle; Spartiates et Thêbains morts, couchés pêle-mêle, quelques-uns tenant encore serrés leurs poignards nus, d'autres traversés par les poignards de leurs ennemis; alentour, sur le sol souillé de sang, on voyait des lances brisées, des boucliers en morceaux, des épées et des poignards dispersés loin de leurs propriétaires (3). Il ordonna que les morts

(1) Xénoph. Agésil. II, 13. Ὁ δὲ, καίπερ πολλὰ τραύματα ἔχων πάντοσε καὶ παντοίοις ὅπλοις, etc. Plutarque, Agésil. c. 18.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 3, 19; Xénoph. Agésil. II, 12.

(3) Xénoph. Agésil. II, 14. Ἐπεί γε μὴν ἔληξεν ἡ μάχη, παρῆν δὴ θεάσασθαι

spartiates et thèbains fussent réunis en monceaux séparés, et placés sous bonne garde pendant la nuit, dans l'intérieur de sa phalange; les troupes prirent ensuite leur souper et se reposèrent la nuit. Le lendemain matin, il fut commandé à Gylis le polémarque de ranger l'armée en ordre de bataille, d'élever un trophée, et d'offrir des sacrifices d'allégresse et d'actions de grâces, avec les joueurs de flûte jouant solennellement, suivant la mode spartiate. Agésilas désirait faire ces démonstrations de victoire avec autant de faste que possible, parce qu'il doutait réellement qu'il eût remporté une victoire. Il était très-possible que les Thèbains eussent assez de confiance pour renouveler l'attaque, et pour essayer de recouvrer le champ de bataille, avec leurs morts qui le couvraient; et c'est pour cette raison qu'Agésilas avait fait réunir ces morts en un monceau séparé, en donnant l'ordre de les placer dans les lignes lacédæmoniennes (1). Toutefois il ne tarda pas à être délivré de ses doutes par l'arrivée d'un héraut que les Thèbains envoyaient solliciter la trêve habituelle pour l'enterrement de leurs morts; aveu reconnu de défaite. On fit droit immédiatement à cette requête; chaque partie accomplit les dernières solennités en l'honneur de ses morts, et l'armée spartiate fut ensuite retirée de la Bœôtia. Xénophon ne dit les pertes ni d'un côté ni de l'autre; mais Diodore les porte à 600 du côté des confédérés, à 350 de celui des Lacédæmoniens (2).

Mis comme Agésilas l'était par ses blessures hors d'état d'agir immédiatement, il se fit transporter à Delphes, où

ἔνθα συνέπεσον ἀλλήλοις, τὴν μὲν γῆν αἵματι πεφυρμένην, νεκροὺς δὲ κειμένους φιλίους καὶ πολεμίους μετ' ἀλλήλων, ἀσπίδας δὲ διατεθρυμμένας, δόρατα συντεθραυσμένα, ἐγχειρίδια γυμνὰ κουλεῶν τὰ μὲν χαμαί, τὰ δ' ἐν σώματι, τὰ δ' ἔτι μετὰ χειρός.

(1) Xénoph. Agésil. II, 15. Τότε μὲν οὖν (καὶ γὰρ ἦν ἤδη ὀψὲ) συνελκύσαντες τοὺς τῶν πολεμίων νεκροὺς εἴσω φάλαγγος, ἐδειπνοποιήσαντο καὶ ἐκοιμήθησαν. Schneider, dans sa note sur ce passage, aussi bien que ad Xenoph. Hellen. IV, 3, 21, — condamne l'expression τῶν πολεμίων comme apocryphe et inintelligible. Mais, selon moi, ces mots ont un sens clair et approprié que j'ai tâché de donner dans le texte. Cf. Plutarque, Agésilas, c. 19.

(2) Diodore, XIV, 84.

l'on célébrait alors les jeux Pythiens. Il y offrit à Apollon la dîme du butin acquis pendant ses deux années de campagne en Asie : dixième égal à cent talents (1). Dans l'intervalle le polémarque Gylis conduisit l'armée d'abord en Phokis, puis pour une expédition de pillage dans le territoire lokrien, où la vive attaque des troupes légères lokriennes au milieu d'un terrain montueux, infligea à ses troupes un cruel échec, et lui coûta la vie. Après cet accident les contingents de l'armée furent renvoyés dans leurs foyers respectifs, et Agésilas lui-même, quand il fut passablement rétabli, partit de Delphes avec les Péloponésiens et traversa le golfe de Corinthe pour retourner à Sparte (2). Il y fut reçu avec toutes les démonstrations d'estime et de reconnaissance, qui furent encore augmentées par sa simplicité exemplaire et par son exactitude à observer la discipline publique, exactitude que n'avaient diminuée ni une longue absence ni la jouissance d'un ascendant sans contrôle. Désormais, à partir de ce moment il fut le chef réel de la politique spartiate, jouissant d'une influence plus grande que celle qui était jamais échue à aucun roi auparavant. Son collègue Agésipolis, à la fois jeune et de faible caractère, fut gagné par sa conduite judicieuse et conciliante, au point d'avoir pour lui la déférence la plus respectueuse (3).

Trois grandes batailles avaient ainsi été livrées dans l'espace d'un peu plus d'un mois (juillet et août 394 av. J.-C.)— celles de Corinthe, de Knidos et de Korôneia, la première et la troisième sur terre, la seconde sur mer, comme je l'ai raconté dans mon dernier chapitre. Dans chacune des deux batailles sur terre, les Lacédæmoniens avaient gagné une victoire : ils restèrent maîtres du champ de bataille, et l'en-

(1) Xénoph. Hellen. IV, 3, 21; Plutarque, Agésil. c. 19. Ce dernier dit : — Εἰς Δελφοὺς ἀπεκομίσθη Πυθίων ἀγομένων, etc. Manso, le docteur Arnold et autres contestent l'exactitude de Plutarque dans son assertion relative au moment de l'année où se célébraient les jeux Pythiens, sur des motifs qui me paraissent très-insuffisants.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 3, 22, 23; IV, 4, 1.

(3) Plutarque, Agésil. c. 19, 20; Xénoph. Hellen. V, 3, 20.

nemi les sollicita d'accorder la trêve des funérailles. Mais si nous demandons quels résultats ces victoires avaient produits, la réponse doit être que toutes les deux furent totalement stériles. La position de Sparte, en Grèce, par rapport à ses ennemis n'avait éprouvé aucune amélioration. A la bataille de Corinthe, ses soldats avaient, il est vrai, manifesté une supériorité signalée, et acquis beaucoup d'honneur. Mais à celle de Korôneia, l'honneur de la journée fut plutôt du côté des Thêbains, qui se firent jour à travers l'opposition la plus énergique, et parvinrent à rejoindre leurs alliés. Et le dessein d'Agésilas (ordonné par l'éphore Diphridas) d'envahir la Bœôtia, échoua complétement (1). Au lieu d'avancer, il se retira de Korôneia et se rendit de Delphes dans le Péloponèse, en traversant le golfe; ce qu'il aurait pu faire tout aussi bien sans livrer cette bataille meurtrière et vigoureusement disputée. Même le récit de Xénophon, fortement coloré comme il l'est tant par ses sympathies que par ses antipathies, nous indique que l'impression prédominante que chacun rapporta du champ de bataille de Korôneia fut celle de la force et de l'opiniâtreté redoutables des hoplites thêbains, — avant-goût de ce qui devait arriver à Leuktra!

Si les deux victoires que Sparte remporta sur terre furent stériles en résultats, le cas fut tout autre pour sa défaite navale à Knidos. Cette défaite fut grosse de conséquences qui se suivirent rapidement, et du caractère le plus désastreux. Comme pour Athènes à Ægospotami, — la perte de sa flotte, toute sérieuse qu'elle fût, ne servit que de signal pour des pertes suivantes innombrables. Pharnabazos et Konôn, avec leur flotte victorieuse, allèrent d'île en île, et d'un port de mer continental à l'autre, dans la mer Ægée, pour chasser les Harmostes lacédæmoniens, et mettre un terme à l'empire de Sparte. La haine qu'il avait inspirée

(1) Plutarque, Agésil. c. 17. Cornélius Népos, Agésil. c. 4. « Obsistere ei conati sunt Athenienses et Bœoti, » etc. Mais ils firent plus que de *s'efforcer*, ils *réussirent* à lui barrer le passage et à le forcer à la retraite.

était si universelle, que la tâche se trouva plus facile qu'on ne s'y attendait. Ayant conscience de leur impopularité, les harmostes, dans presque toutes les villes, des deux côtés de l'Hellespont, abandonnèrent leurs postes et s'enfuirent, sur la seule nouvelle de la bataille de Knidos (1). Partout Pharnabazos et Konôn se virent reçus comme des libérateurs et accueillis avec les présents de l'hospitalité. Ils s'engagèrent non à introduire des forces étrangères ou un gouverneur étranger, ni à fortifier une citadelle séparée, mais à garantir à chaque cité sa propre autonomie véritable. Cette politique fut adoptée par Pharnabazos, à la pressante demande de Konôn, qui l'avertit que, s'il manifestait la moindre intention de réduire les cités sous le joug, il trouverait en elles toutes des ennemies; que chacune d'elles séparément lui coûterait un long siége; et qu'une coalition finirait par se former contre lui. Ces idées libérales et judicieuses, quand on vit qu'elles étaient sincèrement appliquées, produisirent un fort sentiment d'amitié et même de reconnaissance; de sorte que l'empire maritime lacédæmonien fut dissous sans coup férir, par les mouvements presque spontanés des cités elles-mêmes. Quoique la flotte victorieuse se présentât dans beaucoup d'endroits différents, elle ne fut nulle part appelée à briser une résistance, ni à entreprendre un seul siége : Kos, Nisyra, Teos, Chios, Erythræ, Ephesos, Mitylênê, Samos se déclarèrent toutes indépendantes, sous la protection des nouveaux vainqueurs (2). Pharnabazos débarqua bientôt à Ephesos et se rendit par terre dans sa satrapie en remontant au nord, laissant une flotte de quarante trirèmes sous le commandement de Konôn.

Il n'y eut qu'une ville qui fit exception à cette explosion générale de sentiment antispartiate, ce fut Abydos, sur la côte asiatique de l'Hellespont. Cette ville, constamment en

(1) Xénoph. Hellen. IV, 8, 1-5.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 8, 1-3; Diodore, XIV, 84. Sur Samos, XIV, 97.

Cf. aussi le discours de Derkyllidas aux Abydéniens (Xénoph. Hellen. IV, 8, 4) : — Ὅσῳ δὲ μᾶλλον αἱ ἄλλαι πόλεις ξὺν τῇ τύχῃ ἀπεστράφησαν ἡμῶν, τοσούτῳ ὄντως ἡ ὑμετέρα πιστότης μείζων φανείη ἄν, etc.

hostilité avec Athènes (1), avait été la grande station militaire de Sparte pendant sa guerre asiatique septentrionale, durant les vingt dernières années. Elle était dans la satrapie de Pharnabazos, et Derkyllidas et Agésilas en avaient fait la principale place d'armes pour leur guerre contre ce satrape, aussi bien que pour commander le détroit. En conséquence, si c'était un objet important pour Pharnabazos d'acquérir la possession d'Abydos, il n'y avait rien que les Abydéniens craignissent tant que de devenir ses sujets. Dans cette pensée, ils furent décidément disposés à s'attacher à la protection lacédæmonienne ; et il arriva, par un hasard heureux pour Sparte, que l'habile et expérimenté Derkyllidas était harmoste de la ville au moment de la bataille de Knidos. Après avoir combattu à la bataille de Corinthe, il avait été envoyé pour annoncer la nouvelle à Agésilas, qu'il avait rencontré en route à Amphipolis, et qui l'avait dépêché en Asie pour communiquer la victoire aux villes alliées (2), ni l'un ni l'autre ne prévoyant à ce moment la grande défaite maritime qui menaçait alors. La présence dans Abydos d'un tel officier, — qui avait déjà acquis une haute réputation militaire dans cette région et était en inimitié prononcée avec Pharnabazos, — combinée avec les appréhensions constantes des Abydéniens, — était alors le moyen de conserver du moins à Sparte un reste de son ascendant maritime. Pendant l'alarme générale qui suivit la bataille de Knidos, quand les harmostes prenaient partout la fuite, et que des manifestations antispartiates, souvent combinées avec des révolutions intérieures pour renverser les dékarques ou leurs remplaçants, se répandaient de cité en cité, — Derkyllidas réunit les Abydéniens, les encouragea contre la contagion régnante, et les exhorta à mériter la reconnaissance de Sparte, en lui restant fidèles tandis que d'autres l'abandonnaient, leur assurant qu'elle se trouverait

(1) Ἐκ γὰρ Ἀβύδου, τῆς τὸν ἅπαντα χρόνον ὑμῖν ἐχθρᾶς, — dit Démosthène dans l'assemblée athénienne (cont. Aristokrat. c. 39, p. 672; cf. c. 52, p. 688).

(2) Xénoph. Hellen. IV, 3, 2.

encore en état de les protéger. Ses exhortations furent écoutées avec faveur. Abydos resta attachée à Sparte, fut mise en bon état de défense et devint le seul port de sûreté pour les harmostes fugitifs des autres villes, asiatiques et européennes.

Après avoir assuré son empire sur Abydos, Derkyllidas traversa le détroit pour s'assurer également de la forte place de Sestos, sur le côté européen, dans la Chersonèse de Thrace (1). Il y avait eu dans cette fertile péninsule beaucoup de nouveaux colons, qui y étaient venus et avaient acquis des terres sous la suprématie lacédæmonienne, surtout depuis la construction du mur transversal par Derkyllidas, destiné à défendre l'isthme contre une invasion des Thraces. Au moyen de ces colons, qui dépendaient de Sparte pour la sécurité de leurs possessions, — et des réfugiés des diverses cités, tous concentrés sous sa protection, Derkyllidas maintint sa position d'une manière efficace, tant à Abydos qu'à Sestos, défiant l'injonction que lui adressa Pharnabazos d'avoir à les évacuer sur-le-champ. Le satrape menaça d'une guerre et ravagea réellement les terres autour d'Abydos, mais sans aucun résultat. Sa colère contre les Lacédæmoniens, déjà considérable, fut si aggravée par le désappointement, quand il vit qu'il ne pouvait pas encore les chasser de sa satrapie, qu'il résolut d'agir contre eux avec un redoublement d'énergie, et même de frapper un coup sur eux près de leur propre patrie. Dans ce dessein, il transmit à Konôn l'ordre de préparer des forces navales imposantes pour le printemps suivant, et en même temps de tenir bloquées Abydos et Sestos (2).

Aussitôt que le printemps arriva, Pharnabazos s'embar-

(1) Lysandros, après la victoire d'Ægospotami et l'expulsion des Athéniens de Sestos, avait assigné la ville et le district comme établissement pour les pilotes et les Keleustæ à bord de sa flotte. Mais les éphores, dit-on, changèrent cette destination, et restituèrent la ville aux Sestiens (Plutarque, Lysand. c. 14). Il est probable cependant que les nouveaux colons restèrent en partie sur les terres laissées vacantes par les Athéniens expulsés.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 8, 4-6.

qua sur une puissante flotte équipée par Konôn (393 av. J.-C.), et il dirigea sa course vers Melos, vers diverses îles parmi les Cyclades, et enfin vers la côte du Péloponèse. Ils y passèrent quelque temps sur la côte de la Laconie et de la Messênia, débarquant sur plusieurs points pour ravager le pays. Ensuite ils descendirent dans l'île de Kythêra, qu'ils prirent, en permettant à la garnison lacédæmonienne de se retirer en sûreté, et ils laissèrent dans l'île une garnison sous l'Athénien Nikophêmos. Quittant alors la côte sans port, dangereuse et mal pourvue de la Laconie, ils remontèrent le golfe Saronique jusqu'à l'isthme de Corinthe. Ils y trouvèrent les confédérés,—Corinthiens, Bœôtiens, Athéniens, etc., — faisant la guerre, avec Corinthe comme leur poste central, contre les Lacédæmoniens à Sikyôn. La ligne qui traverse l'isthme de Lechæon à Kenchreæ (les deux ports de Corinthe) fut alors assurée par un système défensif d'opérations, de manière à confiner les Lacédæmoniens dans le Péloponèse, précisément comme Athènes, avant ses grandes pertes, en 446 avant J.-C., pendant qu'elle possédait et Megara et Pegæ, avait pu conserver la route intérieure à mi-chemin entre elles, là où elle franchit la haute et difficile crête du mont Geraneia, occupant ainsi les trois seules routes par lesquelles une armée lacédæmonienne pouvait venir de l'isthme de Corinthe en Attique et en Bœôtia (1). Pharnabazos communiqua de la manière la plus amicale avec les alliés, les assura de son appui énergique contre Sparte et leur laissa une somme considérable d'argent (2).

L'apparition d'un satrape persan avec une flotte persane, comme maître de la mer Péloponésienne et du golfe Saronique, était un phénomène extraordinaire pour des yeux grecs. Et si elle n'était pas également blessante pour le sentiment grec, elle était en elle-même une triste preuve du degré auquel le patriotisme panhellénique avait été étouffé

(1) V. sir William Gell's Itinerary of Greece, p. 4. Ernst Curtius—Peloponnesos—p. 25, 26, et Thucydide, I, 108.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 8, 7, 8; Diodore, XIV, 84.

par la guerre du Péloponèse et par l'empire spartiate. Pas une tiare persane n'avait été vue près du golfe Saronique depuis la bataille de Salamis, et rien moins que l'intense colère personnelle de Pharnabazos contre les Lacédæmoniens et son désir de se venger sur eux du dommage causé par Derkyllidas et Agésilas aurait pu l'amener en ce moment si loin de sa satrapie. Ce fut de ce sentiment de colère que Konôn profita pour obtenir de lui une faveur plus importante encore.

Depuis 404 avant J.-C. jusqu'à 393 avant J.-C., espace de onze années, Athènes était restée sans murs autour de la ville de Peiræeus, son port de mer, et sans Longs Murs pour rattacher sa cité à Peiræeus. Elle avait été condamnée à cet état par ses ennemis, qui savaient bien qu'elle pourrait avoir peu de négoce, — peu de vaisseaux, soit de guerre, soit de commerce, — une pauvre défense même contre des pirates, et aucune défense du tout contre une agression de la maîtresse de la mer. Konôn pria alors Pharnabazos, qui était sur le point de retourner chez lui, de laisser la flotte sous son commandement, et de lui permettre de s'en servir pour reconstruire les fortifications de Peiræeus aussi bien que les Longs Murs d'Athènes. Tout en s'engageant à nourrir la flotte au moyen de contributions levées dans les îles, il assura au satrape qu'aucun coup ne pouvait être porté à Sparte aussi destructif ni aussi mortifiant que le rétablissement d'Athènes et de Peiræeus, avec leurs fortifications complètes et rattachées entre elles. Sparte serait privée ainsi de la moisson la plus importante qu'elle eût recueillie de la longue lutte de la guerre péloponésienne. Indigné comme il l'était alors contre les Lacédæmoniens, Pharnabazos entra de cœur dans ces vues, et en partant, non-seulement il laissa la flotte sous le commandement de Konôn, mais encore il lui fournit une somme considérable d'argent pour la dépense des fortifications (1).

Konôn se mit à l'œuvre avec énergie et sans retard. Il

(1) Xénoph. Hellen. IV, 8, 9, 10.

avait quitté Athènes en 407 avant J.-C., comme l'un des amiraux nommés pour commander en commun après la disgrâce d'Alkibiadès. Il s'était séparé définitivement de ses compatriotes lors de la catastrophe d'Ægospotami en 405 avant J.-C., en conservant la misérable fraction de huit ou neuf vaisseaux, reste de cette superbe flotte, qui autrement aurait passé tout entière dans les mains de Lysandros. Il revenait maintenant, en 393 avant J.-C., comme un autre Themistoklès, libérateur de son pays et restaurateur de sa force et de son indépendance perdues. Toutes les mains furent employées au travail, des charpentiers et des maçons étant engagés au moyen des fonds fournis par Pharnabazos, pour compléter les fortifications aussi rapidement que possible. Les Bœôtiens et autres voisins prêtèrent leur aide avec zèle comme volontaires (1), — les mêmes qui, onze ans auparavant, avaient dansé au son d'une joyeuse musique quand on démolissait les anciens murs, tant les sentiments de la Grèce étaient changés complétement depuis cette époque. Grâce à ce concours dévoué, le travail fut fini dans le courant de l'été et de l'automne de cette année sans aucune opposition, et Athènes jouit de nouveau de son Peiræeus et de son port fortifiés, avec deux Longs Murs droits et parallèles le rattachant sûrement à la cité. Le troisième mur ou phalèrique (mur unique s'étendant d'Athènes à Phalèron), qui avait existé jusqu'à la prise de la cité par Lysandros, ne fut pas rétabli; et dans le fait, il n'était nullement nécessaire à la sécurité, soit de la ville, soit du port. Après avoir donné ainsi une vie et une sécurité nouvelles à Peiræeus, Konôn, en commémoration de sa grande victoire navale, consacra une couronne d'or dans l'Akropolis, et il érigea un temple dans Peiræeus en l'honneur de la Kni-

(1) Xenoph. Hellen. IV, 8, 10; Diodore, XIV, 85.

Cornélius Népos (Conon, c. 4) mentionne cinquante talents comme étant la somme que Konôn reçut de Pharnabazos en présent, et consacrée par lui à ce travail public. Ce n'est pas improbable; mais la somme fournie par le satrape pour les fortifications a dû probablement être beaucoup plus grande.

dienne Aphrodité, qui était adorée à Knidos avec une dévotion particulière par la population locale (1). Il célébra de plus l'achèvement des murs par un sacrifice magnifique et par un banquet solennel. Et non-seulement le peuple athénien grava sur une colonne un vote public qui consignait avec reconnaissance les exploits de Konôn, mais encore il éleva une statue en son honneur (2).

L'importance de cet événement par rapport à l'histoire future d'Athènes fut inexprimable. Bien qu'il ne lui rendît ni son ancienne marine ni son ancien empire, il la reconstitua comme cité non-seulement libre dans ses déterminations, mais même comme partiellement supérieure. Il lui rendit la vie, et en fit, sinon l'Athènes de Periklês, du moins celle d'Isokrate et de Dêmosthène; il lui donna une seconde somme de force, de dignité et d'importance commerciale pendant le demi-siècle destiné à s'écouler avant qu'elle fût définitivement accablée par les forces militaires supérieures de la Macédoine. Ceux qui se rappellent le stratagème extraordinaire à l'aide duquel Themistoklês était parvenu (quatre-vingt-cinq ans auparavant) à accomplir la fortification d'Athènes, en dépit de la basse, mais formidable jalousie de Sparte et de ses alliés péloponésiens, savent combien l'achèvement du projet de Themistoklês avait dépendu du hasard. Maintenant, également, Konôn dans son rétablissement fut favorisé par des combinaisons inaccoutumées que personne n'aurait pu prédire. Que Pharnabazos conçût l'idée de venir en personne attaquer le Péloponèse avec une flotte de la force la plus grande, ce fut là une éventualité des plus inattendues. Il ne fut influencé ni par de l'attachement pour Athènes, ni vraisemblablement par des considérations de politique, bien que l'acte fût réellement utile aux intérêts de la puissance persane, — mais simplement par sa

(1) Démosth. cont. Androtion. p. 616, c. 21. Pausanias (I, 1, 3) vit encore ce temple dans Peiraeus, — très-près de la mer, 550 ans plus tard.

(2) Démosth. cont. Leptin. c. 16, p. 477, 478; Athénée, I, 3; Cornélius Népos, Conon, c. 4.

violente colère personnelle contre les Lacédæmoniens. Et cette colère aurait probablement été satisfaite si, après la bataille de Knidos, il avait pu débarrasser complétement sa propre satrapie de leur présence. Ce fut sa vive impatience, quand il se vit impuissant à chasser son vieil ennemi Derkyllidas de l'importante position d'Abydos, qui le poussa principalement à se venger sur Sparte dans ses propres eaux. Rien moins que la présence personnelle du satrape aurait mis à la disposition de Konôn soit des forces navales suffisantes, soit des fonds suffisants pour ériger les nouveaux murs et pour défier tout empêchement de la part de Sparte. Le cours des événements fut si étrange que l'énergie grâce à laquelle Derkyllidas conserva Abydos attira sur Sparte indirectement le malheur plus grand des nouveaux murs kononiens. Il eût mieux valu pour Sparte que Pharnabazos eût aussitôt recouvré Abydos, aussi bien que le reste de sa satrapie, auquel cas il n'aurait pas eu pour l'irriter de torts restant sans vengeance, et il serait demeuré sur son côté de la mer Ægée, en accordant à Konôn une modeste escadre suffisante pour empêcher la marine lacédæmonienne de redevenir formidable au côté asiatique, mais en laissant les murs de Peiræeus (si nous pouvons emprunter une expression de Platon) « continuer à dormir dans le sein de la terre (1) ».

Mais la présence de Konôn avec sa puissante flotte n'était pas la seule condition indispensable à l'accomplissement de ce travail. Il était nécessaire en outre que l'intervention de Sparte fût éloignée non-seulement par mer, mais encore par terre, — et cela encore pendant tout le nombre de mois que les murs étaient en voie d'exécution. Or la barrière contre elle sur terre fut élevée par ce fait, que l'armée confédérée occupa la ligne transversale en deçà de l'isthme de Lechæon à Kenchreæ, avec Corinthe comme centre (2).

(1) Platon, Leg. VI, p. 778. Καθεύδειν ἐᾷν ἐν τῇ γῇ κατακείμενα τὰ τείχη, etc.

(2) L'importance qu'il y avait à maintenir ces lignes, comme protection pour Athènes, contre une invasion

Mais elle ne put maintenir cette ligne même toute l'année suivante, — pendant laquelle Sparte, aidée par des dissensions à Corinthe, la perça, comme on le verra dans le chapitre suivant. Si elle eût été en état de la percer pendant que les fortifications d'Athènes étaient encore incomplètes, elle n'aurait pas regardé d'effort comme trop grand pour effectuer une entrée en Attique et pour interrompre le travail, effort qui eût très-probablement été couronné de succès. Telle était donc la seconde condition qui fut réalisée pendant l'été et l'automne de 393 avant J.-C., mais qui ne continua pas à l'être plus longtemps. Tant il fut heureux pour Athènes que les deux conditions aient été remplies ensemble dans cette année particulière !

---

de Sparte, est expliquée dans Xénoph. Hellen. V, 4, 19, et dans Andocide, Or. III. De Pace, s. 26.



CHAPITRE II

DEPUIS LA RECONSTRUCTION DES LONGS MURS D'ATHÈNES JUSQU'A LA PAIX D'ANTALKIDAS

Vastes plans de Konôn; organisation d'une armée mercenaire à Corinthe.—Conflits navals des Corinthiens et des Lacédæmoniens dans le golfe de Corinthe. — Guerre sur terre; les Lacédæmoniens établis à Sikyôn; les alliés antispartiates occupant les lignes de Corinthe d'une mer à l'autre. — Souffrances que cause aux Corinthiens la guerre faite sur leur territoire; beaucoup de propriétaires corinthiens deviennent contraires à la guerre. — Naissance et manifestation à Corinthe d'un parti favorable aux Lacédæmoniens; la forme oligarchique du gouvernement ne laissait pas d'autre issue qu'un appel à la force. — Le gouvernement corinthien prévient la conspiration par un « *coup d'État.* » — De nombreuses personnes du parti philolaconien sont bannies; néanmoins Pasimêlos, le chef, est épargné et reste à Corinthe. — Union et alliance politiques intimes entre Corinthe et Argos. — Pasimêlos admet des Lacédæmoniens dans l'intérieur des Longs Murs de Corinthe; bataille qui s'y livre. — Les Lacédæmoniens abattent une portion des Longs Murs entre Corinthe et Lechæon, de manière à ouvrir un passage libre à travers: ils prennent Krommyôn et Sidonte. — Guerre efficace faite par les troupes légères sous Iphikratês à Corinthe; génie et perfectionnements militaires d'Iphikratês. — Les Athéniens rétablissent les Longs Murs entre Corinthe et Lechæon; expédition du roi spartiate Agésilas, qui, de concert avec Teleutias, reprend les Longs Murs et s'empare de Lechæon. — Alarme d'Athènes et de Thèbes à la prise des Longs Murs de Corinthe; propositions envoyées à Sparte pour solliciter la paix; les discussions n'aboutissent à aucun résultat. — Avantages que retirent les Corinthiens de la possession de Peiræon; à l'instigation des exilés, Agésilas s'avance avec une armée pour l'attaquer. — Fête isthmique; Agésilas en trouble la célébration; les exilés corinthiens, sous sa protection, la célèbrent; quand il est parti, les Corinthiens reviennent de la ville, et accomplissent la cérémonie de nouveau. — Agésilas attaque Peiræon, qu'il prend, avec l'Hêræon, beaucoup de prisonniers et de butin. — Position triomphante d'Agésilas; danger de Corinthe; les Thébains envoient de nouveaux ambassadeurs pour solliciter la paix; ils sont traités avec mépris par Agésilas. — Arrivée soudaine d'une mauvaise nouvelle qui gâte le triomphe; destruction d'une mora lacédæmonienne par les troupes légères sous Iphikratês. — Manœuvres hardies et bien combinées d'Iphikratês. — Un petit nombre d'hommes de la mora se sauvent à Lechæon. — Les Lacé-

dæmoniens ensevelissent les corps des hommes tués, à la faveur d'une trêve demandée et obtenue. Trophée élevé par Iphikratês. — Grand effet produit sur l'esprit grec par cet événement; sentiments particuliers des Spartiates; orgueil des parents des morts. — Mortification d'Agésilas; il s'avance jusqu'aux murs de Corinthe et défie Iphikratês: il retourne ensuite humilié à Sparte. — Succès d'Iphikratês; il reprend Krommyôn, Sidonte et Peiræon. Corinthe reste à peu près sans être inquiétée par les ennemis; les Athéniens rappellent Iphikratês. — Expédition d'Agésilas contre l'Akarnania; heureuse après quelque retard. Les Akarnaniens se soumettent et s'enrôlent dans la confédération lacédæmonienne. — Les Lacédæmoniens sous Agésipolis envahissent Argos. Manœuvre des Argiens relativement à la trêve sacrée. Agésipolis consulte les oracles à Olympia et à Delphes. — Tremblement de terre à Argos, après l'invasion d'Agésipolis; il n'y fait pas attention. — Il s'avance près d'Argos; il fait beaucoup de butin; et se retire. — Affaires en Asie. Efforts de Sparte pour détacher d'Athènes le Grand Roi. — Le Spartiate Antalkidas est envoyé comme ambassadeur à Tiribazos. Konôn et d'autres députés sont envoyés également par Athènes et par les alliés antispartiates. — Antalkidas offre de livrer les Grecs asiatiques, et demande l'autonomie universelle d'une extrémité à l'autre du monde grec. Les alliés antispartiates refusent d'accéder à ces conditions. — Hostilité de Sparte à l'égard de toutes les confédérations partielles de la Grèce, déclarée maintenant pour la première fois sous le nom d'autonomie universelle. — Antalkidas gagne la faveur de Tiribazos, qui épouse secrètement la cause de Sparte, bien que les propositions de paix échouent. Tiribazos s'empare de Konôn, dont la carrière est actuellement finie, soit par la mort, soit par l'emprisonnement. — Tiribazos ne peut persuader la cour de Perse, qui continue de rester hostile à Sparte. Struthas est envoyé pour agir contre les Lacédæmoniens en Iônia. — Victoire de Struthas sur Thimbrôn et l'armée lacédæmonienne. Thimbrôn est tué. — Diphridas est envoyé pour succéder à Thimbrôn. — Flotte lacédæmonienne à Rhodes; disputes intestines dans l'île. — Les Athéniens envoient à Kypros des secours à Evagoras; fidélité avec laquelle ils lui restent attachés, bien que son alliance fût devenue alors incommode. — Thrasyboulos est envoyé d'Athènes sur la côte asiatique avec une flotte; ses acquisitions dans l'Hellespont et le Bosphore. — Victoire de Thrasyboulos à Lesbos; il lève des contributions le long de la côte asiatique; il est tué près d'Aspendos. — Caractère de Thrasyboulos. — Agyrrhios succède à Thrasyboulos; Rhodes tient encore contre les Lacédæmoniens. — Anaxibios est envoyé pour commander dans l'Hellespont, en place de Derkyllidas; ses opérations vigoureuses; il enlève à Athènes le péage du détroit. — Les Athéniens envoient à l'Hellespont Iphikratês avec ses peltastes et une flotte; son stratagème pour surprendre Anaxibios. — Défaite et mort d'Anaxibios. — Les Athéniens sont de nouveau maîtres de l'Hellespont et des revenus du détroit. — L'île d'Ægina; son histoire passée. — Les Æginètes sont forcés par Sparte de faire la guerre à Athènes; l'amiral lacédæmonien Teleutias à Ægina; il est remplacé par Hierax; sa remarquable popularité parmi les marins. — Hierax se rend à Rhodes, et laisse Gorgôpas à Ægina. Le Lacédæmonien Antalkidas passe en Asie. — Gorgôpas est surpris dans Ægina, défait et tué par l'Athénien Chabrias, qui va assister Evagoras de Kypros. — Les marins lacédæmoniens à Ægina, non payés et mécontents. Teleutias y est envoyé pour les concilier. — Attaque soudaine et heureuse dirigée par Teleutias sur Peiræeus. — Il trouve le port non gardé et sans défense; il fait un riche butin et se retire en sûreté. — Il est à même de payer ses marins; activité de la flotte; grandes pertes infligées au commerce athé-

nien. — État financier d'Athènes; le Theôrikon. — Taxes directes sur la propriété. — Antalkidas se rend à Suse avec Tiribazos; son succès à la cour de Perse; il rapporte les conditions de la paix demandées par Sparte, ratifiées par le Grand Roi, pour être imposées par Sparte en son nom. — Antalkidas commande la flotte lacédæmonienne et la flotte syracusaine dans l'Hellespont, avec l'aide des Perses; son succès contre les Athéniens. — Détresse et découragement d'Athènes; désir de la paix chez les alliés antispartiates. — Tiribazos les convoque tous à Sardes, pour entendre la convention qui avait été envoyée par le Grand Roi; termes de la convention, appelée paix d'Antalkidas. — Congrès à Sparte pour l'acceptation ou le rejet. Toutes les parties acceptent; les Thêbains acceptent d'abord, sous réserve, pour les cités bœôtiennes. — Agésilas refuse d'accorder la réserve demandée par les Thêbains, et il exige une acceptation sans conditions; son ardent désir, par haine contre Thèbes, de leur faire la guerre à eux isolément. Les Thêbains sont obligés d'accepter sans conditions. — Agésilas force les Corinthiens à renvoyer leurs auxiliaires argiens; les Corinthiens favorables à Argos vont en exil; les Corinthiens amis des Lacédæmoniens sont rétablis.

La présence de Pharnabazos et de Konôn avec leurs forces imposantes dans le golfe Saronique, et la libéralité avec laquelle le premier fournit une aide pécuniaire au second pour qu'il reconstruisît complétement les fortifications d'Athènes, aussi bien qu'aux Corinthiens pour qu'ils poursuivissent la guerre, — semblent avoir donné aux confédérés la prépondérance sur Sparte pour cette année (393 av. J.-C.). Les plans de Konôn (1) étaient étendus. Il fut le premier à organiser, pour la défense de Corinthe, une armée mercenaire, qui fut plus tard améliorée et dirigée avec une efficacité plus grande par Iphikratês; et après qu'il eut achevé les fortifications de Peiræeus avec les Longs Murs, il s'occupa à montrer ses forces dans les îles, afin de poser les fondements d'une nouvelle puissance maritime pour Athènes. On nous dit même qu'il fit dépêcher un ambassadeur athénien à Denys à Syracuse, en vue de détacher ce despote de Sparte, et de l'amener à une liaison avec Athènes. Evagoras, despote de Salamis dans l'île de Kypros, l'ami constant de Konôn, s'associa à cette proposition, à laquelle il tâcha de donner de la force en offrant à Denys sa sœur en mariage (2). Il y avait une base de sympathie entre

(1) Harpokration, v. ξενικὸν ἐν Κορίνθῳ. Philochore, fragm. 150, éd. Didot.

(2) Lysias, Orat. XIX (De Bonis Aristophanis), s. 21.

eux, provenant de ce qu'Evagoras était en mésintelligence avec les Phéniciens tant en Phénicie qu'à Kypros, tandis que Denys était en hostilité active avec les Carthaginois (leurs parents et colons) en Sicile. Néanmoins la proposition n'eut que peu ou point de succès. Nous trouvons plus tard Denys continuant à agir comme allié de Sparte.

Profitant du secours fourni par Pharnabazos, les Corinthiens renforcèrent leur flotte à Lechæon (leur port dans le golfe de Corinthe) d'une manière si considérable, qu'ils devinrent maîtres du golfe et occupèrent Rhion, un des deux caps opposés qui bornent son étroite entrée. Pour leur résister, les Lacédæmoniens, de leur côté, furent poussés à faire un plus grand effort maritime. Plus d'un engagement naval semble s'être livré, dans les eaux où la vaillance et l'habileté de l'amiral athénien Phormiôn s'étaient déployées d'une manière si remarquable au commencement de la guerre du Péloponèse. Enfin l'amiral lacédæmonien Herippidas, qui succéda au commandement de la flotte après que son prédécesseur Polemarchos eut été tué dans un combat, força les Corinthiens à abandonner Rhion, et recouvra graduellement sa supériorité dans le golfe de Corinthe, progrès que son successeur Teleutias, frère d'Agésilas, poussa encore plus loin (1).

Tandis que ces événements se passaient (vraisemblablement pendant la dernière moitié de 393 avant J.-C. et l'année 392 avant J.-C. entière) et mettaient fin à la prépondérance navale temporaire des Corinthiens, — ces derniers supportaient en même temps le plus grand poids d'une guerre sur terre, guerre irrégulière, mais continue, contre la garnison des Lacédæmoniens et des Péloponésiens établis à Sikyôn. Corinthe et Lechæon étaient défendus en partie par la présence de troupes confédérées, Bœôtiens, Argiens, Athéniens, ou mercenaires payés par Athènes. Mais cela n'empêchait pas les Corinthiens de souffrir des incursions de l'ennemi de grands dommages dans leurs terres et leurs propriétés extérieures.

(1) Xénoph. Hellen. IV, 8, 11.

La plaine entre Corinthe et Sikyôn, — fertile et étendue (en parlant par comparaison avec le Péloponèse en général), et constituant une partie considérable de la propriété foncière des deux villes, fut rendue non cultivable pendant 393 et 392 avant J.-C.; de sorte que les propriétaires corinthiens furent obligés de retirer leurs serviteurs et leur bétail à Peiræon (1) (portion du territoire corinthien en dehors de l'isthme proprement appelé ainsi, au nord-est de l'Akrokorinthos, dans une ligne entre cette éminence et le port mégarien de Pegæ). Là les assaillants sikyoniens ne pouvaient les atteindre, à cause des Longs Murs de Corinthe, qui rattachaient cette cité par une fortification continue de 12 stades (un peu moins d'un mille et demi = 2 kil. 400 m.) à son port de Lechæon. Néanmoins la perte pour les propriétaires de la plaine abandonnée fut encore si grande que deux saisons successives semblables furent tout à fait suffisantes pour leur faire haïr fortement la guerre (2); d'autant

(1) Xénoph. Hellen. IV, 4, 1, et IV, 5, 1.

(2) Je m'éloigne de M. Fynes Clinton aussi bien que de M. Rehdantz (Vitæ Iphicratis, etc., c. 4, qui en général s'accorde avec les « Annales Xenophontei » de Dodwell) dans leur arrangement chronologique de ces événements.

Ils placent la bataille livrée par Praxitas dans les Longs Murs de Corinthe en 393 av. J.-C., et la destruction de la *mora* ou division lacédæmonienne par Iphikratês (dont la date dans le mois est marquée par cette circonstance, qu'elle suivit immédiatement les jeux Isthmiques), en 392 avant J.-C. Pour moi, je place le premier événement en 392 avant J.-C.; le second en 390 avant J.-C., immédiatement apres les jeux Isthmiques de 390 avant J.-C.

Si nous étudions le récit de Xénophon, nous verrons qu'après avoir décrit (IV, 3) la bataille de Korôneia (août 394 av. J.-C.), avec ses conséquences immédiates et le retour d'Agésilas à Sparte, — il continue dans le chapitre suivant à raconter la guerre sur terre autour ou près de Corinthe, qu'il mène jusqu'au bout sans interruption (dans les chapitres 3, 4, 5, 6, 7 du livre IV) jusqu'à 389 avant J.-C.

Mais dans le chapitre 8 du livre IV, il abandonne la guerre sur terre, et reprend les opérations navales à partir de la bataille de Knidos et après cette bataille (août 394 av. J.-C.). Il raconte comment Pharnabazos et Konôn traversèrent la mer Ægée avec une puissante flotte dans le printemps de 393 avant J.-C., et comment, après diverses opérations, ils amenèrent la flotte au golfe Saronique et à l'isthme de Corinthe, où ils ont dû arriver au milieu de l'été de 393 avant J.-C. ou à peu près.

Or il me paraît certain que ces opérations de Pharnabazos avec la flotte, racontées dans le huitième chapitre, arrivent, en fait de date, *avant* les mouvements séditieux et le « *coup*

plus que le dommage tombait exclusivement sur eux, — leurs alliés de Bœôtia, Athènes et Argos, n'ayant encore rien souffert. Un service militaire constant pour la défense, avec la transformation de la cité en une sorte de poste assiégé, aggravait leur souffrance. Il y avait encore une autre circonstance, qui assurément n'était pas sans influence. Les

---

d'État » à Corinthe, qui sont racontés dans le quatrième chapitre. A l'époque où Pharnabazos était à Corinthe, vers le milieu de l'été de 393 avant J.-C., le récit de Xénophon (IV, 8, 8-10) nous amène à croire que les Corinthiens poursuivaient la guerre avec zèle et sans mécontentement : l'argent et l'encouragement que Pharnabazos leur donna étaient faits pour augmenter cette ardeur. Ce fut au moyen de cet argent que les Corinthiens équipèrent leur flotte sous Agathinos, et acquirent pour un temps le commandement maritime du golfe.

Les mécontentements contre la guerre (racontés dans le chap. 4 *seq.*) n'avaient pu commencer que très-longtemps après le départ de Pharnabazos. Ils naissaient de causes qui ne portèrent coup qu'après une longue durée, — les maux de la guerre sur terre, les pertes de biens et d'esclaves, la jalousie à l'égard de l'Attique et de la Bœôtia comme étant tranquilles, etc. Il n'est pas possible que les forces agressives péloponésiennes et lacédæmoniennes aient été établies avant l'automne de 394 avant J.-C., et elles y furent très-probablement placées de bonne heure dans le printemps de 393 avant J.-C. Leurs effets se firent sentir non par un grand coup, mais par une répétition de ravages et de vexations destructives; et tous les effets qu'elles produisirent avant le milieu de l'été 393 avant J.-C. durent être plus que compensés par la présence, les dons et les encouragements de Pharnabazos avec sa puissante flotte. De plus, après son départ, les Corinthiens furent d'abord heureux sur mer et acquirent le commandement du golfe, qu'ils ne gardèrent pas toutefois plus d'un an, s'ils le gardèrent aussi longtemps. C'est pourquoi il n'est pas vraisemblable qu'aucun fort mécontentement contre la guerre ait commencé avant la première partie de 392 avant J.-C.

En considérant toutes ces circonstances, je crois raisonnable de penser que le « *coup d'État* » et le massacre à Corinthe s'effectuèrent (non en 393 av. J.-C., comme le placent M. Clinton et M. Rehdantz, mais) en 392 avant J.-C., et la bataille dans les Longs Murs un peu plus tard dans la même année.

En second lieu, l'opinion des deux mêmes auteurs aussi bien que de M. Dodwell, — à savoir que la destruction de la *mora* lacédæmonienne par Iphikratês s'effectua dans le printemps de 392 avant J.-C., — est aussi erronée à mon sens. Si cela était vrai, il serait nécessaire de condenser tous les événements que mentionne Xénophon, IV, 4, dans l'année 393 avant J.-C., ce que je regarde comme impossible. Si la destruction de la mora n'arriva pas dans le printemps de 392 avant J.-C., nous savons qu'elle n'aurait pas pu arriver avant le printemps de 390 avant J.-C., c'est-à-dire aux prochains jeux Isthmiques suivants, deux ans plus tard. Et l'on verra que c'est sa vraie date, qui laisse ainsi le temps nécessaire, mais non trop de temps, pour les événements antérieurs.

conséquences de la bataille de Knidos avaient été d'abord d'abattre l'empire maritime de Sparte, et de diminuer ainsi la crainte qu'elle inspirait aux Corinthiens; ensuite, de reconstruire les fortifications d'Athènes et de renouveler sa marine de commerce aussi bien que de guerre; — renaissance bien faite pour ramener une partie de cette jalousie et de cette appréhension anti-athéniennes que les Corinthiens avaient éprouvées si fortement peu d'années auparavant. Il se peut que par suite des troubles de la guerre le commerce de Corinthe ait réellement passé au Peiræeus, depuis qu'il avait ses nouvelles fortifications et qu'il jouissait d'une sécurité plus grande.

A la faveur de cette pression des circonstances, les mécontents favorables à Lacédæmone ou parti de la paix qui avait déjà existé à Corinthe, acquirent bientôt assez de force et se manifestèrent avec une publicité suffisante pour causer beaucoup d'alarme au gouvernement (392 av. J.-C.). Le gouvernement corinthien avait toujours été et était encore oligarchique. De quelle manière les administrateurs, ou le conseil, étaient-ils renouvelés, ou combien de temps les individus restaient-ils en charge, c'est dans le fait ce que nous ignorons. Mais de démocratie, avec ses assemblées populaires légales, ses discussions libres, ses résolutions autorisées, il n'y en avait pas l'ombre (1). Or les personnes oligarchiques actuellement au pouvoir étaient fortement opposées aux Lacédæmoniens; c'étaient des hommes qui avaient eu part aux fonds persans et contracté alliance avec la Perse, outre qu'ils s'étaient compromis irrévocablement (comme Timolaos) par les manifestations les plus amères de sentiment hostile contre Sparte. Ces hommes se trouvaient menacés par un puissant parti d'opposition, qui n'avait pas de moyens constitutionnels pour faire prédominer ses sentiments, et pour accomplir par des voies pacifiques soit un changement d'administrateurs, soit un changement de politique publique. Ce n'était que par un appel aux armes et à

(1) Plutarque, Diôn. c. 53.

la violence qu'un pareil dessein pouvait s'exécuter, fait notoire aux deux partis, — de sorte que les administrateurs oligarchiques, instruits de l'existence de réunions et de conciliabules, savaient bien qu'ils n'avaient à attendre rien moins que l'explosion d'une conspiration. Que ces prévisions fussent bien fondées, c'est ce que nous pouvons conclure même du récit partial de Xénophon, qui dit que Pasimêlos, le chef du parti favorable à Lacédæmone, était sur ses gardes et en préparatifs (1), — et qui lui fait un mérite d'avoir peu de temps après ouvert les portes aux Lacédæmoniens.

Prévoyant une telle conspiration, les membres du gouvernement résolurent de la prévenir par un « *coup d'État.* » Ils s'appuyèrent sur l'assistance de leurs alliés, appelèrent un corps d'Argiens, et rendirent leur coup plus sûr en le frappant le dernier jour de la fête appelée Eukleia, au moment où on s'y attendait le moins. Leur dessein, bien que dicté par la prudence, fut exécuté avec une brutalité féroce poussée à l'extrême et aggravée par le sacrilége, d'une manière très-différente des artifices profondément combinés pratiqués récemment par les éphores spartiates quand ils eurent également à craindre la conspiration de Kinadôn, — et qui ressemblait plutôt aux conspirateurs oligarchiques à Korkyra (dans la troisième année de la guerre du Péloponèse), quand ils firent irruption dans le sénat assemblé, et massacrèrent Peithias avec soixante autres dans le palais du sénat (2). Tandis que les acteurs d'élite à Corinthe luttaient pour le prix dans le théâtre, avec des juges nommés

(1) Xénoph. Hellen. IV, 4, 2. Γνόντες δὲ οἱ Ἀργεῖοι καὶ Βοιωτοὶ καὶ Ἀθηναῖοι καὶ Κορινθίων οἵ τε τῶν παρὰ βασιλέως χρημάτων μετεσχηκότες, καὶ οἱ τοῦ πολέμου αἰτιώτατοι γεγενημένοι, ὡς, εἰ μὴ ἐκποδὼν ποιήσαιντο τοὺς ἐπὶ τὴν εἰρήνην τετραμμένους, κινδυνεύσει πάλιν ἡ πόλις λακωνίσαι — οὕτω δὴ καὶ σφαγὰς ἐπεχείρουν ποιεῖσθαι.

IV, 4, 4. Οἱ δὲ νεώτεροι, ὑποπτεύσαντος Πασιμήλου τὸ μέλλον ἔσεσθαι, ἡσυχίαν ἔσχον ἐν τῷ Κρανίῳ· ὡς δὲ τῆς κραυγῆς ᾔσθοντο, καὶ φεύγοντές τινες ἐκ τοῦ πράγματος ἀφίκοντο πρὸς αὐτούς; ἐκ τούτου ἀναδραμόντες κατὰ τὸν Ἀκροκόρινθον, προσβαλόντας μὲν Ἀργείους καὶ τοὺς ἄλλους ἀπεκρούσαντο, etc.

(2) Thucydide, III, 70.

en forme pour décider, — et que la place du marché alentour était couverte de spectateurs joyeux, — un grand nombre d'hommes armés furent introduits, probablement des Argiens, avec des chefs désignant les victimes qu'ils devaient frapper. Quelques-unes de ces victimes choisies furent massacrées dans la place du marché, d'autres dans le théâtre, et l'une même pendant qu'elle y siégeait comme juge. D'autres encore s'enfuirent pleines de terreur, pour embrasser les autels ou les statues dans la place du marché, — sanctuaire qui cependant ne leur sauva pas la vie. Et ce sacrilége, — tout blessant qu'il fût pour les sentiments des spectateurs assemblés et pour les sentiments grecs en général, — ne fut pas arrêté avant que cent vingt personnes eussent péri (1). Mais les personnes tuées furent principalement des hommes âgés; car la portion plus jeune du parti philolaconien, soupçonnant quelque malheur, avait évité d'assister à la fête, et s'était tenue assemblée séparément sous son chef Pasimêlos, dans le gymnase et le bois de cyprès appelé Kranion, aux portes mêmes de la ville. Nous voyons encore que ces jeunes gens étaient non-seulement réunis, mais réellement en armes. Dès qu'ils entendirent les cris poussés dans la place du marché et qu'ils apprirent de quelques fugitifs ce qui se passait, ils se précipitèrent aussitôt vers l'Akrokorinthos (ou éminence et akropolis dominant la ville) et s'emparèrent de la citadelle, qu'ils surent garder avec tant de force et de courage, que les Argiens et les Corinthiens qui aidaient le gouvernement furent repoussés dans la tentative qu'ils firent pour les déloger. Cette circonstance, révélée indirectement par le récit partial de Xénophon, nous fait pénétrer dans l'état réel de la cité, et nous donne tout lieu de croire que Pasimêlos et ses amis étaient prêts à l'avance pour une explosion armée, mais qu'ils attendaient pour l'exécuter que la fête fût passée, — scrupule que dédaigna le gouvernement, dans son empresse-

(1) Diodore (XIV, 86) donne ce nombre, qui semble très-croyable; Xénophon (IV, 4, 4) dit seulement πολλοί.

ment à prévenir le complot, en employant les mains et les armes des Argiens, sur lesquels les solennités particulières à Corinthe faisaient comparativement peu d'impression (1).

(1) En racontant cette alternative de violence projetée, de violence accomplie, de recours d'un côté à un allié étranger, et de trahison de l'autre en admettant un ennemi avoué, — qui formait le *modus operandi* des partis contraires dans l'oligarchique Corinthe, — j'invite le lecteur à la comparer avec la démocratique Athènes.

A Athènes, au début de la guerre du Péloponèse, il y avait précisément les mêmes causes à l'œuvre, et précisément la même opposition marquée de partis, que celles qui troublaient ici Corinthe. Il y avait d'abord une minorité athénienne considérable qui s'opposait à la guerre avec Sparte dès le principe; ensuite, quand la guerre commença, les propriétaires de l'Attique virent leurs terres ruinées et furent forcés soit d'emmener, soit de perdre leurs serviteurs et leur bétail, de sorte qu'ils ne purent rien recueillir. L'intense mécontentement, les plaintes irritées, le conflit amer des partis, que ces circonstances suscitèrent parmi les citoyens athéniens — pour ne pas mentionner l'aggravation de tous ces symptômes par la terrible épidémie — sont signalés dans Thucydide, et ont été rapportés dans un précédent volume de cette Histoire. Non-seulement les pertes et les souffrances positives, mais toutes les autres causes d'exaspération étaient à un point plus élevé à Athènes dans la première partie de la guerre du Péloponèse, qu'à Corinthe en 392 av. J.-C.

Cependant quels furent les effets qu'elles produisirent? La minorité eut-elle recours à une conspiration, — ou la majorité à un « *coup d'État*, » — ou l'une des deux à l'appel d'une aide étrangère contre l'autre? Rien de la sorte. La minorité avait toujours ouverte devant elle la route d'une opposition pacifique, et la chance d'obtenir une majorité dans le sénat ou dans l'assemblée publique, ce qui en pratique était identique à la totalité des citoyens. Son opposition, bien que pacifique quant aux actes, était suffisamment animée et violente dans les termes et les propositions pour servir à épancher un sentiment de colère longtemps contenu. Si elle ne pouvait obtenir l'adoption de sa politique générale, elle avait l'occasion de remporter des victoires partielles qui émoussaient un farouche mécontentement, témoin l'amende imposée à Periklês (Thucyd. II, 65) l'année qui précéda sa mort, qui satisfit et diminua à la fois l'antipathie qu'on lui portait, et qui peu après amena une forte réaction en sa faveur. D'autre part, la majorité savait que sa politique prédominerait tant qu'elle maintiendrait son empire sur une assemblée publique flottante, contre la plus grande liberté de discussion et d'attaque, dans de certaines formes et de certaines règles prescrites par la constitution, l'attachement à cette dernière étant le principe cardinal de la moralité politique dans les deux partis. Ce fut ce système qui exclut des deux côtés la pensée d'une violence armée. Il produisit chez les citoyens démocratiques d'Athènes ce trait caractéristique sur lequel Kleôn insiste dans Thucydide, — « une sécurité constante et exempte de crainte, et une absence d'hostilité perfide chez les uns à l'égard des autres, » (διὰ γὰρ τὸ καθ' ἡμέραν ἀδεὲς καὶ ἀνεπιβούλευτον πρὸς ἀλλήλους, καὶ ἐς τοὺς ξυμμάχους τὸ αὐτὸ ἔχετε, — Thucyd. III, 37), dont l'absence absolue paraît d'une manière si saillante dans ces actes déplorables de l'oligarchique Corinthe. L'asimêlos

Bien que Pasimêlos et ses amis fussent maîtres de la citadelle et eussent repoussé l'assaut de leurs ennemis, cependant le récent « *coup d'État* » avait complétement réussi à effrayer leur parti dans la ville, et à priver de tout moyen de communiquer avec les Lacédæmoniens à Sikyôn. Se sentant hors d'état de se maintenir, ils furent en outre effrayés par des présages menaçants, quand ils en vinrent à offrir un sacrifice, afin de savoir si les dieux les encourageaient à combattre ou non. Les victimes se trouvèrent assez alarmantes, pour les déterminer à évacuer le poste et à se préparer pour un exil volontaire. Beaucoup d'entre eux (cinq cents suivant Diodore) (1) partirent réellement en exil; tandis que d'autres, et parmi eux Pasimêlos lui-même, furent retenus par les prières de leurs parents et de leurs amis, combinées avec des assurances solennelles de paix et de sécurité de la part du gouvernement, qui probablement se sentait alors victorieux, et désirait calmer les antipathies que ses récentes violences avaient inspirées. Ces assurances pacifiques furent fidèlement remplies, et il ne fut fait d'autre mal à aucun citoyen.

Mais la condition politique de Corinthe fut considérablement changée, par une alliance et une union du caractère le plus intime qui s'établirent alors avec Argos, combinées peut-être avec des droits réciproques de mariage entre leurs citoyens, et d'achat ainsi que de vente. Les colonnes ou les haies qui servaient de bornes et séparaient les deux territoires furent enlevées, et la ville fut appelée *Argos* au lieu de *Corinthe* (dit Xénophon). Telle fut probablement l'expression irritante dont se servit le parti de l'opposition pour décrire l'union politique très-étroite formée en ce moment entre

et sa minorité corinthienne n'avaient ni assemblées, ni dikasteria, ni sénat annuel, ni habitude constante de discussion et d'accusation libres, auxquels ils pussent faire appel : leur seule arme valable était la violence armée, ou une correspondance perfide avec un ennemi étranger. Du côté du gouvernement corinthien également, une force supérieure ou employée plus habilement, ou une alliance supérieure au dehors, était la seule arme de défense.

(1) Diodore, XIV, 86; Xénoph. Hellen. IV, 4, 5.

les deux villes, union soutenue par de grandes forces argiennes dans la cité et l'Akropolis, avec quelques mercenaires athéniens sous Iphikratès, et quelques Bœôtiens comme garnison dans le port de Lechæon. Très-probablement le gouvernement resta encore corinthien, et encore oligarchique, comme auparavant. Mais il s'appuyait maintenant sur l'aide argienne et dépendait conséquemment surtout d'Argos, bien qu'en partie aussi des deux autres alliés.

Pour Pasimèlos et ses amis un tel état de choses était intolérable (392 av. J.-C.). Bien qu'ils n'eussent pas personnellement à se plaindre de mauvais traitements, toutefois la prépondérance complète de leurs ennemis politiques était tout à fait suffisante pour exciter leurs plus vives antipathies. Ils entrèrent en correspondance secrète avec Praxitas, le commandant lacédæmonien à Sikyôn, s'engageant à lui livrer une des portes du long mur occidental entre Corinthe et Lechæon. Le plan étant concerté, Pasimèlos et ses partisans se trouvèrent placés (1), en partie par arrangement et en partie par hasard, à cette porte pour la garde de nuit ; imprudence qui montre que le gouvernement non-seulement ne les maltraitait pas, mais même avait confiance en eux. Au moment fixé, Praxitas, — se présentant avec une *mora* ou division lacédæmonienne, des troupes sikyoniennes et les exilés corinthiens, — trouva les perfides sentinelles prêtes à ouvrir les portes. Après avoir envoyé un soldat de confiance pour s'assurer qu'il n'y avait pas de fraude (2), il fit entrer alors toutes ses forces par les portes, et les conduisit dans l'espace intermédiaire entre les deux Longs Murs. L'espace était si large, et son nombre parut si insuffisant pour l'occuper, qu'il prit la précaution de creuser un fossé

(1) Xénoph. Hellen. IV, 4, 8. Καὶ κατὰ τύχην καὶ κατ' ἐπιμέλειαν, etc.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 4, 8. Rien ne peut prouver d'une manière plus frappante la partialité de Xénophon pour Lacédæmone que le mérite qu'il fait à Pasimèlos de sa bonne foi à l'égard des Lacédæmoniens qu'il introduisait : il ne remarque pas ou approuve sa trahison déloyale envers ses propres compatriotes, en ouvrant ainsi une porte dont la garde lui avait été confiée. Τὼ δ' εἰσηγαγέτην, καὶ οὕτως ἁπλῶς ἀπεδειξάτην, ὥστε ὁ εἰσελθὼν ἐξήγγειλε, πάντα εἶναι ἀδόλως, οἷάπερ ἐλεγέτην.

transversal garni d'une palissade afin de se défendre du côté de la ville, ce qu'il put faire sans être dérangé, vu que l'ennemi (on ne nous dit pas pourquoi) ne l'attaqua pas de tout le lendemain. Toutefois, le jour suivant, les Argiens, les Corinthiens et les mercenaires athéniens sous Iphikratês vinrent tous de la ville en nombre complet; les derniers étaient à la droite de la ligne, le long du mur oriental, opposés aux exilés corinthiens à la gauche des Lacédæmoniens; tandis que ceux-ci eux-mêmes occupaient leur propre droite, opposés aux Corinthiens de la cité; et les Argiens, en face des Sikyoniens, au centre.

Ce fut ici que la bataille commença; les Argiens, enhardis par la supériorité du nombre, attaquèrent les Sikyoniens, les enfoncèrent en arrachant la palissade, et les poursuivirent en faisant d'eux un grand carnage (1) : alors Pasimachos, le commandant lacédæmonien de la cavalerie, venant à leur secours, ordonna à sa petite troupe de cavaliers de mettre pied à terre et d'attacher leurs chevaux à des arbres : puis il les arma de boucliers pris à des Sikyoniens, qui portaient gravée à l'extérieur la lettre sigma (Σ). Avec ses hommes ainsi armés il approcha à pied pour attaquer les Argiens, qui, les prenant pour des Sikyoniens, s'élancèrent à la charge avec ardeur : aussitôt Pasimachos s'écria : « Par les deux dieux, Argiens, ces sigmas que vous voyez ici vous trompent. » Il engagea alors avec eux le combat résolûment, mais son nombre était si inférieur qu'il fut bientôt accablé et tué. Cependant les exilés corinthiens de la gauche avaient mis en déroute Iphikratês avec ses mercenaires (sans doute surtout des troupes légères) et les avaient poursuivis même jusqu'aux portes de la ville; tandis que les Lacédæmoniens, repoussant aisément les Corinthiens opposés à eux, sortirent

(1) Xénophon, Hellen. IV, 4, 10. Καὶ τοὺς μὲν Σικυωνίους ἐκράτησαν καὶ διασπάσαντες τὸ σταύρωμα ἐδίωκον ἐπὶ θάλασσαν, καὶ ἐκεῖ πολλοὺς αὐτῶν ἀπέκτειναν.

Il paraîtrait par là qu'il a dû y avoir une portion de Lechæon ouverte ou un espace à part du mur (mais y touchant) qui entourait Lechæon, toutefois encore dans l'intérieur des Longs Murs. Autrement les Sikyoniens fugitifs auraient pu difficilement gagner la mer.

de leur palissade et s'établirent le visage tourné vers le mur oriental, mais à une petite distance de ce mur, pour intercepter les Argiens à leur retour. Ces derniers furent forcés de revenir le plus vite qu'ils purent, en se serrant le long du mur oriental, avec leur côté droit que ne protégeait pas le bouclier exposé, quand ils passaient, aux lances des Lacédæmoniens. Avant qu'ils pussent gagner les murs de Corinthe, ils furent rencontrés et cruellement maltraités par les exilés corinthiens victorieux. Et même, quand ils arrivèrent aux murs, ceux de l'intérieur, ne voulant pas ouvrir les portes par crainte d'admettre l'ennemi, se contentèrent de descendre des échelles, sur lesquelles les Argiens défaits grimpèrent avec peine et difficulté. En somme, leurs pertes dans cette désastreuse retraite furent effrayantes. Leurs morts (dit Xénophon) étaient entassés comme des monceaux de pierres ou de bois (1).

Cette victoire de Praxitas et des Lacédæmoniens, bien qu'elle ne les rendît pas maîtres de Lechæon (2), était néanmoins d'une importance considérable. Peu après, ils reçurent des renforts qui leur permirent d'en tirer un meilleur parti encore. La première mesure de Praxitas fut d'abattre une largeur considérable des deux murs, en laissant une brèche qui ouvrait un libre passage à toute armée lacédæmonienne venant de Sikyôn pour arriver à l'isthme et le franchir. Il fit ensuite passer la brèche à ses troupes, les

(1) Xénoph. Hellen. IV, 4, 12. Οὕτως ἐν ὀλίγῳ πολλοὶ ἔπεσον, ὥστε εἰθισμένοι ὁρᾷν οἱ ἄνθρωποι σωροὺς σίτου, ξύλων, λίθου, τότε ἐθεάσαντο σωροὺς νεκρῶν. Singulière forme de langage.

(2) Diodore (XIV, 86) avance que les Lacédæmoniens en cette occasion surprirent et occupèrent Lechæon, en défaisant le corps général des confédérés qui sortirent de Corinthe pour le reprendre. Mais le récit qu'il fait de toutes ces circonstances diffère essentiellement de celui de Xénophon, que je suis ici de préférence, en faisant la part d'une grande partialité et de beaucoup d'obscurité et de confusion.

Xénophon nous donne clairement à entendre que Lechæon ne fut pas pris par les Lacédæmoniens avant l'année suivante, où il le fut par Agésilas et Teleutias.

Il faut se rappeler que Xénophon avait des moyens particuliers par Agésilas de savoir ce qui se passait, et que par conséquent il mérite crédit sur ce point — toujours en faisant la part de la partialité. Diodore ne mentionne pas Agésilas en rapport avec les opérations de Lechæon.

conduisit sur la route de Megara, prenant les deux dépendances corinthiennes de Krommyôn et de Sidonte sur le golfe Saronique, dans lesquelles il mit des garnisons. Revenant par la route au sud de Corinthe, il occupa Epieikia sur la frontière d'Epidauros, comme protection pour le territoire de cette dernière contre des incursions de Corinthe, — et ensuite il licencia son armée.

Une guerre irrégulière se fit pendant l'hiver et le printemps suivants entre les garnisons ennemies de Corinthe et de Sikyôn (391 av. J.-C.). Ce fut alors que l'Athénien Iphikratès, dans la première de ces villes, commença à se distinguer à la tête de ses peltastes mercenaires, qu'après leur première organisation par Konôn il avait exercés à une tactique efficace sous la discipline la plus rigoureuse, et dont il dirigeait les mouvements avec une habileté consommée. Son génie introduisit des améliorations tant dans leur armure que dans leur costume. Il allongea de moitié et la légère javeline et la courte épée, que les peltastes thraces portaient habituellement; il inventa une espèce de grandes guêtres, connues plus tard sous le nom d'Iphikratides, et il combina ainsi, mieux qu'on ne l'avait jamais fait auparavant, des mouvements rapides, — le pouvoir d'agir sur un terrain difficile et en déployant les rangs, — une attaque efficace soit au moyen de traits, soit corps à corps, — et une retraite habile en cas de besoin (1). Ce n'était encore qu'un jeune

(1) Diodore (XV, 41; Cornélius Népos, Vit. Iphicrat. c. 2; Polyen, III, 9, 10. Cf. Rehdantz, Vitæ Iphicratis, Chabriæ, et Timothei, c. 2, 7 (Berlin, 1845), — publication très-utile et très-instructive.

En décrivant les améliorations faites par Iphikratès dans l'armure de ses peltastes, je n'ai copié exactement ni Népos ni Diodore, qui tous deux me paraissent confus dans leurs assertions. On s'imaginerait, en lisant leur exposé (et c'est ce qui a été avancé par Weber, Prolegom. ad Demosth. cont. Aristokrat. p. XXXV), qu'il n'y avait pas de peltastes en Grèce avant Iphikratès; qu'il fut le premier à transformer des hoplites pesamment armés en peltastes armés à la légère, et à introduire de Thrace le bouclier léger ou *pelta*, non-seulement d'une dimension plus petite que l'ἀσπίς rond porté par l'hoplite, mais encore sans l'ἴτυς, ou bord métallique circulaire de l'ἀσπίς, rattaché vraisemblablement par des barres extérieures ou rayons de métal à la protubérance ou projection centrale extérieure (umbo) que l'hoplite poussait devant lui dans

officier, au début de sa carrière militaire (1). Nous devons donc présumer que ces améliorations furent particulièrement d'une date plus récente, et qu'elles lui furent suggérées par son expérience personnelle; mais même alors, les succès de

---

un combat corps à corps. La πέλτη, plus petite et plus légère que l'ἀσπὶς, était apparemment carrée ou oblongue et non ronde; bien qu'elle n'eût pas d'ἴτυς, elle avait souvent de minces plaques d'airain, comme nous pouvons le voir par Xénophon, Anab. V. 2, 29, de sorte qu'on doit prendre avec réserve l'explication qui en est donnée dans les Scholies ad Platon. Leg. VII, p. 813.

Mais les peltastes grecs existaient avant l'époque d'Iphikratês (Xénoph. Hellen. I, 2, 1 et ailleurs). Il ne les introduisit pas le premier; il les y trouva déjà, et améliora leur armure. Diodore et Népos affirment tous deux qu'il allongea les *lances* des peltastes et qu'il les rendit une demi-fois plus longues que celles des hoplites (ou deux fois aussi longues, si nous croyons Népos), et les épées à proportion, — « ηὔξησε μὲν τὰ δόρατα ἡμιολίῳ μεγέθει — hastæ modum duplicavit. » Or je ne crois pas que cela soit exact; et il n'est pas vrai (comme l'affirme Népos) que les hoplites grecs portassent « de courtes lances » — « brevibus hastis. » La lance de l'hoplite grec était longue (bien que non pas autant que le devint plus tard celle de la lourde et compacte phalange macédonienne), et il me paraît incroyable qu'Iphikratês ait donné à son peltaste léger et agile une lance deux fois aussi longue, ou une demi-fois plus longue que celle de l'hoplite. Diodore et Népos se sont tous deux trompés en prenant pour terme de comparaison les armes de *l'hoplite*, auxquelles ne se rapportaient pas les changements d'Iphikratês. Le peltaste, tant avant qu'après Iphikratês, ne porta pas une *lance*, mais une *javeline*, qu'il employait comme trait pour lancer, et non pour percer; il était essentiellement ἀκοντιστής ou soldat qui lance une javeline (V. Xénoph. Hellen. IV, 5, 14; VI, 1, 9). Naturellement la javeline pouvait, en cas de besoin, servir à percer; mais ce n'était pas son emploi approprié : *e converso*, la lance pouvait être lancée (dans des circonstances avantageuses, d'un terrain plus élevé contre un ennemi placé en bas, — Xénoph. Hellen. II, 4, 15; V, 4, 52), mais son véritable emploi était d'être tenue et poussée en avant.

Ce qu'Iphikratês fit réellement fut d'allonger les deux armes offensives que portait le peltaste, avant lui — la javeline et l'épée. Il fit de la javeline une arme plus longue et plus lourde, demandant pour la jeter une main plus exercée, — mais aussi capable de faire des blessures plus sérieuses, et d'être employée avec un effet plus meurtrier si les peltastes trouvaient une occasion d'en venir à un combat corps à corps dans des conditions avantageuses. Il est possible qu'Iphikratês ait non-seulement allongé l'arme, mais qu'il en ait amélioré la qualité et l'efficacité d'autres manières, la rendant plus analogue au formidable *pilum* romain. Fit-il un changement quelconque dans la *pelta* elle-même, c'est ce que nous ignorons.

Le nom d'*Iphikratides*, donné à ces longues guêtres ou bottes de mode nouvelle, nous prouve que Wellington et Blücher ne sont pas les deux premiers généraux éminents auxquels des bottes et des souliers doivent d'honorables dénominations.

(1) Justin, VI, 5.

ses troupes légères furent remarquables. Attaquant Phlionte, il fit tomber les Phliasiens dans une embuscade, et leur infligea une défaite si destructive qu'ils furent obligés d'invoquer l'aide d'une garnison lacédæmonienne pour protéger leur cité. Il remporta une victoire près de Sikyôn, et poussa ses incursions sur toute l'Arkadia, jusqu'aux portes mêmes des villes ; faisant tant de mal aux hoplites arkadiens, qu'ils finirent par craindre de le rencontrer en rase campagne. Toutefois ses propres peltastes, bien que pleins de confiance contre les hoplites péloponésiens, conservèrent encore leur crainte des Lacédæmoniens et leur répugnance à combattre contre eux (1) ; et ceux-ci de leur côté, s'ils les méprisaient, méprisaient encore plus leurs propres alliés. « Nos amis craignent ces peltastes, comme les enfants craignent les fantômes, » — disaient les Lacédæmoniens d'un ton sarcastique, en s'efforçant de donner l'exemple du courage par des démonstrations fastueuses qu'ils faisaient eux-mêmes autour des murs de Corinthe (2).

La brèche faite dans les Longs Murs de Corinthe par Praxitas avait ouvert la route par laquelle une armée péloponésienne pouvait se rendre soit en Attique soit en Bœôtia (3). Heureusement pour les Athéniens, ils avaient déjà

(1) Xénophon, Hellen. IV, 4, 16 ; Diodore, XIV, 91. Τοὺς μέντοι Λακεδαιμονίους οὕτως αὖ οἱ πελτασταὶ ἐδέδισαν, ὡς ἔντος ἀκοντίσματος οὐ προσῄεσαν τοῖς ὁπλίταις, etc.

Cf. le sentiment des troupes légères dans l'attaque de Sphakteria, quand elles furent épouvantées et craignirent de se mesurer pour la première fois avec les hoplites lacédæmoniens, — τῇ γνώμῃ δεδουλωμένοι, ὡς ἐπὶ Λακεδαιμονίους (Thucyd. IV, 34).

(2) Xénoph. Hellen. IV, 4, 17. Ὥστε οἱ μὲν Λακεδαιμόνιοι καὶ ἐπισκώπτειν ἐτόλμων, ὡς οἱ σύμμαχοι φοβοῖντο τοὺς πελταστάς, ὥσπερ μορμῶνας παιδάρια, etc.

C'est une plaisanterie militaire de l'époque, et Xénophon mérite qu'on le remercie de l'avoir conservée.

(3) Xénoph. Agésil. II, 17. Ἀναπετάσας τῆς Πελοποννήσου τὰς πύλας, etc.

Relativement aux Longs Murs de Corinthe, comme faisant partie d'une ligne de défense qui empêchait d'entrer dans le Péloponèse ou d'en sortir, le colonel Leake fait remarquer : — « Le récit de Xénophon prouve la grande importance des Longs Murs corinthiens en temps de guerre. Ils complétaient une ligne de fortifications à partir du sommet de l'Acrocorinthos jusqu'à la mer, et interceptaient ainsi la communication la plus directe et la plus aisée pour aller de l'isthme dans le Péloponèse. Car la

achevé la reconstruction de leurs propres Longs Murs; mais ils furent tellement alarmés de ce nouveau danger, qu'ils se rendirent à Corinthe avec toutes leurs forces, accompagnés de maçons et de charpentiers (1) (391 av. J.-C.). Là, avec cette célérité de travail qui les distinguait (2), ils rétablirent complétement en peu de jours le mur occidental, le plus important des deux, puisqu'il formait la barrière contre les incursions des Lacédæmoniens de Sikyôn. Ils eurent alors une position sûre, et purent finir le mur oriental à leur aise; ce que conséquemment ils firent, puis se retirèrent, le laissant à défendre aux troupes confédérées de Corinthe.

Cependant cet avantage très-important fut encore détruit par l'expédition du roi lacédæmonien Agésilas pendant le même été. A la tête de toutes les forces lacédæmoniennes et péloponésiennes, il se rendit d'abord dans le territoire d'Argos, et là il ravagea pendant quelque temps tout le pays cultivé. De cet endroit, il passa par Tenea (3), en franchissant la route de la montagne, et arriva dans la plaine de Corinthe, au pied des Longs Murs nouvellement réparés.

---

montagne raboteuse, qui borde le côté méridional de la plaine de l'isthme, n'a que deux passages : — l'un par l'ouverture sur le côté oriental de l'Acrocorinthos, qui obligeait un ennemi à passer sous le côté oriental de Corinthe, et était de plus défendu par une sorte particulière de fortification, comme l'attestent encore quelques restes de murs; — l'autre le long du rivage à Cenchreiæ, qui était également une place fortifiée au pouvoir des Corinthiens. De là l'importance du passage de Cenchreiæ, dans toutes les opérations entre les Péloponésiens, et un ennemi en dehors de l'isthme. » (Leake, Travels in Morea, vol. III, ch. 28, p. 254).

Cf. Plutarque, Aratus, c. 16, et les opérations d'Epaminondas que décrit Diodore, XV, 68.

(1) Xénoph. Hellen. IV, 4, 18. Ἐλθόντες πανδημεὶ μετὰ λιθολόγων καὶ τεκτόνων, etc. Le mot πανδημεὶ montre combien ils étaient alarmés.

(2) Thucydide, VI, 98.

(3) Les mots sont dans le texte de Xénophon : — Εὐθὺς ἐκεῖθεν ὑπερβαλὼν κατὰ Τεγέαν εἰς Κόρινθον. Une marche directe du territoire argien à Corinthe ne pouvait mener Agésilas par *Tegea*; Kœppen propose Τενέαν, que j'accepte, comme convenable sous le rapport géographique. Toutefois je ne suis pas certain que ce soit juste; l'*Agésilas* de Xénophon a les mots κατὰ τὰ στενά.

Au sujet de la situation probable de Tenea, V. le colonel Leake, Travels in Morea, vol. III, p. 321, et ses Peloponnesiaca, p. 400.

Là son frère Teleutias, qui venait de remplacer Herippidas comme amiral dans le golfe Corinthien, vint pour coopérer avec lui dans une attaque commune, par terre et par mer, dirigée sur les nouveaux murs et sur Lechæon (1). La présence de ces forces navales rendit les Longs Murs difficiles à garder, vu qu'on pouvait débarquer des troupes dans l'intervalle qui les séparait, là où les Sikyoniens, dans la dernière bataille, avaient été défaits et poursuivis jusqu'à la mer. Agésilas et Teleutias furent assez forts pour battre les troupes réunies des quatre armées confédérées et pour s'emparer non-seulement des Longs Murs, mais encore du port de Lechæon (2), avec ses bassins et les vaisseaux qu'ils con-

---

(1) Xénoph. Hellen. IV, 4, 19, — IV, 8, 10, 11.

Ce fut un peu tard, dans l'automne de 393 avant J.-C., que commencèrent les opérations maritimes lacédæmoniennes dans le golfe de Corinthe, contre la flotte récemment équipée par les Corinthiens avec les fonds fournis par Pharnabazos. D'abord le Lacédæmonien Polemarchos fut nommé amiral; il fut tué, — et son secrétaire Pollis, qui lui succéda dans le commandement, se retira plus tard blessé. Ensuite vint Herippidas en qualité de commandant, qui eut pour successeur Teleutias. Or, si nous accordons à Herippidas une année de commandement (la durée ordinaire de la charge d'un amiral lacédæmonien), et aux deux autres un peu moins d'une année, vu que leur temps fut terminé par des accidents, — nous verrons que le commandement de Teleutias tombe dans le printemps ou au commencement de l'été de 391 avant J.-C., l'année de cette expédition d'Agésilas.

(2) Andocide, De Pace, s. 18; Xénoph. Hellen. IV, 4, 19. Παρεγένετο δὲ αὐτῷ (Ἀγησιλάῳ) καὶ ὁ ἀδελφὸς Τελευτίας κατὰ θάλασσαν, ἔχων τριήρεις περὶ δώδεκα · ὥστε μακαρίζεσθαι αὐτῶν τὴν μητέρα, ὅτι τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὧν ἔτεκεν ὁ μὲν κατὰ γῆν τὰ τείχη τῶν πολεμίων, ὁ δὲ κατὰ θάλασσαν τὰς ναῦς καὶ τὰ νεώρια ᾕρηκε.

Ce dernier passage indique décidément que Lechæon ne fut pas pris avant l'attaque combinée d'Agésilas et de Teleutias. Et l'autorité de Xénophon sur ce point est supérieure, selon moi, à celle de Diodore (XIV, 86), qui représente Lechæon comme ayant été pris l'année d'avant, dans l'occasion où les Lacédæmoniens furent admis pour la première fois dans les Longs Murs par trahison.

Le passage d'Aristide le Rhéteur, auquel s'en réfèrent Wesseling, M. Clinton et autres, mentionne seulement la *bataille* à Lechæon, — *non la prise* du port. Xénophon aussi mentionne une bataille comme ayant été livrée tout près de Lechæon, entre les deux Longs Murs, dans l'occasion où Diodore parle de la *prise* de Lechæon; de sorte qu'Aristide est plus d'accord avec Xénophon qu'avec Diodore.

Peu de mois avant cette attaque combinée d'Agésilas et de Teleutias, les Athéniens étaient venus avec une armée et avec des maçons et des charpentiers, dans le dessein exprès de rebâtir les Longs Murs que Praxitas avait abattus en partie. Cette démarche ac-

tenaient, détruisant ainsi la puissance navale de Corinthe dans le golfe Krissæen. Lechæon devint alors un poste permanent d'hostilité contre Corinthe, occupé par une garnison lacédæmonienne et à l'occasion par les exilés corinthiens, tandis qu'une seconde reconstruction des Longs Murs de Corinthe par les Athéniens devint impossible. Après ce succès important, Agésilas retourna à Sparte. Ni lui ni ses hoplites lacédæmoniens, en particulier les Amyklæens, n'étaient jamais volontiers absents de la fête des Hyakinthia et il ne dédaigna pas alors de prendre sa place dans le chœur (1), sous les ordres du Koryphæos, pour le pæan en l'honneur d'Apollon.

Ce fut ainsi que les Longs Murs, bien que rebâtis par les Athéniens l'année précédente, furent de nouveau renversés d'une manière permanente, et que la route par laquelle les armées lacédæmoniennes pouvaient s'avancer au delà de l'isthme fut ouverte une fois de plus (391 av. J.-C.). Les Athéniens et les Bœôtiens furent tellement alarmés de ce

---

rait été à la fois impraticable et inutile, si les Lacédæmoniens eussent été alors en possession de Lechæon.

Il y a, il est vrai, un passage de Xénophon qui semble faire croire que les Lacédæmoniens avaient été en possession de Lechæon *avant* cette expédition entreprise par les Athéniens pour rétablir les Longs Murs : — Αὐτοὶ (les Lacédæmoniens) δ' ἐκ τοῦ Λεχαίου ὁρμώμενοι σὺν μόρᾳ καὶ τοῖς τῶν Κορινθίων φυγάσι, κύκλῳ περὶ τὸ ἄστυ τῶν Κορινθίων ἐστρατεύοντο (IV, 4, 17). Mais si l'on lit attentivement les sections de 15 à 19 inclusivement, on verra (je pense) que cette affirmation peut bien se rapporter à une période postérieure et non antérieure à la prise de Lechæon par Agésilas, car elle a trait au mépris général témoigné par les Lacédæmoniens pour les peltastes d'Iphikratês, en tant que comparé avec la terreur que ces mêmes peltastes inspiraient aux Mantineiens et à d'autres. Toutefois, même s'il en était autrement, je dirais encore que les passages de Xénophon que j'ai produits plus haut montrent évidemment qu'*il* représente Lechæon comme ayant été pris par Agésilas et Teleutias, et que les autres mots, ἐκ τοῦ Λεχαίου ὁρμώμενοι, s'ils impliquaient réellement quelque chose d'incompatible avec ceci, doivent être regardés comme une inexactitude.

J'ajouterai que le chapitre de Diodore, XIV, 86, place dans une seule année des événements qu'on ne peut supposer s'être passés tous dans la même année.

Si Lechæon avait été possédé et occupé par les Lacédæmoniens, l'année qui précéda l'attaque combinée d'Agésilas et de Teleutias, Xénophon l'aurait mentionné assurément dans IV, 4, 14 ; car c'était un poste plus important que Sikyôn, pour agir contre Corinthe.

(1) Xénoph. Agésilas, II, 17.

nouveau succès, que les deux peuples paraissent avoir conçu le désir d'avoir la paix, et avoir envoyé des ambassadeurs à Sparte. Les Thèbains offrirent, dit-on, de reconnaître Orchomenos (qui était occupée à ce moment par une garnison lacédæmonienne) comme autonome et détachée de la confédération bœôtienne ; tandis que les ambassadeurs athéniens semblent avoir été reçus favorablement à Sparte, et avoir trouvé les Lacédæmoniens disposés à faire la paix à des conditions meilleures que celles qui avaient été proposées pendant les dernières discussions avec Tiribazos (que je mentionnerai ci-après), reconnaissant les murs athéniens nouvellement construits, rendant à Athènes Lemnos, Imbros et Skyros, et garantissant l'autonomie à chaque cité séparée dans le monde grec. Les ambassadeurs athéniens à Sparte ayant provisoirement accepté ces conditions, quarante jours furent accordés pour en référer au peuple d'Athènes, et l'on envoya des députés lacédæmoniens dans cette ville comme porteurs formels des propositions. Toutefois les Argiens et les Corinthiens s'opposèrent avec ardeur aux pensées de paix, et pressèrent les Athéniens de continuer la guerre ; en outre, il paraît qu'un grand nombre de citoyens athéniens pensèrent qu'on aurait dû restituer une partie considérable des biens athéniens perdus à la fin de la dernière guerre, — et rendre la Chersonèse de Thrace aussi bien que les trois îles. Pour ces raisons et d'autres encore, le peuple athénien refusa de sanctionner la recommandation de ses ambassadeurs, bien qu'Andocide, l'un d'eux, dans un discours qui existe encore, leur conseillât vivement d'accepter la paix (1).

(1) Ce que nous savons des négociations avortées auxquelles il est fait allusion dans le texte est tiré en partie du troisième discours d'Andocide appelé De Pace, — en partie d'un renseignement contenu dans l'argument de ce discours, et prétendant être emprunté de Philochore, — Φιλόχορος μὲν οὖν λέγει καὶ ἐλθεῖν τοὺς πρέσβεις ἐκ Λακεδαίμονος, καὶ ἀπράκτους ἀνελθεῖν, μὴ πείσαντος τοῦ Ἀνδοκίδου.

Que Philochore eût pour appuyer son opinion des motifs additionnels autres que ce discours lui-même, c'est ce qui peut paraître douteux. Mais en tout cas, ce fragment important (que je ne vois pas mentionné parmi les fragments de Philochore de la collection de M. Di-

La guerre étant continuée ainsi, Corinthe, bien que défendue par des forces confédérées considérables, comprenant des hoplites athéniens sous Kallias, et des peltastes

---

dot) compte pour une preuve de plus quant à la réalité de la paix proposée et discutée, mais non conclue.

Ni Xénophon ni Diodore ne font mention d'une mission à Sparte ni d'une discussion à Athènes, telles que celles qui forment le sujet du discours d'Andocide. Mais d'autre part, ni l'un ni l'autre ne disent rien qui tende à contredire la réalité de l'événement; et nous ne pouvons, dans ce cas, fonder aucune forte preuve négative sur le silence seul de Xénophon, à propos d'une proposition pacifique qui définitivement n'aboutit à rien.

Si dans le fait nous pouvions être certains que le discours d'Andocide fût authentique, il suffirait par lui-même pour établir la réalité de la mission à laquelle il a trait. Il serait une preuve suffisante, non-seulement sans être corroboré par Xénophon, mais même contre toute assertion contradictoire venant de Xénophon. Mais, par malheur, le rhéteur Denys déclarait ce discours apocryphe, ce qui introduit un doute et nous force à rechercher des probabilités collatérales. J'avais moi-même une opinion décidée (déjà exposée plus d'une fois), qu'un autre des quatre discours attribués à Andocide (je veux dire le quatrième discours, intitulé contre Alkibiadês) est apocryphe, et j'inclinais à avoir le même soupçon par rapport à ce présent discours De Pace, soupçon que j'exprimais dans le chapitre 6 du septième volume, p. 315. Mais en étudiant de nouveau avec attention ce discours De Pace, je trouve une raison pour retirer mon soupçon, et pour croire que ce discours peut être authentique. Il a une quantité d'allégations erronées quant aux faits, surtout par rapport aux temps antérieurs à la bataille d'Ægospotami, mais pas une, autant que je puis le découvrir, qui soit en contradiction avec *la situation* à laquelle l'orateur s'adresse, — ni qui nous force à déclarer le discours apocryphe.

Dans le fait, en considérant *cette situation* (ce qui est le point le plus important à étudier quand nous examinons l'authenticité d'un discours), nous trouvons dans Xénophon une coïncidence partielle qui sert à augmenter notre confiance affirmative. Un point sur lequel on insiste beaucoup dans le discours, c'est que les Bœôtiens désiraient faire la paix avec Sparte, et étaient disposés à abandonner Orchomenos (s. 13-20). Or Xénophon mentionne également, trois ou quatre mois plus tard, les Bœôtiens comme désirant la paix, et comme envoyant des ambassadeurs à Agésilas pour demander à quelles conditions elle leur serait accordée (Xénoph. Hellen. IV, 5, 6). Cette coïncidence a quelque importance par rapport à l'authenticité du discours.

Si l'on admet qu'il soit authentique, sa date est assez clairement marquée, et est placée avec raison par M. Fynes Clinton en 391 avant J.-C. Ce fut dans l'automne ou dans l'hiver de cette année, quatre ans après le début de la guerre en Bœôtia qui commença en 395 avant J.-C. (s. 20). Ce fut *après* la *prise* de Lechæon, qui fut effectuée dans l'été de 391 avant J.-C., — et *avant* la destruction de la *mora* lacédæmonienne par Iphikratês, qui arriva dans le printemps de 390 avant J.-C. Car Andocide donne à entendre d'une manière expresse qu'au moment où il parlait, *pas un succès militaire* n'avait encore été obtenu contre les Lacédæmoniens, — χαίτοι ποίας τινος

sous Iphikratês, fut serrée de près par les postes hostiles à Lechæon aussi bien qu'à Krommyôn et à Sidonte, — et par ses propres exilés, les plus actifs de tous les ennemis (390). Toutefois il restait encore la péninsule et la fortification de Peiræon comme un asile non troublé pour les serviteurs et le bétail des Corinthiens, et comme une source de subsistance pour la cité. Peiræon était un poste dans les terres au nord-est de Corinthe, dans le centre de cette péninsule qui sépare les deux enfoncements les plus intérieurs du golfe Krissæen, — la baie de Lechæon, à son sud-ouest, la baie appelée Alkyonis, entre Kreusis et Olmiæ (aujourd'hui baie de Psatho), à son nord-est. Par cette dernière baie, Corinthe communiquait facilement, au moyen de Peiræon et du port fortifié d'Œnoê, avec Kreusis, le port de Thespiæ en Bœôtia (1). Les exilés corinthiens déterminèrent alors Agésilas à répéter son invasion du territoire, en partie afin de pouvoir priver la ville des avantages qu'elle tirait de Peiræon, — en partie afin de pouvoir aussi s'approprier l'honneur de célébrer les jeux Isthmiques qui justement approchaient. En conséquence, le roi spartiate s'avança à la tête d'une armée composée d'alliés lacédæmoniens et péloponésiens, d'abord à Lechæon, et de là à l'isthme, spécialement appelé ainsi, c'est-à-dire l'enceinte sacrée de Poseidôn, près de Schœnos, sur le golfe Saronique, à l'endroit où l'isthme a le moins de largeur, enceinte où se célébrait la fête isthmique biennale.

ἂν ἐκεῖνοι παρ' ἡμῶν εἰρήνης ἔτυχον, εἰ μίαν μόνον μάχην ἡττήθησαν (s. 19). Cela n'aurait pu jamais être dit après la destruction de la *mora* lacédæmonienne, qui causa une sensation si profonde dans toute la Grèce, et qui opéra un si grand changement dans les dispositions des parties belligérantes. Et ce me semble être une preuve (entre autres) que M. Fynes Clinton n'a pas placé exactement les événements postérieurs à la bataille de Corinthe, quand je remarque qu'il assigne la destruction de la *mora* à l'année 392 avant J.-C., un an *avant* la date qu'il attribue avec raison au discours d'Andocide. J'ai placé (bien que sur d'autres motifs) la destruction de la mora dans le printemps de 390 avant J.-C., ce qui reçoit une confirmation de plus de ce passage d'Andocide.

Walckenaer et Sluiter (sect. Andocid. c. 10) considèrent tous deux le discours d'Andocide, De Pace, comme authentique; Taylor et autres critiques soutiennent l'opinion contraire.

(1) Xénoph. Agésil. II, 18.

On était dans le mois d'avril ou au commencement de mai, et la fête avait déjà commencé, sous la présidence des Corinthiens de la ville, qui étaient en alliance avec Argos, un corps d'Argiens étant présent comme gardes (1). Mais à l'approche d'Agésilas, ils retournèrent immédiatement dans la ville par la route de Kenchreæ, laissant leurs sacrifices à moitié achevés (390 av. J.-C.). Ne jugeant pas à propos de troubler leur retraite, Agésilas s'occupa d'abord d'offrir un sacrifice lui-même, et ensuite il se posta tout près dans le terrain sacré de Poseidôn, tandis que les exilés corinthiens accomplissaient les solennités dans la forme voulue et distribuaient les couronnes d'ache aux vainqueurs. Après être resté trois jours, Agésilas partit pour aller attaquer Peiræon. Il ne se fut pas plus tôt éloigné que les Corinthiens de

(1) Xénoph. Hellen. IV, 5, 1; Plutarque, Agésil. c. 21.

Xénophon, qui écrit son histoire dans le style et avec le langage d'un partisan, dit que « *les Argiens* célébraient la fête, Corinthe étant devenue Argos à ce moment. » Mais il semble évident que ce que j'ai avancé dans le texte était la vérité, — et que les Argiens étaient là (avec d'autres membres de la confédération probablement aussi) pour protéger les Corinthiens de la ville dans l'exercice de leur privilége habituel; précisément comme Agésilas, immédiatement après, était là pour protéger les exilés corinthiens pendant qu'ils faisaient la même chose.

Les jeux Isthmiques étaient *triétériques*, c'est-à-dire célébrés de deux années l'une, dans l'un des mois du printemps, vers avril, ou peut-être au commencement de mai (les mois grecs étant lunaires, aucun d'eux ne coïncidait régulièrement avec aucun des mois de notre calendrier, année par année), et dans la *seconde* et la *quatrième* année olympique. Par Thucydide, VIII, 9, 10, nous savons que cette fête fut célébrée en avril 412 avant J.-C., c'est-à-dire vers la fin de la *quatrième* année de l'olympiade 91, environ deux ou trois mois avant la fête de l'olympiade 92.

Dodwell (De Cyclis Diss. VI, 2, déjà citée), Corsini (Diss. Agonistic. IV, 3), et Schneider dans sa note à ce passage de Xénophon, — disent tous que les jeux Isthmiques se célébraient dans la *première* et la *troisième* année olympique, ce qui, à mon avis, est une méprise. Dodwell avance à tort que les jeux Isthmiques mentionnés dans Thucydide, VIII, 9, furent célébrés au commencement de l'Olympiade 92, au lieu du dernier quart de la quatrième année de l'olympiade 91; erreur signalée par Krüger (*ad loc.*) aussi bien que par Poppo et par le docteur Arnold, bien que l'argumentation de ce dernier, fondée sur l'époque de la fête lacédæmonienne des Hyakinthia, soit extrêmement incertaine. C'est une idée encore plus étrange de Dodwell, que les jeux Isthmiques étaient célébrés dans le même temps que les jeux Olympiques (Annal. Xenoph. ad ann. 392).

la ville s'avancèrent, célébrèrent la fête et distribuèrent les couronnes une seconde fois.

Peiræon était occupé par une garde si nombreuse, comprenant Iphikratês et ses peltastes, qu'Agésilas, au lieu de l'attaquer directement, eut recours à un stratagème ; il fit soudain une marche rétrograde directement vers Corinthe (390 av. J.-C.). Probablement un grand nombre de citoyens étaient absents en ce moment pour la célébration de la fête ; de sorte que ceux qui restaient à l'intérieur, en apprenant l'approche d'Agésilas, craignirent un complot formé pour lui livrer la ville et envoyèrent en toute hâte à Peiræon appeler Iphikratês et ses peltastes. Dès qu'il sut que ces troupes l'avaient dépassé pendant la nuit, Agésilas changea sur-le-champ de direction, et retourna à Peiræon, dont il approcha par la route ordinaire, en longeant la côte de la baie de Lechæon, près des Therma, ou sources chaudes que l'on peut distinguer encore (1) ; tandis qu'il envoya une mora ou division de troupes pour tourner la place par un chemin dans la montagne plus à l'intérieur, gravissant quelques hauteurs boisées qui commandaient la ville, et couronnées par un temple de Poseidôn (2). Ce mouvement fut couronné d'un plein succès. La garnison et les habitants de Peiræon, voyant qu'il était devenu impossible de défendre la place, l'abandonnèrent le lendemain avec tout leur bétail

(1) V. Ulrichs, Reisen und Forschungen in Griechenland, ch. 1, p. 3. Le village et le port modernes de Lutraki tirent leur nom de ces sources chaudes, qui sont tout à côté et près de la mer, au pied de la montagne de Perachora ou Peiræon, du côté de la baie opposée à Lechæon, mais près du point où finit le terrain uni constituant l'Isthme (appelé proprement ainsi), — et où commence la région rocheuse ou montagneuse, formant la portion la plus occidentale de Geraneia (ou péninsule de Peiræon). Ainsi le langage de Xénophon, quand il en vient à décrire la marche rétrograde d'Agésilas, est parfaitement exact : — Ἤδη δ' ἐκπεπερακότος αὐτοῦ τὰ θερμὰ ἐς τὸ πλατὺ τοῦ Λεχαίου, etc. (IV, 5, 8).

(2) Xénoph. Hellen. IV, 5, 4.

Xénophon raconte ici comment Agésilas envoya dix hommes avec du feu dans des terrines, pour mettre ceux qui étaient sur les hauteurs en état de faire des feux et de se chauffer, la nuit étant très-froide et très-pluvieuse, la situation très-élevée, et les troupes n'ayant pas apporté avec elles leurs couvertures chaudes pour se garantir. Elles allumèrent de grands feux, et le temple voisin de Poseidôn fut accidentellement brûlé.

et tout ce qu'ils possédaient pour se réfugier dans l'Hèræon, ou terrain sacré de Hèrê Akræa, près du cap occidental de la péninsule. Tandis qu'Agésilas se dirigeait vers la côte à leur poursuite, les troupes, descendant des hauteurs, attaquèrent et prirent Œnoê (1), — ville corinthienne de ce nom située près de la baie Alkyonienne, vis-à-vis de Kreusis en Bœôtia. Ici il tomba entre leurs mains un butin considérable, qui fut encore augmenté par la prompte reddition, à Agésilas, de tous ceux que renfermait le Hèræon, qui se rendirent sans conditions. Appelé à décider du sort des prisonniers, parmi lesquels il y avait des hommes, des femmes et des enfants, — des hommes libres et des esclaves, — avec du bétail et d'autres biens, — Agésilas ordonna que tous ceux qui avaient pris part au massacre de Corinthe dans la place du marché fussent remis à la vengeance des exilés, et que tous les autres fussent vendus comme esclaves (2). Bien qu'il n'infligeât pas dans cette circonstance de mesure plus dure que ce qui était usité dans la guerre grecque, le lecteur, en songeant que cette sentence, prononcée par un homme plus généreux en général que la plupart des commandants de son temps, condamnait à une vie de dégradation, sinon de misère, un grand nombre d'hommes et de femmes libres de Corinthe, comprendra par contraste les éloges que j'ai donnés ailleurs à la magnanimité de Kallikratidas après la prise de Methymna, quand il refusa, malgré les importunités de ses alliés, de rendre les captifs soit méthymnæens, soit athéniens, — et quand il proclama le principe élevé qu'aucun Grec libre ne serait vendu comme esclave en vertu d'une permission donnée par lui (3).

(1) Xenoph. Hellen. IV, 5, 5.

Cette Œnoê ne doit pas être confondue avec la ville athénienne de ce nom, qui était située sur les frontières de l'Attique, du côté de la Bœôtia.

C'est de même encore qu'il ne faut pas confondre la ville de Peiræon mentionnée ici avec un autre Peiræon, qui était également dans le territoire corinthien, mais sur le golfe Saronique et sur les frontières d'Epidauros (Thucyd. VIII. 10).

(2) Xénoph. Hellen. IV, 5, 5-8.

(3) Xénophon, Hellen. I, 5, 14. V. tome XI, ch. 4 de cette Histoire.

La vente de prisonniers ordonnée ici par Agésilas dément les éloges de ses biographes (Xénoph. Agésil. VII, 6; Cornélius Népos, Agésil. c. 5).

Comme les Lacédæmoniens s'étaient auparavant rendus maîtres de Lechæon, de Krommyôn et de Sidonte, ce dernier succès enferma Corinthe de son autre côté, et intercepta ses communications avec la Bœôtia. Cette ville n'étant pas en état de tenir plus longtemps, les exilés commencèrent déjà à dresser leurs plans pour la surprendre avec l'aide d'amis de l'intérieur (1). La position d'Agésilas étai si triomphante, que ses ennemis conçurent tous des craintes, et que les Thêbains, aussi bien que d'autres, lui envoyèrent de nouveaux ambassadeurs pour solliciter la paix. Son antipathie pour les Thêbains était si vive, que ce fut pour lui une grande satisfaction personnelle de les voir ainsi humiliés. Il alla même jusqu'à traiter leurs ambassadeurs avec un mépris prononcé, affectant de ne pas les remarquer quand ils étaient tout près de lui, bien que Pharax, le proxenos de Thêbes à Sparte, se préparât à les présenter.

Absorbé dans cet orgueil présomptueux, et dans ce triomphe sur des ennemis vaincus, Agésilas était assis dans un pavillon rond, sur les bords du lac qui touchait à l'Hêræon (2), — les yeux fixés sur la longue suite de captifs emmenés sous la garde d'hoplites lacédæmoniens armés, objet eux-mêmes de l'admiration d'une multitude de spectateurs (3), — quand il arriva, pour ainsi dire par l'intervention

(1) Xénoph. Agésil. VII, 6; Cornélius Nepos, Agés. c. 5. Il se peut que l'histoire de Polyen (III, 9, 45) se rapporte à ce moment. Mais il est rare que nous puissions vérifier ses anecdotes ou celles des autres écrivains sur la Tactique. M. Rehdantz s'efforce en vain de trouver des endroits convenables pour les soixante-trois stratagèmes différents que Polyen attribue à Iphikratês.

(2) Ce lac est appelé aujourd'hui le lac Vulinsmeni. Des ruines considérables y furent signalées par M. Dutroyat, dans le relevé fait récemment par des Français, près de son extrémité occidentale, côté par lequel il touche au temple de Hêrê Akræa, ou Hêræon. V. M. Boblaye, Recherches géographiques sur les Ruines de la Morée, p. 36, et « Peloponnesiaca », du colonel Leake, p. 399.

(3) Xénoph. Hellen. IV, 5, 6.

Τῶν δὲ Λακεδαιμονίων ἀπὸ τῶν ὅπλων σὺν τοῖς δόρασι παρηκολούθουν φύλακες τῶν αἰχμαλώτων, μάλα ὑπὸ τῶν παρόντων θεωρούμενοι · οἱ γὰρ εὐτυχοῦντες καὶ κρατοῦντες ἀεί πως ἀξιοθέατοι δοκοῦσιν εἶναι. Ἔτι δὲ καθημένου τοῦ Ἀγησιλάου, καὶ ἐοικότος ἀγαλλομένῳ τοῖς πεπραγμένοις, ἱππεύς τις προσήλαυνε, καὶ μάλα ἰσχυρῶς ἱδροῦντι τῷ ἵππῳ · ὑπὸ πολλῶν δὲ ἐρωτώμενος, ὅ, τι ἀγγέλλοι, οὐδενὶ ἀπεκρίνατο, etc.

Il est intéressant de signaler dans Xénophon le mélange de complaisance

spéciale d'une Némésis vengeresse, une nouvelle qui changea inopinément la face des affaires (1). On vit arriver au galop un cavalier dont le cheval écumait de sueur. Aux nombreuses questions qui lui furent adressées il ne fit pas de réponse, et il ne s'arrêta que pour sauter à bas de son cheval aux pieds d'Agésilas, auquel, d'une voix et d'un air pleins de tristesse, il fit sa communication. Immédiatement Agésilas se leva, saisit sa lance et pria le héraut de convoquer ses principaux officiers. Dès qu'ils furent auprès de lui, il leur ordonna, ainsi qu'aux gardes qui l'entouraient, de l'accompagner sans un moment de retard, laissant l'ordre au corps général des troupes de le suivre aussitôt qu'elles auraient pris quelque rafraîchissement à la hâte. Il se mit lui-même en marche sur-le-champ; mais il n'était pas encore loin quand trois nouveaux cavaliers le rencontrèrent, et l'informèrent que la tâche qu'il allait remplir en toute hâte était déjà accomplie. Alors il ordonna une halte et retourna à l'Hèræon, où le lendemain, pour compenser la mauvaise nouvelle, il vendit tous ses captifs aux enchères (2).

Cette mauvaise nouvelle, — dont l'arrivée a été décrite d'une manière si pittoresque par Xénophon, probablement lui-même au nombre des assistants et des compagnons d'Agésilas, — n'était rien moins que la défaite et la destruction d'une *mora*, ou division militaire lacédæmonienne, par les troupes légères sous Iphikratês. Comme c'était un privilége reconnu des hoplites amyklæens de l'armée lacédæmonienne d'aller toujours chez eux, même quand ils étaient en service actif, pour la fête des Hyakinthia, Agésilas les avait laissés tous à Lechæon. Le jour de la fête étant alors prochain, ils se mirent en chemin pour retourner. Mais la route de Lechæon à Sikyôn passait immédiatement sous les murs de Corinthe, de sorte que leur marche n'était

---

philolaconienne, — de réflexion philosophique, et de ce soin à faire ressortir le contraste de la bonne fortune avec un revers soudain qui la suit immédiatement, source constante d'effet chez les poëtes et les historiens grecs.

(1) Plutarque, Agésil. c. 22. Ἔπαθε δὲ πρᾶγμα νεμεσητόν, etc.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 5, 7-9.

pas sûre sans escorte. En conséquence, le polémarque qui commandait à Lechæon, laissant cette place pour le moment sous la garde des alliés péloponésiens, se mit à la tête de la *mora* lacédæmonienne qui formait la garnison habituelle, consistant en 600 hoplites, et en nne *mora* de cavalerie (dont le nombre est inconnu), — pour protéger les Amyklæens jusqu'à ce qu'ils fussent à l'abri du danger de la part de l'ennemi à Corinthe. Après avoir passé Corinthe et être arrivé à la distance d'environ trois milles de la ville amie de Sikyôn, il crut le danger passé, et fit volte-face avec sa *mora* d'hoplites pour revenir à Lechæon, laissant toutefois encore l'officier de cavalerie avec l'ordre d'accompagner les Amyklæens aussi loin qu'ils pourraient le désirer, puis de le suivre dans sa marche de retour (1).

Bien que l'on présumât que les Amyklæens (probablement non pas très-nombreux) étaient en danger d'être attaqués par les Corinthiens dans leur marche, et que l'on sût que les forces de cette ville étaient considérables, il ne vint jamais à l'esprit du polémarqne lacédæmonien qu'un semblable danger fût à craindre pour sa propre *mora* de 600 hoplites, tant il avait de mépris pour les peltastes, et si grande était l'appréhension que, au su de tout le monde, ces peltastes avaient des Lacédæmoniens. Mais Iphikratês, qui avait laissé passer tout le corps sans l'inquiéter, quand il vit alors du haut des murs de Corinthe les 600 hoplites revenir isolément, sans cavalerie ni troupes légères, conçut l'idée, — que peut-être dans l'état actuel des esprits aucun autre n'aurait conçue, — de les attaquer avec ses peltastes quand ils repassaient près de la ville. Kallias, le général des hoplites athéniens dans Corinthe, secondant chaudement ce projet, fit sortir ses troupes et les rangea en ordre de bataille non loin des portes; tandis qu'Iphikratês avec ses peltastes commença à attaquer la *mora* lacédæmonienne sur les flancs et par derrière. Approchant à

(1) Xénophon, Hellen. IV, 5, 11, 12.

portée de trait, il lança sur les ennemis une grêle de dards et de flèches, qui en tua ou blessa plusieurs, surtout du côté que ne protégeait pas le bouclier. Alors le polémarque ordonna une halte, commanda aux plus jeunes soldats de repousser les assaillants, et confia les blessés aux soins des serviteurs pour les conduire en avant à Lechæon (1). Mais même les soldats les plus jeunes, embarrassés par leurs lourds boucliers, ne purent atteindre leurs ennemis plus agiles, qui étaient exercés à se retirer devant eux. Et quand, après une poursuite inutile, ils cherchèrent à reprendre leurs places dans les rangs, l'attaque recommença, de sorte que neuf ou dix d'entre eux furent tués avant de pouvoir revenir. Le polémarque donna de nouveau l'ordre d'avancer; de nouveau les peltastes renouvelèrent leur attaque, le forçant de s'arrêter; de nouveau il ordonna aux soldats plus jeunes (cette fois-ci tous ceux qui étaient entre 18 et 33 ans, tandis que, dans la première occasion, ç'avait été ceux entre 18 et 28) de s'élancer hors des rangs et de les repousser (2). Mais le résultat fut précisément le même;

---

(1) Xénophon, Hellen. IV, 5, 14. Τούτους μὲν ἐκέλευον τοὺς ὑπασπιστὰς ἀραμένους ἀποφέρειν ἐς Λέχαιον · οὗτοι καὶ μόνοι τῆς μόρας τῇ ἀληθείᾳ ἐσώθησαν.

Nous avons ici une remarquable expression de Xénophon : — « Ceux-ci furent les seuls hommes de la mora qui furent *réellement et véritablement sauvés*. » Il veut dire, je présume, qu'ils furent les seuls hommes qui furent sauvés sans la plus petite perte d'honneur, étant emportés blessés du champ de bataille, et n'ayant pas fui ni déserté leurs postes. Les autres qui survécurent se conservèrent par la fuite; et nous savons que le traitement de ceux des Lacédæmoniens qui se sauvaient du champ de bataille (οἱ τρέσαντες), à leur retour de Sparte, était humiliant au point de ne pouvoir être supporté. V. Xénoph. Rep. Laced. IX, 4; Plutarque, Agésil. c. 30. Nous pouvons conclure de ces mots de Xénophon, qu'on faisait réellement à Sparte une distinction entre le traitement de ces hommes blessés enlevés dans cette circonstance et celui des autres survivants de la mora défaite.

Les ὑπασπισταί, ou porte-boucliers, étaient probablement un certain nombre de serviteurs qui portaient habituellement les boucliers des officiers (Cf. Xénoph. Hellen. IV, 8, 39; Anab. IV, 2, 20), personnes d'importance et hoplites riches. Il ne semble guère présumable que chaque hoplite eût un ὑπασπιστής, malgré ce que nous lisons au sujet des Ilotes qui les accompagnaient à la bataille de Platée (Hérod. IX, 10-29) et dans d'autres endroits.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 5, 15, 16. Τὰ δέκα ἀφ' ἥβης — τὰ πεντεκαίδεκα ἀφ' ἥβης.

les soldats dans leur poursuite n'accomplirent rien, et ne firent que perdre un plus grand nombre de leurs camarades les plus braves et les plus hardis, quand ils essayèrent de rejoindre le corps principal. Toutes les fois que les Lacédæmoniens tentaient de faire un pas en avant, ces circonstances se répétaient et leur causaient un grand dommage et un profond découragement ; tandis que les peltastes devenaient de moment en moment plus confiants et plus vigoureux.

A ce moment la *mora* en détresse reçut quelque soulagement de l'arrivée de sa cavalerie, qui avait fini d'escorter les Amyklæens. Si cette cavalerie avait pu être avec elle dès le commencement, le résultat aurait été différent ; mais maintenant elle fut insuffisante pour repousser les assauts acharnés des peltastes. De plus, les cavaliers lacédæmoniens ne furent jamais très-bons, et dans cette occasion ils n'osèrent pas pousser leur poursuite au delà du point où les plus jeunes hoplites pouvaient les suivre. Enfin, après des pertes considérables en tués et en blessés, et une grande détresse pour tous, le polémarque parvint à conduire son détachement jusqu'à une éminence située à environ un quart de mille (= 400 mètres) de la mer et à environ deux milles (3 kilomètres 200 mètres) de Lechæon. Là, tandis qu'Iphikratês continuait encore à les harceler avec ses peltastes, Kallias s'avançait aussi avec ses hoplites pour les charger et en venir aux prises avec eux, — quand les Lacédæmoniens, dont le nombre était affaibli et la force épuisée, trop découragés pour combattre corps à corps avec un nouvel ennemi, se débandèrent et s'enfuirent dans toutes les directions. Quelques-uns prirent la route de Lechæon, place qu'un petit nombre atteignit, avec la cavalerie ; les autres coururent à la mer, au point le plus rapproché, et remarquant que quelques-uns de leurs amis venaient de Lechæon en bateaux le long du rivage en vue de les sauver, ils se jetèrent dans la mer pour rejoindre ces nouveaux sauveurs soit en marchant dans l'eau, soit en nageant. Mais les agiles peltastes, que rien n'arrêtait dans la poursuite d'hoplites débandés, mirent la dernière main à la destruction de l'infortunée *mora*. De son

nombre total de six cents, bien peu survécurent pour rentrer dans Lechæon (1).

Le cavalier qui communiqua le premier ce désastre à Agésilas était parti exprès immédiatement de Lechæon, même avant que les cadavres des victimes eussent été recueillis pour être ensevelis. Le mouvement précipité d'Agésilas avait été dicté par le désir d'arriver sur le champ de bataille à temps pour disputer la possession des cadavres, et pour échapper à la honte de demander une trêve afin de les ensevelir. Mais les trois cavaliers qui le rencontrèrent ensuite arrêtèrent sa course en l'informant que les corps avaient été déjà enterrés, à la faveur d'une trêve demandée et obtenue ; ce qui autorisait Iphikratès à élever son trophée si bien gagné sur le lieu où il avait commencé l'attaque (2).

Cette destruction d'une division entière d'hoplites lacédæmoniens, par des troupes légères qui les redoutaient et qu'ils méprisaient, fut un incident non pas à vrai dire d'une grande importance politique, mais frappant à l'égard de l'effet militaire et de l'impression produite sur l'esprit grec. Rien de semblable ne s'était présenté depuis la mémorable prise de Sphakteria, trente-cinq ans auparavant ; désastre moins consi-

(1) Xénophon Hellen. IV, 5, 17.

Xénophon affirme que le nombre des hommes tués fut de 250 environ, — ἐν πάσαις δὲ ταῖς μάχαις καὶ τῇ φυγῇ ἀπέθανον περὶ πεντήκοντα καὶ διακοσίους. Mais il avait avancé auparavant d'une manière distincte que toute la *mora*, en marche pour revenir à Lechæon sous le polémarque, comptait 600 soldats, — ὁ μὲν πολέμαρχος σὺν τοῖς ὁπλίταις, οὖσιν ὡς ἑξακοσίοις, ἀπῄει πάλιν ἐπὶ τὸ Λέχαιον (IV, 5, 12). Et il est évident, d'après plusieurs expressions différentes, que tous furent tués, à l'exception d'un très-petit nombre de survivants.

Je regarde donc comme certain que l'un ou l'autre de ces deux nombres est erroné, ou l'agrégat original de 600 est *au-dessus* de la vérité, — ou le total des morts, 250, est *au-dessous*. Or la dernière supposition me paraît de beaucoup la plus improbable des deux. Les Lacédæmoniens, habituellement mystérieux et induisant en erreur dans les comptes rendus de leurs propres nombres (V. Thucyd. V, 74), ne voulurent probablement pas admettre publiquement un total d'hommes tués supérieur à 250. Xénophon l'a inséré dans son histoire, oubliant que les détails donnés par lui sur la bataille réfutaient cette assertion numérique. Le total de 600 est plus probable que tout nombre plus petit pour la mora entière, et il est impossible d'assigner aucune raison pour laquelle Xénophon l'aurait exagéré.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 5, 8-10.

dérable sous un rapport, à savoir, que le nombre des hoplites défaits était inférieur d'un tiers, — mais beaucoup plus important sous un autre, en ce que la moitié de la division s'était rendue prisonnière ; tandis que dans la bataille près de Corinthe, bien que toute la mora (à l'exception de quelques fugitifs) pérît, il ne semble pas qu'il ait été fait un seul prisonnier. Sur les Corinthiens, les Bœôtiens et autres ennemis de Sparte, cet événement agit comme un agréable encouragement, qui les relevait de tout leur désespoir antérieur. Même les alliés de Sparte, jaloux de sa supériorité et attachés à elle plutôt par crainte que par sympathie, l'accueillirent avec une satisfaction mal déguisée. Mais pour l'armée d'Agésilas (et sans doute pour les citoyens à Lacédæmone) il fut comme un coup de foudre qui éclata soudain, et causa les manifestations les plus fortes de douleur et de sympathie. Il n'y avait à ces manifestations qu'une seule exception, — les pères, les frères ou les fils des guerriers tués, qui non-seulement ne témoignaient aucun chagrin, mais se montraient partout publiquement avec une contenance gaie et triomphante, comme des athlètes victorieux (1). Nous verrons le même phénomène à Sparte peu d'années plus tard, après la défaite bien plus terrible subie à Leuktra : les parents des soldats tués furent joyeux et fiers, — ceux des survivants abattus et mortifiés (2), fait qui caractérise d'une manière frappante l'intense effet moral de l'éducation spartiate et des associations particulières d'idées qu'elle créait. Nous pouvons comprendre combien était terrible le mépris qui attendait un Spartiate survivant à une défaite, quand nous voyons des pères se réjouir positivement de ce que leurs fils eussent échappé à un pareil traitement par la mort.

(1) Xénoph. Hellen. IV, 5, 10. Ἅτε δὴ ἀήθους τοῖς Λακεδαιμονίοις γεγενημένης τῆς τοιαύτης συμφορᾶς, πολὺ πένθος ἦν κατὰ τὸ Λακωνικὸν στράτευμα, πλὴν ὅσων ἐτέθνασαν ἐν χώρᾳ ἢ υἱοὶ ἢ πατέρες ἢ ἀδελφοί · οὗτοι δὲ, ὥσπερ νικηφόροι, λαμπροὶ καὶ ἀγαλλόμενοι τῷ οἰκείῳ πάθει περιῄεσαν.

Si un lecteur fait une objection aux mots que j'ai employés dans le texte, je le prie de les comparer avec le grec de Xénophon.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 4, 16.

Agésilas fut cruellement puni de l'insulte orgueilleuse qu'il avait faite aux ambassadeurs thêbains. Quand il consentit enfin à les voir, après la nouvelle de la bataille, leur ton était complétement changé. Ils ne dirent pas un mot de la paix, mais ils se bornèrent à demander la permission de passer et de communiquer avec leurs compatriotes qui étaient à Corinthe. « Je comprends votre dessein (dit Agésilas en souriant), — vous désirez être témoins du triomphe de vos amis, et voir ce qu'il est. Venez avec moi et je vous le montrerai. » Conséquemment, le lendemain, il les emmena avec lui pendant qu'il conduisait son armée jusqu'aux portes mêmes de Corinthe, — défiant ceux de l'intérieur de sortir et de combattre. Les terres avaient été tellement ravagées, qu'il ne restait que peu de chose à détruire. Mais partout où il y avait des arbres fruitiers encore sur pied, les Lacédæmoniens les coupèrent alors. Iphikratês était trop prudent pour compromettre son récent avantage en hasardant une seconde bataille, de sorte qu'Agésilas n'eut que la satisfaction de montrer qu'il était maître du terrain; puis il se retira pour camper à Lechæon, d'où il renvoya les ambassadeurs thêbains par mer à Kreusis. Ayant ensuite laissé une nouvelle mora ou division à Lechæon, à la place de celle qui avait été défaite, il se mit en chemin pour retourner à Sparte. Mais les circonstances de la marche trahirent ses sentiments réels, faiblement déguisés par la récente bravade qu'il avait faite en s'avançant jusqu'aux portes de Corinthe. Il craignit d'exposer ses troupes lacédæmoniennes même à la vue de ceux des alliés par le territoire desquels il avait à passer, tant il savait bien que ces derniers (et en particulier les Mantinéiens) manifesteraient leur satisfaction de la récente défaite. En conséquence il commença sa marche de jour avant l'aurore, et ne s'arrêta pour la nuit qu'après les ténèbres : à Mantineia, non-seulement il ne s'arrêta pas du tout, mais il passa à côté, en dehors des murs, avant que le jour fût levé (1). Il ne peut y avoir de preuve plus convaincante des

(1) Xénoph. Hellen. IV, 5, 16.

dispositions réelles des alliés à l'égard de Sparte, et du sentiment de contrainte qui les faisait rester fidèles à cette ville, fait dont nous trouverons d'abondants exemples à mesure que nous avancerons dans le cours de l'histoire.

La retraite d'Agésilas fut le signal d'une nouvelle entreprise de la part d'Iphikratês : il reprit Sidonte et Krommyôn, où Praxitas avait mis des garnisons, — aussi bien que Peiræon et Œnoê, villes qu'Agésilas avait laissées occupées. Corinthe fut ainsi débarrassée d'ennemis à l'est et au nord-est. Et bien que les Lacédæmoniens fissent encore une guerre irrégulière en partant de Lechæon, cependant la terreur qu'avait laissée la récente destruction de leur mora était telle, que les exilés corinthiens à Sikyôn n'osaient pas se rendre par terre de cette ville à Lechæon, sous les murs de Corinthe, — mais communiquaient avec Lechæon seulement par mer (1). De fait nous n'entendons parler d'aucune nouvelle opération militaire sérieuse entreprise par Sparte contre Corinthe, avant la paix d'Antalkidas. Et la place devint si sûre, que les chefs corinthiens et leurs alliés argiens furent heureux de se délivrer de la présence d'Iphikratês. Cet officier avait gagné tant de gloire par ses récents succès, vantés continuellement par les orateurs athéniens même dans la génération suivante (2), que son caractère, naturellement hautain, devint impérieux; et il essaya de se rendre maître de Corinthe, soit pour Athènes soit pour lui-même, — en mettant à mort quelques-uns des chefs partisans d'Argos. Nous ne connaissons ces circonstances que par une brève et maigre allusion; mais elles firent que les Athéniens rappelèrent Iphikratês avec une partie considérable de ses peltastes, et envoyèrent Chabrias à Corinthe pour le remplacer (3).

(1) Xénoph. Hellen. IV, 5, 19.

(2) Démosthène, — περὶ Συντάξεως, c. 8, p. 172.

(3) Diodore, XIV, 92; Xénoph. Hellen. IV, 8, 34.

Aristide (Panathen. p. 168) dit avec jactance que les Athéniens étaient maîtres de l'Acrocorinthos, et qu'ils auraient pu garder la ville comme leur appartenant, mais qu'ils refusèrent généreusement d'agir ainsi.

Ce fut ou l'été suivant (389 av. J.-C.), — ou peut-être immédiatement après pendant le même été (390 av. J.-C.), — qu'Agésilas entreprit une expédition en Akarnania, sur les instances des Achæens, qui menaçaient, si l'on ne le faisait, d'abandonner l'alliance lacédæmonienne. Ils avaient acquis la possession du district Ætolien de Kalydôn, et avaient forcé les villageois voisins à résider dans une ville où ils avaient mis une garnison comme étant une dépendance de la confédération achæenne. Mais les Akarnaniens, — alliés d'Athènes aussi bien que de Thèbes, et aidés par une escadre athénienne à Œniadæ, — les y attaquèrent, probablement à la demande d'une partie des habitants, et les pressèrent si rudement, qu'ils firent les instances les plus vives pour obtenir du secours de Sparte. Agésilas traversa le golfe à Rhion avec des forces considérables de Spartiates et d'alliés, et toutes les troupes des Achæens. A son arrivée, les Akarnaniens se réfugièrent tous dans leurs villes, envoyant leur bétail dans les hautes terres de l'intérieur jusqu'aux bords d'un lac éloigné. Agésilas, après avoir envoyé à Stratos pour leur enjoindre non-seulement de s'abstenir d'hostilités contre les Achæens, mais de renoncer à leur alliance avec Athènes et Thèbes et de devenir alliés de Sparte, se vit opposer un refus, et se mit à ravager le pays. Deux ou trois jours d'opérations faites sans vigueur à dessein, furent employés à inspirer aux Akarnaniens une trompeuse sécurité; puis, par une rapide marche forcée, Agésilas surprit soudain le lieu écarté où ils avaient déposé, pour les mettre en sûreté, leur bétail et leurs esclaves. Il y passa une journée à vendre ce butin, des marchands accompagnant probablement son armée. Mais il rencontra des difficultés considérables dans sa marche de retour, à cause des sentiers étroits et des hautes montagnes par lesquels il dut passer. Par une série de mouvements dans les hauteurs hardis et bien combinés, — qui probablement rappelèrent à Xénophon ses propres opérations contre les Karduques dans la retraite des Dix Mille, — il défit et dispersa les Akarnaniens, non toutefois sans souffrir considérablement de l'excellence de leurs troupes légères. Cependant il ne fut pas heu-

reux dans l'attaque qu'il dirigea contre une de leurs villes, et il ne voulut pas consentir à prolonger la guerre jusqu'aux semailles, nonobstant les instantes sollicitations des Achæens, qu'il calma en s'engageant à revenir le printemps suivant. Il était effectivement dans une contrée difficile et dangereuse, si la retraite n'avait été facilitée par la complaisance des Ætoliens, qui comptaient (quoique vainement) obtenir de lui la restitution de Naupaktos, occupée alors (aussi bien que Kalydôn) par les Achæens (1). Tout partiel que le succès de cette expédition eût été, elle infligea cependant aux Akarnaniens un dommage suffisant pour remplir son objet. En apprenant qu'elle devait être répétée le printemps suivant, ils envoyèrent à Sparte des ambassadeurs solliciter la paix, consentant à s'abstenir d'hostilités contre les Achæens, et à s'inscrire comme membres de la confédération lacédæmonienne (2).

Ce fut dans cette même année (389-388 av. J.-C.) que les autorités spartiates résolurent de faire contre Argos une expédition, dont Agésipolis, l'autre roi, prit le commandement. Après avoir trouvé favorables les sacrifices faits sur la frontière qu'il franchit, il envoya son armée à Phlionte, où les alliés péloponésiens avaient l'ordre de se réunir ; mais lui-même il se détourna d'abord pour aller à Olympia consulter l'oracle de Zeus.

Les Argiens avaient eu l'habitude, vraisemblablement dans plus d'une occasion précédente (3), quand une armée lacédæmonienne d'invasion approchait de leur territoire, de lui faire face au moyen d'un message solennel, donnant à entendre que c'était l'époque de quelque fête (la Karneienne ou autre) tenue pour sacrée par les deux parties, et l'avertissant de ne pas violer la frontière pendant la trêve sainte. Ce n'était en réalité rien autre chose qu'une fraude ; car la

(1) Diodore, XV, 73.

(2) Xénoph., Hellen. IV, 6, 1-14 ; IV, 7, 1.

(3) Xénophon, Hellen. IV, 7, 3. Οἱ δ' Ἀργεῖοι, ἐπεὶ ἔγνωσαν οὐ δυνησόμενοι κωλύειν, ἔπεμψαν, ὥσπερ εἰώθεσαν, ἐστεφανωμένους δύο κήρυκας, ὑποφέροντας σπονδάς.

signification était envoyée, non pas au moment où la fête Karneienne (ou une autre, selon le cas) devait arriver suivant le cours régulier des saisons, mais à un temps où elle pouvait servir le dessein d'arrêter une invasion lacédæmonienne. Mais bien que la duplicité des Argiens fût ainsi manifeste, les pieux scrupules du roi spartiate étaient si forts, qu'il ne pouvait guère se décider à dédaigner l'avertissement. De plus, dans la confusion actuelle du calendrier, il y avait toujours place pour quelque incertitude quant à la question de savoir quelle était la véritable lune karneienne, aucun État dorien n'ayant le droit de la fixer impérativement pour les autres, comme les Eleiens fixaient la trêve olympique, et les Corinthiens la trêve isthmienne. Ce fut en vue de satisfaire sa conscience à ce sujet qu'Agésipolis alla alors à Olympia, et demanda à l'oracle de Zeus s'il pouvait, en toute sûreté de conscience religieuse, refuser d'accepter la trêve sainte, si les Argiens la donnaient actuellement comme prétexte. L'oracle, ordinairement habile à répondre à une question spéciale en termes généraux, lui apprit qu'il pouvait en toute sûreté de conscience décliner une trêve demandée injustement et pour des desseins secrets (1). Cette réplique fut acceptée par Agésipolis comme

(1) Xénoph. Hellen. IV, 7, 2. Ὁ δὲ Ἀγησίπολις — ἐλθὼν εἰς τὴν Ὀλυμπίαν καὶ χρηστηριαζόμενος, ἐπηρώτα τὸν θεὸν, εἰ ὁσίως ἂν ἔχει αὐτῷ, μὴ δεχομένῳ τὰς σπονδὰς τῶν Ἀργείων· ὅτι οὐχ ὁπότε καθήκοι ὁ χρόνος, ἀλλ' ὁπότε ἐμβάλλειν μέλλοιεν Λακεδαιμόνιοι, τότε ὑπέφερον τοὺς μῆνας. Ὁ δὲ θεὸς ἐπεσήμαινεν αὐτῷ, ὅσιον εἶναι μὴ δεχομένῳ σπονδὰς ἀδίκως ἐπιφερομένας. Ἐκεῖθεν δ' εὐθὺς πορευθεὶς εἰς Δελφοὺς, ἐπήρετο αὖ τὸν Ἀπόλλω, εἰ κἀκείνῳ δοκοίη περὶ τῶν σπονδῶν, καθάπερ τῷ πατρί. Ὁ δ' ἀπεκρίνατο, καὶ μάλα κατὰ ταὐτά.

J'ai donné dans le texte ce que je crois être le sens des mots ὑποφέρειν τοὺς μῆνας, — sur lesquels Schneider a une note longue et assez peu instructive, adoptant une hypothèse insoutenable de Dodwell, à savoir que les Argiens en cette occasion firent appel à la trêve isthmienne; ce qui n'est appuyé par rien dans Xénophon, tandis qu'il appartenait aux Corinthiens d'annoncer cette trêve, et non aux Argiens. Le pluriel τοὺς μῆνας indique (comme Weiske et Manso le comprennent) que les Argiens mettaient en avant parfois le nom d'une fête, parfois celui d'une autre. Nous pouvons être assez sûrs que la fête Karneienne était l'une d'elles ; mais qu'étaient les autres, c'est ce que nous ne pouvons pas dire. Il est très-

une affirmative satisfaisante. Néanmoins, pour rendre cette assurance doublement sûre, il alla directement à Delphes, poser la même question à Apollon. Toutefois, comme le cas eût été véritablement embarrassant, s'il était arrivé que les deux réponses sacrées fussent en contradiction l'une avec l'autre, il profita du *præjudicium* qu'il avait déjà reçu à Olympia, et soumit la question à Apollon à Delphes sous cette forme : « Ton opinion, sur la question de la trêve sacrée, est-elle la même que celle de ton père (Zeus)? » — « Très-décidément la même, » répondit le dieu. Cette double garantie, bien que l'appel fût fait de manière à laisser à peine à Apollon la liberté de la parole (1), permit à Agésipolis de retourner en toute confiance à Phlionte, où son armée était déjà réunie et de s'avancer immédiatement dans

---

probable qu'il y avait plusieurs fêtes d'obligation commune soit parmi tous les Doriens, soit entre Sparte et Argos, — πατρώους τινας σπονδὰς ἐκ παλαίου καθεστώσας τοῖς Δωριεῦσι πρὸς ἀλλήλους, — pour employer le langage de Pausanias (III, 5, 6). Le langage de Xénophon implique que la demande faite par les Argiens, pour l'observation de la trêve sainte, était en elle-même juste, ou plutôt qu'elle aurait été juste à un autre moment, mais qu'ils se mirent dans leur tort en la faisant dans un temps non convenable et pour un dessein politique frauduleux.

Pour quelques remarques sur d'autres manœuvres frauduleuses des Argiens, relativement à la saison de la trêve karneienne, Voir un autre passage, tome X, ch. 1 de cette Histoire. Le verbe composé ὑποφέρειν τοὺς μῆνας semble impliquer le *dessein secret* avec lequel les Argiens présentèrent leur demande de la trêve. Quelles étaient les occasions dans lesquelles ils avaient fait une semblable demande, c'est ce qu'on ne nous dit pas. Deux années auparavant, Agésilas avait envahi et ravagé Argos; il se peut qu'ils aient essayé, mais sans succès, d'arrêter sa marche par une pieuse fraude pareille.

C'est peut-être à cette conduite qu'Andocide fait allusion (Or. III, De Pace, s. 27), où il dit que les Argiens, tout en demandant instamment qu'Athènes les aidât à faire la guerre aux Lacédæmoniens pour la possession de Corinthe, avaient néanmoins fait avec ces derniers une paix séparée qui couvrait leur propre territoire argien d'une invasion, — αὐτοὶ δ' ἰδίᾳ εἰρήνην ποιησάμενοι τὴν χώραν οὐ παρέχουσιν ἐμπολεμεῖν. Je ne puis donner ici une meilleure explication de ce passage obscur.

(1) Aristote, Rhétorique, II, 23. Ἡγήσιππος ἐν Δελφοῖς ἐπηρώτα τὸν θεὸν, κεχρημένος πρότερον Ὀλυμπιᾶσιν, εἰ αὐτῷ ταὐτὰ δοκεῖ, ἅπερ τῷ πατρὶ, ὡς αἰσχρὸν ὂν τἀναντία εἰπεῖν.

Une semblable histoire, relative à la manière de poser la question à Apollon à Delphes, après qu'elle l'avait été à Zeus à Dôdônê, est racontée au sujet d'Agésilas dans une autre occasion (Plutarque, Apophth. Lacon. p. 208 F).

le territoire argien par la route de Nemea. Il rencontra sur la frontière deux hérauts avec des couronnes et dans un costume solennel, qui l'avertirent que c'était une époque de trêve sainte; alors il leur apprit que les dieux l'autorisaient à désobéir à ces sommations, et il entra dans la plaine argienne.

Il arriva que le premier soir, après qu'il eut franchi la frontière, le souper et la libation qui le suivait venant d'être achevés, un tremblement de terre se fit sentir, ou, pour traduire la phrase grecque, « le dieu (Poseidôn) trembla ». Pour tous les Grecs, et pour les Lacédæmoniens en particulier, ce fut un événement solennel, et les compagnons personnels d'Agésipolis se mirent immédiatement à entonner le pæan en l'honneur de Poseidôn, l'impression générale parmi les soldats étant qu'il donnerait l'ordre de quitter aussitôt le territoire, comme Agis l'avait fait peu d'années auparavant, lors de l'invasion de l'Elis. Peut-être Agésipolis aurait-il fait la même chose dans cette circonstance, en expliquant le tremblement de terre comme un avertissement destiné à lui rappeler le tort qu'il avait commis en ne tenant pas compte des sommations des hérauts, — s'il n'avait été rassuré par les récents oracles. A ce moment, il répondit que, si le tremblement de terre s'était fait sentir avant qu'il franchît la frontière, il l'aurait regardé comme une défense; mais comme il n'arrivait qu'après son passage, il le considérait comme un encouragement à avancer.

Les Argiens avaient tellement compté sur le succès de leur avertissement transmis par les hérauts qu'ils avaient fait peu de préparatifs de défense. Leur terreur et leur confusion furent très-grandes : leurs biens étaient encore au dehors ; ils n'avaient pas encore été éloignés et mis dans des endroits sûrs, de sorte qu'Agésipolis trouva beaucoup à détruire et à prendre. Il poussa ses ravages jusqu'aux portes mêmes de la cité, se piquant d'avancer un peu plus loin qu'Agésilas ne l'avait fait dans son invasion, deux années auparavant. Il fut enfin forcé de se retirer par la terreur que causa dans son camp un coup de foudre, qui tua plusieurs personnes. Et un projet qu'il avait formé d'ériger un fort

permanent sur la frontière argienne fut abandonné par suite de sacrifices défavorables (1).

Outre ces affaires à l'isthme de Corinthe ou auprès, la guerre entre Sparte et ses ennemis se poursuivit pendant les mêmes années tant dans les îles que sur la côte de l'Asie Mineure, bien que nos informations soient si imparfaites que nous pouvons difficilement suivre le fil des événements. La défaite près de Knidos (394 av. J.-C.), — les forces maritimes triomphantes de Pharnabazos et de Konôn à l'isthme de Corinthe, l'année suivante (393 av. J.-C.), — le rétablissement des Longs Murs et du port fortifié d'Athènes, — et l'activité de Konôn avec la flotte parmi les îles (2), — alarmèrent tellement les Spartiates de l'idée d'un second empire maritime athénien qu'ils firent tous leurs efforts pour détacher les forces persanes du côté de leurs ennemis.

Le Spartiate Antalkidas, homme adroit, séduisant et artificieux (3), assez semblable à Lysandros, fut envoyé comme ambassadeur à Tiribazos (392 av. J.-C.), que nous trouvons maintenant en qualité de satrape d'Iônia à la place de Tithraustês, après avoir été satrape d'Arménie pendant la retraite des Dix Mille. Comme Tiribazos était arrivé nouvellement en Asie Mineure, il n'avait pas acquis cette inimitié personnelle contre les Spartiates que les hostilités actives de Derkyllidas et d'Agésilas avaient inspirée à Pharnabazos et à d'autres Perses. De plus la jalousie entre

(1) Xénoph. Hellen. IV, 7, 7; Pausan. III, 5, 6.

Il semble plutôt, par le langage de ces deux écrivains, qu'ils considèrent les signes menaçants qui engagèrent Agésipolis à partir comme des marques d'un mécontentement des dieux à cause de son expédition.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 8, 12. Cf. Isokrate (Areopag.), s. 13. Ἁπάσης γὰρ τῆς Ἑλλάδος ὑπὸ τὴν πόλιν ὑμῶν ὑποπεσούσης καὶ μετὰ τὴν Κόνωνος ναυμαχίαν καὶ μετὰ τὴν Τιμοθέου στρατηγίαν, etc. Cependant ce discours fut composé longtemps après les événements (vers 353 av. J.-C. — V. les Fasti Hellen. de M. Clinton pour cette année), et Isokrate exagère; il prend par erreur la destruction de l'empire lacédæmonien pour une reprise de l'empire athénien. Démosthène aussi (cont. Leptin. c. 16, p. 477) confond les deux mêmes idées, et même le vote athénien de remerciements à Konôn, perpétué sur une colonne commémorative, appuyait la même impression, — ἐπειδὴ Κόνων ἠλευθέρωσε τοὺς Ἀθηναίων συμμάχους, etc.

(3) Plutarque, Artaxerx. c. 22.

satrapes voisins était un sentiment ordinaire, qu'Antalkidas espérait actuellement tourner à l'avantage de Sparte. Pour contrecarrer ses projets, des ambassadeurs furent également envoyés à Tiribazos par les ennemis confédérés de Sparte, — Athènes, Thèbes, Corinthe et Argos; et Konôn, comme député d'Athènes, fut imprudemment envoyé dans le nombre. De la part de Sparte, Antalkidas offrit d'abord d'abandonner au roi de Perse tous les Grecs qui se trouvaient sur le continent de l'Asie; ensuite, quant à tous les autres Grecs, insulaires aussi bien que continentaux, il ne demandait rien de plus qu'une autonomie absolue pour chaque cité séparée, grande et petite (1). Le roi de Perse (disait-il) ne pourrait ni désirer quelque chose de plus pour lui-même, ni avoir aucun motif de continuer la guerre contre Sparte, quand une fois il serait mis en possession de toutes les villes sur la côte asiatique et qu'il verrait Sparte et Athènes mises dans l'impuissance de l'inquiéter, grâce à l'autonomie et à la désunion du monde hellénique. Mais ni Athènes, ni Thèbes, ni Argos ne voulurent accéder ni à l'une ni à l'autre de ces deux propositions. Quant à la première, elles repoussaient le déshonneur d'abandonner ainsi formellement les Grecs asiatiques (2); quant à la

(1) Xénoph. Hellen. IV, 8, 12-14.

(2) Diodore, XIV, 110. Il affirme que ces cités s'opposèrent fortement à cette concession, cinq ans plus tard, quand la paix d'Antalkidas fut réellement conclue; mais qu'ils furent forcés de renoncer à leurs scrupules et d'accepter la paix comprenant cette concession, parce qu'elles n'avaient pas assez de force pour résister à la Perse et à Sparte agissant dans une alliance cordiale.

De là nous pouvons conclure avec certitude qu'elles s'y opposèrent également pendant ces premières discussions, quand elle fut émise pour la première fois par Antalkidas, et que les objections qu'elles y opposèrent furent en partie la cause qui fit cesser sans résultat les discussions rapportées dans le texte.

Il est vrai qu'Athènes, pendant ses luttes désespérées des dernières années de la guerre du Péloponèse, avait consenti à cette concession, et même à de plus grandes, sans se faire aucun bien (Thucyd. VIII, 56). Mais elle était actuellement placée dans des circonstances assez impérieuses pour la forcer à être également accommodante.

Platon, dans le Ménéxène (c. 17, p. 245) assure que tous les alliés d'Athènes, — Bœôtiens, Corinthiens, Argiens, etc., étaient disposés à livrer les Grecs asiatiques à la demande d'Artaxerxès, mais que les Athéniens seuls s'y opposèrent résolûment, et furent en conséquence laissés sans alliés. La dernière partie de cette assertion, quant à l'isolement d'Athènes de ses alliés, n'est certainement pas vraie, et je ne crois pas que les alliés eussent sur

seconde proposition, qui garantissait l'autonomie pour chaque cité distincte de la Grèce, elles ne voulurent l'admettre que sous des réserves spéciales, qu'il ne convenait pas au projet d'Antalkidas d'accorder. En réalité, la proposition tendait à briser (et elle était conçue dans cette vue) et la confédération bœôtienne sous la présidence de Thèbes, et l'union entre Argos et Corinthe, tandis qu'elle privait aussi Athènes de la chance de recouvrer Lemnos, Imbros et Skyros (1), — îles qui avaient été possédées et colonisées de nouveau par elle depuis le premier commencement de la confédération de Dêlos; dans le fait, les deux premières le furent même dès le temps de Miltiadès, le vainqueur de Marathôn.

Ici commence une nouvelle ère dans la politique de Sparte. Qu'elle renonçât à toute prétention à l'empire maritime, cela n'est nullement difficile à comprendre, — en songeant qu'il avait été déjà irrévocablement détruit par la défaite de Knidos. Et nous ne pouvons pas nous étonner qu'elle abandonnât à la puissance persane les Grecs du continent asiatique, puisque ce n'était rien de plus que ce qu'elle avait consenti à faire dans ses conventions avec Tissaphernès et avec Cyrus pendant les dernières années de la guerre du Péloponèse (2), — et consenti, ajoutons-le, non par suite de cette nécessité rigoureuse qui au même moment pressait Athènes, mais simplement en vue du maximum de victoire sur un ennemi déjà affaibli. Les événements qui suivirent la fin de cette guerre (racontés dans un autre volume) l'ont dans le fait amenée à changer de détermination et à épouser de nouveau leur cause. Mais la nouveauté réelle que sa politique montra alors pour la première fois, c'est le plein développement de ce qui avait existé auparavant à l'état de

---

ce point des vues essentiellement différentes de celles d'Athènes. Le Ménéxène, éloquent et plein de compliments pour Athènes, doit être suivi avec précaution quant aux faits. Platon va jusqu'à nier que les Athéniens aient signé la convention d'Antalkidas. Aristide (Panathen. p. 172) dit qu'ils furent forcés de la signer parce que tous leurs alliés les abandonnaient.

(1) Xénoph. Hellen. IV, 8, 15.

(2) V. un passage frappant dans le discours XII (Panathen.) d'Isokrate, s. 110.

tendance manifeste, — l'hostilité contre toutes les confédérations partielles sur terre en Grèce, déguisée sous la demande plausible d'une autonomie universelle pour toutes les villes, grandes et petites. Comment cette autonomie fut-elle organisée et mise en pratique, c'est ce que nous verrons ci-après; à présent, nous n'en avons qu'à signaler la première proclamation par Antalkidas au nom de Sparte.

Dans cette occasion, il est vrai, sa mission n'aboutit à rien par suite de l'opposition péremptoire d'Athènes et des autres. Mais il fut assez heureux pour mériter l'approbation et gagner la confiance de Tiribazos, qui vit si clairement combien les deux propositions tendaient à favoriser les intérêts et la puissance de la Perse qu'il résolut de se rendre à la cour en personne et de déterminer Artaxerxès à agir de concert avec Sparte. Bien qu'il n'osât pas appuyer Antalkidas ouvertement, Tiribazos lui donna de l'argent en secret pour renforcer la flotte spartiate. En même temps, il rendit à Sparte le service bien plus signalé d'arrêter et de détenir Konôn, en prétendant que ce dernier agissait contrairement aux intérêts du roi (1). Cette arrestation fut un acte odieux de perfidie, vu que non-seulement Konôn commandait le respect par son caractère d'ambassadeur, — mais qu'il avait agi avec toute la confiance et presque sous les ordres de Pharnabazos. Mais l'éloignement d'un officier de tant de talent, — le seul homme qui possédât la confiance de Pharnabazos, — fut le plus fatal de tous les obstacles à la renaissance navale d'Athènes. Il fut heureux que Konôn eût eu le temps de reconstruire les Longs Murs, avant que ses moyens d'action fussent ainsi brusquement interceptés. Relativement à son sort subséquent, il existe des récits contradiotoires. Suivant l'un d'eux, il fut mis à mort par les Perses en prison; suivant un autre, il trouva moyen de s'échapper et se réfugia de nouveau chez Evagoras, dans l'île de Kypros, où plus tard il mourut de maladie (2). Ce dernier

(1) Xénophon, Hellen. IV, 8, 16; Diodore, XIV, 85.

(2) Lysias, Or. XIX (De Bonis Aristoph.), s. 41, 42, 44; Cornélius Népos, Conon, c. 5; Isokrate. Or. IV (Panegyr.), s. 180.

récit paraît être indubitablement le seul vrai. Mais il est certain qu'il n'eut jamais dans la suite le moyen d'accomplir aucun service public et que sa carrière fut interrompue brusquement par cette détention perfide, juste au moment où elle promettait le plus pour son pays.

Tiribazos, en allant à la cour de Perse, semble y avoir été retenu dans le dessein de concerter des mesures contre Evagoras, prince de Salamis, dans l'île de Kypros, dont la révolte contre la Perse était sur le point d'éclater. Mais la cour de Perse ne put encore être déterminée à montrer aucune faveur aux propositions de Sparte ou d'Antalkidas. Au contraire, Struthas, qu'on envoya en Iônia pour remplacer momentanément Tiribazos, plein du désir de venger les ravages d'Agésilas, agit avec une hostilité vigoureuse contre les Lacédæmoniens et manifesta des dispositions amicales à l'égard d'Athènes.

Thimbrôn (dont nous avons entendu parler auparavant comme prenant pour la première fois le commandement de l'armée de Cyrus en Asie Mineure, après son retour de Thrace) reçut l'ordre d'agir de nouveau à la tête des forces lacédæmoniennes en Asie, contre Struthas (391 av. J.-C.). Le nouveau commandant, avec une armée estimée par Diodore à huit mille hommes (1), s'avança d'Ephesos dans l'intérieur, et commença ses dévastations sur le territoire dépendant de la Perse. Mais son commandement antérieur, bien qu'il fût personnellement aimable (2), avait été irrégulier et désordonné, et on remarqua bientôt que les mêmes défauts étaient actuellement encore plus saillants, aggravés par un penchant trop prononcé pour le plaisir de la table. Connaissant son mode méprisant, téméraire et imprudent d'attaque, Struthas lui tendit un piége en envoyant un détachement de cavalerie menacer le camp juste au moment où Thimbrôn avait achevé son repas du matin, en compagnie

(1) Diodore, XIV, 99.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 8, 22. Ἦν δὲ οὗτος ἀνὴρ (Diphridas) εὔχαρίς τε οὐχ ἧττον τοῦ Θίμβρωνος, μᾶλλόν τε συντεταγμένος, καὶ ἐγχειρητικώτερος στρατηγός; οὐδὲ γὰρ ἐκράτουν αὐτοῦ αἱ τοῦ σώματος ἡδοναί, ἀλλ' ἀεί, πρὸς ᾧ εἴη ἔργῳ, τοῦτο ἔπραττεν.

du joueur de flûte Thersandros, — ce dernier non-seulement excellent musicien, mais doué du courage spartiate dans toute sa plénitude. Quittant sa tente à la nouvelle, Thimbrôn, avec Thersandros, n'attendit que le temps de réunir le peu de troupes qui se trouvaient immédiatement sous sa main, sans même laisser d'ordres pour le reste, et il se hâta de repousser les assaillants, qui plièrent aisément et l'engagèrent à les poursuivre. Bientôt Struthas lui-même, paraissant avec un corps de cavalerie nombreux et en bon ordre, chargea avec vigueur le détachement en désordre de Thimbrôn. Le général et Thersandros, combattant vaillamment, tombèrent tous deux parmi les premiers ; tandis que l'armée, privée de son commandant, aussi bien que mal préparée pour une bataille, ne fit qu'une résistance peu efficace. Elle fut mise en déroute, vivement poursuivie, et le plus grand nombre des hommes fut tué. Quelques-uns, qui parvinrent à échapper à l'agile cavalerie persane, trouvèrent un asile dans les villes voisines (1).

La victoire de Struthas, gagnée par la cavalerie persane, montre un degré de vigueur et d'habileté qui, heureusement pour les Grecs, se vit rarement dans les opérations des Perses. Nos chétives informations ne nous permettent pas d'en suivre les conséquences (390 av. J.-C.). Nous voyons Diphridas envoyé bientôt après par les Lacédæmoniens avec l'amiral Ekdikos, comme successeur de Thimbrôn, pour réunir les restes de l'armée défaite et protéger celles des villes qui avaient contribué à la former. Diphridas, — homme doué de toutes les qualités populaires de son prédécesseur, mais officier meilleur et plus attentif, — réussit, dit-on, jusqu'à un certain point dans cette mission difficile. Assez heureux pour faire prisonnier le gendre de Struthas avec son épouse (comme Xénophon avait pris Asidatès), il obtint une rançon assez considérable pour lui permettre de payer ses troupes pendant quelque temps (2). Mais il est évident que ses exploits ne furent pas considérables, et qu'on laissa actuelle-

(1) Xénoph. Hellen. IV, 8, 18, 19.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 8, 21, 22.

ment les Grecs ioniens sur le continent défendre leur position comme ils purent contre le satrape de Sardes.

Les forces de Sparte étaient très-nécessaires à Rhodes (390 av. J.-C.), île qui (comme je l'ai dit déjà) s'était révoltée contre Sparte environ cinq ans auparavant (peu de mois avant la bataille de Knidos), avait dépossédé l'oligarchie établie par Lysandros et constitué un gouvernement démocratique. Mais, depuis cette époque, un parti d'opposition dans l'île s'était élevé graduellement, avait acquis de la force et était entré en correspondance avec les exilés oligarchiques, qui de leur côté sollicitèrent vivement l'aide de Sparte, en lui représentant qu'autrement Rhodes deviendrait complétement dépendante d'Athènes. En conséquence, les Lacédæmoniens envoyèrent huit trirèmes, qui franchirent la mer Ægée sous le commandement d'Ekdikos, les premiers de leurs vaisseaux de guerre qui l'eussent traversée depuis la défaite de Knidos (1). Bien que les forces navales perso-athéniennes dans la mer Ægée eussent été ou renvoyées ou paralysées depuis l'arrestation de Konôn, cependant le gouvernement rhodien possédait une flotte d'environ vingt trirèmes, outre des forces considérables de toutes sortes, de sorte qu'Ekdikos ne put pas même débarquer dans l'île, mais fut forcé de s'arrêter à Knidos. Par bonheur, Teleutias le Lacédæmonien était à ce moment dans le golfe de Corinthe avec une flotte de douze trirèmes, qui n'y étaient plus nécessaires, vu qu'Agésilas et lui avaient pris Lechæon peu de mois auparavant et détruit les forces maritimes des Corinthiens dans ces eaux. On lui ordonna alors de sortir avec son escadre du golfe corinthien et de se rendre en Asie, afin de remplacer Ekdikos et de prendre le commandement de toute la flotte pour agir à la hauteur de Rhodes. En passant par Samos, il persuada les habitants d'embrasser la cause de Sparte et de lui fournir quelques vaisseaux; puis il alla droit à Knidos, où il remplaça Ekdikos et se trouva à la tête de vingt-sept trirèmes (2). En allant de Knidos à

(1) Xénoph. Hellen. IV, 8, 21.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 8, 23.

Rhodes, il rencontra par hasard l'amiral athénien Philokratês, qui conduisait dix trirèmes à Kypros, au secours d'Evagoras dans sa lutte contre les Perses. Il fut assez heureux pour les emmener prisonnières à Knidos, où il vendit tout le butin, et se dirigea alors vers Rhodes, avec sa flotte portée alors à trente-sept voiles. Là il établit un poste fortifié, qui permit au parti oligarchique de faire une guerre civile active. Mais il fut défait dans une bataille, — ses ennemis étant décidément les plus forts dans l'île et maîtres de toutes les cités (1).

L'alliance avec Evagoras de Kypros, dans sa lutte contre Artaxerxès, fut à ce moment une circonstance malheureuse et embarrassante pour Athènes, vu qu'elle comptait sur l'aide des Perses contre Sparte, et que Sparte enchérissait sur elle en vue de l'obtenir. Mais c'était une alliance qu'elle ne pouvait rejeter légèrement; car non-seulement Evagoras avait accueilli Konôn avec les restes de la flotte athénienne après le désastre d'Ægospotami, mais il avait obtenu le don du droit de cité et l'honneur d'une statue à Athènes, comme auxiliaire zélé qui avait procuré ce secours persan

---

Diodore (XIV, 97) admet ce nombre de vingt-sept trirèmes, et le fait d'une aide obtenue de Samos, île qui fut persuadée de se détacher d'Athènes. Mais il raconte les circonstances d'une manière très-différente. Il représente le parti oligarchique à Rhodes comme s'étant mis en insurrection et étant devenu maître de l'île; il ne nomme pas Teleutias, mais Eudokimos (Ekdikos?), Diphilos (Diphridas?) et Philodikos, comme chargés du commandement.

L'assertion de Xénophon mérite la plus grande confiance, à mon avis. Ses moyens d'information, aussi bien que son intérêt, au sujet de Teleutias (frère d'Agésilas) étaient considérables.

(1) Xénoph. Hellen. IV, 8, 24-26.

Bien que les trois anciennes villes rhodiennes (Lindos, Ialysos et Kameiros) se fussent réunies (V. Diodore, XIII, 75) peu d'années auparavant pour former la grande cité de Rhodes, dans la suite si puissante et si célèbre, — cependant elles continuèrent encore d'exister, et apparemment comme places fortifiées. Car Xénophon parle des démocrates de Rhodes comme τάς τε πόλεις ἔχοντας, etc.

Le Philokratês nommé ici comme *Philokratês fils d'Ephialtês* est-il le même personnage que le Philokratês accusé dans le treizième discours de Lysias, — c'est ce qui ne peut être déterminé d'une manière certaine. Il est assez possible qu'il y ait eu deux Athéniens contemporains portant ce nom, ce qui expliquerait pourquoi Xénophon mentionne Ephialtês le père, — ce qui se rencontre parfois chez lui, mais pas habituellement.

grâce auquel la bataille de Knidos avait été gagnée, et comme combattant personnellement dans cette bataille, avant le commencement de sa dissension avec Artaxerxès (1). Il eût été à tous égards avantageux pour Athènes à ce moment de refuser d'assister Evagoras, vu que (sans mentionner la probabilité d'offenser la cour persane) elle avait bien assez à faire d'employer toutes ses forces maritimes plus près d'elle et en vue d'accomplir des desseins plus essentiels pour elle-même. Cependant, malgré ces considérations de prudence très-sérieuses, les sentiments d'obligation et de reconnaissance antérieures, excités par ces citoyens influents qui avaient formé des liaisons dans l'île de Kypros, déterminèrent les Athéniens à s'identifier avec ses vaillantes luttes (2) (dont je parlerai bientôt plus complétement); si faible était l'inconstance, ou l'instabilité, ou la facilité à oublier d'anciens sentiments, partie de leur nature réelle, — bien que les historiens l'aient communément dénoncée comme faisant partie de leurs qualités saillantes.

Toutefois, la capture de leur escadre sous Philokratês et l'accroissement des forces navales lacédæmoniennes à Rhodes qui en résulta forcèrent les Athéniens à différer de fournir de nouveaux secours à Evagoras et à armer quarante trirèmes sous Thrasyboulos pour la côte asiatique (389 av. J.-C.), effort très-considérable, si nous nous rappelons que quatre ans auparavant il y avait à peine une seule trirème dans Peiræeus et pas même un mur de défense autour de la place. Bien qu'envoyé immédiatement pour secourir Rhodes, Thrasyboulos jugea utile de se rendre d'abord à l'Hellespont, probablement à cause d'un besoin extrême d'argent pour payer ses hommes. Derkyllidas occupait encore Abydos; cependant il n'y avait pas de flotte lacédæmonienne dans le détroit, de sorte que Thrasyboulos put étendre les alliances d'Athènes tant sur le côté européen que sur le côté asia-

(1) Isokrate, Or. IX (Evagoras), s. 67, 68, 82; Epistola Philippi ap. Demosthen. Orat. p. 161, c. 4.

(2) Lysias, Orat. XIX (De Bonis Aristoph.), s. 27-44.

tique, — ce dernier étant sous le commandement du satrape ami Pharnabazos. Réconciliant les deux princes thraces, Seuthès et Amadokos, qu'il trouva en guerre, il les amena à former des relations amicales avec Athènes, et il se dirigea ensuite sur Byzantion. Cette ville était déjà l'alliée d'Athènes; mais, à l'arrivée de Thrasyboulos, l'alliance fut encore plus fortement cimentée par le changement de son gouvernement en démocratie. Après avoir établi des liens d'amitié avec la ville de Chalkêdon, située en face de Byzantion, et étant ainsi maître du Bosphore, il vendit la dîme des navires marchands qui sortaient de l'Euxin (1), laissant probablement des forces suffisantes pour l'exiger. C'était une preuve frappante de la renaissance de la puissance maritime athénienne, qui semble également avoir été étendue plus ou moins alors jusqu'à Samothrace, à Thasos et à la côte de Thrace (2).

De Byzantion Thrasyboulos fit voile vers Mitylênê, qui était déjà en relations d'amitié avec Athènes, bien que Methymna et les autres cités de l'île fussent encore maintenues par des forces sous l'harmoste lacédæmonien Therimachos. Avec l'aide des Mitylénæens et des exilés d'autres cités lesbiennes, Thrasyboulos se rendit aux frontières de Methymna, où il trouva Therimachos, qui avait aussi réuni toutes ses forces, mais qui fut alors complétement défait et tué. Les Athéniens devinrent ainsi maîtres d'Antissa et d'Eresos, où ils purent lever une importante contribution, aussi bien que ravager le territoire réfractaire de Methymna. Néanmoins, Thrasyboulos, malgré un nouveau secours qu'il reçut de Chios et de Mitylênê, ne se crut pas encore en état d'aller à Rhodes avec avantage. Peut-être n'était-il pas

(1) Xénoph. Hellen. IV, 8, 25-27.

Polybe (IV, 38-47) contient des remarques et des renseignements instructifs sur l'importance de Byzantion et sur sa position toute particulière dans le monde ancien — aussi bien que sur les droits dont étaient frappés les bâtiments marchands entrant dans le Pont-Euxin et ceux qui en sortaient, — et sur la manière dont ces droits étaient imposés sur le commerce en général.

(2) Xénophon, Hellen. V, 1, 7.

sûr d'une paye à l'avance, et la présence de troupes non payées dans une île épuisée pouvait-elle être un profit douteux. En conséquence, il fit voile en partant de Lesbos le long de la côte occidentale et de la côte méridionale de l'Asie Mineure, levant des contributions à Halikarnassos (1) et dans d'autres endroits, jusqu'à ce qu'il arrivât à Aspendos en Pamphylia ; là il obtint aussi de l'argent, et il était sur le point de partir en l'emportant, quand quelques méfaits commis par ses soldats exaspérèrent tellement les habitants qu'ils l'attaquèrent de nuit, dans sa tente, sans qu'il s'y attendît, et le tuèrent (2).

Ainsi périt le citoyen auquel, plus qu'à tout autre, Athènes dut non-seulement le renouvellement de sa démocratie, mais encore son jeu généreux, sage et harmonieux après son rétablissement. Même l'oligarchique Xénophon, l'ami de Lacédæmone lui accorde un éloge marqué et naturel (3). Le patriotisme dévoué qu'il montra en commençant et en poursuivant la lutte contre les Trente, à une époque où ils étaient non-seulement au faîte de leur pouvoir, mais où ils avaient une raison plausible pour compter sur toute la force auxiliaire de Sparte, mérite grandement l'admiration. Mais le trait qui ressort le plus dans son caractère, — trait infiniment rare dans le caractère grec en général, — c'est que l'énergie d'un chef heureux se combinait avec une absence complète et d'antipathies vindicatives pour le passé, et d'ambition impérieuse pour lui-même. Content de vivre en simple citoyen sous la démocratie rétablie, il apprit à ses compatriotes à pardonner à un parti oligarchique qui leur avait fait souffrir des injustices atroces, et il donna lui-même l'exemple d'acquiescer à la perte de ses immenses biens. La générosité d'une telle conduite ne doit pas compter pour

(1) Lysias, Or. XXVIII, cont. Erg. s. I, 20.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 8, 28-30 ; Diodore, XIV, 94.

Ce dernier dit que Thrasyboulos perdit vingt-trois trirèmes par une tempête près de Lesbos, — ce que Xénophon ne mentionne pas et qui semble improbable.

(3) Xénoph. Hellen. IV, 8, 31. Καὶ Θρασύβουλος μὲν δή, μάλα δοκῶν ἀνὴρ ἀγαθὸς εἶναι, οὕτως ἐτελεύτησεν.

moins, parce qu'en même temps elle fut dictée par la prudence politique la plus haute. Nous trouvons dans un discours de Lysias contre Ergoklês (citoyen qui servait sur la flotte athénienne dans cette dernière expédition), discours où ce dernier est accusé d'un grave péculat, — des insinuations contre Thrasyboulos donnant à entendre qu'il avait soutenu le délit, bien que jointes à l'éloge de son caractère général. Même les mots tels qu'ils sont actuellement ne sont qu'une faible preuve ; mais quand nous songeons que le discours fut prononcé après la mort de Thrasyboulos, ils n'ont droit à aucune autorité (1).

Les Athéniens envoyèrent Agyrrhios pour succéder à Thrasyboulos. Après la mort de ce dernier, nous pouvons conclure que la flotte alla à Rhodes, sa première destination, — bien que Xénophon ne le dise pas expressément ; d'autant plus que ni Teleutias ni aucun commandant lacédæmonien subséquent ne paraît être devenu maître de l'île, malgré les forces considérables qui y avaient été rassemblées (2). Cependant les Lacédæmoniens, de leur côté, étant aussi dans

(1) Lysias, cont. Ergoklês, Or. XXVII s. 9.

Ergoklês est accusé dans ce discours de grand abus de pouvoir, d'oppression à l'égard d'alliés et de citoyens d'Athènes, et de péculat à son propre profit, pendant le cours de cette expédition de Thrasyboulos, qui est accusé indirectement de conniver à cette mauvaise conduite. Il paraît que dès que les Athéniens eurent appris que Thrasyboulos avait établi le péage dans le Bosphore, ils décrétèrent qu'un relevé serait envoyé à Athènes de toutes les sommes exigées des diverses villes, et que les collègues de Thrasyboulos y viendraient pour en rendre compte (s. 5) ; impliquant (autant que nous pouvons comprendre ce qui est ainsi brièvement indiqué) que Thrasyboulos lui-même *ne* serait *pas* obligé de venir à Athènes, mais pourrait rester à son commandement de l'Hellespont ou d'Asie. Toutefois Ergoklês, probablement l'un de ces collègues, vit dans ce décret une insulte, et conseilla à Thrasyboulos de s'emparer de Byzantion, de retenir la flotte, et d'épouser la fille du prince thrace Senthês. Il est également affirmé dans le discours que la flotte était revenue à Athènes en très-mauvais état (s. 2-4), et que l'argent, levé par un abus aussi criminel, avait été gaspillé ou qu'on se l'était approprié frauduleusement.

Un autre discours nous apprend qu'Ergoklês fut condamné à mort. Ses biens furent confisqués, et on dit qu'ils montaient à 30 talents, bien qu'il eût été pauvre avant l'expédition ; mais on ne découvrit rien de semblable à ce montant après la sentence de confiscation (Lysias, Or. XXX, cont. Philokrat. s. 3).

(2) Xénoph. Hellen. IV, 8, 31.

une grande pénurie d'argent, Teleutias fut obligé (de la même manière que les Athéniens) d'aller d'île en île, levant des contributions comme il pouvait (1).

Quand la nouvelle des opérations heureuses de Thrasyboulos à Byzantion et dans l'Hellespont, rétablissant un péage au profit d'Athènes, arriva à Sparte, elle causa tant d'inquiétude qu'Anaxibios, qui avait une grande influence sur les éphores actuels, les décida à l'envoyer comme harmoste à Abydos, en remplacement de Derkyllidas, qui avait occupé ce poste pendant plusieurs années. Ayant été l'officier employé dans l'origine à faire révolter cette ville contre Athènes (en 411 av. J.-C.) (2), Derkyllidas avait depuis rendu un service non moins essentiel en la conservant à Sparte, pendant l'abandon général qui suivit la bataille de Knidos. Mais on supposait qu'il aurait dû mettre obstacle aux plans agressifs de Thrasyboulos; de plus, Anaxibios promettait, si on voulait lui confier seulement une faible armée, d'abattre réellement l'influence athénienne nouvellement rétablie. On présumait qu'il connaissait bien ces contrées, dans lesquelles il avait déjà été une fois amiral, au moment du retour de Xénophon et de l'armée de Cyrus: la dureté, la perfidie et la corruption qu'il montra dans sa conduite à l'égard de ce vaillant corps de soldats ont été déjà racontées ailleurs (3). En conséquence Anaxibios alla à Abydos avec trois trirèmes et des fonds pour la paye de cent mille hommes de troupes mercenaires. Il commença ses opérations avec beaucoup de vigueur, tant contre Athènes que contre Pharnabazos. Tandis qu'il armait des troupes de terre, qu'il employait à faire des incursions dans les villes voisines du territoire de ce satrape, — il renforçait en même temps sa petite escadre de trois trirèmes tirées du port d'Abydos, de sorte qu'il devint assez fort pour saisir les navires marchands qui passaient le long de l'Hellespont afin de se rendre à Athènes

(1) Xénoph. Hellen. V, 1, 2.

(2) Thucyd. VIII, 61 : cf. Xénoph. Anab. V, 6, 24.

(3) V. tome XIII, ch. 3 de cette Histoire.

ou chez ses alliés (1). Les forces que Thrasyboulos avait laissées à Byzantion pour assurer les revenus du détroit se trouvèrent ainsi insuffisantes pour leur objet sans un nouveau renfort.

Par bonheur, Iphikratès était à ce moment inoccupé à Athènes, où il était récemment revenu de Corinthe avec son corps de peltastes, qu'on désirait sans doute trouver à employer. En conséquence, il fut envoyé avec douze cents peltastes et huit trirèmes, pour combattre Anaxibios dans l'Hellespont, qui devint alors de nouveau le théâtre de la lutte, comme il l'avait été dans les dernières années de la guerre du Péloponèse; les Athéniens sur le côté européen, les Lacédæmoniens sur le côté asiatique. D'abord la guerre consista des deux côtés en excursions irrégulières, destinées à exercer la piraterie et à lever de l'argent (2). Mais enfin, le génie vigilant d'Iphikratès découvrit une occasion favorable pour user d'un heureux stratagème. Anaxibios, qui venait d'attirer la ville d'Antandros dans son alliance, s'y était rendu dans le dessein d'y laisser une garnison, avec ses forces lacédæmoniennes et mercenaires aussi bien qu'avec deux cents hoplites d'Abydos elle-même. Sa route traversait la région montagneuse de l'Ida, au sud jusqu'à la côte du golfe d'Adramyttion. En conséquence Iphikratès, prévoyant qu'il ne tarderait pas à revenir, partit de la Chersonèse, franchit de nuit le détroit, et se plaça en embuscade sur la ligne de la marche de retour, à un point où elle traversait l'extrémité montagneuse et déserte du territoire d'Abydos, près des mines d'or de Kremastê. Les trirèmes qui l'amenèrent eurent l'ordre de remonter le détroit le lendemain, afin qu'Anaxibios en fût informé, et pût supposer Iphikratès occupé à faire une excursion pour lever de l'argent suivant son habitude.

Le stratagème réussit complétement. Anaxibios revint le

(1) Xénoph. Hellen. IV, 8, 32, 33.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 8, 35, 36. Τὸ μὲν πρῶτον λῃστὰς διαπέμποντες ἐπολέμουν ἀλλήλοις... Ὅπως δοκοίη, ὥσπερ εἰώθει, ἐπ' ἀργυρολογίαν ἐπαναπεπλευκέναι.



lendemain, sans soupçonner le moins du monde la présence d'un ennemi ; il marchait dans un ordre négligé et en longues files, aussi bien à cause du peu de largeur du sentier dans la montagne que de la circonstance qu'il se trouvait dans un territoire ami, celui d'Abydos. Ne s'attendant pas à combattre, il avait par malheur omis le sacrifice du matin, ou bien il n'avait pas pris la peine de s'assurer si les victimes étaient favorables ; c'est ce que nous apprend Xénophon (1), avec ce souci constant des jugements et des avertissements divins qui règne tant dans les Hellenica que dans l'Anabasis. Iphikratès, ayant laissé passer les Abydéniens qui étaient à l'avant-garde, s'élança soudain de son embuscade, pour attaquer Anaxibios avec les Lacédæmoniens et les mercenaires, comme ils descendaient le sentier de la montagne pour entrer dans la plaine de Kremastê. Son apparition jeta dans toute l'armée la terreur et la confusion : dans sa marche désordonnée elle n'était pas prête, — les esprits des soldats eussent-ils même été remplis du courage le plus ardent, — à résister avec fermeté à des peltastes bien dressés, sûrs de l'emporter sur des hoplites qui n'étaient pas en ordre régulier de bataille. Pour Anaxibios lui-même, la vérité fut immédiatement évidente. Une défaite était inévitable, et il ne lui restait pas d'autre ressource que de mourir en brave. Conséquemment, il pria celui qui portait son bouclier de le lui passer, et il dit à ceux qui l'entouraient : — « Amis, mon honneur me commande de mourir ici ; mais éloignez-vous en toute hâte et sauvez-vous avant que l'ennemi en vienne aux mains avec nous. » Un pareil ordre était à peine nécessaire pour décider ses troupes frappées d'une terreur panique, et elles s'enfuirent d'un commun accord vers Abydos ; tandis qu'Anaxibios lui-même attendit avec fermeté l'approche de l'ennemi, et tomba sur place en com-

(1) Xénoph. Hellen. IV, 8, 36. Ὁ Ἀναξίβιος ἀπεπορεύετο, ὡς μὲν ἐλέγετο, οὐδὲ τῶν ἱερῶν γεγενημένων αὐτῷ ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ, ἀλλὰ καταφρονήσας, ὅτι διὰ φιλίας τε ἐπορεύετο καὶ ἐς πόλιν φιλίαν, καὶ ὅτι ἤκουε τῶν ἀπαντώντων, τὸν Ἰφικράτην ἀναπεπλευκέναι τὴν ἐπὶ Προικοννήσου, ἀμελέστερον ἐπορεύετο.

battant avec valeur. Il n'y eut pas moins de douze harmostes spartiates qui résistèrent avec le même courage et partagèrent son sort; c'étaient ceux qui avaient été chassés de leurs divers gouvernements par la défaite de Knidos, et qui étaient restés toujours depuis sous Derkyllidas à Abydos. Ce dédain de la vie ne nous surprend guère dans des citoyens spartiates distingués, pour lesquels le salut par la fuite était « non pas un véritable salut » (comme le dit Xénophon) (1), mais simplement une prolongation de la vie avec une honte intolérable à Sparte. Mais ce qui mérite d'être plus remarqué c'est que le jeune homme auquel Anaxibios était tendrement attaché et qui était son compagnon constant, ne put se résoudre à le quitter, resta à ses côtés pour combattre, et mourut de la même mort honorable (2). Tant était fort le mutuel dévouement que ces relations entre des personnes du sexe masculin inspirait à l'ancien esprit grec. A ces exceptions près, personne ne fit mine de demeurer. Tous s'enfuirent et furent poursuivis jusqu'aux portes d'Abydos par Iphikratês, qui tua cinquante hoplites sur les deux cents d'Abydos, et deux cents hommes des autres troupes.

Cet exploit bien combiné et couronné de succès, tout en ajoutant à la réputation d'Iphikratês, rendit les Athéniens de nouveau maîtres du Bosphore et de l'Hellespont, assurant à la fois la levée des droits et le passage de leurs navires de commerce. Mais tandis que les Athéniens faisaient ainsi une guerre navale à Rhodes et dans l'Hellespont, ils commencèrent à être inquiétés plus près de chez eux, par Ægina.

Cette île (en vue de Peiræeus dont elle était la bête noire, comme Periklês avait coutume de l'appeler) avait été occupée auparavant par une population éminemment hostile à Athènes, vaincue plus tard et chassée par elle, — enfin prise de nouveau dans la nouvelle demeure qu'elle avait obtenue

(1) V. les remarques, quelques pages plus haut, sur la défaite et la destruction de la mora lacédæmonienne par Iphikratês, près de Lechæon, p. 85.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 8, 39. Καὶ τὰ παιδικά μέντοι αὐτῷ παρέμεινε, καὶ τῶν Λακεδαιμονίων δὲ τῶν συνεληλυθότων ἐκ τῶν πόλεων ἁρμοστήρων ὡς δώδεκα μαχόμενοι συναπέθανον· οἱ δ' ἄλλοι φεύγοντες ἔπιπτον.

en Laconie, — et mise à mort par son ordre. Pendant la guerre du Péloponèse, des citoyens athéniens l'avaient habitée comme colons établis au dehors ou Klêruchi; et ils en avaient tous été chassés après la bataille d'Ægospotami. L'île fut alors rendue par Lysandros aux restes de l'ancienne population, — à ceux du moins qu'il put trouver.

Ces nouveaux Æginètes, quoique sans doute pleins de souvenirs extrêmement défavorables à Athènes, étaient néanmoins restés non-seulement en paix, mais encore avaient entretenu un commerce réciproque, avec elle, très-longtemps après la bataille de Knidos et la reconstruction de ses Longs Murs. Et ils auraient continué ainsi spontanément, — vu qu'ils ne pouvaient que gagner peu à son hostilité, et qu'ils devaient vraisemblablement y perdre la sécurité de leur trafic, — s'ils n'avaient pas été forcés de commencer la guerre par Eteonikos, l'harmoste lacédæmonien de l'île (1); l'un des nombreux exemples de la manière dont les petits États grecs étaient entraînés dans une guerre, sans aucun motif qui leur fût propre, par l'ambition des grands États, — par Sparte aussi bien que par Athènes (2). Avec le concours des éphores. Eteonikos autorisa et encou-

---

(1) Xénoph. Hellen. V, 1, 1. Ὢν δὲ πάλιν ὁ Ἐτεόνικος ἐν τῇ Αἰγίνῃ, καὶ ἐπιμιξίᾳ χρωμένων τὸν πρόσθεν χρόνον τῶν Αἰγινητῶν πρὸς τοὺς Ἀθηναίους, ἐπεὶ φανερῶς κατὰ θάλασσαν ἐπολεμεῖτο ὁ πόλεμος, ξυνδόξαν καὶ τοῖς ἐφόροις, ἐφίησι λῄζεσθαι τὸν βουλόμενον ἐκ τῆς Ἀττικῆς.

Le sens du mot πάλιν ici n'est pas facile à déterminer, puisque (comme Schneider le fait remarquer) pas un mot n'avait été dit auparavant de la présence d'Eteonikos à Ægina. Peut-être pouvons-nous l'expliquer en supposant qu'Eteonikos trouva les Æginètes peu disposés à s'engager dans la guerre, et qu'il ne se soucia pas de les y entraîner avant d'être allé d'abord à Sparte consulter les éphores. Ce fut en *revenant* de Sparte à Ægina (πάλιν), après avoir obtenu le consentement des éphores (ξυνδόξαν καὶ τοῖς ἐφόροις), qu'il délivra les lettres de marque.

La note de Schneider explique τὸν πρόσθεν χρόνον d'une manière inexacte, à mon sens.

(2) Cf. Xénoph. Hellen. VI, 3, 8; Thucyd. III, 13. La vieille antipathie des Æginètes contre Athènes, une fois excitée ainsi de nouveau, continua d'exister pendant un temps considérable. Un an ou deux après, quand le philosophe Platon fut conduit à Ægina pour être vendu comme esclave, la mort attendait tout Athénien qui débarquait dans l'île (Aristide, Or. XLVI, p. 384; p. 306, Dindorf; Diogène Laërce, III, 19; Plutarque, Dion, c. 5).

ragea tous les Æginètes à équiper des corsaires pour ravager l'Attique, agression que les Athéniens, après avoir souffert des maux considérables, vengèrent en envoyant une escadre de dix trirèmes pour bloquer Ægina et la couper de la mer, avec un corps d'hoplites sous Pamphilos chargé de construire et d'occuper un fort permanent dans l'île. Toutefois cette escadre ne tarda pas à être chassée (quoique Pamphilos continuât encore d'occuper le fort) par Teleutias, qui vint à Ægina en apprenant le blocus; il avait été engagé, avec la flotte qu'il commandait à Rhodes, dans une expédition dans les Cyclades en vue de lever des contributions. Il semble avoir été en ce moment au terme de son année de commandement, et pendant qu'il était à Ægina, son successeur Hierax arriva de Sparte se rendant à Rhodes pour le remplacer. La flotte fut en conséquence remise à Hierax à Ægina, tandis que Teleutias alla directement à Sparte. Sa popularité parmi les marins était si remarquable, que beaucoup d'entre eux l'accompagnèrent jusqu'au bord de l'eau, et témoignèrent leurs regrets et leur attachement en mettant des couronnes sur sa tête et en lui serrant la main. Quelques-uns, qui vinrent trop tard, quand il avait déjà levé l'ancre, jetèrent leurs couronnes dans la mer, et firent des vœux pour sa santé et son bonheur (1).

(1) Xénoph. Hellen, V, 1, 3. Ὁ δὲ Τελευτίας, μακαριώτατα δὴ ἀπέπλευσεν οἴκαδε, etc.

Cette description de la scène qui se passa au départ de Teleutias (pour lequel, aussi bien que pour son frère Agésilas, Xénophon manifeste toujours une sympathie marquée) est extrêmement intéressante. La réflexion dont Xénophon la fait suivre mérite aussi d'être mentionnée : « Je suis bien que dans ces incidents je ne raconte ni dépense d'argent, ni danger couru, ni stratagème mémorable. Mais, par Zeus, il *me semble* qu'il vaut la peine de songer par quelle sorte de conduite Teleutias fit naître de pareilles dispositions dans ses soldats. C'est un exploit réellement viril, plus important que toute dépense ou que tout danger. »

Ce à quoi Xénophon fait allusion ici dans le cas de Teleutias, c'est l'idée qu'il développe en détail dans le roman de la Cyropædie (τὸ ἐθελοντῶν ἄρχειν, — exercer le commandement de manière à avoir des sujets bien disposés et obéissants), — et qu'il touche indirectement dans plusieurs de ses autres compositions, — l'Hiero, l'Æconomicus, et des parties des Memorabilia.

« L'*idéal* » de gouvernement, tel qu'il se présentait à Xénophon, était le despotisme personnel, ou quelque chose de semblable.

Hierax, en reconduisant à Rhodes (388 av. J.-C.) le reste de la flotte que Teleutias avait amenée de cette île, laissa son subordonné Gorgôpas comme harmoste à Ægina avec douze trirèmes; forces qui protégèrent l'île entièrement et firent que le poste fortifié occupé par les Athéniens sous Pamphilos fut bloqué lui-même, si bien qu'après un intervalle de quatre mois, un décret spécial fut rendu à Athènes, à l'effet d'envoyer une escadre nombreuse et d'aller chercher la garnison. Comme les corsaires d'Ægina aidés par l'escadre de Gorgôpas recommencèrent alors leurs incursions en Attique, treize trirèmes athéniennes furent équipées sous Eunomos comme escadre de ronde contre Ægina. Mais Gorgôpas et son escadre furent alors retirés pour le moment, et chargés d'escorter Antalkidas, le nouvel amiral lacédæmonien envoyé en Asie surtout dans le dessein de négocier de nouveau avec Tiribazos. Il revenait, après avoir débarqué Antalkidas à Ephesos, quand il rencontra Eunomos, à la poursuite duquel il échappa en débarquant à Ægina précisément avant le coucher du soleil. L'amiral athénien guetta pendant quelque temps jusqu'à ce qu'il eût vu les marins lacédæmoniens hors de leurs vaisseaux et sur le rivage; puis, quand il fit nuit, il partit pour l'Attique, portant un fanal pour empêcher ses navires de se séparer. Mais Gorgôpas fit prendre à ses hommes un repas à la hâte, se rembarqua immédiatement et se mit à la poursuite de l'ennemi; il suivait la trace, grâce au fanal, et avait soin de ne se trahir ni par le bruit des rames ni par le chant du Keleustês. Eunomos ne soupçonna pas que l'ennemi l'accompagnait. A peine avait-il touché terre près du cap Zôstêr en Attique, et ses hommes étaient-ils en train de débarquer, que Gorgôpas, au moyen de la trompette, donna le signal de l'attaque. Après un court engagement au clair de lune, quatre des vaisseaux athéniens furent pris et emmenés à Ægina; Eunomos, avec le reste, se sauva à Peiræeus (1).

Cette victoire, en donnant de la confiance tant à Gorgô-

---

(1) Xénoph. Hellen. V, 1, 6-10.

pas qu'aux Æginètes, les exposa à un stratagème habilement conçu par l'Athénien Chabrias. Cet officier, qui semble avoir été congédié de Corinthe comme Iphikratês l'avait été avant lui, était alors sur le point de conduire dix trirèmes et huit cents peltastes au secours d'Evagoras, auquel les Athéniens payaient ainsi leur dette de reconnaissance, bien qu'ils pussent difficilement se passer de quelques-unes de leurs forces chez eux. Chabrias, partant de Peiræeus à la nuit, débarqua sans être aperçu dans un endroit désert de la côte d'Ægina, et se plaça en embuscade avec ses peltastes à l'intérieur des terres, à quelque distance de l'Hèrakleion ou temple d'Hèraklès, au milieu d'un terrain creux propre à le cacher. Il s'était entendu auparavant avec une autre escadre et un corps d'hoplites sous Demænetos, qui arrivèrent au point du jour et débarquèrent dans Ægina sur un point appelé Tripyrgia, à une distance d'environ deux milles (3 kilom.) de l'Hèrakleion, mais un peu plus éloigné de la ville. Dès que leur arrivée fut connue, Gorgôpas se hâta de sortir de la cité pour les repousser, avec toutes les troupes qu'il put réunir, Æginètes aussi bien que marins des vaisseaux de guerre, — et huit Spartiates qui se trouvaient être ses compagnons dans l'île. Pour aller de la ville attaquer les nouveaux arrivants, ils avaient à passer près de l'Hèrakleion, et conséquemment près des troupes placées en embuscade : celles-ci, dès que Gorgôpas et ceux qui l'entouraient furent passés, se levèrent soudainement et les attaquèrent par derrière. Le stratagème réussit non moins complétement que celui d'Iphikratès à Abydos contre Anaxibios. Gorgôpas et les Spartiates près de lui furent tués, les autres furent défaits et forcés de retourner en fuyant vers la ville avec des pertes considérables (1).

Après ce brillant succès, Chabrias poursuivit son voyage pour Kypros, et les choses parurent si sûres du côté d'Ægina, que Demænetos aussi fut envoyé à l'Hellespont

(1) Xénoph. Hellen. V, 1, 12, 13.

pour renforcer Iphikratès. En effet, pendant quelque temps les vaisseaux lacédæmoniens à Ægina ne firent rien. Eteonikos, qui fut envoyé pour succéder à Gorgôpas (1), ne put ni persuader ni forcer les marins de s'embarquer, vu qu'il n'avait pas de fonds, et que leur paye était en arrière; de sorte qu'Athènes resta complétement sans être inquiétée, ainsi que ses côtes et ses bâtiments marchands. Enfin les Lacédæmoniens furent obligés d'envoyer de nouveau à Ægina Teleutias, le plus populaire et le plus aimé de tous les commandants, que les marins accueillirent avec le plus grand plaisir. Leur parlant sous l'influence de cette première impression, immédiatement après qu'il eut offert un sacrifice, il leur dit franchement qu'il n'avait pas apporté d'argent avec lui, mais qu'il était venu pour les mettre à même de s'en procurer ; qu'il ne toucherait rien lui-même avant qu'ils fussent abondamment pourvus, et qu'il ne leur demanderait pas de supporter plus de misère et de fatigue que lui-même; que la puissance et la prospérité de Sparte avaient été acquises entièrement en bravant de bon cœur le danger aussi bien que la peine, en vue du devoir; qu'il convenait à des hommes valeureux de chercher leur paye, non pas en faisant des courbettes auprès de qui que ce fût, mais au moyen de leurs épées aux dépens des ennemis. Et il s'engagea à leur trouver le moyen de le faire, pourvu qu'ils montrassent de nouveau actuellement les excellentes qualités qu'il leur connaissait par expérience (2).

Ces paroles gagnèrent complétement les marins, qui les accueillirent avec des cris de joie et des applaudissements. Ils prièrent Teleutias de donner ses ordres sur-le-champ, et promirent une prompte obéissance. « Bien (dit-il); maintenant allez souper, comme vous vous disposiez à le faire; ensuite venez à bord immédiatement, en apportant avec vous des provisions pour un jour. Faites-moi cette avance

(1) C'est ce que nous pouvons conclure de Xén. Hell. V, 1, 13; Demænetos est trouvé à l'Hellespont, V, 1, 26.

(2) Xénoph. Hellen. V, 1, 14-17.

sur ce que vous avez, afin que nous puissions, avec la volonté des dieux, faire un bon voyage (1). »

Malgré la grande popularité de Teleutias, les hommes auraient probablement refusé de monter à bord, s'il leur eût dit à l'avance son intention de faire voile avec ses douze trirèmes directement vers le port de Peiræeus. A première vue, l'entreprise semblait insensée; car il s'y trouvait des trirèmes en nombre plus que suffisant pour l'accabler. Mais il comptait les surprendre toutes à l'improviste, les marins aussi bien que les officiers dans leurs logements sur le rivage, de sorte qu'il pourrait non-seulement causer de la terreur et faire du dommage, mais même réaliser une demi-heure de pillage avant qu'on eût pu faire des préparatifs pour lui résister. La sécurité qui y régnait alors, surtout depuis la mort de Gorgôpas, était telle, que personne ne songeait à une attaque. Le port était ouvert, comme il l'avait été quarante ans auparavant, lorsque Brasidas (dans la troisième année de la guerre du Péloponèse) tenta la même entreprise en partant du port de Megara (2). Même alors, quand la puissance navale athénienne était à son apogée, c'était une entreprise possible, simplement parce que tout le monde la jugeait impossible; et elle n'échoua que parce que les assaillants furent terrifiés et reculèrent pendant l'exécution.

Un peu après la tombée du jour, Teleutias quitta le port d'Ægina, sans dire à personne où il allait. Ramant à loisir, et permettant à ses hommes de se reposer alternativement sur leurs rames, il se trouva avant le matin à un demi-mille

(1) Xénoph. Hellen. V, 1, 18. Ἄγετε, ὦ ἄνδρες, δειπνήσατε μὲν, ἅπερ καὶ ὡς ἐμέλλετε · προπαράσχετε δέ μοι μιᾶς ἡμέρας σῖτον · ἔπειτα δὲ ἥκετε ἐπὶ τὰς ναῦς αὐτίκα μάλα, ὅπως πλεύσωμεν, ἔνθα θεὸς ἐθέλει, ἐν καιρῷ ἀφιξόμενοι.

Schneider doute que les mots προπαράσχετε δέ μοι soient exacts; mais ils me semblent avoir un sens très-convenable. Teleutias n'avait pas d'argent: cependant il était nécessaire pour son objet que les marins vinssent munis d'un jour de provisions à l'avance. En conséquence, il est obligé de *leur* demander d'avoir une provision pour eux-mêmes ou de *la lui prêter*, pour ainsi dire, bien qu'ils fussent déjà si mécontents de n'avoir pas reçu leur paye.

(2) Thucyd. II, 94.

de Peiræeus, où il attendit que le jour parût, et alors il conduisit son escadre droit dans le port. Tout alla comme il s'y attendait : on n'avait pas la moindre idée qu'on serait attaqué, et on n'avait pas fait le moindre préparatif de défense. Pas une seule trirème n'était montée ni en état de combattre, mais plusieurs étaient amarrées sans leurs équipages, avec des bâtiments marchands, chargés aussi bien que vides. Teleutias ordonna aux capitaines de son escadre de donner contre les trirèmes et de les désemparer; mais il leur recommanda de ne pas endommager les éperons de leurs propres vaisseaux en essayant de désemparer les navires de commerce. Même à cette heure matinale, bien des Athéniens étaient dehors, et l'arrivée des agresseurs inattendus frappa tout le monde d'étonnement et de consternation. Des cris forts et vagues transmirent la nouvelle dans tout Peiræeus, et de Peiræeus à Athènes, où l'on crut que le port était réellement pris. Tous coururent dans leurs demeures chercher leurs armes, et toutes les forces de la cité s'élancèrent impétueusement vers Peiræeus d'un commun accord, — hoplites aussi bien que cavaliers. Mais avant que ces secours pussent arriver, Teleutias eut le temps de faire un mal considérable. Ses marins montèrent à bord des plus grands bâtiments marchands, et saisirent tant les hommes que les objets transportables qu'ils trouvèrent à bord. Quelques-uns même sautèrent à terre sur le quai (appelé le Deigma); mirent la main sur les commerçants, les patrons de navires et les pilotes qu'ils virent à leur portée, et les emmenèrent captifs. Divers navires plus petits, avec leurs cargaisons entières, furent également emmenés à la remorque, et même trois ou quatre trirèmes. C'est avec tout ce butin que Teleutias sortit en sûreté de Peiræeus, envoyant quelques bâtiments de son escadre escorter les prises à Ægina, tandis que lui-même avec le reste fit voile au sud le long de la côte. Comme on le voyait sortir de Peiræeus, on prit ses trirèmes pour des trirèmes athéniennes, et il ne causa aucune alarme; de sorte qu'il prit ainsi plusieurs bateaux-pêcheurs et des bateaux de passage venant avec des passagers des îles à Athènes, — en même temps que

quelques bâtiments marchands portant du blé et autres marchandises à Sunion. Le tout fut conduit en sûreté à Ægina (1).

L'entreprise de Teleutias, concertée et exécutée ainsi admirablement sans qu'il eût perdu un seul homme, lui procura un butin abondant, dont les hommes pris comme captifs ne furent probablement pas la partie la moins importante. Quand on le vendit à Ægina, il produisit un profit si considérable, que l'amiral put payer immédiatement un mois de solde à ses marins, qui lui devinrent plus attachés que jamais, et se servaient sans cesse des trirèmes pour un service animé et actif sous ses ordres (2). Dans le fait, avertis par une pénible expérience, les Athéniens furent sans doute alors attentifs à garder et à fermer Peiræeus, comme ils l'étaient devenus quarante ans auparavant après l'attaque malheureuse de Brasidas. Mais malgré la plus grande vigilance, l'infatigable Teleutias et les corsaires d'Ægina leur causèrent un immense dommage, tout à fait suffisant pour les dégoûter de la guerre (3).

Nous ne pouvons douter en effet que la continuation de la guerre n'ait dû lourdement peser sur les finances athéniennes, depuis 395 avant J.-C. jusqu'à 387 avant J.-C. Comment firent-ils face aux dépenses, sans alliés qui fournissent des contributions, ni secours étrangers, excepté ce que Konôn obtint de Pharnabazos pendant une année, — c'est ce qu'on ne nous apprend pas. Lors de la renaissance de la démocratie en 403 avant J.-C., la pauvreté de la cité, tant publique que privée, avait été très-grande, due à la longue guerre antérieure, qui aboutit à la perte de tous les biens d'Athènes au dehors. Environ trois années après, il semble que les Athéniens étaient en arrière, non-seulement

(1) Xénoph. Hellen. V, 1, 18-22.

(2) Xénoph. Hellen. V, 1, 24.

(3) Xénoph. Hellen. V, 1, 29.

Toutefois, même dix ans après cet incident, lorsque l'harmoste lacédæmonien Sphodrias vint la nuit de Thespiæ pour surprendre Peiræeus, il était sans portes du côté de la terre — ἀπύλωτος — ou du moins sans portes en état de résister à un assaut (Xénoph. Hellen. V, 4, 20).

pour l'argent du tribut qu'ils devaient alors à Sparte comme étant ses alliés sujets, mais encore pour des dettes à l'égard des Bœôtiens à cause de dommages commis; qu'ils étaient devenus trop pauvres et ne purent accomplir complétement les sacrifices religieux prescrits pour l'année, et qu'ils étaient obligés d'en omettre quelques-uns même des plus anciens; que les bassins et les murs étaient dans un triste état et avaient besoin de réparations (1). Même la paye donnée à ceux des citoyens qui assistaient aux assemblées publiques et siégeaient comme dikastes dans les dikasteria, — paye essentielle au jeu de la démocratie, — ne fut rétablie que par degrés; elle commença d'abord par une obole, et n'arriva à trois oboles, comme avant la prise d'Athènes, qu'après un intervalle de quelques années (2). Ce fut à cette époque aussi qu'on établit pour la première fois le conseil theôrique, ou payeurs pour les dépenses générales du culte et des sacrifices publics; et quand nous lisons combien les Athéniens étaient embarrassés quant au moyen de célébrer les sacrifices prescrits, c'est qu'il était probablement très-nécessaire d'instituer quelque charge de ce genre. Les déboursés qui se rattachaient à cet objet avaient été administrés, avant 403 avant J.-C., non par un conseil spécial, mais par les hellenotamiæ, ou trésoriers du tribut recueilli parmi les alliés, qui ne furent pas renouvelés après 403 avant J.-C., alors que l'empire athénien avait cessé d'exister (3). Une portion de l'argent déboursé par le conseil théorique pour les fêtes religieuses était appliquée à la distribution de deux oboles par tête, appelée la diobélie, à tous les citoyens présents, et reçue réellement par tous, — non-seulement

---

(1) Lysias, Orat. XXX, cont. Nikomachum, s. 21-30.

J'ajoute foi à ce discours dans la mesure de ce fait, que dans l'année précédente quelques anciens sacrifices avaient été omis à cause de la pauvreté de l'État; mais il se peut que la manière dont l'orateur se sert de cette circonstance contre Nikomachos soit ou ne soit pas juste.

(2) Aristoph. Ekklesiaz. 300-310.

(3) V. l'inscription n° 147 dans le Corpus Inscript. Græc. — Boeckh, Public Economy of Athens, II, 7, p. 179, 180, — trad angl., — et Schoemann, Ant. Jur. Pub. Græc. s. 77, p. 320.

par les pauvres, mais encore par les personnes de condition aisée (1). Cette distribution se faisait à plusieurs fêtes; elle avait commencé dans l'origine aux Dionysia, en vue de permettre aux citoyens d'obtenir des places aux représentations théâtrales en l'honneur de Dionysos; mais nous ne savons ni le nombre des fêtes, ni le montant de la somme totale. C'était, en principe, un corollaire naturel de l'idée religieuse rattachée à la fête; non simplement parce que le bien-être et la récréation de chaque citoyen, pris individuellement, étaient favorisés en ce qu'il lui était possible d'assister à la fête, — mais encore parce que l'on croyait que l'effet collectif de la cérémonie, en honorant le dieu et en le rendant favorable, dépendait en partie d'une assistance nombreuse et de manifestations animées (2). Toutefois, cette distribution du theôrikon ou argent des fêtes en vint insensiblement à être poussée à un excès abusif et funeste, qui nous est signalé quarante ans plus tard, pendant la carrière politique de Démosthène. Jusqu'à cette époque, nous n'avons pas de matériaux pour en parler; et ce que je mentionne ici, c'est simplement la première création du conseil theôrique.

C'est principalement des impôts directs de la propriété, appelés eisphoræ, qu'Athènes a dû tirer ses moyens de continuer la guerre et de payer ses troupes envoyées aussi bien en Bœôtia qu'à Corinthe. Et nous trouvons des allusions à quelques impôts de cette nature comme ayant en général existé pendant ces années, bien que nous n'ayons de détails ni sur le nombre ni sur le montant (3). Mais le réta-

(1) Démosthène, Philippic. IV, p. 141, s. 43; Démosth. Orat XLIV, cont. Leocharem, p. 1094, s. 48.

(2) Il est ordinaire de représenter les fêtes à Athènes comme si c'étaient autant de stratagèmes pour nourrir les citoyens pauvres aux frais du public. Mais l'idée et le sentiment primitifs de la fête religieuse grecque, — à savoir la satisfaction offerte aux dieux dépendant de nombreux spectateurs qui sympathisent et se réjouissent ensemble (ἅμιγα πάντας), sont fort antérieurs au développement de la démocratie à Athènes. Voir les vieux oracles dans Démosth. cont. Meidiam, p. 531, s. 66; Homère, Hymne à Apollon, 147; K. F. Hermann, Gottesdienstliche Alterthümer der Griechen, s. 8.

(3) V. des allusions à ces impôts directs sur la propriété dans divers

blissement des Longs Murs et des fortifications de Peiræeus par Konôn était un secours non moins précieux pour les finances d'Athènes que pour son pouvoir politique. Ce port

---

discours de Lysias, Orat. XIX, De Bonis Aristophan. s. 31, 45, 63; Orat. XXVII, cont. Epikratem, s. 11; Orat. XXIX, cont. Philokrat. s. 14.

Boeckh (dans sa « Public Econ. of Athens, IV, 4, p. 493, trad. angl., passage qui est resté sans changement dans la seconde édition de l'original allemand, p. 612) affirme qu'une proposition pour l'imposition d'une taxe directe d'un quarantième, ou 2 1/2 pour 100 sur la propriété, fut faite vers ce temps par un citoyen nommé Euripidès, qui l'annonça comme destinée à produire 500 talents; que la proposition fut d'abord accueillie avec enthousiasme par les Athéniens, et procura à son auteur une popularité sans bornes, mais qu'il fut bientôt décrié et disgracié, parce qu'un nouvel examen prouva que la mesure n'était qu'un mot peu satisfaisant et vide.

Siewers également (Geschichte von Griech. bis zur Schlacht von Mantineia, p. 100, 101) adopte la même idée que Boeckh, à savoir que ce fut une proposition réelle d'une taxe directe de 2 1/2 pour 100 sur la propriété faite par Euripidès. Après avoir allégué que les Athéniens dans ces temps alimentaient leur trésor au moyen de l'injustice la moins scrupuleuse en confisquant les biens de citoyens riches, — citant comme preuves des passages des orateurs, dont aucun n'établit sa conclusion, — Sievers continue en disant : — « Ce qui prouve que ces violences ne suffisaient pas, c'est le fait que le peuple prenait d'autres mesures avec une impatience avide. Ainsi un nouveau projet de finance, qui cependant fut bientôt reconnu comme insuffisant ou inapplicable, excita d'abord la joie la plus extravagante. » Il ajoute dans une note : « Le projet venait d'Euripidès : c'était une taxe de 2 1/2 pour 100 sur la propriété. V. Aristophane, Ekklesiaz. 823, Boeckh, Staatshaush. II, p. 27. »

A mon sens, l'assertion faite ici par Boeckh et par Sievers ne repose pas sur une raison suffisante. Le passage d'Aristophane ne nous autorise pas à rien conclure au sujet d'une proposition de taxe sur la propriété. Voici ce passage :

Τὸ δ' ἔναγχος οὐχ ἅπαντες ἡμεῖς ὠμνύμεν
Τάλαντ' ἔσεσθαι πεντακόσια τῇ πόλει
Τῆς τεσσαρακοστῆς, ἣν ἐπόρισ' Εὐριπίδης;
Κεὐθὺς κατεχρύσου πᾶς ἀνὴρ Εὐριπίδην·
Ὅτε δὴ δ' ἀνασκοπουμένοις ἐφαίνετο
Ὁ Διὸς Κόρινθος, καὶ τὸ πρᾶγμ' οὐκ ἤρκεσεν,
Πάλιν κατεπίττου πᾶς ἀνὴρ Εὐριπίδην.

Quel fut ce « nouveau projet financier » (comme Sievers l'appelle justement) auquel le poëte fait allusion ici, c'est ce que nous n'avons pas le moyen de déterminer. Mais j'ose exprimer ma conviction décidée que ce ne peut avoir été une taxe foncière. Les termes dans lesquels il est décrit interdisent cette supposition. Ce fut un projet qui sembla à première vue plein de promesses et extrêmement avantageux pour la cité, et qui procura à son auteur une popularité très-grande, mais qui, après un nouvel examen, se trouva être simplement une vaine vanterie (ὁ Διὸς Κόρινθος). Comment peut-on dire cela d'une motion quelconque pour un impôt foncier? Qu'un financier ait jamais gagné une popularité extraordi-

excellent, commode comme centre commercial, et sûr alors de nouveau pour la résidence des metœki et les importations des marchands, ne tarda pas à devenir le théâtre d'un

---

naire en proposant une taxe foncière, c'est ce qui est entièrement inconcevable. Et une proposition de lever la somme immense de 500 talents (que Schoemann estime comme la charge collective probable de tout l'établissement d'Athènes en temps de paix, Antiq. Jur. Publ. Græc. s. 73, p. 313) d'un seul coup par un impôt sur la propriété ! C'est tout ce que pourrait faire un financier de se soutenir contre la redoutable impopularité d'une telle proposition, et d'engager l'assemblée même à l'écouter, quelque grande que fût la nécessité. Nous pouvons savoir combien sont odieuses des propositions d'imposition directe, sans recourir aux preuves spéciales relatives à Athènes; mais si l'on veut des preuves spéciales de ce genre, on peut les trouver abondamment dans les Philippiques et dans les Olynthiennes de Démosthène. En une occasion (De Symmoriis, Or. XIV, s. 33, p. 185), cet orateur fait allusion à une proposition de lever 500 talents au moyen d'une taxe foncière directe comme étant quelque chose d'extravagant, que les Athéniens ne devaient pas souffrir qu'on mentionnât.

De plus — impopularité à part — la motion d'une taxe foncière ne pourrait guère procurer de crédit à un financier, parce que c'est de toutes les idées la plus simple et la plus évidente. Tout homme peut suggérer un tel projet. Mais si l'on veut plaire comme financier, on doit proposer quelque mesure qui promette du profit à l'État sans peser ainsi sur les individus d'une manière non déguisée.

Enfin, il n'y a rien de *trompeur* dans une taxe foncière, rien qui semble avantageux à première vue, et qui à un nouvel examen (ἀνασκοπουμένοις) soit reconnu faux ou incertain. On peut, il est vrai, s'y soustraire plus ou moins, mais cela ne peut se savoir qu'après qu'elle a été établie, et que quand on réclame réellement le payement.

Pour ces raisons, je soutiens que la τεσσαρακοστὴ proposée par Euripidês n'était pas une taxe foncière. Qu'est-ce qu'elle était, c'est ce que je ne prétends pas dire; mais τεσσαρακοστὴ peut avoir bien d'autres significations : elle pouvait signifier un droit de 2 1/2 pour 100 sur les importations ou sur les exportations, ou sur le produit des mines de Laureion, ou elle pouvait vouloir dire un monnayage à bon compte ou une monnaie altérée, quelque chose de la nature des τεσσαρακοσταί de Chios (Thucyd. VIII, 101). Tout ce que ce passage nous apprend en réalité, c'est qu'Euripidês fit quelque proposition financière qui sembla d'abord de nature à être lucrative, mais qui ne supporta pas un examen attentif. Il n'est pas même certain qu'Euripidês promît une recette de 500 talents; cette somme ne nous est donnée que comme une exagération comique de celle que des gens inexcusés s'imaginaient d'abord. Boeckh, dans plus d'un endroit, raisonne (d'une manière erronée, à mon sens) comme si ces 500 talents étaient une estimation réelle et digne de confiance, et égale à 2 1/2 pour 100 sur la propriété imposable des Athéniens. Il dit (IV, 8, p. 520, Trad. Angl.) que « Euripidês prit pour base de sa proposition de lever une taxe foncière, un capital imposable de 20,000 talents, » — et que « sa proposition de $\frac{1}{40}$ fut *calculée* pour produire 500 talents. » On ne

commerce animé, comme nous l'avons vu quand il fut surpris par Teleutias. Le nombre des metœki, ou habitants libres non citoyens, devint également de nouveau considérable, comme il l'avait été avant le temps de ses revers, et il comprenait une quantité de personnes non helléniques mêlées, de Lydia, de Phrygia et de Syria (1). Les droits de port et la valeur de la propriété fixe à Athènes furent augmentés tous deux ainsi de manière à contre-balancer les frais de la

---

peut à bon droit tirer d'Aristophane aucune conclusion semblable.

En outre, Boeckh conclut d'un autre passage de la même pièce du même auteur qu'une petite taxe foncière directe de $\frac{1}{500}$ avait été imposée récemment. Après un discours de l'une des vieilles femmes, invitant un jeune homme à la suivre, le jeune homme répond (1006) :

Ἀλλ' οὐκ ἀνάγκη μοὔστιν, εἰ μὴ τῶν [ἐμῶν
Τὴν πεντακοσιόστην κατέθηκας τῇ [πόλει.

Boeckh admet lui-même (IV, 8, p. 520) que ce passage est très-obscur, et je crois que tout le monde dira de même. Il embarrassait tellement Tyrwhitt, que celui-ci changea ἐμῶν en ἐτῶν. Sans prétendre assigner le sens de ce passage, je soutiens seulement qu'il ne peut servir à justifier l'affirmation, comme fait historique, qu'une taxe foncière de $\frac{1}{500}$ avait été récemment levée à Athènes, peu de temps avant la représentation des Ekklesiazusæ.

Je ne puis m'empêcher de mentionner ici une autre conclusion tirée par Sievers d'un troisième passage de la même pièce, — les Ekklesiazousæ (Geschichte Griechenlands vom Ende des Pelop. Kriegs bis zur Schlacht von Mantineia, p. 101). Il dit : — « Combien est triste le tableau de la vie populaire athénienne, qui nous est présenté par les Ekklesiazousæ et le second Plutus, dix ou douze ans après le rétablissement de la démocratie! Quel sérieux frappant (welch ein erschütternder Ernst) est exprimé dans le discours de Praxagora (v. 174 sqq.). »

J'avoue que je ne trouve ni sérieux ni couleur véritable et digne de confiance dans ce discours de Praxagora. C'est un cas comique établi dans le dessein de montrer que les femmes étaient plus propres à gouverner Athènes que les hommes, et pour présenter les prétendues folies des hommes en termes de dénigrement étendu et général. Toute la pièce est, d'un bout à l'autre, une farce achevée pleine d'esprit aristophanesque. Et assurément il est absurde de considérer ce qui est mis dans la bouche de Praxagora, le caractère féminin principal, comme une preuve historique quant à la condition ou à l'administration actuelle d'Athènes. Qu'on suive le discours de Praxagora dans la proposition de réforme qu'on lui fait soumettre, et l'on verra alors l'absurdité de citer son discours comme si c'était une harangue de Thucydide. En effet l'histoire est étrangement transformée si l'on tourne ainsi l'esprit comique en une source sérieuse d'évidence, et aucune histoire n'a autant souffert de ce procédé que celle d'Athènes.

(1) Xénoph. Hellen. V, 1, 19-24; cf. VII, 1, 3, 4; Xénoph. De Vectigalibus, ch. 1, 2, 3, etc.; Xénoph. De Repub. Ath. 1, 17.

guerre. Néanmoins ces dépenses, continuées d'année en année, et combinées avec le dommage fait par les corsaires d'Ægina, furent sérieusement senties et contribuèrent à disposer les Athéniens à la paix.

Dans l'Hellespont également, non-seulement leurs perspectives déclinaient, mais elles étaient devenues sérieusement menaçantes (387 av. J.-C.). Après être allé d'Ægina à Ephesos l'année précédente, et avoir renvoyé Gorgôpas avec l'escadre d'Ægina, Antalkidas avait placé le reste de sa flotte sous les ordres de son secrétaire Nikolochos, avec ordre de se rendre à l'Hellespont pour délivrer Abydos. Il débarqua lui-même et alla trouver Tiribazos, qui le conduisit à la cour de Suse. Là il renouvela les propositions pour la pacification de la Grèce, — sur les principes d'une autonomie universelle, en abandonnant tous les Grecs asiatiques comme soumis absolument au roi de Perse, — ce qu'il avait essayé en vain de faire accepter deux années auparavant. Bien que les Spartiates en général fussent odieux à Artaxerxès, Antalkidas se conduisit avec tant de dextérité (1) qu'il gagna la faveur royale personnellement, tandis que toute l'influence de Tiribazos fut employée à seconder ses vues politiques. Enfin ils réussirent à déterminer le roi à adopter formellement la paix et à déclarer la guerre à tout Grec qui refuserait d'y accéder, autorisant les Spartiates à s'imposer partout comme ses alliés et sous sa sanction. Afin d'éloigner une personne qui eût été un grand obstacle à cette mesure, ils amenèrent en outre le roi à faire venir Pharnabazos à la cour et à l'honorer de la main de sa fille, en laissant la satrapie de Daskylion sous l'administration temporaire d'Ariobarzanès, ami personnel et hôte d'Antalkidas (2). Ainsi armé contre toutes les éventualités, Antalkidas et Tiribazos revinrent de Suse à la côte de l'Asie Mineure dans le printemps de 387 avant J.-C.; non-seulement ils portaient le diplôme en forme ratifié par le sceau du roi, mais encore ils avaient à leur disposition d'amples

(1) Plutarque, Artaxerxès, c. 22. (2) Xénoph. Hellen. V, 1, 28.

moyens de le mettre à exécution, vu que, outre toutes les forces de la Perse, vingt trirèmes additionnelles étaient en train de venir de Syracuse et des villes gréco-italiennes, envoyées par le despote Denys au secours des Lacédæmoniens (1).

En arrivant à la côte, Antalkidas trouva Nikolochos avec sa flotte de vingt-cinq voiles bloquées dans Abydos par les Athéniens sous Iphikratès qui, avec trente-deux voiles, occupaient le côté européen de l'Hellespont. Il alla immédiatement à Abydos par terre, et profita de la première occasion pour se dérober de nuit avec sa flotte et pour remonter le détroit vers la Propontis, en répandant le bruit qu'il était sur le point d'attaquer Chalkèdon, de concert avec un parti dans la ville. Mais il s'arrêta à Perkotè, et resta caché dans le port jusqu'à ce qu'il vît la flotte athénienne (qui s'était mise à sa poursuite sur la fausse piste qu'il avait disposée) passer à côté dans la direction de Prokonnèsos. Le détroit étant naturellement libre, Antalkidas le descendit pour aller à la rencontre des vaisseaux syracusains et italiens qu'il rejoignit en sûreté. Cette jonction, en vue de laquelle il avait imaginé sa récente manœuvre, le rendit supérieur à ses ennemis. Il eut de plus la bonne fortune de capturer une escadre athénienne détachée de huit trirèmes que Thrasyboulos (second citoyen athénien de ce nom) conduisait en Thrace pour rejoindre le gros de la flotte athénienne dans l'Hellespont. Enfin de nouveaux renforts furent également procurés à Antalkidas par l'aide empressée de Tiribazos et d'Ariobarzanès, au point qu'il se trouva à la tête de pas moins de quatre-vingts trirèmes, — outre un nombre encore plus grand de vaisseaux que l'on était en train de préparer dans les divers ports de l'Iônia (2).

Cette flotte, la plus grande qui eût été vue dans l'Hellespont depuis la bataille d'Ægospotami, était tellement supé-

(1) Xénoph. Hellen. V, 1, 25-27.

(2) Diodore, XV, 2. Ces trirèmes furent employées l'année suivante à continuer la guerre contre Evagoras.

rieure à tout ce qu'on pouvait lui opposer, et indiquait si fortement que toutes les forces de la Perse agissaient dans les intérêts de Sparte, — que les Athéniens commencèrent à craindre une répétition des mêmes souffrances calamiteuses qu'ils avaient déjà éprouvées de la part de Lysandros. Ils commencèrent immédiatement à ressentir une partie de ces misères. Pas un seul bâtiment marchand ne leur arriva de l'Euxin, tous étant saisis et retenus par Antalkidas ; de sorte que leur principal approvisionnement de blé importé fut intercepté ainsi. De plus, dans l'état actuel et encourageant des affaires, les corsaires d'Ægina redoublèrent d'activité en harcelant le commerce des côtes de l'Attique ; et cette combinaison de souffrance actuelle, avec la crainte en perspective, fit naître à Athènes un extrême désir de terminer la guerre. Sans Athènes, les autres alliés n'avaient pas de chances de succès par leurs propres forces ; tandis que les Argiens aussi, jusque-là les plus obstinés, étaient devenus pour leur propre compte désireux de la paix, redoutant les invasions fréquentes des Lacédæmoniens dans leur territoire. Que Sparte cherchât à imposer une paix, quand c'était elle-même qui en suggérait les conditions, cela n'a rien d'étonnant. Même pour elle, quelque triomphante que sa position semblât être en ce moment, la guerre était un lourd fardeau (1).

Tel était l'état général de sentiment dans le monde grec, quand Tiribazos convoqua les parties adverses en sa présence, probablement à Sardes, pour entendre les termes de la convention qui était récemment venue de Suse (387 av. J.-C.). Il produisit l'édit original, et après avoir montré publiquement le sceau royal, il lut à haute voix ce qui suit :

« Le roi Artaxerxès croit juste que les cités d'Asie et les îles de Klazomenæ et de Kypros lui appartiennent. Il croit juste également de laisser toutes les autres cités helléniques autonomes, grandes et petites, excepté Lemnos, Imbros et Skyros, qui doivent appartenir à Athènes comme

(1) Xénoph. Hellen. V, 1, 28, 29.

elles lui appartenaient dans l'origine. Si des personnes refusent d'accepter cette paix, je leur ferai la guerre, conjointement avec celles qui sont du même avis, sur terre aussi bien que sur mer, avec des vaisseaux et de l'argent (1). »

Des instructions furent données à tous les députés, leur enjoignant de rapporter les termes de cet édit à leurs cités respectives, et de se réunir de nouveau à Sparte pour les accepter ou les rejeter. Quand le temps de la réunion fut venu (2), toutes les villes, malgré leur répugnance à abandonner les Grecs asiatiques et en partie aussi à se soumettre à la seconde condition, se sentirent néanmoins dominées par une force supérieure et donnèrent leur consentement à contre-cœur. Toutefois quand on prêta serment, les Thèbains essayèrent indirectement d'établir une exception dans leur propre cas, en demandant à jurer non-seulement en leur nom, mais au nom des cités bœôtiennes en général, demande qu'Agésilas repoussa au nom de Sparte, comme annulant virtuellement l'article de la pacification qui déclarait autonomes les cités petites aussi bien que les grandes. Quand le député thèbain répondit qu'il ne pouvait pas abandonner ses droits sans de nouvelles instructions de chez lui, Agésilas le pria d'aller immédiatement consulter ses compatriotes. « Tu peux leur dire (ajouta-t-il) que, s'ils ne consentent pas, ils seront mis en dehors du traité. »

Ce fut avec beaucoup de plaisir qu'Agésilas prononça cette sentence péremptoire qui plaçait Thèbes dans un dilemme si humiliant. L'antipathie contre les Thèbains était un de ses sentiments les plus forts, et il se réjouissait dans l'espoir qu'ils persisteraient dans leur refus; de sorte qu'il serait ainsi à même de mener des forces écrasantes pour accabler leur cité isolée. Il avait une soif si ardente de ce triomphe espéré, qu'immédiatement après le départ des députés thè-

(1) Xénoph. Hellen. V, 1, 31.
Dans ce document, on voit la même introduction de la première personne suivant immédiatement la troisième, que dans la correspondance entre Pausanias et Xerxès (Thucyd. I, 128, 129).

(2) Diodore, XIV, 110.

bains, et avant qu'il fût possible qu'ils eussent obtenu une réponse, il obtint le consentement des éphores, offrit le sacrifice sur la frontière et conduisit les forces spartiates jusqu'à Tegea. De cette ville non-seulement il dépêcha des messagers dans toutes les directions pour hâter l'arrivée des periœki, mais encore il envoya les officiers appelés xenagi dans les cités des alliés péloponésiens pour convoquer et réunir tous les contingents respectifs. Mais, malgré toutes les injonctions données de se hâter, ses désirs furent désappointés. Avant qu'il partît de Tegea, les députés thèbains revinrent annoncer qu'ils étaient prêts à prêter serment pour Thèbes seule et à reconnaître les cités bœôtiennes comme autonomes. Agésilas et les Spartiates furent ainsi obligés de se contenter du moindre triomphe, en lui-même très-sérieux et très-considérable, d'avoir dégradé Thèbes de sa suprématie fédérale et de l'avoir isolée des cités bœôtiennes (1).

La haine amère, impatiente et sans bornes d'Agésilas contre les Thèbains, attestée ici par son ami et panégyriste, mérite d'être signalée spécialement; car on verra qu'elle explique une grande partie de la mauvaise conduite de Sparte et de ses officiers pendant les guerres suivantes.

Il restait encore une chose qu'Agésilas avait à exiger. Les auxiliaires argiens n'étaient pas encore retirés de Corinthe; et le gouvernement corinthien pouvait probablement croire que les conditions de la paix, laissant leur cité autonome, lui permettaient de garder ou de congédier ces auxiliaires à sa volonté. Mais ce n'était pas ainsi qu'Agésilas expliquait la paix; et son explication, juste ou fausse, était appuyée par le pouvoir de l'imposer. Il envoya avertir et les Argiens et les Corinthiens que, si les auxiliaires n'étaient pas retirés, il conduirait sur-le-champ son armée dans les deux territoires. Aucune résistance ne pouvait être faite à un ordre aussi péremptoire. Les Argiens se retirèrent de Corinthe, et les Corinthiens ardents, amis d'Argos, — surtout ceux qui

(1) Xénoph. Hellen. V, 1, 32, 33.

avaient eu part au massacre à la fête des Eukleia, — partirent en même temps volontairement en exil, ne se croyant plus en sûreté dans la cité. Ils trouvèrent asile les uns à Argos, les autres à Athènes (1), où ils reçurent un accueil très-hospitalier. Ceux des Corinthiens, qui avaient été auparavant en exil, et qui, de concert avec la garnison lacédæmonienne à Lechæon et à Sikyôn, avaient été engagés dans une hostilité acharnée contre leurs compatriotes de Corinthe, — furent immédiatement réintégrés dans la ville. Suivant Xénophon, leur réintégration fut prononcée par la voix spontanée des citoyens corinthiens (2). Mais nous serons plus exact en affirmant qu'elle fut obtenue par les mêmes sommations impératives d'Agésilas qui avaient arraché le renvoi des Argiens (3). Le rétablissement des exilés de Lechæon en cette occasion ne fut pas plus volontaire que celui des exilés athéniens ne l'avait été dix-huit ans auparavant, à la fin de la guerre du Péloponèse, — ou que ne le fut celui des exilés phliasiens, deux ou trois ans plus tard (4).

---

(1) Xénoph. Hellen, V, 1, 34; Démosthène, adv. Leptin. c. 13, p. 473.

(2) Xénoph. Hellen. V, 1, 34. Οἱ δ' ἄλλοι πολῖται ἑκόντες κατεδέχοντο τοὺς πρόσθεν φεύγοντας.

(3) Telle est, en effet, la version du récit de l'Éloge de Xénophon au sujet d'Agésilas (II, 21), où il est fait honneur à ce dernier de n'avoir pas consenti à la paix sans une clause obligatoire (ἠνάγκασε) portant que les exilés corinthiens et thêbains seraient rappelés. Les exilés corinthiens avaient coopéré activement avec Agésilas contre Corinthe. Nous n'avons rien appris des exilés thêbains : mais il est très-probable qu'il y en avait plusieurs qui servaient avec Agésilas, — et aussi assez certain qu'il insista sur leur rappel.

(4) Xénoph. Hellen. V, 2, 8.

CHAPITRE III

DEPUIS LA PAIX D'ANTALKIDAS JUSQU'À LA RÉDUCTION D'OLYNTHOS PAR SPARTE

Paix ou convention d'Antalkidas; sa portée et son caractère; association séparée entre Sparte et la Perse. — Dégradation dans la forme de la convention, décret arrêté et rendu par la Perse, et imposé par elle à la Grèce. — Sparte perd graduellement la dignité panhellénique et montre une plus grande soumission à l'égard de la Perse comme moyen d'acheter son appui. — Sa première demande adressée à la Perse avant la guerre du Péloponèse; ses demandes subséquentes. — Association active entre Sparte et la Perse contre Athènes, après la catastrophe athénienne à Syracuse. Athènes est prête à suivre son exemple. — Comment Sparte devint hostile à la Perse après la bataille d'Ægospotami. Les forces persanes aident Athènes contre elle, et détruisent son empire maritime. — Rien n'excuse la subordination de Sparte envers la Perse; elle craignait probablement de voir revivre un empire athénien. — Hellénisme sacrifié à l'ennemi, d'abord par Sparte, ensuite par les autres États principaux. Preuve que l'indépendance hellénique n'était pas destinée à vivre beaucoup plus longtemps. — Promesse d'autonomie universelle, agréable à l'oreille grecque; comment elle fut remplie. — Les Spartiates n'eurent jamais l'intention d'accorder, et ils n'accordèrent jamais réellement une autonomie générale; ils usèrent de la promesse comme d'un moyen pour augmenter leur puissance. — Ils s'en servent immédiatement contre Corinthe et Thèbes; isolement d'Athènes. — Affaires de Perse; efforts inutiles du Grand Roi pour reconquérir l'Egypte. — Evagoras, despote de Salamis dans l'île de Kypros. — Généalogie d'Evagoras; état de Kypros. — Les princes grecs de Salamis sont dépossédés par une dynastie phénicienne. — Evagoras détrône le despote Phénicien, et devient despote de Salamis. — Gouvernement habile et bienfaisant d'Evagoras. — Son désir de faire revivre l'hellénisme dans l'île; il recherche l'aide d'Athènes. — Relations d'Evagoras avec Athènes pendant les dernières années de la guerre du Péloponèse. — Evagoras en guerre avec les Perses; il reçoit des secours et d'Athènes et d'Egypte; il est abord très-heureux, au point même de prendre Tyr. — Lutte d'Evagoras contre toutes les forces de l'empire persan, après la guerre d'Antalkidas. — Evagoras, après une guerre de dix années, est réduit, mais il obtient une paix honorable, due surtout à la dispute des deux satrapes commandant conjointement. — Assassinat d'Evagoras, aussi bien que de son fils Pnytagoras, par un eunuque esclave de Nikokreôn. — Nikoklês, fils d'Evagoras, devient despote de Salamis. — Condition

des Grecs asiatiques après avoir été transférés à la Perse; changement en pire; les îles Ioniennes sont exposées au même sort. — Grand pouvoir que la paix d'Antalkidas procure à Sparte; elle devient en pratique maîtresse de Corinthe et de l'isthme Corinthien; tendances de Sparte à haïr Thèbes: en particulier chez Agésilas. — Sparte organise des oligarchies antithébaines dans les cités bœotiennes, avec un harmoste spartiate dans plusieurs; la plupart de ces cités semblent avoir été favorables à Thèbes, bien qu'Orchomenos et Thespiæ lui fussent contraires. — Les Spartiates rétablissent Platée; ancienne conduite de Sparte à l'égard de cette ville. — Motifs qui engagèrent Sparte à rétablir Platée; Démarche politique propre à séparer Thèbes d'Athènes. — Platée devient une dépendance et un avant-poste de Sparte: l'objet principal de Sparte est d'empêcher le rétablissement de la fédération bœotienne. — Politique spartiate à cette époque, dirigée par l'esprit de parti d'Agésilas, combattue par son collègue Agésipolis. — Conduite oppressive des Spartiates à l'égard de Mantineia; ils exigent que les murs de la cité soient démolis. — Agésipolis bloque la ville et la force à se rendre, en établissant un barrage dans la rivière Ophis; les Mantineiens sont forcés de transformer leur cité en villages. — Chefs démocratiques de Mantineia; ils durent la vie à la médiation du roi exilé, Pausanias. — Mantineia est démolie et répartie en cinq villages. — Despotisme impérieux de Sparte à l'égard de Mantineia; partialité signalée de Xenophon. — Influence funeste de Sparte pendant cette période de son ascendant en décomposant le monde grec en fragments les plus petits possible. — Le traitement de Mantineia ne fut qu'un exemple dans une série d'actes d'intervention oppressive, commis par Sparte à l'égard de ses divers alliés. — Retour des exilés philolaconiens dans les diverses cités, comme partisans propres à servir les desseins de Sparte; cas de Phlionte. — Lutte entre Athènes et Sparte pour l'ascendant sur mer. Athènes gagne du terrain, et réunit quelques éléments d'une confédération maritime. — Idées que conçoivent quelques-uns des chefs spartiates d'agir contre les Perses pour délivrer les Grecs asiatiques. Panégyrique d'Isokrate. — État de la Macédoine et de la Chalkidikê. Développement de la puissance macédonienne pendant les dernières années de la guerre du Péloponèse. — Perdikkas et Archelaos; énergie et talent de ce dernier. — Contraste de la Macédoine avec Athènes. — Rois macédoniens qui se succèdent: Orestês, Aeropos, Pausanias, Amyntas. Assassinats fréquents. — Amyntas est chassé de Macédoine par les Illyriens; il cède une grande partie de la côte à la confédération olynthienne. — Chalkidiens d'Olynthos: ils prennent sous leur protection les cités macédoniennes de la côte, quand Amyntas se sauve devant les Illyriens. Commencement de la confédération olynthienne. — Principes équitables et libéraux sur lesquels la confédération fut formée dès le commencement; acceptée volontiers par les cités macédoniennes et gréco-macédoniennes. — Les Olynthiens étendent leur confédération parmi les cités grecques de la Thrace chalkidique; leur manière libérale de procéder; plusieurs cités se joignent à eux; d'autres restent attachées à leur propre autonomie, mais redoutent une résistance ouverte. — Akanthos et Apollonia résistent à la proposition. Olynthos menace. Alors elles sollicitent l'intervention spartiate contre elle. — Discours de Kleigenês, l'ambassadeur Akanthien à Sparte. — Ambassadeurs d'Amyntas à Sparte. — Les Lacédæmoniens et leurs alliés votent des secours en faveur des Akanthiens contre Olynthos. — Ardent désir des Akanthiens d'obtenir une intervention immédiate. Le Spartiate Eudamidas est envoyé sur-le-champ contre Olynthos, avec les forces qui peuvent être préparées; il arrête la carrière des Olynthiens. — Phœbidas, frère d'Eudamidas, reste derrière pour réunir de nouvelles forces, et

il se met en marche pour aller rejoindre son frère en Thrace; il passe par le territoire thêbain et près de Thêbes. — Conspiration de Leontiadês et du parti philo-laconien dans Thêbes, pour livrer la ville et la citadelle à Phœbidas. — Chefs rivaux, Leontiadês et Ismenias, tous deux polémarques. Leontiadês ourdit le complot et introduit Phœbidas dans la Kadmeia. — Leontiadês terrifie le sénat et arrête Ismenias; Pélopidas et les principaux amis d'Ismenias vont en exil. — Phœbidas dans la Kadmeia; terreur et soumission dans Thêbes. — Sentiments mêlés à Sparte; grande importance de l'acquisition pour les intérêts spartiates. — Mécontentement à Sparte, plus prétendu que réel, contre Phœbidas; Agésilas le défend. — Leontiadês à Sparte; ses humbles protestations et ses assurances de soumission Les Éphores décident qu'ils garderont la Kadmeia, mais en même temps ils condamnent Phœbidas à une amende. — Les Lacédæmoniens font juger et mettre à mort Ismenias. Iniquité de cette conduite. — Action vigoureuse des Spartiates contre Olynthos. Teleutias y est envoyé avec de grandes forces, comprenant un contingent thêbain considérable Derdas coopère avec lui. — Résistance courageuse des Olynthiens; supériorité de leur cavalerie. — Teleutias est d'abord heureux; il devient trop confiant, et essuie une terrible défaite, de la part des Olynthiens, sous les murs de leur cité. — Agésipolis est envoyé de Sparte à Olynthos avec un renfort; il meurt d'une fièvre. — Polybiadês succède à Agésipolis en qualité de commandant; il force Olynthos à se soumettre. Anéantissement de la fédération olynthienne. Olynthos et les autres cités sont inscrites parmi les alliés de Sparte. — Grand tort que Sparte cause à la Grèce en écrasant ainsi Olynthos. — Intervention de Sparte dans le gouvernement de Phlionte; le gouvernement phliasien, favorisé par Agésipolis et persécuté par Agésilas. — Ce dernier conduit une armée contre Phlionte, réduit la ville par un blocus, après une longue résistance. Les Lacédæmoniens occupent l'Akropolis, nommant un conseil de cent personnes en qualité de gouverneurs.

La paix ou convention (1) qui porte le nom d'Antalkidas, fut un incident d'une portée sérieuse et triste dans l'histoire grecque. Son vrai caractère ne peut être mieux décrit qu'il ne l'est dans une brève remarque et une réponse que nous trouvons citées dans Plutarque. » Malheur à la Hellas (dit quelqu'un à Agésilas) si nous voyons nos Laconiens *mêdiser!* » — « Ah! (répondit le roi spartiate) dis plutôt les Mèdes (Perses) *laconiser* (2). »

---

(1) On la trouve avec deux noms; Xénophon parle plus communément de ἡ εἰρήνη, — Isokrate de αἱ συνθῆκαι.

Bien que nous disions la paix d'Antalkidas, les autres Grecs disent ἡ ἐπ' Ἀνταλκίδου εἰρήνη : je ne remarque pas qu'ils l'expriment jamais avec le génitif Ἀνταλκίδου simplement, sans une préposition.

(2) Plutarque, Artaxerxès, c. 22 (cf. Plutarque, Agésil. c. 23, et ses Apophtheg. Lacon. p. 213 B). Ὁ μὲν γὰρ Ἀγησίλαος, πρὸς τὸν εἰπόντα· — Φεῦ τῆς Ἑλλάδος, ὅπου μηδίζουσιν

Ces deux propositions ne s'excluent pas l'une l'autre. Elles sont toutes deux parfaitement vraies. La convention émana d'une association séparée entre les intérêts de Sparte et ceux de la Perse. Elle fut sollicitée par le Spartiate Antalkidas, et proposée par lui à Tiribazos sur cette raison expresse qu'elle était exactement calculée pour remplir les vues et les désirs du roi de Perse, — comme nous l'apprend même Xénophon, l'ami de Lacédæmone (1). Tandis que Sparte et la Perse gagnaient toutes les deux beaucoup, aucun autre Etat grec ne gagnait quelque chose, de la manière dont la convention fut faite dans l'origine. Mais, après le premier rejet, Antalkidas reconnut la nécessité de se concilier Athènes par l'addition d'un article spécial portant que Lemnos, Imbros et Skyros lui seraient restituées (2). Cette addition semble avoir été faite d'abord dans les négociations avortées qui forment le sujet du discours déjà mentionné, prononcé par Andocide. Elle fut continuée plus tard et insérée dans le décret définitif qu'Antalkidas et Tiribazos apportèrent de Suse au nom du roi; et sans doute elle contribua un peu à faciliter l'adhésion d'Athènes, bien que les forces combinées de Sparte et de la Perse fussent devenues si écrasantes, qu'elle aurait eu difficilement le moyen de rester en dehors, même si l'article supplémentaire eût été omis. Néanmoins, cette condition assura indubitablement à Athènes une certaine part dans le gain, conjointement avec les parts beaucoup plus considérables et de Sparte et de la Perse. Il n'en est pas moins vrai qu'Athènes, aussi bien que Thèbes (3), n'acquiesça à la paix que par crainte et par force. Quant aux

---

ἡμῖν οἱ Λάκωνες!... Μᾶλλον, εἶπεν, οἱ Μῆδοι λακωνίζουσι.

(1) Xénoph. Hellen. IV, 8, 14.

(2) La restitution de ces trois îles forme la base de vérité historique dans l'assertion d'Isokrate, à savoir que les Lacédæmoniens furent tellement réduits par la défaite de Knidos qu'ils vinrent offrir à Athènes l'empire maritime (ἐλθεῖν τὴν ἀρχὴν δώσοντας), Orat. VII (Areopagit.), s. 74; Or. IX (Evagor.), s. 83. Mais l'assertion est vraie relativement à un temps postérieur; car les Lacédæmoniens firent réellement cette proposition à Athènes après qu'ils eurent été affaiblis et humiliés par la défaite de Leuktra, mais non auparavant (Xénoph. Hellen. VII, 1, 3).

(3) Diodore, XIV, 111.

autres Etats de la Grèce, ils n'y eurent part que dans la triste qualité d'associés à la perte et à la dégradation générales.

Cette dégradation parut marquée d'une manière évidente dans la forme, l'origine et la transmission de la convention, même sa substance à part. Ce fut un décret rendu par la cour de Suse ; comme tel il fut annoncé et « envoyé » fastueusement de là à la Grèce. Il dut son autorité au sceau du roi, et sa sanction à la menace finale, que ce souverain ferait la guerre à tous ceux qui refuseraient de s'y soumettre. Il fut apporté par le satrape Tiribazos (avec Antalkidas), lu par lui à haute voix, et écouté avec soumission par les ambassadeurs grecs assemblés, après qu'il eut appelé spécialement leur attention sur le sceau royal (1).

Telle était la convention que l'Etat de Sparte, qui présidait jadis au monde grec, avait été le premier à solliciter des mains du roi persan ; et actuellement il donnait l'exemple de la sanctionner par son obéissance spontanée, et de plus il s'en déclarait le garant et le champion contre tous les opposants, se préparant à l'imposer à la pointe de l'épée contre tout Etat qui refuserait de s'y soumettre, y fût-il partie ou non. Telle était la convention qui fut gravée alors sur pierre, et placée comme un souvenir permanent dans les temples des cités grecques (2) ; bien plus, même dans les sanctuaires

(1) Xénoph. Hellen. V, 1, 30, 31. Ὥστ' ἐπεὶ παρήγγειλεν ὁ Τιρίβαζος παρεῖναι τοὺς βουλομένους ὑπακοῦσαι, ἣν βασιλεὺς εἰρήνην κατέπεμποι, τάχεως πάντες παρεγένοντο. Ἐπεὶ δὲ ξυνῆλθον, ἐπιδείξας ὁ Τιρίβαζος τὰ βασιλέως σημεῖα, ἀνεγίνωσκε τὰ γεγραμμένα, εἶχε δὲ ὧδε.

Ἀρταξέρξης βασιλεὺς νομίζει δίκαιον, τὰς μὲν ἐν τῇ Ἀσίᾳ πόλεις ἑαυτοῦ εἶναι καὶ τῶν νήσων Κλαζομένας καὶ Κύπρον· τὰς δὲ ἄλλας Ἑλληνίδας πόλεις καὶ μικρὰς καὶ μεγάλας, αὐτονόμους εἶναι, πλὴν Λήμνου, καὶ Ἴμβρου καὶ Σκύρου, ταύτας δὲ, ὥσπερ τὸ ἀρχαῖον, εἶναι Ἀθηναίων. Ὁπότεροι δὲ ταύτην τὴν εἰρήνην μὴ δέχονται, τούτοις ἐγὼ πολεμήσω, μετὰ τῶν ταὐτὰ βουλομένων, καὶ πεζῇ καὶ κατὰ θάλασσαν, καὶ ναυσὶ καὶ χρήμασιν.

(2) Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 211. Καὶ ταύτας ἡμᾶς ἠνάγκασεν (le roi de Perse) ἐν στήλαις λιθίναις ἀναγράψαντας ἐν τοῖς κοινοῖς τῶν ἱερῶν ἀναθεῖναι, πολὺ κάλλιον τροπαῖον τῶν ἐν ταῖς μάχαις γιγνομένων.

L' « Oratio Panegyrica » d'Isocrate (publiée vers 380 av. J.-C., sept ans plus tard), où je copie ces mots, est la meilleure preuve des sentiments avec lesquels un Grec patriotique et intelligent considérait ce traité au moment

communs, — l'Olympique, le Pythien et autres, — les grands *foci* et les grands points de ralliement du sentiment panhellénique. Bien qu'appelée du nom de convention, c'était tout au contraire un ordre péremptoire provenant de l'ancien ennemi de la Grèce, ordre dont l'acceptation n'était rien moins qu'un acte d'obéissance. Tandis que pour lui c'était un glorieux trophée, pour tous les patriotes panhelléniques c'étaient la honte et l'insulte les plus grandes (1). Effaçant complétement l'idée d'un monde hellénique indépendant, uni et réglé par les forces spontanées et par les sympathies communes de ses propres membres, — même les mots de la convention l'annonçaient comme un acte d'une puissance étrangère qui s'ingérait dans les affaires des Grecs, et érigeaient le roi barbare en un arbitre dictatorial de leurs différends; gardien (2) qui s'inquiétait plus de la paix de la

---

quand il était encore récent, mais quand on avait eu tout le temps de voir comment les Lacédæmoniens l'exécutaient. Ses autres discours, bien que précieux et instructifs, furent publiés plus tard et représentent les sentiments d'une époque postérieure.

Un autre contemporain, Platon, dans son Ménexène (c. 17, p. 245 D), stigmatise sévèrement « l'acte bas et impie (αἰσχρὸν καὶ ἀνόσιον ἔργον) de livrer les Grecs à l'étranger, » et il assure que les Athéniens refusèrent résolûment de le sanctionner. C'est une marque suffisante de son opinion relativement à la paix d'Antalkidas.

(1) Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 207. Ἃ χρῆν ἀναιρεῖν, καὶ μηδεμίαν ἐᾶν ἡμέραν, νομίζοντες προστάγματα καὶ οὐ συνθήκας εἶναι, etc. (s. 213). Αἰσχρὸν ἡμᾶς ὅλης τῆς Ἑλλάδος ὑβριζομένης, μηδεμίαν ποιήσασθαι κοινὴν τιμωρίαν, etc.

Le mot προστάγματα correspond exactement à une expression de Xénophon (mise dans la bouche d'Autoklês, l'ambassadeur athénien à Sparte, relativement à la paix d'Antalkidas dictée par Artaxerxès : — Καὶ ὅτε μὲν βασιλεὺς προσέταττεν αὐτονόμους τὰς πόλεις εἶναι, etc. (Xénoph. Hellen. VI, 3, 9).

(2) Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 205. Καίτοι πῶς οὐ χρὴ διαλύειν ταύτας τὰς ὁμολογίας, ἐξ ὧν τοιαύτη δόξα γέγονεν, ὥστε ὁ μὲν Βάρβαρος κήδεται τῆς Ἑλλάδος καὶ φύλαξ τῆς εἰρήνης ἐστίν, ἡμῶν δέ τινές εἰσιν οἱ λυμαινόμενοι καὶ κακῶς ποιοῦντες αὐτήν;

Le mot employé par Photius dans son résumé de Théopompe (est-ce l'expression de Théopompe lui-même, c'est ce dont nous ne pouvons être certains, — V. Fragm. III, éd. Didot), pour désigner la position prise par Artaxerxès par rapport à cette paix, est — τὴν εἰρήνην ἣν τοῖς Ἕλλησιν ἐβράβευσεν, — mot qui implique la décision péremptoire d'un juge public, analogue à un autre passage (139) du Panégyr. d'Isokrate : — Νῦν δ' ἐκεῖνός (Artaxerxès) ἐστιν, ὁ διοικῶν τὰ τῶν Ἑλλήνων καὶ μόνον οὐκ ἐπιστάθμους ἐν ταῖς πόλεσι καθιστάς. Πλὴν γὰρ τούτου τί τῶν ἄλλων ὑπόλοιπόν ἐστιν; Οὐ καὶ τοῦ πολέμου κύριος ἐγένετο, καὶ τὴν εἰρήνην ἐπρυτάνευσε, καὶ τῶν παρόντων πραγμάτων ἐπιστάτης καθέστηκεν;

Grèce que les Grecs eux-mêmes. Et ainsi, en ne regardant que la forme, elle était l'équivalent de ce symbole de soumission, — la cession de la terre et de l'eau, — qui avait été demandée un siècle avant par l'ancêtre d'Artaxerxès aux ancêtres des Spartiates et des Athéniens; demande que Sparte et Athènes non-seulement repoussèrent toutes deux alors, mais qu'elles vengèrent cruellement, au point de mettre à mort les hérauts qui l'apportèrent; — stigmatisant les Æginètes et autres comme traîtres à la Hellas pour y satisfaire (1). Cependant il n'aurait été impliqué dans cette cession rien de plus que ce qui était compris dans l'inscription gravée sur cette « colonna infame » qui plaçait la paix d'Antalkidas à côté des gloires et des armements panhelléniques à Olympia (2).

Grand doit avoir été le changement opéré par les événements intermédiaires, quand Sparte, l'Etat président ostensible de la Grèce, — à son sens plutôt même qu'à celui des autres (3), — avait perdu toute conscience et toute dignité

(1) Hérodote, VI, 49. Κατηγόρεον Αἰγινητέων τὰ πεποιήκοιεν, προδόντες τὴν Ἑλλάδα.

(2) Isokrate, Orat. XII (Panathen.), s. 112-114.

Plutarque (Agésil. c. 23; Artaxerxès, c. 21, 22) s'exprime au sujet de cette paix avec une indignation amère et bien justifiée, — « si en effet nous devons donner le nom de *paix* à cet ignominieux abandon de la Grèce, qui amena avec lui autant d'infamie que la guerre la plus désastreuse. » Selon cet auteur, Sparte perdit sa suprématie par sa défaite à Leuktra, mais elle avait perdu auparavant son honneur par la convention d'Antalkidas.

C'est en vain toutefois que Plutarque tente d'exonérer Agésilas d'une part dans la paix. Par le récit (dans les Hellenica de Xénophon, V, 1, 33) de sa conduite quand on prêta serment, nous voyons qu'il l'épousa très-chaudement. Xénophon (dans l'Éloge d'Agésilas, VII, 7) fait honneur à Agésilas d'être μισοπέρσης, ce qui fut vrai depuis l'an 396 jusqu'à 394 avant J.-C. Mais en 387 avant J.-C., à l'époque de la paix d'Antalkidas, il était devenu μισοθηβαῖος; sa haine contre la Perse avait fait place à sa haine contre Thèbes.

V. aussi un vigoureux passage de Justin (VIII, 4) dénonçant la honteuse position des cités grecques à une époque postérieure, quand elles appellent Philippe de Macédoine comme arbitre, passage non moins applicable à la paix d'Antalkidas et peut-être emprunté de Theopompe.

(3) Cf. le langage dans lequel les Ioniens, lors de la révolte contre Darius, roi de Perse, vers 500 avant J.-C., avaient imploré l'aide de Sparte (Hérodote, V, 49). Τα κατήκοντα γάρ ἐστι ταῦτα · Ἰώνων παῖδας δούλους εἶναι ἀντ' ἐλευθέρων — ὄνειδος καὶ ἄλγος μέγιστον μὲν αὐτοῖσι ἡμῖν, ἔτι δὲ τῶν

panhelléniques, au point de descendre au rôle de ministre obséquieux, obtenant et imposant un ordre Persan pour des objets politiques qui lui étaient particuliers. Combien une telle prévision eût paru insensée à Æschyle, ou à l'auditoire qui assistait à la représentation des Persæ! à Hérodote ou à Thucydide! à Periklês ou à Archidamos! bien plus même à Kallikratidas ou à Lysandros! C'était la fin dernière d'une série de crimes politiques antérieurs, invoquant de plus en plus l'intervention de la Perse et son aide contre ses ennemis grecs.

La première demande qu'elle adressa au Grand Roi dans ce dessein date du commencement de la guerre du Péloponèse, et elle est précédée d'une apologie, qui n'est guère moins qu'humiliante, due au roi Archimados, qui, sans avoir conscience de l'espèce de trahison qu'il méditait, donne pour argument que Sparte, quand les Athéniens conspirent contre elle, ne doit pas être blâmée pour demander à des étrangers aussi bien qu'à des Grecs de l'aide pour assurer son propre salut (1). Depuis les premiers débuts jusqu'à la septième année de la guerre, bien des ambassadeurs séparés et successifs furent dépêchés à Suse par les Spartiates; et deux d'entre eux furent arrêtés en Thrace, amenés à Athènes et là mis à mort. Les autres parvinrent à leur destination; mais ils parlèrent d'une manière si confuse et se contredirent tellement les uns les autres, que la cour de Perse ne pouvant comprendre ce qu'ils voulaient dire (2), envoya à Sparte (dans la septième année de la guerre) Artaphernês avec des lettres se plaindre d'une telle stupidité, et

λοιπῶν ὑμῖν, ὅσῳ προεστέατε τῆς Ἑλλάδος.

Combien est frappant le contraste entre ces mots et la paix d'Antalkidas! Et quels eussent été les sentiments d'Hérodote lui-même s'il eût pu apprendre ce dernier événement.

(1) Thucydide, I, 82. Κἂν τούτῳ καὶ τὰ ἡμέτερα αὐτῶν ἐξαρτύεσθαι ξυμμάχων τε προσαγωγῇ καὶ Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων, εἴ ποθέν τινα ἢ ναυτικοῦ ἢ χρημάτων δύναμιν προσληψόμεθα (ἀνεπίφθονον δὲ, ὅσοι ὥσπερ καὶ ἡμεῖς ὑπ' Ἀθηναίων ἐπιβουλευόμεθα, μὴ Ἕλληνας μόνον ἀλλὰ καὶ βαρβάρους προσλαβόντας διασωθῆναι), etc. Cf. aussi Platon, Ménéxène, c. 14, p. 243 B.

(2) Thucydide, II, 7, 67; IV, 50.

demander des renseignements plus clairs. Artaphernès fut pris par une escadre athénienne à Eiôn sur le Strymôn, et fut conduit à Athènes : là il fut traité avec beaucoup de politesse et renvoyé à Ephesos (après que les lettres qu'il apportait eurent été examinées). Ce qui est plus important à signaler, c'est que des ambassadeurs athéniens furent envoyés avec lui, dans le dessein de mettre Athènes en communication avec le Grand Roi : ce qui fut empêché seulement par la circonstance qu'Artaxerxès Longuemain mourut précisément alors. Ici nous trouvons la fatale habitude, fruit de la guerre intestine, d'invoquer l'aide de la Perse, — commencée par Sparte comme solliciteuse importune, — et imitée en partie par Athènes, bien que nous ne sachions pas ce que les ambassadeurs étaient chargés de dire, s'ils avaient pu parvenir jusqu'à Suse.

Il n'est plus question d'intervention persane jusqu'à l'année des grands désastres athéniens devant Syracuse. Fiers des espérances que fit naître cet événement, les Perses n'eurent pas besoin d'être sollicités, mais ils furent tout aussi empressés à offrir d'intervenir pour leurs propres desseins, que Sparte le fut de les appeler pour les siens. J'ai déjà raconté dans un chapitre précédent combien Sparte fut disposée à acheter leur aide par l'abandon des Grecs asiatiques, et cela sans aucune stipulation en leur faveur (1). Elle n'avait pas à ce moment (413 av. J. C.) l'excuse, — car c'est seulement une excuse, et non une justification, — de sa défense personnelle contre une agression d'Athènes, raison qu'Archidamos avait donnée au commencement de la guerre. Même alors ce n'était qu'une excuse plausible, que ne soutenait pas la réalité du cas ; mais actuellement, l'objet avoué aussi bien que réel était quelque chose de tout diffé-

(1) V. le chapitre 2 de ce vol. p. 94.

Cf. les expressions de Démosthène (cont. Aristokrat. c. 33, p. 666) attestant l'indignation qui régnait parmi les Athéniens de son temps, au sujet de cet abandon des Grecs asiatiques par Sparte — et son discours De Rhodior. Libertate, c. 13, p. 199, où il met la paix de Kallias, faite par Athènes avec la Perse en 449 avant J.-C., en opposition avec la paix d'Antalkidas, conclue sous les auspices de Sparte.

rent, — c'était non pas de repousser Athènes, mais de l'écraser. Toutefois, pour accomplir cet objet, non pas même d'un salut prétendu, mais de pure ambition, Sparte sacrifiait sans condition la liberté de ses parents asiatiques; et jamais Archidamos, au commencement de la guerre, n'aurait supporté la pensée de payer un tel prix, nonobstant la puissance formidable alors d'Athènes. Ici encore nous voyons Athènes suivre cet exemple, et consentir, dans l'espérance d'obtenir l'aide de la Perse, au même sacrifice, bien que le marché n'ait jamais été consommé. Il est vrai qu'elle luttait alors pour son existence. Néanmoins les faits fournissent une triste preuve de l'affaiblissement du sentiment et de l'indépendance panhellénique dans les deux chefs, au milieu de la lutte intestine acharnée que termina la bataille d'Ægospotami (1).

Après cette bataille, le marché entre Sparte et la Perse aurait sans doute été rempli, et les Grecs asiatiques auraient passé immédiatement sous la domination de cette dernière, — si la position et les vues toutes particulières de Cyrus n'eussent fait naître une série entièrement nouvelle de circonstances. Ce jeune prince fit tout ce qui était en son pouvoir pour gagner l'affection des Grecs, et pour les avoir comme auxiliaires dans ses projets ambitieux; projets auxquels Sparte et les Grecs asiatiques s'associèrent, se compromettant irrévocablement à l'égard d'Artaxerxès et plus

(1) Ce fait est présenté d'une manière frappante par Isokrate, Or. XII (Panathen.), s. 167-173. Toutefois, dans ce passage, il distribue son blâme trop également entre Sparte et Athènes, tandis que le blâme appartient de droit à la première, en bien plus grande proportion. Sparte non-seulement commença l'usage d'invoquer le Grand Roi et d'acheter son aide par de honteuses concessions, — mais elle le poussa, à la paix d'Antalkidas, à un point plus extrême d'égoïsme et de subordination. Athènes est coupable d'avoir suivi le mauvais exemple de sa rivale, mais à un degré moindre et avec une excuse plus grande, la raison de la nécessité.

Isokrate dit dans un autre endroit de son discours, au sujet des divers actes nuisibles aux intérêts généraux de la Hellas, — ἐπιδεικτέον τοὺς μὲν ἡμετέρους ὀψιμαθεῖς αὐτῶν γεγενημένους, Λακεδαιμονίους δὲ τὰ μὲν πρώτους, τὰ δὲ μόνους ἐξαμαρτόντας (Panath. s. 103). Ce qui est beaucoup plus près de la vérité que le passage auquel il est fait allusion auparavant.

encore à l'égard de Tissaphernès. Sparte devint ainsi sans intention l'ennemie de la Perse, et se trouva forcée de protéger les Grecs asiatiques contre l'hostilité du satrape qui les menaçait, protection qu'il lui était facile d'accorder, non-seulement à cause de l'empire illimité dont elle jouissait sur le monde grec, mais encore à cause de la présence des célèbres dix mille soldats de Cyrus, et du mépris pour la force militaire persane, mépris qu'ils rapportaient chez eux de leur retraite. Elle se trouve ainsi exercer un protectorat ou présidence panhellénique, d'abord par le ministère de Derkyllidas, ensuite par celui d'Agésilas, qui même sacrifie à Aulis, prend le sceptre d'Agamemnôn, et médite de vastes plans d'agression contre le Grand Roi. Ici toutefois les Perses jouent contre elle le même jeu pour lequel elle avait demandé leur aide quand elle le jouait contre Athènes. Leur flotte, que quinze ans auparavant elle avait appelée pour ses propres desseins, est maintenant amenée contre elle-même, et avec beaucoup plus d'effet, puisque son empire était plus odieux aussi bien que plus oppressif que l'empire athénien. C'est maintenant Athènes et ses alliés qui invoquent l'aide de la Perse ; sans aucun engagement direct à la vérité de livrer les Grecs asiatiques : car on nous dit qu'après la bataille de Knidos, Konôn encourut le déplaisir des Perses par ses plans supposés de les réunir à Athènes (1), et que les Athéniens continuèrent de secourir Evagoras, — néanmoins toutefois frayant indirectement la route qui menait à cette fin. Si dans cette circonstance Athènes et ses alliés se rendent coupables en renonçant au sentiment panhellénique, nous pouvons faire remarquer, comme plus haut, qu'ils agissent sous la pression de nécessités plus fortes que celles que Sparte put jamais alléguer ; et qu'ils pouvaient employer en leur faveur, avec beaucoup plus de vérité, l'excuse de défense personnelle présentée par le roi Archidamos.

Mais jamais dans aucune occasion cette excuse ne trouva

(1) Cornélius Népos, Conon, c. 5.

une place moins réelle que par rapport à la mission d'Antalkidas. A cette époque Sparte était si puissante, même après la perte de son empire maritime, que les alliés à l'isthme de Corinthe, jaloux les uns des autres et réunis seulement par une terreur commune, pouvaient difficilement se tenir sur la défensive contre elle, et auraient probablement été désunis par des offres raisonnables de sa part; et elle n'aurait pas eu besoin de rappeler même Agésilas d'Asie. Néanmoins cette mission fut probablement dictée en grande partie par une panique sans fondement, produite par la vue des Longs Murs reconstruits et de Peiræeus fortifié de nouveau, ce qui fit croire immédiatement qu'un nouvel empire athénien, semblable à celui qui avait existé quarante ans auparavant, était sur le point de renaître; imagination qui ne devait pas vraisemblablement se réaliser, vu que les circonstances toutes particulières qui avaient créé le premier empire athénien étaient actuellement totalement changées. Privée elle-même de l'empire maritime, le premier objet pour Sparte était d'exclure Athènes de ce même empire; en second lieu, d'abattre toutes les fédérations ou combinaisons politiques partielles, et d'imposer une autonomie universelle, c'est-à-dire un isolement politique porté à son plus haut point, afin qu'il n'existât plus nulle part un pouvoir capable de lui résister, à elle, le plus fort de tous les États individuels. Comme moyen d'arriver à cette fin, qui n'était pas moins dans l'intérêt de la Perse que dans le sien, elle enchérit sur tous ses actes de soumission antérieurs à l'égard du Grand Roi, — lui sacrifia non-seulement une division entière de ses parents helléniques, mais encore l'honneur général du nom hellénique de la manière la plus flagrante, — et s'engagea volontairement à *médiser* afin que les Perses pussent le lui rendre en *laconisant* (1). Afin de s'assurer complétement de l'obéissance de tous les satrapes,

(1) Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 145. Καὶ τῷ βαρβάρῳ τῷ τῆς Ἀσίας κρατοῦντι συμπράττουσι (les Lacédæmoniens) ὅπως ὡς μεγίστην ἀρχὴν ἕξουσιν.

qui avaient plus d'une fois manifesté des vues personnelles et différentes, Antalkidas obtint et apporta un ordre formel signé et scellé à Suse; et Sparte se chargea, sans honte et sans scrupule, d'imposer le même ordre — « la convention envoyée par le roi » — à tous ses compatriotes; les transformant ainsi en sujets, et elle-même en une sorte de vice-roi ou de satrape, d'Artaxerxès. Un tel acte de trahison envers la cause panhellénique était beaucoup plus flagrant et plus destructif que cette prétendue confédération avec le roi de Perse, pour laquelle le Thèbain Ismenias fut plus tard mis à mort, et cela encore par les Spartiates eux-mêmes (1). Par malheur, il formait un précédent pour l'avenir, et fut copié exactement plus tard par Thèbes (2); ce qui n'annonçait que trop clairement la courte carrière que l'indépendance politique grecque avait à parcourir.

Ce vaste sentiment patriotique, qui dicta la magnanime réponse envoyée par les Athéniens (3) aux offres de Mardonios en 479 av. J.-C., refusant, au milieu d'une ruine présente et avec la perspective d'une ruine future, toutes les tentations destinées à leur faire trahir la sainteté de la confraternité panhellénique, — ce sentiment qui avait été pendant les deux générations précédentes l'inspiration prédominante d'Athènes, et avait été également puissant à Sparte, quoique toujours à un degré moindre, — ce sentiment, dis-je, était, à ce moment, dominé chez la première par des appréhensions plus pressantes, et chez la seconde il était complétement éteint. Or c'était sur les principaux États que la Grèce devait compter pour tenir levée la

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 35.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 1, 33-39.

(3) Hérodote, VIII, 143.

L'explication que les Athéniens donnent aux ambassadeurs spartiates des raisons et des sentiments qui dictèrent leur réponse de refus faite à Alexandre envoyé par Mardonios (VIII, 144), n'est pas moins frappante que la réponse elle-même. Mais quiconque voudra bien sentir et apprécier la trahison que commirent les Spartiates en sollicitant la convention d'Antalkidas, devra lire en opposition avec elle le discours que leurs députés adressent aux Athéniens, afin d'engager ces derniers à résister aux tentations de Mardonios (VIII, 142).

grande bannière de l'indépendance panhellénique ; on ne pouvait exiger rien de plus des États plus petits que d'y adhérer et de la defendre, quand elle était levée (1). Mais dès qu'on vit Sparte solliciter et imposer, et Athènes accepter (même par force) la proclamation écrite et scellée par le roi et apportée par Antalkidas, — cette bannière ne fit plus partie des emblèmes publics de la vie politique grecque. La grande idée qu'elle représentait, — d'un hellénisme collectif maître de ses déterminations, — ne résida plus que dans le cœur de patriotes individuels.

Si nous examinons la convention d'Antalkidas, abstraction faite de sa forme et de sa garantie, et par rapport à sa substance, nous verrons que, bien que son premier article fût honteux sans équivoque, son dernier était du moins agréable à l'oreille comme promesse. L'autonomie universelle, pour chaque cité, petite ou grande, était chère à l'instinct politique grec. J'ai déjà fait remarquer plus d'une fois que la force exagérée de ce désir fut la principale cause de la courte durée de la liberté grecque. En absorbant tous les pouvoirs de la vie au profit des parties séparées, elle ne laissa pour le tout ni force vitale ni intégrité ; en particulier, elle enleva à chacun des États et à tous la puissance de se défendre personnellement contre des assaillants étrangers. Bien qu'indispensable jusqu'à un certain point, et avec certaines modifications, cependant au delà de ces modifications que l'instinct politique grec fut loin de reconnaître, le mal qu'elle causa l'emporta de beaucoup sur le bien. Conséquem-

(1) Le sixième discours (appelé Archidamus) d'Isokrate expose d'une manière expressive les sentiments magnanimes et les principes compréhensifs, sur lesquels il convient à Sparte de modeler sa conduite publique — comme tout à fait différents des simples considérations de prudence et de sécurité qui conviennent à de plus humbles États tels que Corinthe, Epidauros ou Phlionte (Archidamus, s. 105, 106, 110).

Comp. ces hautes prétentions avec les réalités déshonorantes de la convention d'Antalkidas — qu'une force supérieure ne contraignit pas Sparte d'accepter, mais qui fut obtenue dans l'origine et finalement imposée par elle pour ses propres fins politiques.

Cf. aussi Isokrate, Or. XII (Panathen.), s. 169-172, au sujet de la division des principaux États grecs et de ses funestes effets.

ment, quoique cet article de la convention fût par ce qu'il promettait agréable et populaire, — et que nous le trouvions invoqué ci-après comme une protection dans divers cas individuels d'injustice, — nous devons demander comment il fut exécuté, avant de pouvoir prononcer s'il était bon ou mauvais, le don d'un ami ou d'un ennemi.

Les pages suivantes fourniront une réponse à cette question. Les Lacédæmoniens, comme « présidents (garants ou exécuteurs) de la paix, envoyée par le Roi (1), » se chargèrent du devoir de l'exécuter ; et nous verrons que dès le commencement ils n'en avaient pas sincèrement l'intention. Ils ne tentèrent même pas de satisfaire d'une manière sincère et constante l'instinct politique honnête, bien que peu clairvoyant, de l'esprit grec ; encore bien moins cherchèrent-ils à accorder tout ce qu'il y avait de réellement bon, et à retenir le reste. Ils déterminèrent l'autonomie d'une manière, et la mesurèrent en portions, qui convenaient à leurs intérêts et à leurs desseins politiques. La promesse faite par la convention, si ce n'est qu'en tant qu'elle les mettait à même d'augmenter leur pouvoir par un démembrement ou par une intervention de parti, se trouva tout à fait fausse et creuse. Car, si nous jetons les yeux en arrière, sur le début de la guerre du Péloponèse, quand ils envoyèrent à Athènes demander l'autonomie générale pour toute la Grèce, nous verrons que le mot avait alors un sens distinct et sérieux, en demandant que les cités tenues par Athènes dans sa dépendance fussent laissées libres, liberté que Sparte aurait pu leur assurer elle-même à la fin de la guerre, si elle n'avait préféré la transformer en un empire bien plus dur. Mais en 387 (date de la paix d'Antalkidas) il n'y avait pas de corps considérable de sujets à émanciper, excepté les alliés de Sparte elle-même, ce qu'elle n'avait nullement l'intention de faire.

---

(1) Xénoph. Hellen. V, 1, 36.
Ἐν δὲ τῷ πολέμῳ μᾶλλον ἀντιῤῥόπως τοῖς ἐναντίοις πράττοντες οἱ Λακεδαιμόνιοι, πολὺ ἐπικυδέστεροι ἐγένοντο ἐκ τῆς ἐπ' Ἀνταλκίδου εἰρήνης καλουμένης· προστάται γὰρ γενόμενοι τῆς ὑπὸ βασιλέως καταπεμφθείσης εἰρήνης, καὶ τὴν αὐτονομίαν ταῖς πόλεσι πράττοντες, etc.

De sorte qu'en fait ce qui fut promis aussi bien que ce qui fut réalisé, même par l'article le plus spécieux de cette honteuse convention, — ce fut « que les cités jouiraient de l'autonomie non pour leur propre bien-être et à leur manière, mais pour la commodité lacédæmonienne; » phrase significative (employée par Periklès (1), dans les débats qui précédèrent la guerre du Péloponèse) qui forme une sorte de texte courant pour l'histoire grecque pendant les seize années qui séparent la paix d'Antalkidas de la bataille de Leuktra.

J'ai déjà dit que les deux premières applications de l'autonomie nouvellement proclamée, faites par les Lacédæmoniens, furent d'arracher au gouvernement corinthien le renvoi de ses auxiliaires argiens, et de forcer Thèbes à renoncer à son ancienne présidence de la fédération bœôtienne. La dernière mesure en particulier était un objet qu'ils avaient eu longtemps à cœur (2); et toutes les deux accrurent beaucoup leur ascendant en Grèce. Athènes aussi, — terrifiée par le nouveau développement des forces persanes aussi bien que séduite en partie par la restitution de ses trois îles, et amenée ainsi à accepter la paix, se vit de cette manière enlever ses alliés thèbains et corinthiens, et mise hors d'état de s'opposer aux projets de Sparte. Mais avant d'entrer dans le récit de ces projets, il sera à propos de nous occuper pendant quelques moments de ce que faisaient les Perses.

Même avant la mort de Darius Nothus (père d'Artaxerxès et de Cyrus) l'Égypte s'était révoltée contre les Perses, sous un prince indigène nommé Amyrtæos. Les chefs grecs qui accompagnèrent Cyrus dans son expédition contre son frère savaient bien que cette révolte avait fort irrité les Perses; de sorte que Klearchos, dans la conversation qui

(1) Thucydide, I, 144. Νῦν δὲ τούτοις (aux ambassadeurs lacédæmoniens) ἀποκρινάμενοι ἀποπέμψωμεν... τὰς δὲ πόλεις ὅτι αὐτονόμους ἀφήσομεν, εἰ καὶ αὐτονόμους ἔχοντες ἐσπεισάμεθα, καὶ ὅταν κἀκεῖνοι ταῖς αὑτῶν ἀποδῶσι πόλεσι μὴ σφίσι τοῖς Λακεδαιμονίοις ἐπιτηδείως αὐτονομεῖσθαι, ἀλλὰ αὐτοῖς ἑκάστοις, ὡς βούλονται.

(2) Xénoph. Hellen. V, 1, 36. Οὗπερ πάλαι ἐπεθύμουν.

fut tenue après la mort de Cyrus au sujet d'un accommodement avec Artaxerxès, donna à entendre que les Dix Mille pourraient l'aider d'une manière efficace à reconquérir l'Égypte (1). Ce ne furent pas seulement ces Grecs que la mort de Cyrus exposa à un danger, mais encore les divers Persans et autres sujets qui lui avaient prêté assistance; tous firent leur soumission et essayèrent d'apaiser Artaxerxès, excepté Tamos, qui avait commandé la flotte de Cyrus sur les côtes et de l'Iônia et de la Kilikia. Tamos fut si alarmé quand Tissaphernês vint à la côte avec un pouvoir absolu, qu'il s'enfuit en Égypte avec sa flotte et ses trésors, pour chercher une protection auprès du roi Psammétichus, auquel il avait rendu un important service. Toutefois ce prince perfide, voyant entre ses mains un dépôt si précieux, oublia tout dans son désir avide de se l'approprier, et mit à mort Tamos avec tous ses enfants (2). Vers 395 avant J.-C. nous trouvons Nepherens roi d'Égypte qui prête son aide à la flotte lacédæmonienne contre Artaxerxès (3). Deux ans plus tard (392-390 av. J.-C.), pendant les années qui suivent immédiatement la victoire de Knidos, et le voyage de Pharnabazos au delà de la mer Ægée vers le Péloponèse, — nous entendons parler de ce satrape faisant avec Abrokomas et Tithraustês d'énergiques mais inutiles efforts pour reconquérir l'Égypte (4). Après avoir ainsi

(1) Xénoph. Anab. II, 5, 13.

Il paraîtrait que la révolte de l'Égypte contre la Perse devrait se placer entre 414-411 avant J.-C.; mais ce point est obscur. V. Boeckh, Manetho and die Hundsternperiode, p. 358, 363, Berlin 1845, et Ley, Fata et Conditio Ægypti sub Imperio Persarum, p. 55.

M. Rehdantz, Vitæ Iphicratis, Timothei et Chabriæ, p. 240, place la révolte un peu plus tôt, vers 414 avant J.-C.; et M. Fynes Clinton (Fast. Hellen. Append., ch. 18, p. 317) appuie la même date.

Ley présume (dans sa dissertation citée plus haut, p. 20) que ce Psammétichus est la même personne qu'Amyrtæos le Saïte dans la liste de Manéthon, sous un nom différent. Toutefois il est également possible qu'il ait été roi d'une autre partie de l'Égypte, dans le même temps qu'Amyrtæos.

(2) Diodore, XIV, 35.

(3) Diodore, XIV, 79.

(4) C'est la chronologie donnée par M. Rehdantz (Vitæ Iphikratis, Chabriæ et Timothei, Epimetr. II, p. 241, 242) sur des raisons très-probables, principalement d'après Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 161, 162.

repoussé les Perses, le roi égyptien Akoris est trouvé entre 390-380 avant J.-C. (1), secourant Evagoras de Kypros contre le même ennemi. Mais en dépit de nouveaux efforts que fit plus tard Artaxerxès pour reconquérir l'Égypte, les rois indigènes de ce pays conservèrent leur indépendance pendant environ soixante ans en tout, jusqu'au règne de son successeur Ochus.

Mais ce fut un ennemi grec, — inférieur en moyens, cependant très-supérieur en qualités, à chacun de ces Égyptiens — qui occupa particulièrement l'attention des Perses immédiatement après la paix d'Antalkidas : Evagoras, despote de Salamis dans l'île de Kypros. Relativement à ce prince, nous possédons un discours de l'éloge le plus animé et le plus surabondant, composé après sa mort pour la satisfaction (et probablement payé avec l'argent) de son fils et successeur Nikoklês par Isokrate leur contemporain. En faisant la part que nous devons à l'exagération et à la partialité, même les traits du tableau qui méritent confiance sont assez intéressants.

Evagoras appartenait à une souche ou gens salaminienne appelée les Teukridæ, qui comptait parmi ses ancêtres ces magnifiques noms légendaires de Teukros, de Telamôn et d'Eakos, remontant, par eux, au divin nom de Zeus. On croyait que l'archer Teukros, après être revenu du siége de Troie à (l'athénienne) Salamis, avait émigré, sur un ordre rigoureux de son père Telamôn, et fondé la cité de ce nom sur la côte orientale de Kypros (2). Dans cette île, comme en Sicile, les éléments grecs et phéniciens se trouvaient en contact étroit, bien que dans des proportions très-différentes. Des neuf ou dix communautés municipales séparées, qui se

(1) Diodore, XV, 2, 3.

(2) Isokrate, Or. III (Nikokl.), s. 50 ; Or. IX (Evagoras), s. 21 ; Pausanias, II, 29, 4 ; Diodore, XIV, 98.

L'historien Théopompe, en commençant l'histoire d'Evagoras, semble avoir rapporté maints contes légendaires relatifs aux Gentes grecques de Kypros, et avoir représenté Agamemnôn lui-même comme y émigrant finalement (Théopompe, Frag. 111, éd. Wichers et éd. Didot ap. Photium).

On montrait la tombe de l'archer Teukros à Salamis de Kypros. V. l'Epigramme d'Aristote, Anthelog. I, 8, 112.

partageaient toute la côte de la mer, les villes inférieures dépendant toutes des unes ou des autres, sept passent pour helléniques, les deux plus considérables étant Salamis et Soli; trois pour phéniciennes, Paphos, Amathonte et Kition. Toutefois il y avait probablement dans chacune d'elles un mélange de population grecque et phénicienne, dans des proportions différentes (1). Chacune était gouvernée par son prince ou despote séparé, Grec ou Phénicien. Les immigrations grecques (bien que l'on ne puisse assigner exactement leur époque) paraissent avoir été postérieures en date aux phéniciennes. Au moment de la révolte ionienne (496 av. J.-C.), la prépondérance était du côté de l'hellénisme; cependant avec un mélange considérable de coutumes orientales. Toutefois l'hellénisme fut grandement écrasé par les Perses qui vainquirent de nouveau les rebelles, grâce à l'aide des Phéniciens (2) du continent situé en face de l'île. Et bien que sans doute les victoires de Kimôn et des Athéniens (470-450 av. J.-C.) le fissent revivre partiellement,

(1) Movers, dans ses très-savantes recherches relatives aux Phéniciens (vol. III, ch. 5, p. 203-221 *seq.*), essaye d'établir l'existence d'une ancienne population de Kypros, les Kitiens, jadis étendue sur l'île, et dont la ville appelée Kition était tout ce qui restait. Il suppose que c'était une portion de la population chananéenne, antérieure à l'occupation juive de la Palestine. Il considère les colonies phéniciennes de Kypros comme étant de date plus récente, surajoutées à ces indigènes et les accablant. Il suppose que la population kitikienne fut aussi dans les temps anciens chananéenne. Engel (Kypros, vol. I, p. 166) incline à admettre la même hypothèse comme extrêmement probable.

Le sixième siècle avant J.-C. (à partir de 600 en descendant) paraît avoir été très-défavorable aux Phéniciens, en amenant à Tyr des maux cruels de la part des Chaldæens, comme il amena la captivité aux Juifs. Pendant la même période, le commerce grec avec l'Égypte prit une grande extension, surtout grâce au règne du philhellène Amasis, qui acquit la possession de Kypros. Une grande partie de l'immigration grecque en Kypros s'effectua probablement à cette époque. Nous connaissons un corps de colons appelé à Soli par Philokypros, avec l'assistance de l'Athénien Solôn (Movers, p. 244 *seq.*).

(2) Hérodote, V, 109.

Cf. la description que fait Hérodote du costume et des armes des Kypriotes dans l'armement de Xerxès — à moitié orientaux (VII, 90). Les Salaminiens se servaient de chars de guerre dans une bataille (V, 113), comme le faisaient les Carthaginois, avant qu'ils eussent appris l'art de dresser des éléphants (Diodore, XVI, 80; Plutarque, Timoléon, c. 27).

cependant Periklès, quand il fit la paix avec les Perses, avait prudemment abandonné Kypros aussi bien que l'Égypte (1); de sorte que l'élément grec dans la première, recevant peu d'encouragement étranger, devint de plus en plus subordonné au phénicien.

Ce fut à peu près vers ce temps que les princes régnants de Salamis, qui, à l'époque de la révolte ionienne, avaient été des Grecs de la Gens Teukride (2), furent supplantés et détrônés par un exilé phénicien qui gagna leur confiance et se fit despote à leur place (3). Afin d'assurer son autorité, cet usurpateur fit tout ce qui était en son pouvoir pour multiplier et fortifier la population phénicienne, aussi bien que pour décourager et dégrader l'hellénique. La même politique fut non-seulement continuée par son successeur à Salamis, mais elle semble aussi avoir été imitée dans plusieurs des autres villes, au point que, pendant la plus grande partie de la guerre du Péloponèse, Kypros perdit sensiblement son caractère hellénique. Les Grecs de l'île furent cruellement opprimés; de nouveaux visiteurs et marchands grecs furent tenus à distance par le traitement le plus rebutant, aussi bien que par des menaces de ces cruelles mutilations corporelles qui étaient ordinairement employées comme peines par les Orientaux, tandis que les arts, l'éducation, la musique, la poésie et l'intelligence des Grecs déclinèrent rapidement (4).

(1) V, tome VII, ch. 6, p. 318 de cette Histoire.

(2) Toutefois l'un de ces princes est mentionné comme portant le nom phénicien de Siromos (Hérodote, V, 104).

(3) Nous pouvons conclure ce fait en rapprochant Hérodote, IV, 162; V, 104-114, d'Isokrate, Or. IX (Evagoras), s. 22.

(4) Isokrate, Or. IX (Evag.), s. 23, 55, 58.

Παραλαβὼν γὰρ (Evagoras) τὴν πόλιν ἐκβεβαρβαρωμένην, καὶ διὰ τὴν τῶν Φοινίκων ἀρχὴν οὔτε τοὺς Ἕλληνας προσδεχομένην, οὔτε τέχνας ἐπισταμένην, οὔτ' ἐμπορίῳ χρωμένην, οὔτε λιμένα κεκτημένην, etc.

Πρὶν μὲν γὰρ λαβεῖν Εὐαγόραν τὴν ἀρχὴν, οὕτως ἀπροσοίστως καὶ χαλεπῶς εἶχον, ὥστε καὶ τῶν ἀρχόντων τούτους ἐνόμιζον εἶναι βελτίστους οἵ τινες ὠμότατα πρὸς τοὺς Ἕλληνας διακείμενοι τυγχάνοιεν, etc.

Ce dernier passage reçoit un grand jour du discours de Lysias contre Andocide, dans lequel il fait allusion à la visite de ce dernier à Kypros : — Μετὰ δὲ ταυτα ἔπλευσεν ὡς τῶν Κιτιέων βασιλέα, καὶ προδιδοὺς ληφθεὶς ὑπ' αὐτοῦ ἐδέθη, καὶ οὐ μόνον τὸν θάνατον ἐφο-

Nonobstant ces fâcheuses circonstances, dans lesquelles se passa la jeunesse du Teukride Evagoras à Salamis, il manifesta de bonne heure une énergie de corps et d'esprit, et un talent de gagner la popularité tels qu'il devint immédiatement un homme marquant et parmi les Grecs et parmi les Phéniciens (411-410 av. J.-C.). Ce fut vers ce temps que le despote phénicien fut tué, victime d'une conspiration formée par un Kitien ou un Tyrien nommé Abdêmon, qui s'empara de son sceptre (1). L'usurpateur, se défiant de sa position et désireux de mettre la main sur toutes les personnes distinguées qui pourraient lui nuire, essaya de s'emparer d'Evagoras, mais celui-ci s'échappa et passa à Soli en Kilikia. Bien qu'il fût ainsi, selon toute apparence, un exilé dénué d'appui, il trouva moyen de frapper un coup décisif, tandis que la nouvelle usurpation, souillée par ses violences et sa rapacité du début, était entourée d'hommes hostiles, incertains ou neutres, sans s'être fait encore une position solide. Il vint de Soli en Kilikia, avec une bande peu nombreuse, mais déterminée, de cinquante partisans environ, — obtint d'être admis secrètement par une poterne de Salamis, — et il attaqua Abdêmon de nuit dans son palais. Malgré un nombre très-supérieur de gardes, cette entreprise fut conduite avec une audace et un jugement si extraordinaires, qu'Abdêmon périt, et qu'Evagoras devint despote à sa place (2).

δεῖνα, ἀλλὰ τὰ καθ' ἡμέραν αἰκίσματα, οἰόμενος τὰ ἀκρωτήρια ζῶντος ἀποτμηθήσεσθαι (s. 26).

Engel (Kypros, vol. 1, p. 286) attaque l'exactitude générale de ce récit d'Isokrate. Il ne produit pas à l'appui de cette contradiction des raisons suffisantes, et je n'en vois moi-même aucune.

Non-seulement Konôn, mais encore son ami Nikophemos, avait une femme et une famille à Kypros, outre une autre famille à Athènes (Lysias, De Bonis Aristophanis, Orat. XIX, s. 38).

(1) Théopompe (Fr. 111) appelle Abdêmon un Kitien; Diodore (XIV, 98) l'appelle un Tyrien. Movers (p. 206) pense qu'ils ont raison tous deux, et que c'était un Kitien vivant à Tyr qui avait émigré de Salamis pendant la prépondérance athénienne dans cette ville. Il y avait des Kitiens non natifs de la ville de Kition, mais appartenant à l'ancienne population de l'île, qui vivaient dans les diverses villes de Kypros, et il y avait aussi des Kitiens mentionnés comme résidant à Sidon (Diogène Laërce, Vit. Zénon, s. 6).

(2) Isokrate, Or. IX (Evagoras), s. 29-35, et Or. III (Nikokl.), s. 33;

L'éclat de cet exploit fut tout à fait suffisant pour asseoir Evagoras sur le trône sans opposition, au milieu d'une population accoutumée toujours à être gouvernée par des princes ; tandis que, parmi les Grecs salaminiens, il fut rendu encore plus cher par son origine teukride (1). Sa conduite justifia pleinement les espérances qu'on avait conçues. Non-seulement il s'abstint d'effusion de sang, ou de spoliation, ou de violence en vue de satisfaire un désir personnel, abstentions assez remarquables dans un despote grec pour marquer son règne avec des lettres d'or, et d'autant plus remarquables dans Evagoras, qu'il avait le tempérament sensible d'un Grec, bien que sa grande force d'esprit le tint toujours sous un sévère contrôle (2). Mais il fut également attentif à rechercher le crime, et strict à le punir, sans toutefois ces démonstrations de châtiment cruel par lesquelles un prince oriental déployait son énergie (3). Son gouvernement fut en même temps extrêmement populaire et conciliant, aussi bien envers la multitude qu'à l'égard des individus. Infatigable dans sa surveillance personnelle, il examinait tout par lui-même, formait sa propre ligne de politique, et veillait à son exécution (4). Il était le premier

---

Théop. Fragm. 111, éd. Wichers et éd. Didot; Diodore, XIV, 98.

Les deux derniers mentionnent le nom, Audymon ou Abdêmon, qu'Isokrate ne spécifie pas.

(1) Isokrate, Orat. III (Nikoklês), s. 33.

(2) Isokrate, Or. IX, s. 53. Ἡγούμενος τῶν ἡδονῶν, ἀλλ' οὐκ ἀγόμενος ὑπ' αὐτῶν, etc.

(3) Isokrate, Or. IX, 51. Οὐδένα μὲν ἀδικῶν, τοὺς δὲ χρηστοὺς τιμῶν, καὶ σφόδρα μὲν ἁπάντων ἄρχων, νομίμως δὲ τοὺς ἐξαμαρτάνοντας κολάζων (s. 58) — ὃς οὐ μόνον τὴν ἑαυτοῦ πόλιν πλείονος ἀξίαν ἐποίησεν, ἀλλὰ καὶ τὸν τόπον ὅλον, τὸν περιέχοντα τὴν νῆσον, ἐπὶ πρᾳότητα καὶ μετριότητα προήγαγεν, etc. : cf. s. 81.

Ces épithètes, châtiment *légal*, *doux* traitement, etc., ne peuvent entièrement se comprendre qu'en opposition avec les mutilations auxquelles Lysias fait allusion dans le passage cité dans une note qui précède, aussi bien qu'avec des mutilations exactement semblables, mentionnées par Xénophon comme infligées systématiquement à des coupables par Cyrus le jeune (Xénoph. Anab. I, 9, 13). Οὐδεὶς γὰρ ἡμῶν (dit Isokrate au sujet des Perses) οὕτως αἰκίζεται τοὺς οἰκέτας, ὡς ἐκεῖνοι τοὺς ἐλευθέρους κολάζουσιν. — Or. IV (Paneg.), 142.

(4) Isokrate, Or. IX (Evag.), s. 50-56. Le langage du panégyriste, bien qu'exagéré, doit sans doute être fondé en vérité, comme le montre le résultat.

dans tous les efforts et dans tous les dangers. En maintenant une sécurité absolue, il doubla graduellement la fortune, le commerce, l'industrie et les forces militaires de la cité, tandis que sa popularité et sa renommée allèrent en augmentant.

Avant tout, son premier désir fut de renouveler, tant à Salamis que dans l'île de Kypros, cet hellénisme que les despotes phéniciens des cinquante dernières années avaient tant fait pour anéantir ou corrompre. Pour être aidé dans ce projet, il semble avoir tourné ses pensées vers Athènes, cité à laquelle il se rattachait, comme Teukride, par des sympathies légendaires et de famille, — et qui ne faisait précisément alors que de cesser d'être la grande puissance navale de la mer Ægée. Car, bien que nous ne puissions établir exactement la date à laquelle Evagoras commença à régner, nous pouvons conclure que ce fut vers 411 ou 410 avant J.-C. Ce semble avoir été peu après cette époque qu'il fut visité par Andokidès l'Athénien (1); en outre, il a dû être un prince non-seulement établi, mais puissant, quand il osa accueillir Konôn en 405 avant J.-C., après la bataille d'Ægospotami. Il appela à Salamis de nouveaux immigrants d'Attique et d'autres parties de la Grèce, comme le prince Philokypros de Soli l'avait fait sous les auspices de Solôn (2) un siècle et demi auparavant. Il s'appliqua spécialement à faire revivre et à améliorer les lettres, les arts, l'enseignement, la musique et les tendances intellectuelles grecs. Ses encouragements furent si heureusement donnés, qu'en peu d'années, sans contrainte ni violence, la face de Salamis fut changée. La douceur et la sociabilité, les manières et les occupations de l'hellénisme y redevinrent prédominantes, et l'exemple eut une grande influence sur toutes les autres villes de l'île.

Si Evagoras s'était élevé quelques années plus tôt, il eût pu se faire qu'Athènes eût profité de cette ouverture pour tourner son ambition vers l'est, de préférence à cette dé-

(1) Lysias cont. Andokid. s. 28.

(2) Plutarque, Solôn, c. 26.

sastreuse inspiration qui la conduisit à l'ouest, vers la Sicile. Mais venant comme il le fit à ce dernier moment où elle était serrée de près et forcée de soutenir même une guerre défensive, il gagna plutôt à sa faiblesse qu'à sa force. Pendant ces dernières années de la guerre, où l'empire athénien était partiellement détruit, et où la mer Ægée, au lieu de la tranquillité dont elle avait joui pendant cinquante années sous le pouvoir d'Athènes, devint un théâtre de lutte entre deux flottes rivales levant de l'argent, — maints colons athéniens, qui avaient acquis du bien dans les îles, en Chersonèse ou ailleurs, sous sa garantie, se trouvèrent privés de sécurité de toutes manières, et furent tentés de changer de demeures. Enfin, par la défaite d'Ægospotami (405 av. J.-C.), tous ceux des colons qui restaient alors furent chassés et obligés de chercher asile soit à Athènes (en ce moment l'endroit le moins attrayant de la Grèce), soit dans quelque autre localité. Pour ces personnes, non moins que pour l'amiral athénien Konôn avec son petit reste de trirèmes athéniennes sauvées de la grande défaite, les invitations proclamées d'Evagoras présentaient un port de refuge qui ne pouvait se trouver nulle part ailleurs. Aussi apprenons-nous que de nombreux colons de la meilleure condition, de différentes parties de la Grèce, affluèrent à Salamis (1). Bien des femmes athéniennes, pendant les années d'abandon et de souffrances qui précédèrent et qui suivirent la bataille d'Ægospotami, furent heureuses d'émigrer et de trouver des maris dans cette cité (2); tandis

(1) Isokrate, Or. IX (Evag.), s. 59-61 ; cf. Lysias, Or. XIX (De Aristoph. Bonis), s. 38-46, et Diodore, XIV, 98.

(2) Isokrate, *l. c.* Παιδοποιεῖσθαι δὲ τοὺς πλείστους αὐτῶν γυναῖκας λαμβάνοντας παρ' ἡμῶν, etc.

Au sujet de l'extrême détresse des femmes athéniennes pendant ces temps d'épreuves, consulter ce que dit Xénophôn, Memorab. II, 7, 2-4.

L'Athénien Andokidês est accusé d'avoir emmené une jeune femme d'une famille de citoyens, — sa propre cousine et fille d'un Athénien nommé Aristeidês, — à Kypros, et là de l'avoir vendue au despote de Kition pour une cargaison de froment. Mais étant menacé d'être poursuivi pour cet acte devant le dikastêrion athénien, il l'enleva de nouveau et la ramena à Athènes : toutefois le prince découvrit la chose et le punit d'un emprisonnement auquel il eut l'heureuse fortune de se soustraire (Plutarque,

que, d'une extrémité à l'autre du cercle étendu de l'empire lacédæmonien, les nombreuses victimes exilées par les harmostes et les dékarchies n'eurent pas d'autre retraite en général aussi sûre et aussi tentante. La vaste plaine de Salamis fournit des terres à un grand nombre de colons. A quelles conditions, il est vrai, furent-ils admis, c'est ce que nous ignorons, mais la conduite d'Evagoras comme gouvernant causa une satisfaction universelle.

Pendant les premières années de son règne, Evagoras paya sans doute son tribut régulièrement, et ne fit aucune démarche qui pût offenser le roi de Perse. Mais à mesure que sa puissance grandissait, son ambition grandissait également. Nous le trouvons, vers l'année 390 avant J.-C., engagé dans une lutte non-seulement avec le roi de Perse, mais encore avec Amathonte et Kition dans son île, et avec les grandes cités phéniciennes sur le continent. Par quelles démarches, ou à quel moment précis cette guerre commença-t-elle, c'est ce que nous ne pouvons déterminer. A l'époque de la bataille de Knidos (394 av. J.-C.), non-seulement Evagoras payait son tribut, mais il servit surtout d'instrument pour obtenir que la flotte persane placée sous les ordres de Konôn agît contre les Lacédæmoniens, lui-même servant à bord (1). Dans le fait (si nous pouvons croire Isokrate) ce fut à l'énergie, à l'habileté et au talent extraordinaires qu'il déploya en cette occasion au service d'Artaxerxès lui-même, que l'on doit attribuer la jalousie et la crainte que ce prince conçut de lui. Sans aucune provoca-

---

Vit. X Orator. p. 834; Photius, Cod. 261; Tzetzes, Chiliad. VI, 367).

Quelle peut être la mesure de vérité dans cette accusation, c'est ce que nous n'avons pas le moyen de déterminer. Mais elle explique la manière dont les jeunes filles athéniennes qui n'avaient pas de dot dans leur patrie étaient pourvues ailleurs par leurs parents. Probablement Andokidês emmena cette jeune femme en s'engageant à trouver pour elle un mari grec à Kypros. Au lieu de le faire, il la vendit à son profit pour le harem du prince, ou du moins il est accusé de l'avoir vendue ainsi.

(1) C'est ce que montre clairement même le maigre résumé de Ktêsias donné par Photius (Ktesiæ Persica, c. 63, p. 80, éd. Baehr).

Ktêsias et Théopompe (Fr. III, éd. Wichers et éd. Didot) racontaient les causes qui amenèrent la lutte entre le roi de Perse et Evagoras.

tion, et au moment même où il profitait des services empressés d'Evagoras, le Grand Roi commença perfidement à manœuvrer contre lui et le força de faire la guerre pour sa défense personnelle (1). Evagoras accepta le défi, malgré la différence de force, avec tant de courage et d'énergie qu'il obtint d'abord des succès marqués. Secondé par son fils Pnytagoras, non-seulement il vainquit et humilia Amathonte, Kition et Soli, — villes qui, sous le prince Agyris, étaient attachées à Artaxerxès, — mais encore il équipa une flotte considérable, et attaqua les Phéniciens sur le continent avec tant de vigueur qu'il prit même la grande cité de Tyr; de plus, il décida quelques-unes des villes kilikiennes à se déclarer contre les Perses (2). Il reçut une aide puissante d'Akoris, le roi d'Égypte indigène et indépendant, aussi bien que de Chabrias et de l'armée envoyée par les Athéniens (3). Commençant apparemment vers 390 avant J.-C., la guerre contre Evagoras dura un peu plus de dix ans, et coûta aux Perses de grands efforts et des dépenses immenses. Deux fois Athènes envoya une escadre à son aide, par reconnaissance pour la longue protection qu'il avait accordée à Konôn et pour les efforts énergiques qu'il avait faits avant et pendant la bataille de Knidos, — bien que, par là, elle courut le danger de s'attirer l'inimitié des Perses.

Le satrape Tiribazos vit que, tant qu'il avait sur les bras une guerre en Grèce, il lui était impossible de concentrer ses forces contre le prince de Salamis et les Égyptiens. De là, en partie, l'effort extraordinaire fait par les Perses pour dicter, conjointement avec Sparte, la paix d'Antalkidas, et pour réunir une flotte en Iônia capable d'effrayer Athènes

(1) Isokrate, Or. IX (Evag.), s. 71, 73, 74. Πρὸς δὲ τοῦτον (Evagoras) οὕτως ἐκ πολλοῦ περιδεῶς ἔσχε (Artaxerxès) ὥστε μεταξὺ πάσχων εὖ, πολεμεῖν πρὸς αὐτὸν ἐπεχείρησε, δίκαια μὲν οὐ ποιῶν, etc. — ἐπειδὴ ἠναγκάσθη πολεμεῖν (i. e. Evagoras).

(2) Isokrate, Or. IX (Evag.), s. 75, 76; Diodore, XIV, 98; Ephore, fragm. 134, éd. Didot.

(3) Cornélius Népos, Chabrias, c. 2; Démosthène, cont. Leptin. p. 479, s. 84.

et Thèbes, et de les contraindre à se soumettre. Une des conditions de cette paix fut qu'on abandonnerait Evagoras (1); l'île entière de Kypros étant reconnue comme appartenant au roi de Perse. Bien que privé du secours d'Athènes, et réduit à n'avoir d'autre secours grec que les mercenaires qu'il pouvait payer, Evagoras fut encore assisté par Akoris d'Égypte, et même par Hekatomnos, prince de Karia, au moyen d'un présent secret d'argent (2). Mais la paix d'Antalkidas étant actuellement exécutée en Asie, les satrapes persans étaient complétement maîtres des cités grecques sur la côte asiatique, et pouvaient amener en Kilikia et à Kypros non-seulement leur propre flotte d'Iônia, mais encore des contingents additionnels de ces mêmes cités grecques. Une portion considérable des forces persanes agissant contre Kypros était ainsi grecque, bien que vraisemblablement elle agît par contrainte, n'étant ni bien payée ni bien traitée (3), et conséquemment assez peu efficace.

Les satrapes Tiribazos et Orontès commandaient les forces de terre, dont une partie considérable fut transportée à Kypros : l'amiral Gaos était à la tête de la flotte, qui se porta à Kition, au sud de l'île. Ce fut là qu'Evagoras, qui avait antérieurement gagné une bataille sur terre, les attaqua. Par des efforts extraordinaires, il avait réuni une flotte de 200 trirèmes, presque égale en nombre à celle de l'ennemi; mais après une lutte acharnée, dans laquelle il parut d'abord près d'être victorieux, il essuya une défaite

(1) Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 162. Εὐαγόραν — ὃς ἐν ταῖς συνθήκαις ἔκδοτός ἐστιν, etc.

Toutefois nous devons faire observer que Kypros avait été assurée au roi de Perse, même par la première paix, si glorieuse pour Athènes, conclue par Periklès vers 449 avant J.-C., et appelée la paix de Kallias. Il n'y eut donc ni demande nouvelle de la part d'Artaxerxès, ni concession nouvelle de la part des Grecs à la paix d'Antalkidas.

(2) Diodore, XV, 2.

Il paraît qu'Artaxerxès avait beaucoup compté sur l'aide d'Hekatomnos pour vaincre Evagoras (Diodore, XIV, 98).

Vers 380 avant J.-C., Isokrate regarde Hekatomnos comme n'étant dépendant de la Perse que de nom, et comme prêt à se révolter ouvertement à la première occasion (Isokrate, Or. IV (Paneg.), s. 189).

(3) Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 153, 154, 179.

navale complète qui le mit hors d'état de tenir la mer et permit aux Perses de bloquer Salamis aussi bien par mer que par terre (1). Toutefois, bien que réduit ainsi à sa seule cité, Evagoras se défendit avec une résolution inébranlable, soutenu encore par l'aide d'Akoris d'Égypte; tandis que Tyr et plusieurs villes de Kilikia persévéraient dans leur révolte contre Artaxerxès; de sorte que les efforts des Perses furent divisés, et que la guerre ne fut terminée que dix ans après qu'elle avait commencé (2). Elle leur coûta en tout (si nous pouvons croire Isokrate) (3) 15,000 talents en argent, et des pertes si cruelles en hommes que Tiribazos accéda aux propositions de paix d'Evagoras, consentant à le laisser en pleine possession de Salamis, à condition de payer un tribut stipulé, « comme esclave de son maître. » Le satrape exigeait que ces derniers mots fussent insérés littéralement dans la convention; mais Evagoras refusa son consentement d'une manière péremptoire, et demanda que

(1) Diodore, XV, 4.

(2) Cf. Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 187, 188, — avec Isokrate, Or. IX (Evag.), s. 77.

La guerre n'était pas terminée — et Tyr, aussi bien qu'une grande partie de la Kilikia, était encore en révolte — quand Isokrate publia le Panégyrique. A cette époque, Evagoras avait soutenu la lutte six ans, en comptant soit de la paix d'Antalkidas (387 av. J.-C.), soit de sa défaite navale une année ou deux plus tard; car Isokrate ne dit pas bien clairement de quel point il fait commencer les six années.

Nous savons que la guerre entre le roi de Perse et Evagoras avait commencé déjà en 390 avant J.-C., année dans laquelle une flotte athénienne fut envoyée pour aider ce dernier (Xénoph. Hellen. IV, 8, 24). Isokrate et Diodore disent tous deux qu'elle dura dix ans; et j'en place conséquemment la fin en 380 ou en 379 avant J.-C., peu après la date du Panégyrique d'Isokrate. Je diffère sur ce point de M. Clinton (V. Fasti Hellenici, ad annos 387-376 av. J.-C., et son Appendice, n° 12, — où le point est discuté). Il suppose que la guerre commença après la paix d'Antalkidas, et qu'elle finit en 376 avant J.-C. Je suis d'accord avec lui en faisant peu de cas de Diodore, mais il me semble en cette occasion contredire l'autorité de Xénophon — ou du moins échapper seulement à la nécessité de le contredire en ayant recours à une hypothèse peu naturelle, et en représentant les deux expéditions athéniennes envoyées à Kypros pour secourir Evagoras, d'abord en 390 avant J.-C., puis en 388 avant J.-C., comme se rapportant à des « *mesures hostiles avant que la guerre commençât*, » p. 280. Quant à moi, je crois plus naturel et plus raisonnable de les comprendre comme faisant partie de la guerre.

(3) Isokrate, Or. IX, s. 73-76.

le tribut fût reconnu comme payé par « un roi à un autre roi. » Plutôt que de concéder ce point d'honneur, il alla même jusqu'à rompre la négociation, et résolut de se défendre de nouveau jusqu'à la dernière extrémité. Il fut délivré, après que le siége eut été prolongé encore quelque temps, par une dispute qui éclata entre les deux commandants de l'armée persane. Orontès, accusant Tiribazos de projets de trahison et de rébellion contre le roi, conjointement avec Sparte, fit qu'on le rappela comme prisonnier à Suse, et il devint ainsi seul commandant. Mais comme l'armée de siége était déjà fatiguée de la résistance obstinée de Salamis, il consentit à accorder la capitulation, ne stipulant que pour le tribut, et remplaçant la phrase blessante qu'imposait Tiribazos par l'amendement dans l'autre sens (1).

Ce fut ainsi qu'Evagoras fut délivré des ennemis qui l'assiégeaient et qu'il continua, le reste de sa vie, d'être prince tributaire de Salamis sous les Perses. Il ne fut plus engagé dans aucune guerre, et sa popularité générale parmi les Salaminiens ne fut pas diminuée par les misères qu'ils avaient endurées avec lui (2) (vers 380-379 av. J.-C.). Sa prudence calma l'antipathie invétérée du Grand Roi, qui aurait été content de trouver un prétexte pour rompre le traité. Ses enfants étaient nombreux et vivaient en harmonie aussi bien avec lui que les uns avec les autres. Isokrate mentionne spécialement ce fait, qui formait un contraste marqué avec les relations de famille de la plupart des despotes grecs, souillées habituellement par des jalousies, des antipathies,

(1) Diodore, XV, 8, 9.

Cette remarquable anecdote, de susceptibilité d'honneur grec de la part d'Evagoras, n'est nullement improbable, et il semble qu'on peut l'admettre sans danger sur l'autorité de Diodore. Néanmoins elle forme un morceau si précieux pour un panégyrique tel que celui d'Isokrate, que l'on ne peut s'empêcher de croire qu'il l'aurait insérée si elle était venue à sa connaissance. Son silence cause une grande surprise, non sans éveiller quelque soupçon quant à la vérité de l'histoire.

(2) Isokrate, Or. III (Nikoklês), s. 40, — passage qui doit être plus vrai d'Evagoras que de Nikoklês.

des luttes, souvent par une effusion réelle de sang (1). Mais il omet de mentionner l'incident cause de la mort d'Evagoras, incident qui ne s'accorde pas avec cette bonne fortune surhumaine et cette faveur des dieux qui, comme le Panégyrique s'en fait gloire, avait été accordée au héros pendant toute sa vie (2). Ce fut vraisemblablement peu de temps après la paix qu'un Salaminien nommé Nikokreôn ourdit une conspiration contre sa vie et son empire ; mais il fut découvert par un hasard singulier avant le moment de l'exécution et forcé de chercher son salut dans la fuite. Il laissa derrière lui, dans son harem, une fille toute jeune, confiée aux soins d'un eunuque (un Grec né en Elis) nommé Thrasydæos, qui, s'intéressant à la cause de son maître et plein du désir de le venger, fit connaître la beauté de la jeune fille, tant à Evagoras lui-même qu'à Pnytagoras, le plus distingué de ses fils, qui avait pris part à la vaillante défense de Salamis contre les Perses. Tous deux furent tentés, à l'insu l'un de l'autre, de prendre un rendez-vous secret pour être conduits dans sa chambre par l'eunuque, qui les y assassina tous deux de sa main (3).

(1) Isokrate, Or. IX, s. 88. Cf. son Discours VIII (De Pace), s. 138.

(2) Isokrate, *ib.*, s. 85. Εὐτυχέστερον καὶ θεοφιλέστερον, etc.

(3) Je donne cet incident, en général, comme il est raconté dans le fragment de Théopompe, conservé comme une portion du résumé de cet auteur par Photius (Théopompe, Fragm. 111, éd. Wichers et éd. Didot).

Aristote (Polit. V, 8. 10) et Diodore (XV, 47) font tous deux allusion à l'assassinat d'Evagoras par l'eunuque ; mais ces deux auteurs conçoivent l'histoire autrement que Théopompe. Ainsi Diodore dit : — Nikoklês l'eunuque assassina Evagoras et devint « despote de Salamis. » Ceci semble être une confusion de Nikoklês avec Nikokreôn. Nikoklês était fils d'Evagoras, et la manière dont Isokrate lui parle est la preuve la plus sûre qu'il ne trempa point dans la mort de son père.

Les mots d'Aristote sont : — Ἡ (ἐπίθεσις) τοῦ εὐνούχου Εὐαγόρᾳ τῷ Κυπρίῳ· διὰ γὰρ τὸ τὴν γυναῖκα παρελέσθαι τὸν υἱὸν αὐτοῦ ἀπέκτεινεν ὡς ὑβρισμένος. Le passage dans son sens littéral est si embarrassant que M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans la note jointe à sa traduction, croit que ὁ εὐνοῦχος est un surnom ou « *sobriquet* » donné au conspirateur, dont le nom réel était Nikoklês. Mais cette supposition est, à mon sens, contredite par le fait que Théopompe dit également, mais en employant une autre expression, que l'assassin était un eunuque — Θρασυδαίου τοῦ ἡμιάρρενος, ὃς ἦν Ἠλεῖος τὸ γένος, etc.

Il est évident qu'Aristote avait en-

Ainsi périt un Grec doué d'une force et d'une intelligence supérieures, exempt à un degré remarquable des vices ordinaires chez les despotes grecs, et formant un contraste marqué sous ce rapport avec son contemporain Denys, dont l'énergie militaire est si profondément souillée par le crime et la violence. Nikoklès, fils d'Evagoras, régna à Salamis après lui, et montra beaucoup d'estime, accompagnée de généreux présents, à l'Athénien Isokrate, qui le complimenta comme un prince pacifique et bien disposé, attaché aux occupations et aux arts grecs, adonné par une étude personnelle à la philosophie grecque, et surtout copiant son père dans cette conduite juste et cette absence de tort à l'égard des personnes ou des biens, manière d'agir qui avait tant contribué au bien-être ainsi qu'à la prospérité de la cité (1).

Nous retournons maintenant de l'épisode relatif à Evagoras, — épisode intéressant non moins par les éminentes qualités de ce prince que par la lueur d'hellénisme en lutte avec l'élément phénicien dans l'île de Kypros, — aux conséquences générales de la paix d'Antalkidas dans la Grèce centrale (387-385 av. J.-C.). Pour la première fois depuis la bataille de Mykale, en 479 avant J.-C., les Perses furent alors réellement maîtres de tous les Grecs sur la côte asiatique. Les satrapes ne perdirent pas de temps pour assurer leur domination. Dans toutes les villes qu'ils suspectaient, ils bâtirent des citadelles et établirent des garnisons permanentes. Dans quelques cas, ils poussèrent si loin la défiance ou le mécontentement qu'ils rasèrent la ville com-

tendu raconter l'histoire autrement que Théopompe, et nous avons à choisir entre les deux. Je préfère la version du second, qui est plus marquée aussi bien que plus intelligible, et qui sert à expliquer pourquoi Pnytagoras, qui semble avoir été le plus avancé des fils, laissé pour commander dans Salamis assiégée quand Evagoras la quitta pour aller solliciter l'aide de l'Egypte, — ne succéda pas à son père, mais laissa la succession à Nikoklês, qui n'était évidemment pas (d'après ce qu'en dit même un panégyriste comme Isokrate) un homme de beaucoup d'énergie. La position de cet eunuque dans la famille de Nikokreôn semble marquer l'empire partiel d'habitudes orientales.

(1) Isokrate, Or. III (Nikoklês), s. 38-48; Or. IV (Evagoras), s. 100; Or. XV (Permut.), s. 43. Diodore (XV, 47) place l'assassinat d'Evagoras en 374 avant J.-C.

plétement (1). Et ainsi ces villes, qui avaient déjà vu grandement empirer leur position, en passant d'une sujétion aisée sous Athènes au dur gouvernement d'harmostes lacédæmoniens et de décemvirs indigènes, — furent à ce moment transférées à des maîtres encore plus oppressifs et plus complétement en dehors de la sphère de la sympathie hellénique. Tant sous le rapport des extorsions publiques que sous celui du tort à faire aux individus, le commandant et ses mercenaires, qu'entretenait le satrape, furent probablement plus rapaces et certainement moins retenus que les harmostes de Sparte eux-mêmes. De plus, les grands de Perse demandaient les beaux garçons pour les servir comme eunuques et les belles femmes pour habiter leurs harems (2). Quant à ce qui était pris pour leur convenance, il ne fallait songer ni à le recouvrer ni à obtenir réparation; et les femmes grecques, si elles n'étaient pas plus belles que beaucoup des femmes nées en Asie, étaient du moins plus intelligentes, plus vives et plus séduisantes, — comme nous pouvons le lire dans l'histoire de cette dame phokæenne, maîtresse de Cyrus, qui fut faite prisonnière à Kunaxa. De plus, ces Grecs asiatiques, en passant dans les mains de maîtres orientaux, furent soumis aux maximes et au sentiment de l'Orient relativement à l'infliction du châtiment ou de la torture, — maximes non-seulement plus cruelles que celles des Grecs, mais encore faisant peu de distinction entre les hommes libres et les esclaves (3). Je viens de mentionner la différence qui existait sur ce point à Kypros entre les Grecs et les Phéniciens; et sans doute la différence entre Grecs et Perses était encore plus marquée. Tandis que les Grecs asiatiques étaient cédés par Sparte et par la conven-

(1) Isokrate, Or. IV (Paneg.), s. 142, 156, 190. Τάς τε πόλεις τὰς Ἑλληνίδας οὕτω κυρίως παρείληφεν, ὥστε τὰς μὲν κατασκάπτειν, ἐν ταῖς δὲ ἀκροπόλεις ἐντειχίζειν.

(2) V. Hérodote, VI, 9; IX, 76.

(3) Isokrate, Or. IV (Paneg.), s. 142. Οἷς (aux Grecs asiatiques après la paix d'Antalkidas) οὐκ ἐξαρκεῖ δασμολογεῖσθαι καὶ τὰς ἀκροπόλεις ὁρᾶν ὑπὸ τῶν ἐχθρῶν κατεχομένας, ἀλλὰ πρὸς ταῖς κοιναῖς συμφοραῖς δεινότερα πάσχουσι τῶν παρ' ἡμῖν ἀργυρωνήτων· οὐδεὶς γὰρ ἡμῶν οὕτως αἰκίζεται τοὺς οἰκέτας, ὡς ἐκεῖνοι τοὺς ἐλευθέρους κολάζουσιν.

tion perso-spartiate d'Antalkidas, pour avoir une condition pire à tous égards, ils étaient en même temps transférés, malgré eux, comme auxiliaires, pour augmenter les forces du Grand Roi contre d'autres Grecs, — contre Evagoras à Kypros, — et surtout contre les îles confinant à la côte d'Asie, Chios, Samos, Rhodes, etc. (1). Ces îles étaient actuellement exposées, à cause de la puissance écrasante de leurs voisins persans, à un danger semblable à celui dont elles avaient été délivrées près d'un siècle avant par la confédération de Dèlos et par l'empire athénien en lequel cette confédération s'était transformée. Toute la combinaison tutélaire que le génie, l'énergie et l'ardeur panhellénique d'Athènes avaient d'abord organisée et maintenue si longtemps, — fut alors brisée, tandis que Sparte, à qui était dû son anéantissement, en livrant les Grecs asiatiques, avait détruit la sécurité des insulaires eux-mêmes.

Toutefois, on vit bientôt combien Sparte avait gagné elle-même à cet abandon, sous le rapport de la domination plus près de chez elle. Le gouvernement de Corinthe, — enlevé au parti favorable à Argos, privé d'auxiliaires argiens, et actuellement dans les mains des exilés corinthiens rétablis qui étaient les partisans les plus dévoués de Sparte, — rechercha son appui et la rendit maîtresse de l'isthme, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Elle gagna ainsi le moyen d'agir librement contre son ennemi Thèbes, contre laquelle elle dirigea d'abord son attention. Thèbes était en ce moment l'objet de l'antipathie spartiate, non moins qu'Athènes l'avait été jadis, surtout de la part du roi Agésilas, qui avait à venger l'insulte qu'il avait reçue au sacri-

(1) Isokrate, Or. IV (Paneg.), s. 143, 154. 189, 190. On voit dans Hérodote, I, 27, combien les rois de l'intérieur, qui avaient acquis la possession des cités grecques continentales, visaient à acquérir aussi les îles. Chios et Samos, dans le fait, se livrèrent sans résistance au premier Cyrus, quand il fut maître des villes du continent, bien qu'il n'eût pas de forces navales (Hérod. I, 143-169). Même après la victoire de Mykale, les Spartiates regardèrent comme impossible de protéger ces insulaires contre les maîtres persans du continent (Hérod. IX, 106). L'énergie et l'organisation seules des Athéniens prouvèrent qu'il était possible de le faire.

fice près d'Aulis, aussi bien que la vigoureuse résistance qu'il avait rencontrée sur le champ de bataille de Korôneia. Il était à l'apogée de son influence politique, de sorte que le sentiment intense de haine qu'il avait contre Thèbes fit que Sparte, qui à ce moment devenait agressive de tous côtés, le fut doublement contre Thèbes. Plus d'un Spartiate prudent, comme Antalkidas, l'avertissait (1) que son hostilité persévérante finirait par allumer dans les Thêbains une énergie fatale de résistance et d'organisation militaires. Mais l'avis fut méprisé jusqu'à ce qu'il ne se trouvât que trop pleinement réalisé dans le développement du grand génie militaire d'Epaminondas et dans la défaite de Leuktra.

J'ai déjà mentionné que, dans la solennité de la prestation de serment à l'occasion de la paix d'Antalkidas, les Thêbains avaient hésité d'abord à reconnaître l'autonomie des autres cités bœôtiennes; et qu'alors Agésilas avait manifesté une violente impatience de les exclure du traité et de les attaquer isolément (2). Leur soumission venue à propos l'avait arrêté dans son mouvement; mais elle le mit à même d'entrer dans une série de mesures extrêmement humiliantes pour la dignité aussi bien que pour la puissance de Thèbes.

Toutes les cités bœôtiennes furent alors proclamées autonomes en vertu de la convention. Sparte, comme ayant sollicité, garanti et interprété cette convention, ou avait ou déclarait avoir le droit de défendre leur autonomie contre des dangers, réels ou éventuels, de la part de leur ancien *ророrt* ou cité présidente. Dans ce dessein, elle profita de ce moment de changement pour organiser dans chacune d'elles une oligarchie locale, composée de partisans opposés à Thèbes, aussi bien que dévoués à elle-même, et soutenus en cas de besoin par un harmoste et une garnison spartiates (3). Cette révolution intérieure résulta presque natu-

(1) Plutarque, Agésil. c. 26; Plutarque, Lykurg. c. 13.

(2) Xénoph. Hellen. V, I, 33.

(3) Xénoph. Hellen. V, 4, 46. Ἐν πάσαις γὰρ ταῖς πόλεσι δυναστεῖαι καθειστήκεσαν, ὥσπερ ἐν Θήβαις. Relativement à la cité bœôtienne de Tanagra, il dit : — Ἔτι γὰρ τότε καὶ τὴν

rellement de la situation; puisque les anciens chefs et le sentiment prédominant dans la plupart des villes semblent avoir été favorables à l'unité bœôtienne et à la présidence continue de Thêbes. Ces chefs se trouvaient donc embarrassés, intimidés et rendus impuissants sous le nouveau système, tandis que ceux qui avaient été auparavant une minorité d'opposition s'avançaient avec une politique hardie et décidée, comme Kritias et Theramenès à Athènes après la reddition de la cité à Lysandros. Les nouveaux chefs durent sans doute appeler plutôt que repousser l'établissement d'un harmoste spartiate dans leur ville, comme une sécurité pour eux-mêmes contre une résistance de la part de leurs propres citoyens, aussi bien que contre des attaques de Thêbes, et comme un moyen de les placer sous les conditions assurées d'une dékarchie analogue à celles de Lysandros. Bien que la plupart des cités bœôtiennes fussent ainsi, en général, favorables à Thêbes, — et que Sparte leur im-

---

Τανάγραν οἱ περὶ Ὑπατόδωρον, φίλοι ὄντες τῶν Λακεδαιμονίων, εἶχον (V, 4, 49).

Schneider, dans sa note sur le premier de ces deux passages, explique le mot δυναστεῖαι comme il suit : — « Sunt factiones optimatium qui Lacedæmoniis favebant, cum præsidio et harmosta Laconico. » Cela est parfaitement juste; mais les mots ὥσπερ ἐν Θήβαις semblent aussi demander une explication. Ces mots font allusion à la « factio optimatium », qui avait Leontiadês pour chef, qui livra la Kadmeia (citadelle de Thêbes) aux troupes lacédæmoniennes sous Phœbidas en 382 avant J.-C., et qui resta maîtresse de Thêbes, servant d'instrument à Sparte et soutenue par une garnison lacédæmonienne permanente établie dans la Kadmeia, jusqu'à ce qu'elle fût renversée par la mémorable conspiration de Pélopidas et de Mellôn en 379 avant J.-C. C'est à cette oligarchie sous Leontiadês à Thêbes, dévouée aux intérêts spartiates et reposant sur l'appui spartiate, — que Xénophon compare les gouvernements établis par Sparte, après la paix d'Antalkidas, dans chacune des cités bœôtiennes. Voici ce qu'il dit du gouvernement de Leontiadês et de ses collègues à Thêbes : « Ils introduisirent de propos délibéré les Lacédæmoniens dans l'Akropolis et les asservirent à Thêbes, afin de pouvoir exercer eux-mêmes un despotisme, » — τούς τε τῶν πολιτῶν εἰσαγαγόντας εἰς τὴν ἀκρόπολιν αὐτούς, καὶ βουληθέντας Λακεδαιμονίοις τὴν πόλιν δουλεύειν, ὥστε αὐτοὶ τυραννεῖν (V, 4, 1 : cf. V, 2, 36). Ce caractère — qui entraîne une forte censure dans la bouche du philolaconien Xenophon — appartient à tous les gouvernements installés par Sparte dans les cités bœôtiennes après la paix d'Antalkidas, et dans le fait aux dékarchies en général qu'elle établit d'une extrémité à l'autre de son empire.

posât le bienfait qu'elle appelait autonomie par des motifs qui lui étaient propres, et non sur leur demande, — cependant Orchomenos et Thespiæ, sur lesquelles la présidence de Thèbes paraît avoir été exercée durement, lui étaient contraires et se montraient favorables à l'alliance spartiate (1). Ces deux cités reçurent une forte garnison de Sparte et formèrent ses principaux postes en Bœôtia (2).

La présence de ces garnisons aux deux côtés de Thèbes, — la cessation des Bœôtarques, ainsi que l'anéantissement de tous les symboles et de tous les actes de la fédération bœôtienne, — et l'établissement d'oligarchies dévouées à Sparte dans les autres cités, — tout cela fut sans doute une profonde blessure pour l'orgueil des Thèbains. Mais il y eut une blessure plus profonde encore, et celle-là les Lacédæmoniens se mirent sur-le-champ en devoir de la leur faire, — ce fut le rétablissement de Platée.

Un pénible intérêt s'attache, tant à la localité de cette ville, comme étant l'un des plus brillants théâtres de la gloire grecque, — qu'à sa brave et fidèle population, victime d'une position exposée combinée avec une faiblesse numérique. Surtout nous suivons avec une sorte de répugnance les détours capricieux de la politique qui dicta la conduite spartiate à son égard. Cent vingt ans auparavant, les Platæens s'étaient mis à la merci de Sparte pour obtenir sa protection contre Thèbes. Le roi spartiate Kleomenês avait alors décliné l'obligation comme trop éloignée et leur avait recommandé de s'allier avec Athênes (3). Cette recommandation, bien que dictée surtout par un désir de faire naître une rivalité entre Athènes et Thèbes, fut écoutée, et l'alliance, séparant complétement Platée de la confédération bœôtienne, fut pour elle à la fois avantageuse et honorable jusqu'au commencement de la guerre du Péloponèse. A ce moment, il convenait à la politique des Spartiates de soute-

(1) Xénoph. Memor. III, 5, 2; Thucyd. IV, 133; Diodore, XV, 79.

(2) Xénoph. Hellen. V, 4, 15-20; Diodore, XV, 32-37; Isokrate, Or. XIV (Plataic.), s. 14, 15.

(3) Hérodote, VI, 108.

nir et de fortifier de toute manière la suprématie de Thèbes sur les cités bœôtiennes. Dans le fait, ce fut entièrement par l'intervention spartiate que la puissance de Thèbes fut rétablie, après le grand abaissement aussi bien qu'après la grande honte qu'elle avait subie comme ayant trahi la Hellas et servi Mardonios avec zèle (1). D'autre part, Athènes à cette époque faisait tous ses efforts pour briser la fédération bœôtienne et pour inscrire les diverses cités appartenant à cette dernière au nombre de ses alliés, et bien que sans doute ce projet lui fût suggéré par sa propre ambition, qu'il servait, elle était à ce moment (460-445 av. J.-C.) parfaitement justifiable pour des raisons panhelléniques, si l'on songe que Thèbes, leur ancien chef, les avait récemment fait toutes entrer au service de Xerxès, et qu'on pouvait s'attendre qu'elle ferait de nouveau la même chose si une seconde invasion persane venait à être tentée. Bien qu'heureuse pendant un temps, Athènes fut chassée de la Bœôtia par la défaite de Korôneia, et au commencement de la guerre du Péloponèse, toute la fédération bœôtienne (excepté Platée) fut unie sous Thèbes, en hostilité acharnée contre elle. Le premier coup de la guerre, même avant aucune déclaration, fut frappé par Thèbes dans sa tentative nocturne pour surprendre Platée, tentative qui avorta. Dans la troisième année de la guerre, le roi Archidamos, à la tête de toutes les forces lacédæmoniennes, assiégea cette dernière ville, qui, après une défense héroïque et un long blocus, finit par se rendre, forcée par les dernières souffrances de la faim, non pas toutefois avant qu'une moitié de ses braves défenseurs se fût fait un chemin en franchissant le mur de blocus, et se fût réfugiée à Athènes, où les vieillards, les femmes et les enfants des Platæens avaient été placés en sûreté avant le siége. Par un acte cruel, qui est au nombre des iniquités capitales de la guerre grecque, les Lacédæmoniens avaient mis à mort tous les captifs platæens, au nombre de deux cents, qui tombèrent entre leurs mains; la ville de

(1) V. tome VII, ch. 6 de cette Histoire.

Platée avait été rasée, et tout son territoire, réuni à Thèbes, était toujours resté depuis cultivé au profit de cette ville (1). Les Platæens survivants avaient reçu des Athéniens un traitement bienveillant et hospitalier. Un droit de cité restreint leur fut accordé à Athènes, et quand Skionê fut reprise en 420 avant J.-C., cette ville (vacante par le meurtre de ses citoyens captifs) fut livrée aux Platæens comme résidence (2). Forcés d'évacuer Skionê, ils furent obligés, à la fin de la guerre du Péloponèse (3), de retourner à Athènes, où ce qui restait d'eux résidait à l'époque de la paix d'Antalkidas, ne songeant guère que ceux qui avaient anéanti leur ville et leurs pères quarante ans auparavant changeraient actuellement de politique et la rétabliraient (4).

Ce rétablissement, quels que puissent être les motifs ostensibles sur lesquels les Spartiates prétendaient l'appuyer, ne fut pas entrepris réellement soit pour exécuter la convention d'Antalkidas, qui garantissait seulement l'autonomie des villes *existantes*, — soit pour réparer une ancienne injustice, vu que la première destruction avait été un acte accompli de propos délibéré par eux-mêmes et par le roi Archidamos, père d'Agésilas, — mais simplement comme une démarche utile aux vues politiques actuelles de Sparte. Et pour remplir ce but, il était habilement imaginé. Il affaiblissait les Thèbains, non-seulement en leur enlevant ce qui avait été, pendant quarante ans environ, une partie de leur territoire et de leurs biens, mais encore en y établissant une forteresse permanente occupée par leurs ennemis acharnés, qu'assistait une garnison spartiate. Il fournissait un poste de plus pour cette garnison en Bœôtia, avec le plein consentement des habitants nouvellement établis. Et avant tout, il introduisait un sujet de rivalité entre Athènes et Thèbes, fait pour empêcher ces deux États de coopérer plus tard d'une manière sincère contre Sparte. Comme la sympathie

(1) Thucyd. III, 68.
(2) Thucyd. V, 32; Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 126; Or. XII (Panathen.), s. 101.
(3) Plutarque, Lysand. c. 14.
(4) Pausanias, IX, 1, 3.

des Platæens pour Athènes n'était ni moins ancienne ni moins cordiale que leur antipathie contre Thèbes, nous pouvons conclure avec probabilité que le rétablissement de la ville fut un acte agréable aux Athéniens, du moins au commencement, avant qu'ils vissent l'usage qu'on en fit et la position que Sparte finit par occuper à l'égard de la Grèce en général. Un grand nombre de Platæens, pendant leur séjour à Athènes, avaient épousé des femmes athéniennes (1), qui probablement accompagnèrent alors leurs maris rentrant dans la petite ville rétablie au nord du Kithærôn, près de la rive méridionale de l'Asôpos.

Si les Platæens avaient été rétablis dans une autonomie réelle et honorable, telle que celle dont ils jouissaient quand ils étaient les alliés d'Athènes, avant la guerre du Péloponèse, cet événement aurait eu nos cordiales sympathies. Mais la suite prouvera, — et leur propre assertion subséquente expose d'une manière expressive, — qu'ils ne furent qu'une dépendance de Sparte et un avant-poste pour des opérations spartiates contre Thèbes (2). Ils servirent en quelque sorte la grande révolution que les Spartiates accomplirent en Bœôtia, révolution par laquelle Thèbes perdit son droit de présider une fédération et fut réduite à l'état d'une cité autonome isolée, tandis que les autres cités bœôtiennes, qui avaient été auparavant membres de la fédération, furent élevées, chacune pour son propre compte, à la même autonomie, ou plutôt (pour substituer la vérité (3) réelle à la place des déclarations spartiates) elles furent enrôlées et

(1) Isokrate, Or. XIV (Plataic.), s. 51.

(2) V. le discours XIV (appelé Plataicus) d'Isokrate, qui est un plaidoyer prononcé probablement dans l'assemblée athénienne par les Platæens (après la seconde destruction de leur ville) et fondé sans doute sur leurs propres assertions. La dépendance et la contrainte pénibles dans lesquelles ils étaient tenus par Sparte sont déclarées dans les termes les moins équivoques (s. 13, 33, 48), ainsi que la présence d'un harmoste et d'une garnison spartiates dans leur ville (s. 14).

(3) Xénophon dit avec assez de vérité que Sparte rendit les cités bœôtiennes, — αὐτονόμους ἀπὸ τῶν Θηβαίων (V, 1, 36), ce qu'elle avait désiré faire depuis longtemps. L'autonomie leur était assurée dans le sens d'une séparation d'avec Thêbes, mais non dans un autre sens.

assermentées comme alliées dépendantes de Sparte, sous l'empire de factions oligarchiques dévouées à ses desseins et comptant sur son appui. Que les Thêbains se soumissent à une pareille révolution et surtout à la vue de Platée comme voisine indépendante avec un territoire qui leur était enlevé, — ce fait prouve combien ils sentaient leur propre faiblesse et combien à ce moment était irrésistible l'ascendant de leur grande ennemie, qui faisait tourner au profit de sa propre ambition le leurre populaire d'une autonomie universelle promise par la paix d'Antalkidas. Bien que contraints d'acquiescer, les Thêbains attendaient dans l'espérance de quelque retour de fortune qui leur permettrait de réorganiser la fédération bœôtienne, tandis que leur sentiment hostile à l'égard de Sparte n'en était pas moins amer pour être étouffé. Sparte, de son côté, faisait une garde constante pour empêcher la réunion de la Bœôtia (1), objet dans lequel elle réussit complétement pour un moment, au point même qu'elle put, contre son attente, devenir maîtresse de Thèbes elle-même (2), grâce à un parti de traîtres à l'intérieur, — comme nous le verrons bientôt.

Dans ces mesures concernant la Bœôtia, nous reconnaissons la main vigoureuse d'Agésilas, et sa haine contre

(1) Pour bien comprendre les relations de Thêbes, des autres cités bœôtiennes et de Sparte, entre la paix d'Antalkidas et la prise de la Kadmeia par Sparte (387-382 av. J.-C.) — cf. le discours des ambassadeurs akanthiens et celui du Thêbain Leontiadès, à Sparte (Xénoph. Hellen. V. 2, 16-34). Ὑμᾶς (les Spartiates) τῆς μὲν Βοιωτίας ἐπιμεληθῆναι, ὅπως μὴ καθ' ἓν εἴη, etc. Καὶ ὑμεῖς γε τότε μὲν ἀεὶ προσείχετε τὸν νοῦν, πότε ἀκούσεσθε βιαζομένους αὐτοὺς (les Thêbains) τὴν Βοιωτίαν ὑφ' αὑτοῖς εἶναι· νῦν δέ, ἐπεὶ τάδε πέπρακται, οὐδὲν ὑμᾶς δεῖ Θηβαίους φοβεῖσθαι, etc. Cf. Diodore, XV, 29.

(2) Dans le discours (14. Plataic.) d'Isokrate, s. 30, — nous trouvons avancé, entre autres accusations contre les Thêbains, que pendant cette période (*i. e.* entre la paix d'Antalkidas et la prise de la Kadmeia) ils jurèrent comme membres de l'alliance spartiate et comme prêts à agir avec Sparte conjointement contre Athènes. Si nous pouvions admettre cela comme vrai, nous pourrions admettre également l'histoire d'Epaminondas et de Pélopidas servant dans l'armée spartiate à Mantineia (Plutarque, Pélopid. c 3). Mais je ne vois pas comment cela peut être même partiellement vrai. Si c'eût été vrai, je crois que Xénophon n'aurait pas manqué de le mentionner : tout ce qu'il dit tend à le contredire.

Thèbes. Il était à cette époque le grand directeur de la politique étrangère spartiate, bien que combattu par son collègue, plus juste et plus modéré, le roi Agésipolis (1), aussi bien que par une section des principaux Spartiates, qui reprochaient à Agésilas son projet de gouverner la Grèce au moyen de despotes ou d'oligarques locaux subordonnés dans les diverses cités (2), et qui soutenaient qu'on devait laisser se développer librement l'autonomie promise par la paix d'Antalkidas, sans aucune intervention coërcitive de la part de Sparte (3).

---

(1) Diodore, XV, 29.

(2) On peut voir combien ce reproche était généralement avancé contre Agésilas dans plus d'un passage des Hellenica de Xénophon, dont le récit est à la fois si partial et si mal composé, que l'auteur y laisse échapper, sans le vouloir, les informations les plus instructives et qui sont pour nous un secours indirect, là où nous ne les chercherions naturellement pas. Xénoph. Hellen. V, 3, 16. Πολλῶν δὲ λεγόντων Λακεδαιμονίων ὡς ὀλίγων ἕνεκεν ἀνθρώπων πόλει (Phlionte) ἀπεχθάνοιτο (Agésilas) πλέον πεντακισχιλίων ἀνδρῶν. Et V, 4, 13 (Ἀγησίλαος) εὖ εἰδώς, ὅτι, εἰ στρατηγοίη, λέξειαν οἱ πολῖται, ὡς Ἀγησίλαος, ὅπως βοηθήσειε τοῖς τυράννοις, πράγματα τῇ πόλει παρέχοι, etc. Cf. Plut. Agésil. c. 24-26.

(3) Dans le fait, Diodore affirme que cela se fit réellement pendant quelque temps; que les cités qui avaient été auparavant alliées dépendantes de Sparte furent à ce moment émancipées et laissées à elles-mêmes; qu'une réaction s'ensuivit immédiatement contre ces dekarchies ou oligarchies qui avaient jusque-là administré les cités dans l'intérêt de Sparte; que cette réaction fut si furieuse que partout on tua, on bannit ou on ruina les principaux partisans de la suprématie spartiate, et qua les plaintes et les souffrances accumulées de ces exilés poussèrent les Spartiates, après qu'ils eurent « enduré la paix comme un lourd fardeau (ὥσπερ βαρὺ φόρτιον — XV, 5) pendant quelques mois, à s'en débarrasser et à rétablir de force leur propre suprématie aussi bien que le gouvernement de leurs amis dans toutes les diverses cités. Dans cette assertion, il n'y a rien d'intrinsèquement improbable. Après ce que nous avons appris des dékarchies sous Sparte, aucun degré de violence dans la réaction contre elles n'est incroyable, et nous ne pouvons pas douter qu'une pareille réaction n'entraînât avec elle quelque injustice nouvelle, en même temps que beaucoup de vengeance bien méritée. Il n'y avait guère que des citoyens athéniens qui fussent capables d'avoir la patience que montra Athènes tant après les Quatre Cents qu'après les Trente. Néanmoins je crois que Diodore s'est mépris ici, et qu'il a attribué à la période qui suivit immédiatement la paix d'Antalkidas les violences réactionnaires qui s'exercèrent dans bien des côtés environ seize ans plus tard, *après la bataille de Leuktra*. Car Xénophon, en racontant ce qui se passa après la paix d'Antalkidas, ne dit rien d'nne autonomie réelle accordée par Sparte à ses divers alliés snjets et révoqués subséquemment; ce qu'il n'aurait pas négligé de nous dire, s'il en avait été ainsi, parce qns ce fait

Loin d'avoir le désir de réaliser ainsi les conditions de la paix qu'ils avaient imposées eux-mêmes, les Lacédæmoniens profitèrent du premier moment qu'ils furent débarrassés de leurs ennemis en Bœôtia et à Corinthe, pour étendre leur autorité sur leurs alliés au delà de ses anciennes limites (386-385 av. J.-C.). Passant en revue (1) la conduite de chacune pendant la dernière guerre, ils résolurent de faire un exemple sur la cité de Mantineia. Quelques actes, non d'hostilité positive, mais de fidélité équivoque, étaient imputés aux Mantineiens. Ils étaient accusés d'avoir mis de la mollesse à remplir leurs obligations militaires, parfois même jusqu'à retenir complétement leur contingent, sous prétexte que c'était le moment d'une trêve religieuse; de fournir du blé en temps de guerre aux Argiens hostiles; et de manifester ouvertement leur sentiment de désaffection à l'égard de Sparte; d'avoir témoigné du chagrin à tout succès qu'elle obtenait, de la satisfaction quand il lui arrivait d'éprouver le contraire (2). Les éphores spartiates envoyèrent alors à Mantineia un ambassadeur chargé de dénoncer toute cette conduite passée, et de demander péremptoirement que les murs de la cité fussent démolis, comme seule garantie de repentir et d'amendement dans l'avenir. Comme on refusa de satisfaire à cette requête, ils dépêchèrent une armée, et convoquèrent les contingents alliés en général dans le dessein de faire exécuter la sentence de force. Ils confièrent le commandement au roi Agésipolis, vu qu'Agésilas déclina ce devoir, sur le motif que les Mantineiens avaient rendu un service essentiel à son père Archidamos dans la dangereuse guerre messênienne qui avait causé de l'embarras à Sparte pendant la première partie de son règne (3).

aurait fourni une apologie plausible pour l'injustice impérieuse des Spartiates, et aurait ainsi servi le courant de partialité qui se manifeste dans son histoire.

(1) Xén. Hell. V, 2, 1-8. Αἰσθόμενοι τοὺς Λακεδαιμονίους ἐπισκαποῦντας τοὺς ξυμμάχους, ὁποῖοί τινες ἕκαστοι ἐν τῷ πολέμῳ αὐτοῖς ἐγεγένηντο, etc.

(2) Xénoph. Hellen. V, 2, 2. Il avait dit auparavant que les Mantineiens avaient réellement témoigné de la satisfaction, quand la mora lacédæmonienne fut détruite près de Corinthe par Iphikratês (IV, 5, 18).

(3) Xénoph. Hellen. V, 2, 3.

Après avoir d'abord essayé d'intimider les Mantineiens en ravageant leurs terres, Agésipolis commença l'œuvre du blocus en creusant un fossé autour de la ville, une moitié des soldats étant de garde, tandis que l'autre bêchait. Le fossé étant achevé, il se prépara à élever un mur de circonvallation. Mais ayant appris que la précédente moisson avait été assez bonne pour qu'il restât un fonds considérable de provisions dans la ville, et pour que la tentative de l'affamer devînt fatigante et pour Sparte et pour ses alliés, il essaya une méthode plus rapide pour parvenir à son but. Comme la rivière Ophis, d'une largeur considérable pour un cours d'eau grec, passait par le milieu de la ville, il établit un barrage à l'endroit où elle en sortait du côté le plus bas (1), il fit ainsi que l'eau inonda l'intérieur de la ville et

(1) En 1627, pendant la guerre de Trente Ans, la ville allemande de Wolfenbüttel fut contrainte de se rendre de la même manière, à cause d'un barrage établi dans la rivière Ocker qui la traversait : moyen inventé par le général comte Pappenheim, le commandant autrichien qui l'assiégeait. Voir « Life of Wallenstein » du colonel Mitchell, p. 107.

La description que donne Xénophon de Mantineia telle qu'elle était en 385 avant J.-C., avec la rivière Ophis, cours d'eau considérable, passant au milieu d'elle, est parfaitement claire. Quand la cité, après avoir été détruite à ce moment, fut rebâtie en 370 avant J.-C., l'emplacement fut tellement changé que la rivière ne la traversait plus. Mais le cours actuel de la rivière Ophis, telle que le donnent d'excellents observateurs topographiques modernes, le colonel Leake et Kiepert, est à une distance très-considérable de Mantineia, rebâtie en 370 avant J.-C., dont la situation est exactement connue, puisque le circuit de ses murs reste encore marqué distinctement. Conséquemment, la Mantineia de 370 avant J.-C., en tant que comparée à la Mantineia en 385 avant J.-C., doit avoir été éloignée à une distance considérable, — ou autrement la rivière Ophis a dû changer son cours. Le colonel Leake suppose que l'Ophis avait été artificiellement détourné de son cours, afin d'être conduit à travers la ville de Mantineia, supposition qu'il fonde sur les mots de Xénophon : — Σοφωτέρων γενομένων ταύτῃ γε τῶν ἀνθρώπων, τὸ μὴ διὰ τειχῶν ποταμὸν ποιεῖσθαι (Hellen. V, 2, 7). Mais il est très-difficile d'être d'accord avec lui sur ce point, quand nous regardons sa propre carte (annexée aux Peloponnesiaca) du district de Mantineia et de la Tegeatis, et que nous remarquons la grande distance qui existe entre la rivière Ophis et Mantineia, et les mots de Xénophon ne semblent pas non plus impliquer nécessairement que la rivière ait été détournée artificiellement. Il paraît plus facile de croire que la rivière a changé son cours. V. Leake, Travels in Morea, vol. III, ch. 24, p. 71, et Peloponnesiaca, p. 380, et Ernst Curtius, Peloponnesos, p. 239, — qui cependant laisse encore ce point obscur.

menaça la solidité des murs, qui semblent n'avoir pas eu une grande hauteur, et avoir été construits en briques cuites au soleil. Désappointés dans la demande de secours qu'ils firent à Athènes (1), et ne pouvant donner un appui extérieur à leurs tours qui chancelaient, les Mantineiens furent forcés de solliciter une capitulation. Mais Agésipolis refusa alors d'accéder à la requête, si ce n'est à condition que non-seulement les fortifications de leur cité, mais la cité elle-même, seraient démolies en grande partie, et que les habitants seraient de nouveau répartis dans ces cinq villages qui avaient été réunis, bien des années auparavant, pour former la ville collective de Mantineia. Les Mantineiens furent également obligés de se soumettre à cette nécessité, et la capitulation fut ratifiée.

Bien qu'il ne fût rien dit dans les termes de cette capitulation au sujet des chefs du gouvernement démocratique mantineien, cependant ces derniers, se sachant détestés et par leur propre opposition oligarchique et par les Lacédæmoniens, regardèrent comme certain qu'ils seraient mis à mort. Et tel eût été leur sort assurément, si Pausanias (le dernier roi de Sparte, exilé en ce moment à Tegea), qui avait toujours eu d'eux une bonne opinion, n'eût obtenu de son fils Agésipolis, comme faveur personnelle, la vie des plus détestés, au nombre de soixante, à condition qu'ils s'exileraient. Il fut très-difficile à Agésipolis d'accomplir les désirs de son père. Ses soldats lacédæmoniens étaient rangés en armes des deux côtés de la porte par laquelle ces hommes odieux sortaient; et Xénophon mentionne comme une marque signalée de la discipline lacédæmonienne, qu'ils pussent tenir leurs lances sans les employer quand des ennemis désarmés étaient ainsi à leur portée; d'autant plus que les Mantineiens oligarchiques manifestaient les dispositions les plus meurtrières, et qu'il était extrêmement difficile de les maintenir (2). Comme auparavant à Peiræeus,

(1) Diodore, XV, 5.

(2) Xénoph. Hellen. V, 2, 6. Οἰομένων δὲ ἀποθανεῖσθαι τῶν ἀργολιζόντων, καὶ τῶν τοῦ δήμου προστατῶν, διε-

de même ici encore à Mantineia, on voit le libéral mais infortuné roi Pausanias intervenir comme médiateur pour apaiser la férocité des antipathies politiques.

La cité de Mantineia fut alors détruite, et les habitants furent répartis de nouveau dans les cinq villages dont elle avait été formée. Des quatre cinquièmes de la population chaque homme démolit sa maison et la rebâtit dans le village près duquel se trouvait son bien. Le dernier cinquième continua à occuper Mantineia comme village. Chaque village fut placé sous un gouvernement oligarchique et resta sans fortifications. Bien que d'abord (dit Xénophon) le changement fût pénible et odieux, bientôt cependant, quand les hommes se virent installés sur leurs propres biens territoriaux — et plus encore, quand ils se sentirent délivrés des fâcheux démagogues — la nouvelle situation devint plus populaire que l'ancienne. Les Lacédæmoniens furent encore plus satisfaits. Au lieu de la seule cité de Mantineia, cinq villages arkadiens distincts étaient actuellement inscrits sur leur catalogue d'alliés. Ils assignèrent à chacun un xenagos séparé (officier spartiate destiné au commandement de chaque contingent allié), et le service militaire de tous fut désormais accompli avec la régularité la plus grande (1).

πράξατο ὁ πατὴρ (V. auparavant V, 2, 3) παρὰ τοῦ Ἀγησιπόλιδος, ἀσφάλειαν αὐτοῖς ἔσεσθαι, ἀπαλλαττομένοις ἐκ τῆς πόλεως, ἑξήκοντα οὖσι. Καὶ ἀμφοτέρωθεν μὲν τῆς ὁδοῦ, ἀρξάμενοι ἀπὸ τῶν πυλῶν, ἔχοντες τὰ δόρατα οἱ Λακεδαιμόνιοι ἔστησαν, θεώμενοι τοὺς ἐξιόντας· καὶ μισοῦντες αὐτοὺς ὅμως ἀπείχοντο αὐτῶν ῥᾷον, ἢ οἱ βέλτιστοι τῶν Μαντινέων· καὶ τοῦτο μὲν εἰρήσθω μέγα τεκμήριον πειθαρχίας.

J'ai déjà fait remarquer plus d'une fois, et le lecteur en verra ici un nouvel exemple, combien le mot βέλτιστοι, — qui est appliqué au parti riche ou aristocratique en politique, comme son équivalent l'est dans d'autres langues, par des écrivains dont ce parti a les sympathies, — est complètement dépouillé de toute véritable signification morale quant au caractère.

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 7.

Il dit de cette division de la cité de Mantineia, διῳκίσθη ἡ Μαντίνεια τετραχῆ, καθάπερ τὸ ἀρχαῖον ᾤκουν, Ephore (Fr. 128, éd. Didot) dit que, divisée, elle forma de nouveau les *cinq* villages primitifs, et Strabon affirme qu'il y avait dans l'origine cinq villages constitutifs (VIII, p. 337). De là il est probable qu'après cette διοίκισις, on laissa Mantineia la cité subsister comme l'un des cinq villages non fortifiés ; de sorte qu'on peut faire accorder en substance Ephore, Strabon et Xénophon.

Tel fut le dépècement ou séparation en parties de l'ancienne cité de Mantineia, l'un des actes les plus odieux de l'impérieux despotisme spartiate. Son vrai caractère est voilé par la partialité de l'historien, qui le raconte avec une assurance confiante que, quand la peine du déplacement fut passée, la population se sentit décidément dans un état meilleur, grâce au changement. On ne peut ajouter foi à cette assurance que sur cette raison, qu'étant captifs d'après les lois grecques de la guerre, il se peut qu'ils aient été reconnaissants d'échapper aux dangers plus terribles de la mort ou de l'esclavage personnel, en les payant de la perte de leur communauté civique. Ce qu'ils éprouvaient à l'égard du changement, c'était une véritable aversion, comme le prouve leur conduite subséquente après la bataille de Leuktra. Aussitôt que la crainte qu'inspirait Sparte fut dissipée, ils se rassemblèrent d'un mouvement unanime, pour constituer et fortifier de nouveau leur cité démantelée (1). Dans le fait, il aurait été étrange qu'il en eût été autrement; car l'attachement à une communauté civique était l'instinct po-

(1) C'est ce que mentionne Xénophon lui-même (Hellen. VI, 5, 3). Les Lacédæmoniens, bien qu'ils fissent des remontrances à ce sujet, étaient à cette époque trop humiliés pour intervenir par la force et l'empêcher. La raison pour laquelle ils n'intervinrent pas par la force (selon Xénophon) fut qu'une paix générale venait d'être jurée alors, garantissant l'autonomie à chaque cité séparée, de sorte que les Mantineiens, en vertu de cette paix, avaient le droit de faire ce qu'ils firent, — στρατεύειν γε μέντοι ἐπ' αὐτοὺς οὐ δυνατὸν ἐδόκει εἶναι, ἐπ' αὐτονομίᾳ τῆς εἰρήνης γεγενημένης (VI, 5, 5). Cette seconde paix eut Athènes pour auteur et pour garante; mais l'autonomie qu'elle garantissait était seulement la même que celle qui avait été garantie ouvertement par la paix d'Antalkidas dont Sparte avait été la garante.

Une autonomie générale, telle qu'elle était interprétée par Athènes, était une chose différente d'une autonomie générale telle qu'elle avait été quand Sparte l'avait interprétée. Les Spartiates, quand ils eurent dans leurs mains et le pouvoir d'interpréter et le pouvoir d'imposer, ne se firent pas scrupule de falsifier complètement l'autonomie, au point d'assiéger Mantineia et de détruire la cité par la force; tandis que quand ces mêmes pouvoirs passèrent aux Athéniens, ceux-ci reconnurent tout de suite que le traité les empêchait d'intervenir en aucune sorte, fût-ce même d'une manière beaucoup moins violente.

Nous pouvons voir par là combien est entièrement partial et favorable à Lacédæmone le récit que fait Xénophon de la διοίκισις de Mantineia, combien il cache complétement le côté odieux de cette mesure.

litique le plus fort de l'esprit grec. Le citoyen d'une ville était opposé, et souvent d'une manière très-malheureuse, à l'idée de compromettre le jeu séparé et autonome de sa communauté, en se joignant à une combinaison politique plus étendue, quelque équitablement qu'elle fût formée, et bien qu'elle pût promettre en général un accroissement de dignité hellénique. Mais il reculait plus vivement encore devant l'idée de briser sa ville en villages séparés, et d'échanger le caractère de citoyen contre celui de villageois, qui n'était rien moins qu'une grande dégradation sociale, aux yeux des Grecs en général, sans en excepter les Spartiates (1).

A vrai dire, la sentence exécutée par ces derniers contre Mantineia fut, en fait de déshonneur aussi bien que de privation, une des plus rigoureuses qui pussent être infligées à des Grecs libres. Toute la gloire et la supériorité distinctives de l'hellénisme, — toutes les manifestations intellectuelles et artistiques, — tout ce qu'il y avait de littérature et de philosophie, ou de sociabilité raffinée et raisonnable, dépendaient de la vie municipale du peuple. Et l'influence de Sparte, pendant la période de son empire, fut particulièrement funeste et rétrograde, en ce qu'elle tendit non-seulement à décomposer les fédérations, telles que la Bœôtia, en villes isolées, mais même à décomposer des villes suspectes, telles que Mantineia en villages; et cela dans le dessein de rendre chacune d'elles exclusivement dépendantes d'elle-même. Athènes, pendant la période de son empire, n'avait pas exercé cette influence désorganisatrice, et encore moins Thèbes, que nous verrons ci-après se mettre activement en avant pour fonder les nouvelles et grandes cités de Mégalopolis et de Messênê. Les tendances souveraines de Sparte sont pires que celles soit d'Athènes, soit de

(1) V. la remarquable sentence des Spartiates, dans laquelle ils repoussent la réclamation des Pisans quant au droit de présider et d'administrer la fête Olympique (qui avait été leur ancien privilége) parce qu'ils étaient χωρῖται et impropres à cette tâche (Xénoph. Hellen. III, 2, 31) : cf. χωριτικῶς (Xénoph. Cyrop. IV, 5, 54).

Thèbes; elles renferment moins de sympathies civilisatrices ou panhelléniques, et elles s'appuient de la manière la plus systématique sur des factions qui les favorisent dans chaque cité subordonnée. Dans le traitement même de Mantineia qui vient d'être raconté, il est clair que l'attaque de Sparte fut au moins bien accueillie, sinon provoquée dans l'origine, par le parti oligarchique de la ville qui cherchait à se rendre maître du pouvoir et à massacrer ses adversaires politiques. Il réussit complétement dans le premier objet, et son gouvernement fut probablement plus assuré dans les cinq villages qu'il ne l'aurait été dans la ville entière. Quant au second, rien ne les empêcha de réussir que l'intervention accidentelle de l'exilé Pausanias; hasard, qui seul épargna au nom spartiate la honte additionnelle d'un massacre politique, outre l'odieux durable encouru par l'acte lui-même, celui de détruire une ancienne cité autonome, qui n'avait pas fait preuve d'inimitié ouverte, et qui était assez modérée dans ses manifestations démocratiques pour recevoir la critique favorable de juges plutôt mal disposés pour la démocratie en général (1). Trente ans avant, quand Mantineia avait conquis certains districts arkadiens voisins, et que, pour les conserver, elle avait été réellement en guerre avec Sparte, les Spartiates victorieux n'exigèrent rien de plus que la réduction de la cité à son district primitif (2); actuellement, ils ne se contentent de rien moins que de la décomposition de la cité en villages non fortifiés, bien qu'il n'y eût pas eu de guerre réelle auparavant. Tant la puissance spartiate, aussi bien que la tendance despotique spartiate, avait fait de progrès pendant cet intervalle!

Le langage général d'Isokrate, de Xénophon et de Diodore (3) indique que cette sévérité à l'égard de Mantineia ne fut que la plus rigoureuse dans une série de sévérités, étendue par les Lacédæmoniens à toute leur confédération, et

(1) Arist. Polit. VI, 2, 2.
(2) Thucyd. V, 81.
(3) Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 133, 134, 146, 206; Or. VIII (De Pace), s. 123; Xénoph. Hellen. V, 2, 1-8; Diodore, XV, 5, 9-19.

agissant sur tous ceux de ses membres qui leur donnaient un motif de désaffection ou de défiance. Pendant les dix années qui suivirent la reddition d'Athènes, ils avaient été maîtres du monde grec tant sur terre que sur mer, avec un pouvoir tel que n'en avait possédé aucun État grec; jusqu'à ce que la bataille de Knidos, et la coalition d'Athènes, de Thèbes, d'Argos et de Corinthe, secondée par la Perse, eussent détruit leur empire sur mer, et l'eussent fortement compromis sur terre. Enfin la paix d'Antalkidas, en mettant la Perse de leur côté (au prix de la liberté des Grecs asiatiques) leur avait permis de dissoudre la coalition hostile faite contre eux. L'autonomie générale, dont ils furent les interprètes autorisés, ne signifia rien de plus qu'une séparation des cités bœôtiennes d'avec Thèbes (1), et de Corinthe d'avec Argos, — sans qu'elle fût nullement destinée à être appliquée aux relations entre Sparte et ses alliés. Ayant ainsi les mains libres, les Lacédæmoniens mirent tous leurs soins à élever leur ascendant sur terre au point où il avait été avant la bataille de Knidos, et même à regagner autant que possible de leur empire sur mer. Ramener une domination semblable à celle des Harmostes et des Dékarchies de Lysandros, et rétablir une oligarchie locale composée de leurs partisans les plus dévoués, dans chacune de ces cités où le gouvernement avait été rendu tant soit peu libéral pendant la période récente de guerre, — telle fut leur politique systématique.

Ceux des exilés qui avaient encouru la condamnation de leurs concitoyens pour avoir servi la cause de Sparte trouvèrent alors le moment convenable pour prier les Spartiates d'intervenir et d'obtenir leur retour. Ce fut de cette manière qu'un corps de chefs politiques de Phlionte alors en exil, — dont le grand mérite était que quand la cité était gouvernée par eux, elle avait montré du zèle à servir Sparte, tandis que dans les mains de leurs adversaires elle était à ce moment devenue tiède ou même mal disposée, — ces exilés, dis-je, obtinrent des Ephores un message poli

(1) Xénoph. Hellen. V, 1. 35.

dans la forme mais impérieux en substance, adressé aux Phliasiens, demandant que les bannis fussent reintégrés, comme amis de Sparte, envoyés en exil sans cause légitime (1).

Tandis que la puissance spartiate, pendant les quelques années qui suivirent la paix d'Antalkidas, était ainsi décidément en mouvement ascendant sur terre, on fit aussi des efforts pour la rétablir sur mer. Plusieurs des Cyclades et autres îles plus petites furent rendues de nouveau tributaires. Toutefois, dans cette dernière sphère, Athènes devint sa rivale. Depuis la paix et la restitution de Lemnos, d'Imbros et de Skyros, combinées avec la nouvelle fortification de Peiræeus et ses Longs Murs, — le commerce et le pouvoir naval d'Athènes étaient revenus à la vie, bien que par des pas lents et humbles. Comme les forces navales de l'Angleterre comparée avec la France, la marine de guerre d'Athènes reposait sur une marine considérable de commerce, qui existait à peine en Laconie. Sparte n'avait pas de marins, à l'exception d'Ilotes contraints ou d'étrangers payés (2); tandis que le commerce de Peiræeus exigeait et entretenait à la fois une population nombreuse de cette sorte. Le port de Peiræeus était commode, parce qu'on y trouvait tout ce dont on avait besoin, et il était bien pourvu d'artisans, — tandis que la Laconie avait peu d'artisans et manquait notoirement de ports (3). Conséquemment, dans cette lutte maritime, Athènes, quoiqu'elle ne fût que l'ombre d'elle-même, avait pour point de départ un avantage en tant que comparée avec Sparte, et, malgré la supériorité de cette dernière sur terre, elle était en état de lutter avec elle en acquérant des dépendances tributaires parmi les îles plus petites de la mer Ægée. Pour ces dernières, qui n'avaient pas de marine à elles, et qui (comme Athènes elle-même) avaient besoin d'approvisionnements

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 8-10. Les conséquences de ce retour forcé ne sont pas difficiles à prévoir; on les verra dans une page subséquente.

(2) Xénophon. Hellen. VII. 1, 3-12.

(3) Xénophon. Hellen. IV, 8, 7.

habituels de blé importé, il était essentiel d'obtenir à la fois une entrée à Peiræeus et la protection des trirèmes athéniennes contre cet essaim de pirates, qui se montrèrent après la paix d'Antalkidas, quand il n'y avait pas d'État maritime prédominant; en outre, le marché de Peiræeus était souvent fourni de blé étranger venu de Crimée, grâce à la préférence que les princes du Bosphore montraient pour Athènes, à un moment où les navires d'autres villes ne pouvaient obtenir de cargaison (1). Un tribu modéré payé à Athènes assurait à l'île tributaire de plus grands avantages que si elle l'eût payé à Sparte, — avec une protection au moins égale. Probablement l'influence d'Athènes sur ces insulaires était encore aidée par le fait qu'elle administrait les fêtes et prêtait les fonds du saint temple à Dêlos. Nous savons, par des inscriptions qui restent, que des sommes considérables furent empruntées à intérêt au trésor du temple, non-seulement par des insulaires individuellement, mais encore par les cités des îles collectivement, — Naxos, Andros, Tenos, Siphnos, Seriphos. Le conseil amphictyonique, qui faisait ces prêts (ou du moins les membres présidents), étaient Athéniens, nommés annuellement à Athènes (2). En outre ces insulaires rendaient un hommage religieux et assistaient aux fêtes Dêliennes, et étaient ainsi amenés à entrer dans le cercle d'une influence athénienne centrale, susceptible, dans des circonstances favorables, d'être fortifiée et rendue importante même politiquement.

Grâce à ces secours, Athènes acquérait lentement une seconde confédération maritime, qui, comme nous le verrons bientôt, eut une importance considérable, bien qu'elle n'approchât jamais de la grandeur de son premier empire; de

(1) Isokrate, Or. XVII (Trapezit.), s. 71.

(2) V. l'importante inscription appelée « Marmor Sandvicense », qui contient les comptes rendus par les Amphyktions annuels à Dêlos, de 377 à 373 avant J.-C.

Boeckh, Staatshaushaltung der Athener, vol. II, p. 214, 1re éd.; vol. II, p. 78 *seq.*, 2e éd.

La liste des cités et des individus qui empruntaient de l'argent au temple est donnée dans ces comptes avec le montant de l'intérêt soit payé par eux, soit restant en arrière.

sorte que dans l'année 180 avant J.-C., où Isokrate publia son Panégyrique (sept ans après la paix d'Antalkidas), bien que son pouvoir général fût encore faible, comparé avec la puissance dominante de Sparte (1), cependant sa marine avait déjà fait tant de progrès, qu'il réclame pour elle le droit de prendre le commandement sur mer, dans cette croisade, sur laquelle il insiste avec force, de Sparte et d'Athènes dans une union harmonieuse à la tête de la Grèce, contre les barbares asiatiques (2).

Il semblerait que peu d'années après la paix d'Antalkidas, Sparte devint tant soit peu honteuse d'avoir livré les Grecs asiatiques à la Perse, et que le roi Agésipolis et d'autres Spartiates de conséquence encouragèrent le projet d'une nouvelle expédition grecque contre l'Asie, destinée à répondre à des propositions de quelques sujets mécontents d'Artaxerxès (3). C'est sur quelque projet semblable, discuté généralement, bien qu'il ne fût jamais réalisé, qu'Isokrate édifia probablement son panégyrique, composé dans un ton élevé d'éloquence patriotique (380 av. J.-C.), pour stimuler à la fois Sparte et Athènes dans cette cause, et les engageant toutes deux, comme chefs réunis de la Grèce, à sus-

(1) Telle est la description qu'Isokrate fait lui-même (Orat. XV (Permutat.), s. 61) de l'état du monde grec quand il publie son Panégyrique ; — Ὅτε Λακεδαιμόνιοι μὲν ἦρχον τῶν Ἑλλήνων, ἡμεῖς δὲ ταπεινῶς ἐπράττομεν, etc.

(2) Le Panégyrique d'Isokrate, dont la date est assez exactement connue, a une grande valeur en ce qu'il nous permet de comprendre la période qui suivit immédiatement la paix d'Antalkidas.

Il mentionne en particulier la multiplication des pirates, et la lutte entre Athènes et Sparte au sujet du tribut des îles dans la mer Ægée (s. 133). Τίς γὰρ ἂν τοιαύτης καταστάσεως ἐπιθυμήσειεν, ἐν ᾗ καταποντισταὶ μὲν τὴν θάλασσαν κατέχουσι, πελτασταὶ δὲ τὰς πόλεις καταλαμβάνουσι, etc.

... Καίτοι χρὴ τοὺς φύσει καὶ μὴ διὰ τύχην μέγα φρονοῦντας τοιούτοις ἔργοις ἐπιχειρεῖν, πολὺ μᾶλλον ἢ τοὺς νησιώτας δασμολογεῖν, οὓς ἄξιόν ἐστιν ἐλέειν, ὁρῶντας τούτους μὲν διὰ σπανιότητα τῆς γῆς ὄρη γεωργεῖν ἀναγκαζομένους, τοὺς δ' ἠπειρώτας δι' ἀφθονίαν τῆς χώρας τὴν μὲν πλείστην αὐτῆς ἀργὸν περιορῶντας, etc. (s. 151).

... Ὧν ἡμεῖς (Athéniens et Spartiates) οὐδεμίαν ποιούμεθα πρόνοιαν, ἀλλὰ περὶ μὲν τῶν Κυκλάδων νήσων ἀμφισβητοῦμεν, τοσαύτας δὲ τὸ πλῆθος καὶ τηλικαύτας τὸ μέγεθος δυνάμεις οὕτως εἰκῇ τῷ βαρβάρῳ παραδεδώκαμεν. Cf. Xénoph. Hellen VI, 1, 12 : — Μὴ εἰς νησύδρια ἀποβλέποντας, etc.

(3) Diodore, XV, 9, 19.

pendre les dissensions à l'intérieur pour une grande manifestation panhellénique contre l'ennemi commun au dehors. Mais quelles que soient les idées de cette sorte que les chefs spartiates ont pu nourrir, leur attention fut détournée, vers 382 avant J.-C., par des mouvements dans une région plus éloignée du monde grec, qui amenèrent des conséquences importantes.

Depuis l'année 414 avant J.-C. (dans laquelle les Athéniens étaient occupés au siége de Syracuse), nous n'avons rien appris ni des rois de Macédoine, ni des cités grecques chalkidiques de la péninsule de Thrace confinant à ce royaume. Jusqu'à cette année, Athènes conserva encore une partie de son empire maritime dans ces régions. Les Platæens étaient encore en possession de Skiônê (sur l'isthme de Pallênê) qu'elle leur avait assignée; tandis que l'amiral athénien Euetiôn, secondé par beaucoup de Thraces soudoyés, et même par Perdikkas, roi de Macédoine, entreprit un siége inutile pour reconquérir Amphipolis sur le Strymôn (1). Mais le fatal désastre essuyé à Syracuse ayant mis Athènes hors d'état de défendre des intérêts aussi éloignés, ils furent perdus pour elle avec le reste de son empire, — peut-être plus tôt, bien que nous ignorions comment. En même temps, pendant les dernières années de la guerre du Péloponèse, le royaume de Macédoine grandit beaucoup en pouvoir; en partie, nous pouvons le croire, à cause de la condition impuissante d'Athènes, — mais plus encore grâce aux talents et à l'énergie d'Archelaos, fils et successeur de Perdikkas.

L'ordre de succession chez les princes macédoniens ne semble pas avoir été réglé, de sorte que la mort de plusieurs d'entre eux amena des disputes et l'effusion du sang. En outre, il y avait des tribus distinctes de Macédoniens, qui, bien que formant une partie, réelle ou nominale, de la domination des princes Téménides, étaient néanmoins sujettes immédiatement de princes particuliers à elles, séparés mais

(1) Thucydide, VII, 9.

subordonnés. Le règne de Perdikkas avait été fort troublé de cette manière. Dans le principe, il avait dépouillé de la couronne son propre frère Alketas (1), qui paraît (autant que nous pouvons le reconnaître) y avoir eu plus de droits que lui; ensuite, il avait aussi chassé son frère cadet Philippe de sa principauté subordonnée. Retablir Amyntas, fils de Philippe, était un des projets du prince thrace Sitalkès, dans l'expédition entreprise conjointement avec Athènes, pendant la seconde année de la guerre du Péloponèse (2). A la mort de Perdikkas (vers 413 av. J.-C.), son fils aîné ou seulement légitime était un enfant de sept ans; mais son fils naturel (3) Archélaos était d'un âge mûr et d'une ambition peu scrupuleuse. Le prince détrôné Alketas vivait encore, et avait à ces moments de grandes chances de remonter sur le trône : Archelaos l'invita lui et son fils, sous prétexte qu'il accomplirait lui-même leur rétablissement, et il les tua tous deux dans l'ivresse d'un banquet. Ensuite il se débarrassa de l'enfant, son frère légitime, en l'étouffant dans un puits; et au moyen de ces crimes il se fit roi Toutefois son gouvernement fut si énergique et si habile, que la Macédoine parvint à un degré de puissance militaire tel qu'aucun

(1) Ceci est attesté par Platon, Gorgias, c. 26, p. 4 1 A.

... Ὅς γε (Archelaos, fils de Perdikkas) πρῶτον μὲν τοῦτον αὐτὸν τὸν δεσπότην καὶ θεῖον (Alketas) μεταπεμψάμενος, ὡς ἀπωδώσων τὴν ἀρχὴν ἣν Περδίκκας αὐτὸν ἀφείλετο, etc.

Cette assertion de Platon, que Perdikkas chassa du trône son frere Alketas, ne paraît pas attirer l'attention des commêntateurs. Il se peut qu'elle puisse expliquer les embarras chronologiques qui se rattachent au règne de Perdikkas, dont les années sont, selon différents auteurs, 23, 28, 35, 40, 41. V. M. Clinton, Fasti Hellenici, ch 4, p. 222, — où il discute la chronologie des rois macédoniens, et Krebs, Lection. Diodoreæ, p. 159.

Il n'y a aucun moyen de déterminer quand le règne de Perdikkas commença, — ni exactement quand il finit. Nous savons par Thucydide qu'il était roi en 432, et en 414 avant J.-C. Mais le fait de son acquisition de la couronne par l'expulsion d'un frère aîné rend moins étonnant que le commencement de son règne soit exposé différemment par différents auteurs, bien que les auteurs semblent pour la plupart considérer Perdikkas comme le successeur immédiat d'Alexandre, sans mentionner Alketas.

(2) Thucydide, I, 57; II, 97-100.

(3) La mère d'Archelaos était une esclave d'Alketas; c'est pour cette raison que Platon appelle Alketas δεσπότην καὶ θεῖον d'Archelaos (Platon, Gorgias, c. 26, p. 471 A).

de ses prédécesseurs n'en avait jamais possédé de pareil. Le nombre de ses troupes, de ses équipements militaires et de ses places fortifiées fut fort augmenté; tandis qu'il ouvrit également des routes de communication entre les diverses portions de son territoire, — nouveauté vraisemblablement partout, à cette époque (1). Outre cette organisation améliorée (que par malheur il ne nous est pas donné de connaître en détail), Archelaos fonda une magnifique fête Olympique périodique, en l'honneur de Zeus Olympien et des Muses (2), et il entretint une correspondance avec les poëtes et les philosophes d'Athènes. Il décida les poëtes tragiques Euripide et Agathôn, aussi bien que le poëte épique Chœrilos, à le visiter en Macédoine, où Euripide en particulier fut traité avec une faveur et une libéralité distinguées (3), et où il resta jusqu'à sa mort, qui arriva en 406 ou en 405 avant J.-C. Archelaos invita également Sokratès, qui déclina l'invitation, — et il paraît avoir montré quelque faveur à Platon (4). Il périt la même année que Sokratès (399 av. J.-C.), de mort violente; deux jeunes Thessaliens, Krateuas et Hellanokratès, avec un Macédonien nommé Dekamnichos, l'assassinèrent dans une partie de chasse. Les deux premiers étaient des jeunes gens auxquels il était fortement attaché, mais dont il avait blessé la dignité en les traitant d'une manière insultante et en n'accomplissant pas des promesses qu'il leur avait faites; le troisième était un Macédonien qui, pour avoir fait une remarque offensante sur la mauvaise haleine d'Euripide, avait été livré au poëte par ordre d'Archelaos, afin qu'il fût fouetté. Euripide fit réellement exécuter la sentence; mais ce fut seulement six ans après sa mort que Dekamnichos, qui n'avait ni oublié ni pardonné l'affront, trouva l'occasion de se venger en excitant et en aidant les assassins d'Archelaos (5).

(1) Thucydide, II, 100. Ὁδοὺς εὐθείας ἔτεμε, etc.

(2) Arrien, I, 11; Diodore, XVII, 16.

(3) Plutarque, De Vitioso Pudore, c. 7, p. 531 E.

(4) Aristote, Rhétorique, II, 24; Sénèque, De Beneficiis, V, 6; Ælien, V. H. XIV 17.

(5) V. les renseignements, malheureusement très-brefs, d'Aristote (Politic. V, 8, 10-13). Platon (Alkibiade,

Ces incidents, racontés sur l'autorité d'Aristote, et se rapportant aussi bien au roi macédonien Archelaos qu'au citoyen athénien, le poëte Euripide, expliquent le contraste entre la Macédoine et Athènes. Le gouvernement du premier est tout personnel, — il dépend des passions, des goûts, des appétits et des talents du roi. L'ambition d'Archelaos le conduit tant à ses crimes pour acquérir le trône que plus tard à son organisation améliorée des forces militaires de l'État; son admiration pour les poëtes et les philosophes d'Athènes lui inspire une vive sympathie pour Euripide, et assure à ce dernier une satisfaction personnelle pour une remarque offensante; ses appétits, mêlant la licence à l'insulte, finissent par lui attirer des ennemis personnels d'un caractère formidable. « *L'État c'est moi* » — est marqué dans toute la série de ses actes; la personnalité du monarque est l'élément déterminant. Or, à Athènes, il n'existe pas d'élément semblable. Il n'y est pas facile, d'une part, d'améliorer l'organisation militaire, grâce à l'ascendant d'un chef énergique, — comme cette ville l'apprit à ses dépens, quand elle fut plus tard attaquée par Philippe, le successeur d'Archelaos après quelque intervalle, et à bien des égards son pendant. Mais, d'autre part, ni les goûts personnels ni les appétits d'aucun Athénien individuel ne comptent comme causes actives dans la marche des affaires publiques, qui est déterminée par la loi établie et par les sentiments prononcés du corps des citoyens. Quelque grave insulte qu'Euripide eût pu recevoir à Athènes, les dikastes

---

II, ch. 5, p. 141 D), tout en mentionnant l'assassinat d'Archelaos par son παιδικὰ (mignon), présente le motif de ce dernier autrement qu'Aristote, comme ayant été un désir ambitieux de posséder lui-même le trône. Diodore (XIV, 37) représente Krateuas comme ayant tué Archelaos sans intention dans une partie de chasse.

Καὶ τῆς Ἀρχελάου δ' ἐπιθέσεως Δεκάμνιχος ἡγεμὼν ἐγένετο, παροξύνων τοὺς ἐπιθεμένους πρῶτον· αἴτιον δὲ τῆς ὀργῆς, ὅτι αὐτὸν ἐξέδωκε μαστιγῶσαι Εὐριπίδῃ τῷ ποιητῇ· ὁ δὲ Εὐριπίδης ἐχαλέπαινεν εἰπόντος τι αὐτοῦ εἰς δυσωδίαν τοῦ στόματος (Arist. Pol. *l. c.*).

Dekamnichos est cité par Aristote comme un des exemples de personnes réellement fouettées, ce qui prouve qu'Euripide profita du privilége accordé par Archelaos.

n'auraient jamais ordonné que le coupable lui fût livré pour être fouetté. Ils lui auraient infligé une punition dans la mesure que la nature de la faute et la loi préexistante leur paraissaient demander. Des mesures politiques ou des sentences judiciaires pouvaient être le résultat d'un jugement plus ou moins bon; mais, en tout cas, elles étaient toujours dictées en raison d'une loi connue et des idées que le public avait des intérêts, de la dignité et des obligations de l'État, sans l'intrusion avouée de la personnalité d'aucun citoyen. Pour Euripide, — qui avait pendant toute sa vie été le but des attaques d'Aristophane et des autres auteurs comiques, et qui avait été forcé d'entendre, dans le théâtre plein de monde, des sarcasmes beaucoup plus hardis que ce qui est attribué à Dekamnichos, — le contraste dans le fait a dû être frappant, de voir l'offenseur livré entre ses mains, et le fouet mis à sa disposition, par ordre de son nouveau patron. Et il n'est guère à son honneur d'avoir profité du privilége, en faisant administrer la punition réellement, — punition que, pendant les cinquante années de sa vie passée, il n'avait pu voir infliger à aucun citoyen athénien libre.

Krateuas ne survécut pas à son action plus de trois ou quatre jours, après lesquels Orestès, fils d'Archelaos, enfant, fut placé sur le trône, sous la tutelle d'Aeropos. Toutefois ce dernier, après quatre années environ, se défit de son pupille, et régna à sa place pendant deux ans. Il mourut alors de maladie, et eut pour successeur son fils Pausanias, qui, après un règne d'une année seulement, fut assassiné par Amyntas, qui lui succéda (1). Cet Amyntas (célèbre surtout comme père de Philippe et grand-père d'Alexandre le Grand), quoique allié à la famille royale, n'avait été rien de plus qu'un serviteur d'Aeropos (2), jusqu'à ce qu'il se fît roi en mettant Pausanias à mort (3). Il régna vingt-quatre ans,

---

(1) Diodore, XIV, 84-89.

(2) Ælien, V. H. XII, 43; Dexippus ap. Syncell. p. 263; Justin, VII, 4.

(3) Diodore, XIV, 89. Ἐτελεύτησε δὲ καὶ Παυσανίας ὁ τῶν Μακεδόνων βασιλεὺς, ἀναιρεθεὶς ὑπὸ Ἀμύντου δόλῳ, ἄρξας ἐνιαυτόν· τὴν δὲ βασιλείαν κάτεσχεν Ἀμύντας, etc.

bien qu'avec des interruptions (393-369 av. J.-C.); années, pour la plupart, de trouble et d'humiliation pour la Macédoine, et d'exil pour lui-même à l'occasion. La vigoureuse organisation militaire introduite par Archelaos paraît avoir décliné; tandis que les détrônements et les assassinats fréquents de rois, commençant même à Perdikkas, père d'Archelaos, et continués jusqu'à Amyntas, bouleversèrent l'autorité centrale et désunirent les diverses portions du nom macédonien, qui tendirent naturellement à se séparer et ne purent être réunies que par une main ferme.

Les régions intérieures de la Macédoine étaient bordées au nord, au nord-est et au nord-ouest par des tribus barbares et belliqueuses, thraces et illyriennes, dont les invasions étaient assez fréquentes et souvent formidables. Tentés probablement par la position chancelante du gouvernement, les Illyriens se jetèrent sur Amyntas pendant la première année de son règne; il se peut qu'ils aient été appelés par d'autres princes de l'intérieur (1); et en tout cas leur arrivée opéra comme un signal qui fit que les mécontents se déclarèrent. Amyntas, — qui avait acquis le sceptre seulement peu de mois auparavant par l'assassinat de son prédécesseur, et qui avait peu d'empire sur le peuple, — fut non-seulement hors d'état de les repousser, mais il se vit obligé d'évacuer Pella, et même de se retirer entièrement de la Macédoine. Désespérant de sa position, il céda aux Olynthiens une portion considérable du territoire voisin, — la basse Macédoine ou la côte et les cités autour du golfe Thermaïque (2). Comme on a représenté que cette cession

(1) V. dans Thucydide, IV, 112, — les relations d'Arrhibæos, prince des Macédoniens, appelés Lynkestæ dans l'intérieur du pays, avec les envahisseurs illyriens, — 423 avant J. C.

Archelaos avait été engagé à une époque plus récente dans une guerre avec un prince de l'intérieur nommé Arrhibæos, — peut-être le même personnage (Aristot. Polit. V, 8, 11).

(2) Diodore, XIV, 92; XV, 19. Ἀπογνοὺς δε τὴν ἀρχὴν, Ὀλυνθίοις μὲν τὴν συνεγγὺς χωραν ἐδωρήσατο, etc. Τῷ δήμῳ τῶν Ὀλυνθίων δωρησαμένου πολλὴν τῆς ὁμόρου χώρας, δια τὴν ἀπόγνωσιν τῆς ἑαυτοῦ δυναστείας, etc.

La fuite d'Amyntas, après le règne d'une année, est confirmée par Dexippus, ap. Syncell. p. 263.

avait été faite au moment de sa détresse et de son expatriation, nous pouvons à bon droit soupçonner qu'elle le fut pour quelque bienfait réciproque ou équivalent important, dont Amyntas pouvait bien avoir besoin à un moment si critique.

C'est à cette occasion que nous entendons parler de nouveau des Chalkidiens d'Olynthos, et de la confédération qu'ils réunirent graduellement autour de leur cité comme centre (392 av. J.-C.). La confédération semble avoir eu pour point de départ cette cession d'Amyntas, — ou plutôt, pour parler plus proprement, son abdication; car la cession de ce qu'il ne pouvait pas garder était d'une importance comparativement médiocre, et nous verrons qu'il essaya de le reprendre dès qu'il acquit de la force. Sa fuite eut pour effet de détruire le gouvernement de la basse Macédoine ou Macédoine maritime, et de laisser les cités qui y étaient situées sans défense contre les Illyriens ou contre d'autres envahisseurs venant de l'intérieur. Pour ces cités, la seule chance de sécurité était de se jeter dans les bras des villes grecques de la côte, et d'organiser, conjointement avec ces dernières, une confédération pour un mutuel soutien. Parmi tous les Grecs de la côte, les plus braves et les plus persévérants (c'était ainsi qu'ils s'étaient montrés dans leurs premières luttes contre Athènes, quand elle était au faîte de sa puissance), aussi bien que les plus rapprochés, étaient les Chalkidiens d'Olynthos. Ces Olynthiens se mirent alors en avant, — prirent dans leur alliance et sous leur protection les villes plus petites de la Macédoine maritime immédiatement auprès d'eux, — et bientôt étendirent la confédération au point d'embrasser toutes les villes plus considérables de cette région, — y compris même Pella, la cité la plus importante du pays (1). Comme ils commencèrent cette entre-

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 12. Ὅτι μὲν γὰρ τῶν ἐπὶ Θρᾴκης μεγίστη πόλις Ὄλυνθος, σχεδὸν πάντες ἐπίστασθε. Οὗτοι τῶν πόλεων προσηγάγοντο ἔστιν ἅς, ἐφ' ᾧτε τοῖς αὐτοῖς χρῆσθαι νόμοις καὶ συμπολιτεύειν · ἔπειτα δὲ καὶ τῶν μειζόνων προσέβαλόν τινας · Ἐκ δὲ τούτου ἐπεχείρησαν καὶ τὰς τῆς Μακεδονίας πόλεις ἐλευθεροῦν ἀπὸ Ἀμύντου, τοῦ βασιλέως Μακεδόνων. Ἐπεὶ δὲ εἰ-

prise à un moment où les Illyriens étaient maîtres du pays au point de réduire Amyntas au désespoir et à la fuite, nous pouvons être sûrs qu'elle a dû leur coûter de sérieux efforts, non sans de grands dangers s'ils échouaient. Nous pouvons être sûrs également que les cités elles-mêmes ont dû les aider avec bon vouloir, sinon avec ardeur, précisément comme les Grecs insulaires et asiatiques s'attachèrent à Athènes lors de la première formation de la confédération de Dèlos. Les Olynthiens n'auraient pas été en état de conquérir même les cités macédoniennes moins considérables, encore bien moins Pella, de force et contre le gré des habitants.

Comment les Olynthiens furent-ils obligés de se retirer, et par quelles démarches la confédération se forma-t-elle, c'est ce qu'il ne nous est pas donné de savoir. Nos informations (malheureusement très-brèves) viennent de l'ambassadeur akanthien Kleigenès, parlant à Sparte environ dix ans plus tard (383 av. J.-C.), et décrivant en peu de mots la confédération telle qu'elle était alors. Mais il est une circonstance que ce témoin, — lui-même hostile à Olynthos et venant solliciter contre elle l'aide des Spartiates, — atteste d'une manière expresse, ce sont les principes équitables, généreux et fraternels, sur lesquels les Olynthiens formèrent leur plan dès le début. Ils ne se présentèrent pas comme une cité souveraine enrôlant un corps d'alliés dépendants; mais ils invitèrent chaque cité séparée à adopter des lois communes et un droit de cité réciproque avec Olynthos, en jouissant de la pleine liberté de contracter mutuellement des mariages, d'établir des relations commerciales

---

σήκουσαν αἱ ἐγγύτατα αὐτῶν, ταχὺ καὶ ἐπὶ τὰς πόῤῥω καὶ μείζους ἐπορεύοντο· καὶ κατελίπομεν ἡμεῖς ἔχοντας ἤδη ἄλλας τε πολλάς, καὶ Πέλλαν, ἥπερ μεγίστη τῶν ἐν Μακεδονίᾳ πόλεων. Καὶ Ἀμύνταν δὲ αἰσθανόμεθα ἀποχωροῦντά τε ἐκ τῶν πόλεων, καὶ ὅσον οὐκ ἐκπεπτωκότα ἤδη ἐκ πάσης Μακεδονίας.

Nous savons par Diodore qu'Amyntas s'était enfui du pays poussé par le désespoir, et qu'il avait cédé aux Olynthiens une portion considérable au moins de la basse Macédoine. Conséquemment la lutte entre ces derniers et Amyntas (à laquelle il est fait allusion ici) a dû se produire quand il revint et essaya de reprendre sa domination.

et de posséder des propriétés foncières. Que les cités macédoniennes près de la mer fissent un bon accueil à une proposition aussi libérale que celle-ci, venant des plus puissants d'entre leurs voisins grecs, c'est ce qui ne peut nullement nous surprendre, surtout à une époque où elles étaient exposées aux envahisseurs illyriens, et où Amyntas avait fui le pays. Les Macédoniens avaient jusqu'alors toujours été sujets (1) : leurs cités n'avaient pas (comme les cités grecques) joui chacune de son autorité séparée dans ses propres murailles; l'offre que leur faisaient alors les Olynthiens était l'offre de la liberté en échange de leur sujétion passée sous les rois macédoniens, combinée avec des forces suffisantes pour les protéger contre les Illyriens et autres envahisseurs. Il se peut aussi que ces diverses cités, — Anthémonte, Therma, Chalastra, Pella, Alôros, Pydna, etc., — aient contenu, parmi la population indigène, une certaine proportion d'habitants grecs domiciliés, auxquels la proposition des Olynthiens dut être particulièrement agréable.

Nous pouvons comprendre ainsi pourquoi l'offre des Olynthiens fut accueillie avec plaisir par les cités maritimes macédoniennes. Elles furent les premières qui fraternisèrent comme associées volontaires à la confédération que les Olynthiens, après avoir établi cette base, se mirent en devoir d'agrandir encore, en faisant les mêmes propositions libérales aux cités grecques de leur voisinage. Plusieurs de ces dernières se joignirent à eux volontairement, d'autres n'osèrent pas refuser, au point que la confédération finit par enfermer un nombre considérable de Grecs, — en particulier Potidæa, située sur l'isthme de Pallênê, et commandant la route de communication entre les cités en deçà de Pallênê et le continent. Les Olynthiens appliquèrent avec une sincérité scrupuleuse leurs principes déclarés d'association égale et intime, évitant tout empiétement ou prééminence blessante en faveur de leur propre cité. Mais, malgré cette

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 12. Τὰς τῆς Μακεδονίας πόλεις ἐλευθεροῦν ἀπὸ Ἀμύντου, etc. Cf. V, 2, 38.

manière libérale d'agir, ils trouvèrent parmi leurs voisins des obstacles qu'ils n'avaient pas éprouvés de la part des Macédoniens. Chacune des cités grecques avait été accoutumée à son autonomie municipale et à son droit de cité séparé, avec ses lois et ses coutumes particulières. Toutes étaient attachées à cette sorte de vie politique distincte par l'un des instincts les plus tenaces et les plus universels de l'esprit grec; toutes y renonçaient avec répugnance, même en consentant à entrer dans la confédération olynthienne, avec ses généreuses promesses, sa sécurité agrandie, et ses avantages manifestes, et il y en eut même qui, dédaignant toute considération future, refusèrent de changer de condition, si ce n'est à la pointe de l'épée.

Au nombre de ces dernières étaient Akanthos et Apollonia, les cités les plus considérables (après Olynthos) de la péninsule chalkidique; et conséquemment les plus en état de rester seules. Les Olynthiens ne s'adressèrent pas à elles avant d'avoir attiré déjà dans leur confédération un nombre considérable d'autres cités grecques aussi bien que macédoniennes. Alors ils invitèrent Akanthos et Apollonia à y entrer aux mêmes conditions d'union égale et de droit de cité commun. La proposition étant déclinée, ils envoyèrent un second message donnant à entendre que, si elle n'était acceptée dans un certain temps, ils l'imposeraient par des mesures de contrainte. Si puissantes étaient déjà les forces militaires de la confédération olynthienne, qu'Akanthos et Apollonia, incapables de résister sans une aide étrangère, dépêchèrent des ambassadeurs à Sparte chargés d'exposer la position des affaires dans la péninsule chalkidique, et de solliciter son intervention contre Olynthos.

Leur ambassade arriva à Sparte vers 383 avant J.-C., au moment où les Spartiates, après avoir décomposé la cité de Mantineia en villages et fait violence à Phlionte, étaient en plein essor de pouvoir sur le Péloponèse, et où ils avaient également dissous la fédération bœôtienne, plaçant des harmostes dans Platée et dans Thespiæ pour empêcher tout mouvement à Thèbes. L'Akanthien Kleigenès, s'adressant à l'assemblée des Spartiates et de leurs alliés, traça un tableau

alarmant du développement récent et des tendances futures d'Olynthos, et il invoqua l'intervention de Sparte contre cette cité. La confédération olynthienne (dit-il) comprenait déjà un grand nombre de cités, grandes et petites, grecques aussi bien que macédoniennes, — Amyntas ayant perdu son royaume. Sa puissance militaire, grande même à présent, allait grandissant chaque jour (1). Le territoire, comprenant une vaste étendue de fertiles terres à blé, pouvait nourrir une population nombreuse. Du bois pour la construction de navires (2) était sous la main, tandis que les nombreux ports des cités confédérées assuraient un commerce prospère aussi bien qu'un revenu constant, grâce aux droits de douane. Les tribus thraces voisines seraient aisément tenues dans une dépendance volontaire, et augmenteraient ainsi les forces militaires d'Olynthos; même les mines d'or du mont Pangæos ne tarderaient pas à être à sa portée d'une manière assurée. « Tout ce que je vous expose actuellement (telle fut la substance de son discours) se dit publiquement dans le peuple olynthien, qui est plein d'espoir et de confiance. Comment pouvez-vous, Spartiates, qui prenez une peine jalouse pour empêcher l'union des cites bœotiennes (3), permettre l'agrégation d'une puissance bien plus formidable, tant sur terre

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 14.

Le nombre des troupes olynthiennes est donné dans Xénophon comme étant de 800 hoplites, — d'un beaucoup plus grand nombre de peltastes, et de 1,000 cavaliers, en admettant qu'Akanthos et Apollonia se soient jointes à la confédération. M. Mitford et autres ont fait remarquer que ces chiffres tels qu'ils sont ici, doivent décidément être au-dessous de la réalité. Mais nous n'avons pas à notre disposition de moyen de les corriger. La suggestion que fait M. Mitford de 8,000 hoplites au lieu de 800 ne repose sur aucune autorité.

Démosthène dit qu'Olynthos seule, et avant qu'elle eût réuni tous les Chalkidiens en confédération (οὔπω Χαλκιδέων πάντων εἰς ἓν συνῳκισμένων, — De Fals Leg. c 75, p 425), possédait 400 cavaliers et une population de 5,000 citoyens; pas plus que cela (dit-il) à l'époque où les Lacédæmoniens les attaquèrent. Les assertions historiques de ce grand orateur, pour une époque qui coïncide presque avec sa naissance, doivent être reçues avec précaution.

(2) Cf. Boeckh, Public Economy of Athens p. 54, s. 100, trad. angl.

(3) Xénoph. Hellen. V, 2, 16. Ἐννοήσατε δὲ καὶ τόδε, πῶς εἰκὸς, ὑμᾶς τῆς μὲν Βοιωτίας ἐπιμεληθῆναι, ὅπως μὴ καθ' ἓν εἴη, πολὺ δὲ μείζονος ἀθροιζομένης δυνάμεως ἀμελῆσαι, etc.

Je traduis ici la substance du discours, non les mots exacts.

que sur mer, comme l'est celle d'Olynthos? Athènes et Thèbes y ont déjà envoyé des députés, — et les Olynthiens ont décrété de dépêcher une ambassade à leur tour pour contracter alliance avec ces cités; de là vos ennemis tireront une force additionnelle considérable. Nous autres, d'Akanthos et d'Apollonia, ayant décliné la proposition de nous joindre volontairement à la confédération, avons reçu avis que, si nous persistions, ils nous y contraindraient. Or, nous désirons garder les lois et les coutumes de nos pères, et continuer d'être une cité par nous-mêmes (1). Mais si nous ne pouvons obtenir votre secours, nous serons dans la nécessité de nous réunir à eux, — comme plusieurs autres cités l'ont déjà fait, qui n'ont pas osé refuser, cités qui vous auraient envoyé des ambassadeurs avec nous si elles n'avaient pas craint d'offenser les Olynthiens. Ces cités, si vous intervenez sur-le-champ, et avec de puissantes forces, se révolteront maintenant contre la confédération. Mais si vous différez votre intervention, et que vous laissiez à la confédération le temps d'agir, leurs sentiments changeront bientôt. Elles en viendront à être liées ensemble dans une étroite unité, par le droit commun de bourgeoisie, les mariages mutuels et la réciprocité de possessions foncières qui ont déjà été arrêtés pour l'avenir. Toutes finiront par être convaincues qu'elles ont un intérêt commun, tant à appartenir à la confédération qu'à la fortifier, — précisément comme les Arkadiens, quand ils vous suivent, Spartiates, en qualité d'alliés, sont mis en état non-seulement de préserver leurs propriétés, mais d'en piller d'autres. Si, par vos délais, vous laissez les tendances attractives de la confédération agir réellement, vous verrez bientôt qu'il ne sera plus en votre pouvoir de la dissoudre (2). »

---

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 14. Ἡμεῖς δέ, ὦ ἄνδρες Λακεδαιμόνιοι, βουλόμεθα μὲν τοῖς πατρίοις νόμοις χρῆσθαι, καὶ αὐτοπολῖται εἶναι· εἰ μέντοι μὴ βοηθήσει τις, ἀνάγκη καὶ ἡμῖν μετ' ἐκείνων γίγνεσθαι.

(2) Xénoph. Hellen. V, 2, 18. Δεῖ γε μὴν ὑμᾶς καὶ τόδε εἰδέναι, ὡς, ἣν εἰρήκαμεν δύναμιν μεγάλην οὖσαν, οὔπω δυσπάλαιστός τις ἐστιν· αἱ γὰρ ἄκουσαι τῶν πόλεων τῆς πολιτείας κοινωνοῦσαι, αὗται, ἄν τι ἴδωσιν ἀντίπαλον, ταχὺ ἀποστήσονται· εἰ μέντοι συγκλεισθήσονται ταῖς τε ἐπι-

Ce discours de l'ambassadeur akanthien est remarquable sous plus d'un rapport. Venant des lèvres d'un ennemi, il est le meilleur de tous les témoignages quant à l'esprit libéral et compréhensif dans lequel les Olynthiens agissaient. Ils sont accusés, non pas d'injustice, ni d'ambition égoïste, ni du désir d'abaisser ceux qui les entourent, — mais littéralement d'organiser une nouvelle association sur des principes trop généreux et trop séduisants; de remplacer avec douceur, au lieu de les briser violemment, les barrières entre les diverses cités, par des liens réciproques de propriété et de famille parmi les citoyens de chacune; de les réunir toutes en un nouvel agrégat politique, dans lequel non-seulement toutes jouiront de droits égaux, mais auquel toutes gagneront sans exception. L'avantage, tant en sécurité qu'en pouvoir, qui en résultera dans l'avenir pour toutes est non-seulement admis par l'orateur, mais il est le point saillant de son argumentation. « Hatez-vous de briser la confédération (dit-il à Sparte avec insistance) avant que ses fruits soient mûrs, afin que les confédérés ne puissent jamais les goûter ni en connaître la bonté; car s'ils le font, vous ne les déterminerez pas à y renoncer. » Par induction, il admet aussi, — et il ne dit rien qui tende même à faire naître un doute, — que les cités qu'il représente, Akanthos et Apollonia, partageraient avec les autres ce même bienfait. Mais l'instinct politique grec était néanmoins prédominant. « Nous désirons conserver les lois de nos pères et être une cité par nous-mêmes. » C'est ainsi que l'objection est présentée sans voile, quand la question était de savoir non si Akanthos perdrait sa liberté et deviendrait sujette d'une ville souveraine comme Athènes, — mais si elle deviendrait un membre libre et égal d'un agrégat politique plus considérable, cimenté par tous les liens qui pourraient rendre une union sûre, profitable et digne. Il est curieux de voir combien l'orateur

γαμίαις καὶ ἐγκτήσεσι παρ' ἀλλήλαις, ἃς ἐψηφισμένοι εἰσὶ — καὶ γνώσονται, ὅτι μετὰ τῶν κρατούντων ἕπεσθαι κερδαλέον ἐστὶν, ὥσπερ Ἀρκάδες, ὅταν μεθ' ὑμῶν ἴωσι, τά τε αὑτῶν σώζουσι, καὶ τὰ ἀλλότρια ἁρπάζουσιν — ἴσως οὐκέθ' ὁμοίως εὔλυτα ἔσται.

a la pleine conscience que cette répugnance, bien que prépondérante au moment, était néanmoins essentiellement transitoire, et donnait place à l'attachement quand l'union finissait par se faire sentir comme une réalité : et avec quelle force il prie Sparte de ne pas perdre de temps à profiter de cette répugnance pendant qu'elle durait. Il lui fait appel, non pour des objets avantageux ou panhelléniques, mais dans l'intérêt de sa domination, qui avait besoin que le monde grec fût pour ainsi dire pulvérisé en atomes menus, agissant par eux-mêmes, sans cohésion, — de telle sorte que chaque cité ou chaque village, s'il se trouvait protégé contre l'ambition de toute autre commune, fût en outre empêché de former une union ou fusion politique égale avec toute autre, étant ainsi plus complétement impuissant et dépendant à l'égard de Sparte.

Ce ne fut pas seulement d'Akanthos et d'Apollonia, mais encore de la part du roi macédonien dépossédé Amyntas, que des ambassadeurs vinrent à Sparte pour demander du secours contre Olynthos. Il paraît qu'Amyntas, après avoir abandonné le royaume et fait sa cession aux Olynthiens, avait obtenu quelque aide de la Thessalia et essayé de se réinstaller par la force. Il avait échoué dans ce projet, étant défait par les Olynthiens. Dans le fait, nous trouvons un autre personnage nommé Argæos, mentionné comme compétiteur pour le sceptre macédonien, et le possédant pendant deux années (1).

Après avoir entendu ces suppliants, les Lacédæmoniens déclarèrent d'abord qu'ils étaient prêts à faire droit à leur prière et à renverser Olynthos; ensuite ils soumirent le même point au vote des alliés réunis (2). Parmi ces derniers,

(1) Diodore, XIV, 92; XV, 9.

Démosthène parle d'Amyntas comme ayant été chassé de son royaume par les Thessaliens (cont. Aristokr. c. 29, p. 657). Si ce fait est historiquement exact, il doit se rapporter à quelque guerre subséquente dans laquelle il fut engagé avec les Thessaliens, peut-être à l'époque où Jason de Pheræ acquit la domination sur la Macédoine (Xénoph. Hellen. VI, 1, [illegible]).

(2) V. tome VIII, ch. 2 de cette Histoire.

il n'y avait pas de véritable antipathie contre les Olynthiens, telle que celle qui avait prévalu contre Athènes avant la guerre du Péloponèse, dans l'assemblée tenue alors à Sparte. Mais la puissance de Sparte sur ses alliés était beaucoup plus grande qu'elle ne l'avait été à ce moment. La plupart de leurs cités étaient au pouvoir d'oligarchies qui dependaient de son appui pour exercer l'autorité sur leurs concitoyens; de plus, les événements récents en Bœôtia et à Mantineia avaient eu pour effet une sérieuse intimidation. Le désir de conserver la faveur de Sparte dominait conséquemment, de sorte que la plupart des orateurs, aussi bien que la plupart des votes, se déclarèrent pour la guerre (1), et il fut voté qu'on mettrait sur pied une armée combinée de dix mille hommes.

Pour former ce total, on imposa à chaque confédéré un contingent proportionnel, combiné avec la clause additionnelle, ajoutée actuellement pour la première fois, que chacun pourrait fournir de l'argent au lieu d'hommes, au taux de trois oboles æginæennes (une demi-drachme æginæenne) pour chaque hoplite. Un cavalier, pour celles des villes qui en fournissaient, était compté comme équivalent à quatre hoplites; un hoplite, comme équivalent à deux peltastes : ou elles payaient une contribution pécuniaire sur la même échelle. Toute ville en défaut fut rendue passible d'un dédit d'un statère (quatre drachmes) par jour pour chaque soldat non envoyé, dédit que Sparte devait faire payer (2). Cette substitution autorisée d'un payement pécuniaire à la place du service personnel est la même que celle qui, comme je l'ai déjà raconté, s'effectua près d'un siècle avant dans la confédération de Délos sous la présidence d'Athènes (3). Ce système n'était pas de nature à être appliqué d'une manière

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 20. Ἐκ τούτου μέντοι, πολλοὶ μὲν ξυνηγόρευον στρατιὰν ποιεῖν, μάλιστα δὲ οἱ βουλόμενοι Λακεδαιμονίοις χαρίζεσθαι, etc.

(2) Xénoph. Hellen. V, 2, 21, 22. Diodore (XV, 31) mentionne le fait qu'un hoplite était compté comme équivalent à deux peltastes, eu égard au rôle lacédæmonien peu d'années après; mais il a dû être également nécessaire de fixer cette proportion dans la présente occasion.

(3) V. tome VII, ch. 6 de cette Histoire.

étendue parmi les alliés spartiates, qui étaient à la fois plus pauvres et plus belliqueux que ceux d'Athènes. Mais, dans les deux cas, il fut favorable à l'ambition de l'État dominant, et la tendance devient ici manifeste de sanctionner, par la formalité d'une résolution publique, cet ascendant lacédæmonien accru, qui avait déjà grandi en pratique.

Les ambassadeurs akanthiens, tout en exprimant la satisfaction que leur causait le vote récemment émis, donnèrent à entendre que la réunion de ces nombreux contingents occuperait quelque temps, et ils insistèrent de nouveau sur la nécessité d'une intervention immédiate, même avec une petite armée, avant que les Olynthiens pussent trouver le temps de mettre leurs plans réellement à exécution ou de les faire apprécier par les cités environnantes. De médiocres forces lacédæmoniennes (disaient-ils), si elles sont envoyées sans retard, non-seulement maintiendront fermes dans leur refus celles des cités qui ont refusé de se joindre à Olynthos, mais encore elles engageront les autres, qui s'étaient unies à elle contre leur gré, à se révolter. En conséquence, les éphores nommèrent sur-le-champ Eudamidas, lui assignant deux mille hoplites, — neodamodes (ou Ilotes affranchis), periœki et Skiritæ ou Arkadiens habitant la frontière. Les Akanthiens avaient un tel désir qu'on se hâtât, qu'ils ne voulurent pas lui laisser le temps même de réunir entièrement cette petite troupe. Il fut mis en marche immédiatement avec ce qui se trouva prêt, tandis que son frère Phœbidas, resta derrière, chargé de réunir le reste et de le suivre. Et il semble que les Akanthiens ne se trompaient pas dans leur jugement. Car Eudamidas, arrivant en Thrace après une marche rapide, bien qu'il ne fût pas en état de lutter avec les Olynthiens en rase campagne, décida cependant Potidæa à se révolter contre eux et put défendre les villes, comme Akanthos et Apollonia, qui se tenaient résolûment à l'écart (1). Amyntas amena une armée qui devait agir de concert avec lui.

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 21; Diodore, XV, 21.

Le retard dans la marche de Phœbidas produisit des conséquences non moins importantes qu'inattendues. La ligne directe du Péloponèse à Olynthos traversait le territoire thêbain, passage que les Thêbains, quels qu'eussent pu être leurs désirs, n'étaient pas assez puissants pour refuser, bien qu'ils eussent contracté une alliance avec Olynthos (1) et qu'une proclamation fût faite pour défendre aux citoyens thêbains de se joindre aux forces lacédæmoniennes. Eudamidas, étant parti sans tarder un moment, l'ordre reçu, traversa la Bœôtia et ne s'arrêta pas dans sa marche vers la Thrace. Mais on sut que son frère Phœbidas devait bientôt le suivre; et sur ce fait les membres du parti favorable à Lacédæmone dans Thèbes organisèrent une conspiration.

Ils obtinrent des éphores et du sentiment de haine qui animait Agésilas contre Thèbes, que l'ordre secret serait donné à Phœbidas de coopérer avec eux dans tout mouvement de parti qu'ils pourraient trouver l'occasion d'exécuter (2); et quand il s'arrêta avec son détachement près du gymnase à peu de distance en dehors des murs, ils concertèrent l'affaire aussi bien avec lui qu'entre eux. Leontiadès, Hypathês et Archias étaient les chefs du parti dans Thèbes favorable à Sparte, parti décidément en minorité, cependant puissant encore, et à ce moment si fortifié par l'ascendant illimité du nom spartiate, que Leontiadès lui-même était un des polémarques de la cité. Le sentiment antispartiate, prédominant dans Thèbes, — qui comprenait la plupart des citoyens opulents et actifs, ceux qui remplissaient successivement la charge d'hipparques ou généraux de la

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 27-34.

(2) Telle est l'assertion de Diodore (XV. 29) et en substance celle de Plutarque (Agésil. c. 24), qui donne à entendre que c'était l'opinion générale du temps. Et elle me paraît plus probable que ce que dit Xénophon, — à savoir que la première idée s'en présenta quand Phœbidas était sous les murs de Thèbes, et que le chef spartiate fut persuadé par Leontiadès d'agir sous sa propre responsabilité. La conduite d'Agésilas et des éphores après le fait ressemble à celle de personnes qui en avaient préalablement examiné la possibilité. Mais la suggestion primitive a dû venir de la faction thêbaine elle-même.

cavalerie (1), — avait pour chefs Ismenias et Androkleidas. Ismenias en particulier, le premier aussi bien que le plus habile chef de la dernière guerre contre Sparte, était actuellement en charge comme polémarque, conjointement avec son rival Leontiadès.

Tandis qu'Ismenias, qui détestait les Spartiates, se tenait loin de Phœbidas, Leontiadès le courtisa assidûment et gagna sa confiance. Le jour des Thesmophoria (2), fête religieuse célébrée par les femmes séparément des hommes, pendant laquelle l'Akropolis ou Kadmeia était consacrée exclusivement à leur usage, — Phœbidas, affectant d'avoir terminé sa halte, se mit en marche comme s'il se dirigeait vers la Thrace, vraisemblablement en faisant le tour des murs de Thèbes, mais sans y entrer. A ce moment le sénat était réuni dans le portique de l'Agora, et la chaleur d'un midi d'été avait chassé tout le monde des rues, quand Leontiadès, se retirant du sénat à la dérobée, alla en toute hâte

(1) Plutarque (De Genio Socratis, c. 5, p. 578 B) dit que la plupart de ces officiers de cavalerie (τῶν ἱππαρχηκότων νομίμως) furent plus tard en exil avec Pélopidas à Athènes.

Nous avons peu ou point d'informations relativement au gouvernement de Thèbes. Il semblerait avoir été à ce moment une oligarchie rendue libérale. Il y avait un sénat et deux polémarques (il se peut que les polémarques aient été plus de deux en tout, bien que les mots de Xénophon nous amènent plutôt à en supposer *deux* seulement), — et il semble qu'il y a eu également un magistrat civil, choisi par la voie du sort (ὁ κυαμιστὸς ἄρχων) et renouvelé annuellement, et dont la charge avait pour marque qu'il avait constamment en sa possession la lance sacrée de l'État (τὸ ἱερὸν δόρυ) et le sceau de la cité (Plutarque, De Gen. Socr. c. 31, p. 597 — B. — C).

A ce moment, il faut se le rappeler, il n'y avait pas d'officiers tels que les Bœôtarques, puisque les Lacédæmoniens, en imposant la paix d'Antalkidas, avaient mis fin à la fédération bœôtienne.

(2) Le rhéteur Aristide (Or. XIX, Eleusin. p. 452 Cant.; p. 419 Dind.) dit que la Kadmeia fut prise pendant la fête Pythienne. Cette fête se célébra en juillet ou en août 382 av. J.-C., près du commencement de la troisième année de la (99e) olympiade. V. tome IX, ch. 4 de cette Histoire. Relativement à l'année et au mois dans laquelle la fête Pythienne se célébrait, il y a une différence d'opinion entre les commentateurs. Je suis d'accord avec ceux qui la placent dans le premier quart de la troisième année olympique. Et la date de la marche de Phœbidas s'accorderait parfaitement avec cette supposition.

Xénophon ne parle pas de la fête Pythienne comme étant en cours de célébration quand Phœbidas était campé près de Thèbes; car elle ne se rapportait pas particulièrement à cette ville.

à cheval rejoindre Phœbidas, lui fit faire volte-face et conduisit les Lacédæmoniens droit à la Kadmeia, dont les portes, aussi bien que celles de la ville, s'ouvrirent à son ordre comme polémarque. Non-seulement il n'y avait pas de citoyens dans les rues, il n'y en avait même pas dans la Kadmeia, aucune personne du sexe masculin n'étant autorisée à assister aux Thesmophoria, fête réservée aux femmes; de sorte que Phœbidas et son armée se trouvèrent maîtres de la Kadmeia sans la moindre opposition. Ils firent en même temps une acquisition qui n'avait guère moins d'importance, — les personnes de toutes les femmes thêbaines réunies, qui servirent d'otages pour assurer la soumission paisible, bien que forcée, des citoyens de la ville, située au pied de l'Akropolis. Leontiadès remit à Phœbidas la clef des portes et descendit ensuite dans la ville, ordonnant que personne ne montât à la citadelle sans son ordre (1).

Le sénat assemblé apprit avec consternation l'occupation de l'Akropolis par Phœbidas. Avant que les sénateurs eussent pu délibérer, Leontiadès vint reprendre sa place. Les lochagi et les citoyens armés de son parti, auxquels il avait donné préalablement ses ordres, se tenaient tout près. « Sénateurs (dit-il), ne soyez pas intimidés par la nouvelle que les Spartiates sont dans la Kadmeia; car ils nous assurent qu'ils n'ont aucun dessein hostile contre quiconque n'appelle pas la guerre contre eux. Mais moi, comme polemarque, je suis autorisé par la loi à arrêter toute personne dont la conduite est manifestement et entièrement criminelle. Conséquemment j'arrête cet homme-ci, Ismenias, comme étant celui qui surtout allume la guerre. En avant, capitaines et soldats, emparez-vous de lui, et menez-le où l'ordre vous a été donné de le conduire. » En conséquence Ismenias fut saisi et entraîné comme prisonnier à la Kadmeia, tandis que les sénateurs, atterrés et terrifiés, ne firent pas de résistance. Ceux d'entre eux qui étaient partisans du polémarque arrêté, et beaucoup même d'entre les membres plus

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 28, 29.

neutres, quittèrent le sénat et retournèrent chez eux, reconnaissants d'échapper la vie sauve. Trois cents d'entre eux, y compris Androkleidas, Pélopidas, Mellôn et autres, cherchèrent leur salut dans un exil volontaire à Athènes; ensuite le reste du sénat, composé actuellement des partisans favorables à Sparte, outre quelques dissidents, si toutefois il y en avait, vota formellement le renvoi d'Ismenias et nomma un nouveau polémarque à sa place (1).

Ce coup de violence arrogante dont on frappa Ismenias forme un digne pendant à l'arrestation de Theramenês par Kritias (2), vingt-deux ans auparavant, dans le sénat d'Athènes, sous les Trente. Terrible en lui-même, il fut probablement accompagné par des actes semblables de force contre d'autres personnes du même parti. La soudaine explosion et le succès complet de la conspiration, ourdie par le chef même du pouvoir exécutif, celui de tous les conspirateurs à qui il est le plus difficile de résister, — la présence de Phœbidas dans la Kadmeia, et d'un sénat complaisant dans la ville, — l'arrestation ou la fuite d'Ismenias et de tous ses principaux partisans, — furent plus que suffisants pour briser tout esprit de résistance de la part des citoyens, dont le premier désir fut probablement de tirer leurs épouses et leurs filles des mains des Lacédæmoniens dans la Kadmeia. Ayant un tel prix à offrir, Leontiadês dut arracher une soumission d'autant plus facilement, et probablement obtenir un vote du peuple ratifiant le nouveau « *régime*, » l'alliance spartiate, et l'occupation continue de l'Akropolis. Après avoir pris les premiers arrangements pour établir son autorité, il se rendit sans retard à Sparte, pour y annoncer que « l'ordre régnait » à Thèbes.

La nouvelle de la prise de la Kadmeia et de la révolution à Thèbes avait été reçue à Sparte avec la plus grande surprise, aussi bien qu'avec un sentiment mêlé de honte et de satisfaction. Probablement, partout dans la Grèce, elle causa

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 30, 31.

(2) Xénoph. Hellen. II, 3. V, tome XII, ch. 1 de cette Histoire.

une sensation plus grande que tout événement depuis la bataille d'Ægospotami. Cet acte, jugé en vertu de la loi publique reconnue en Grèce, était une honteuse iniquité, pour laquelle Sparte n'avait pas l'ombre d'un prétexte. Il était pire même que la surprise de Platée par les Thèbains avant la guerre du Péloponèse, qui avait pour excuse que la guerre était en tout cas imminente, tandis que dans la circonstance actuelle, les Thèbains n'avaient rien fait pour violer la paix d'Antalkidas ni menacé de la violer. Il fut condamné par le sentiment indigné de toute la Grèce, attesté involontairement même par Xénophon, l'ami de Lacédæmone (1). Mais en même temps il augmenta immensément la puissance spartiate. Il avait été accompli avec une habileté et un succès supérieurs; et Phœbidas pouvait bien se vanter d'avoir frappé en faveur de Sparte le coup le plus important depuis Ægospotami, en la délivrant de l'un de ses deux ennemis réellement formidables (2).

Néanmoins, loin de recevoir des remercîments à Sparte, il devint un objet de colère et de blâme, tant pour les éphores que pour les citoyens en général. Tout le monde fut content de rejeter sur lui l'odieux de cet acte et de le dénoncer comme ayant agi sans ordres. Même les éphores, qui l'avaient secrètement autorisé à l'avance à coopérer en général avec la faction à Thèbes, n'ayant sans doute jamais donné d'instructions spéciales, le désavouèrent en ce moment avec indignation. Agésilas seul prit sa défense, en soutenant que la seule question était de savoir si sa conduite à Thèbes avait

(1) Xénoph. Hellen. V, 4, 1.

(2) Il est curieux que Xénophon, qui considère Phœbidas comme un homme plutôt au cœur ardent que sage, parle de lui comme s'il n'avait pas rendu de service réel à Sparte par la prise de la Kadmeia (V, 2, 28). L'explication de ceci, c'est que Xénophon écrivit son histoire à une époque postérieure, après la défaite de Leuktra et la chute de Sparte; chute qui fut amenée par la réaction contre sa domination arrogante et oppressive, surtout après la prise de la Kadmeia, — ou (dans la pieuse croyance de Xénophon) par le mécontentement des dieux, qu'une telle iniquité attira sur eux (V, 4, 1). Ainsi, de cette manière, il est établi que Phœbidas n'avait pas agi avec une véritable sagesse, et qu'il avait fait à son pays plus de mal que de bien; critique que, nous pouvons en être sûrs, personne ne fit à l'époque de la prise elle-même, ni pendant trois années après.

été nuisible ou profitable à Sparte. Dans le premier cas, il méritait une punition; dans le second, il était toujours légitime de rendre service, même « *impromptu* » et sans ordres préalables.

Sa conduite jugée en vertu de cette règle, le verdict n'était pas douteux. Car chacun à Sparte sentait combien l'acte était avantageux en lui-même; et il le sentit plus encore, quand Leontiadès vint dans la cité, avec d'humbles sollicitations et de nombreuses promesses. Dans son discours adressé aux éphores et au sénat réunis, il leur rappela combien Thèbes leur avait été hostile jusque-là, sous Ismenias et le parti qui venait d'être renversé, — et dans quelle alarme jalouse ils avaient été constamment que Thèbes ne rétablît par la force la fédération bœôtienne. « Maintenant (ajouta-t-il) vos craintes peuvent cesser; seulement prenez autant de soin de soutenir notre gouvernement, que nous en prendrons d'obéir à vos ordres. Dans l'avenir, vous n'aurez qu'à nous envoyer une brève dépêche, pour obtenir tous les services dont vous aurez besoin (1). » Les Lacédæmoniens résolurent, à la demande d'Agésilas, de garder leur garnison actuellement dans la Kadmeia, de soutenir Leontiadès avec ses collègues dans le gouvernement de Thèbes, et de juger Ismenias. Cependant en même temps, comme sorte de satisfaction donnée à l'opinion de la Grèce, ils votèrent un blâme à Phœbidas, lui enlevèrent son commandement, et même le condamnèrent à une amende. Toutefois, très-probablement l'amende ne fut jamais exigée; car nous verrons par la conduite de Sphodrias plus tard que le mécontentement contre

---

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 34.

Καὶ ὑμεῖς γε (dit Leontiadès aux éphores lacédæmoniens) τότε μὲν ἀεὶ προσείχετε τὸν νοῦν, πότε ἀκούσεσθε βιαζομένους αὐτοὺς τὴν Βοιωτίαν ὑφ' αὑτοῖς εἶναι· νῦν δ', ἐπεὶ τάδε πέπρακται, οὐδὲν ὑμᾶς δεῖ Θηβαίους φοβεῖσθαι· ἀλλ' ἀρκέσει ὑμῖν μικρὰ σκυτάλη, ὥστε ἐκεῖθεν πάντα πράττεσθαι, ὅσων ἂν δέησθε — ἐὰν — ὥσπερ ἡμεῖς ὑμῶν, οὕτω καὶ ὑμεῖς ἡμῶν, ἐπιμελῆσθε.

Xénophon mentionne le *mécontentement* des éphores et des Spartiates en général contre Phœbidas (χαλεπῶς ἔχοντας τῷ Φοιβίδᾳ), mais non l'amende, qui est certifiée par Diodore (XV, 20), par Plutarque Pélopidas. c 6, et De Genio Socratis, p. 576 A), et par Cornélius Népos (Pélopid.), c. 1.

Phœbidas, s'il fut d'abord véritable, ne dura certainement pas longtemps.

Que les Lacédæmoniens condamnassent Phœbidas et gardassent en même temps la Kadmeia, — c'est ce qui a été signalé comme une grande contradiction. Néanmoins nous ne devons pas oublier que, s'ils eussent évacué la Kadmeia, le parti de Leontiadês à Thêbes, qui s'était compromis pour Sparte aussi bien que pour son propre agrandissement, aurait été sacrifié sans retour. La même excuse, si c'en est une, ne peut être donnée eu égard à leur manière de traiter Ismenias, qu'ils firent juger à Thêbes devant une cour composée de trois commissaires lacédæmoniens, et d'un de chaque cité alliée. Il fut accusé, probablement par Leontiadês et par ses autres ennemis, d'être entré en relations d'amitié et d'avoir formé une conspiration avec le roi de Perse au détriment de la Grèce (1), — d'avoir eu part aux fonds persans apportés en Grèce par Timokratês le Rhodien, — et d'être l'auteur réel de cette guerre qui avait troublé la Grèce depuis 395 avant J.-C. jusqu'à la paix d'Antalkidas. Après une défense inutile, il fut condamné et exécuté. Si ce sort lui eût été infligé par ses ennemis politiques comme une conséquence de leur victoire intestine, il eût été trop conforme à la guerre de parti en Grèce pour provoquer une remarque spéciale. Mais il y a quelque chose de particulièrement révoltant dans la prostitution d'une solennité judiciaire et d'un prétexte panhellénique, dont les Lacédæmoniens se rendirent coupables dans cette circonstance. Ils ne pouvaient avoir aucun droit possible de juger Ismenias comme criminel, encore moins de le juger comme criminel sur le chef de confédération avec le roi de Perse, — quand eux-mêmes, seulement cinq ans avant, ils avaient agi non-seulement comme alliés, mais même comme instruments de ce monarque, en imposant la paix d'Antalkidas. Si Ismenias avait

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 35; Plutarque, De Genio Socratis, p. 576 A. Plutarque, dans un autre endroit (Pélopid. c. 5), représente Ismenias comme ayant été amené à Sparte pour y être jugé.

reçu de l'argent d'un satrape persan, le Spartiate Antalkidas avait tiré le même profit d'un autre, et pour le même dessein aussi, à savoir de continuer une guerre grecque. Le motif réel des Spartiates fut sans doute de se venger de ce Thêbain distingué pour avoir suscité contre eux la guerre qui commença en 395 avant J.-C. Le simulacre de justice par lequel cette vengeance fut masquée, et l'impudence qu'il y eut à punir en lui comme trahison cette même alliance étrangère avec laquelle ils s'étaient fastueusement identifiés, font paraître toute leur conduite comme une énormité plus grande encore.

Leontiadès et ses partisans furent ainsi établis comme maîtres dans Thèbes, avec une garnison lacédæmonienne dans la Kadmeia pour les soutenir et exécuter leurs ordres. Thèbes, jadis si hautaine, fut inscrite comme membre de la confédération lacédæmonienne. Sparte put alors poursuivre l'expédition olynthienne avec un redoublement de vigueur. Bien qu'Eudamidas et Amyntas arrêtassent le développement de la confédération olynthienne, ils n'avaient pas été assez forts pour l'abattre, de sorte qu'il fallut de plus grandes forces, et qu'on mit immédiatement en réquisition le corps collectif de dix mille hommes, qui avait été décrété antérieurement, et qui fut mis sous le commandement de Teleutias, frère d'Agésilas. Le nouveau général, homme de manières très-populaires, fut bientôt en marche à la tête de cette armée considérable, qui comprenait beaucoup d'hoplites et de cavaliers thêbains fournis par les nouveaux maîtres de Thèbes dans leur dévouement absolu pour Sparte. Il envoya en avant des ambassadeurs à Amyntas en Macédoine, pour le prier de faire les plus grands efforts dans le dessein de recouvrer les cités macédoniennes qui s'étaient jointes aux Olynthiens, — ainsi qu'à Derdas, prince du district de la haute Macédoine, appelée Elimeia, demandant sa coopération contre cette insolente cité qui ne tarderait pas à étendre sa domination (prétendait-il) de la région maritime à la région intérieure, si elle n'était renversée (1).

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 38.

Bien que les Lacédæmoniens fussent maîtres partout et eussent les mains libres, — que Teleutias fût un officier capable et eût des forces puissantes, et que Derdas l'eût rejoint avec quatre cents cavaliers macédoniens excellents, — cependant la conquête d'Olynthos se trouva ne pas être une entreprise aisée (382 av. J.-C.) (1). La cavalerie olynthienne, en particulier, était nombreuse et puissante. Hors d'état de tenir tête à Teleutias sur le terrain ou d'arrêter sa marche, néanmoins, dans un engagement irrégulier qui se livra près des portes de la ville, elle défit la cavalerie lacédæmonienne et thêbaine, jeta même la confusion dans l'infanterie, et fut sur le point de remporter une victoire complète, si Derdas, avec sa cavalerie sur l'autre aile, n'eût fait une diversion qui força les Olynthiens à revenir sur leurs pas pour protéger la ville. Teleutias, restant maître du terrain, continua à ravager le territoire olynthien pendant l'été, ce dont toutefois les Olynthiens se vengèrent par de fréquentes excursions de maraude contre les cités qui étaient dans son alliance (2).

Le printemps suivant (381 av. J.-C.), les Olynthiens essuyèrent diverses défaites partielles, l'une surtout près d'Apollonia que leur fit subir Derdas. Ils furent de plus en plus réduits à leurs murs, au point que Teleutias devint confiant et commença à les mépriser. Il était dans ces dispositions, quand un corps de cavaliers olynthiens se montra un matin, passa la rivière près de leur cité et s'avança en ordre calme vers le camp lacédæmonien. Indigné qu'ils manifestassent tant d'audace, Teleutias ordonna à Tlemonidas avec les peltastes de les disperser; alors les Olynthiens se retirèrent lentement, tandis que les peltastes se précipitèrent avec ardeur à leur poursuite, même quand ils repas-

(1) Démosthène (De Fals. Leg. c. 75, p. 425) parle avec un éloge convenable de la vaillante résistance faite par les Olynthiens à la grande armée de Sparte. Mais ses expressions égarent complétement quant au caractère et au résultat de la guerre. Si nous n'avions pas d'autre information que la sienne, nous serions amenés à croire que les Olynthiens avaient été victorieux et les Lacédæmoniens battus.

(2) Xénophon, Hellen. V, 2, 40-43.

saient la rivière. Les Olynthiens n'eurent pas plus tôt vu que la moitié des peltastes l'avait franchie, qu'ils se retournèrent soudain, les chargèrent vigoureusement et les mirent en fuite en tuant cent d'entre eux avec leur commandant Tlemonidas. Tout cela se passait en vue de Teleutias, qui perdit complétement son sang-froid. Il saisit ses armes et s'élança en avant pour protéger les fugitifs avec les hoplites qui l'entouraient, en envoyant à toutes ses troupes, hoplites, peltastes et cavaliers, l'ordre d'avancer également. Mais les Olynthiens, se retirant de nouveau, l'attirèrent vers la ville, qu'il gagna avec une ardeur si inconsidérée, que beaucoup de ses soldats, gravissant l'éminence sur laquelle la cité était située, coururent au pied des murailles (1). Là toutefois ils furent reçus par une grêle de traits qui les forcèrent de se retirer en désordre; alors les Olynthiens firent une nouvelle sortie, probablement par plus d'une porte à la fois, et les chargèrent d'abord avec des cavaliers et des peltastes, ensuite avec des hoplites. Les Lacédæmoniens et leurs alliés, mis en désordre et serrés de près par les premiers, ne purent résister à la charge compacte des seconds; Teleutias lui-même, qui combattait dans les premiers rangs, fut tué, et sa mort fut un signal de fuite pour tous ceux qui l'entouraient. Toute l'armée des assiégeants se dispersa et s'enfuit dans différentes directions, — à Akanthos, à Spartôlos, à Potidæa, à Apollonia. Les Olynthiens les poursuivirent d'une manière si vigoureuse et si efficace, que les pertes des fugitifs furent immenses. De fait toute l'armée fut ruinée (2); car probablement un grand nombre parmi les alliés qui s'échappèrent fut découragé et retourna dans ses foyers.

Probablement, à une autre époque, une victoire si décisive aurait détourné les Lacédæmoniens d'opérations nouvelles, et sauvé Olynthos (380 av. J.-C.). Mais en ce mo-

(1) Thucydide, I, 63, — avec le Scholiaste.

(2) Xénoph. Hellen. V, 3, 4-6. Παμπλήθεις ἀπέκτειναν ἀνθρώπους καὶ ὅτιπερ ὄφελος ἦν τούτου τοῦ στρατεύματος.

Diodore (XV, 21) porte la perte à 1,200 hommes.

ment, ils étaient si complétement maîtres partout ailleurs, qu'ils ne songèrent qu'à réparer le déshonneur par une démonstration plus imposante encore. Leur roi Agésipolis fut mis à la tête d'une expédition disposée sur l'échelle la plus considérable; et son nom provoqua une coopération plus empressée, tant en hommes qu'en argent, de la part des alliés. Il se mit en marche avec trente conseillers spartiates, comme Agésilas était allé en Asie, outre un corps d'élite de jeunes gens énergiques comme volontaires, composé des periœki, des fils illégitimes de Spartiates et d'étrangers ou citoyens auxquels la pauvreté avait fait perdre leurs droits, admis, comme amis de citoyens spartiates plus riches, à partager la pénible éducation de Lykurgue (1). On pressa également Amyntas et Derdas de faire de plus grands efforts qu'auparavant, de sorte qu'Agésipolis fut en état, après avoir reçu leurs renforts dans sa marche à travers la Macédoine, de se présenter devant Olynthos avec des forces écrasantes, et de confiner les citoyens dans leurs murs. Il acheva alors de ravager leur territoire, ce que Teleutias avait commencé, et même il prit Torônê d'assaut. Mais l'extrême chaleur de l'été lui causa bientôt une fièvre, qui devint fatale dans l'intervalle d'une semaine, bien qu'il se fût fait porter pour se reposer dans le bois sacré et près des eaux limpides, qui se trouvaient près du temple de Dionysos à Aphytis. Son

(1) Xénoph. Hellen. V, 3, 9. Πολλοὶ δὲ αὐτῷ καὶ τῶν περιοίκων ἐθελονταὶ καλοὶ κἀγαθοὶ ἠκολούθουν, καὶ ξένοι τῶν τροφίμων καλουμένων, καὶ νόθοι τῶν Σπαρτιατῶν, μάλα εὐειδεῖς τε καὶ τῶν ἐν τῇ πόλει καλῶν οὐκ ἄπειροι.

L'expression — ξένοι τῶν τροφίμων — est expliquée par un passage de Phylarque dans Athénée, VI, p. 271 (auquel s'en réfère Schneider dans sa note sur cet endroit). J'ai déjà dit que les droits politiques d'un citoyen spartiate dépendaient de ce qu'il était en état de fournir constamment sa quote-part à la table publique. Beaucoup d'entre les familles pauvres finirent par être hors d'état de le faire, et perdirent ainsi leurs droits et leur part aux exercices; mais quelquefois des citoyens riches payaient leur quote-part pour elles, et par ce secours les mettaient à même de continuer leurs exercices en qualité de ξύντροφοι, τρόφιμοι, μόθακες, etc., comme compagnons de leurs propres fils. Les deux fils de Xénophon furent élevés à Sparte (Diogène Laërce, II, 54), et étaient ainsi ξένοι τῶν τροφίμων καλουμένων. Si l'un ou l'autre était alors assez âgé, il a pu probablement être au nombre des volontaires qui accompagnèrent Agésipolis.

corps fut plongé dans du miel et transporté à Sparte, où il fut enseveli avec les solennités accoutumées (1).

Polybiadês, qui succéda à Agésipolis dans le commandement (379 av. J.-C.), poursuivit la guerre avec la même vigueur; et les Olynthiens, privés des produits de leur sol aussi bien que d'importations, furent bientôt réduits à des embarras tels qu'ils furent forcés de solliciter la paix. Ils furent obligés de détruire leur fédération, et de s'inscrire comme membres assermentés de la confédération lacédæmonienne, avec ses obligations de service à l'égard de Sparte (2). L'union olynthienne étant dissoute, les cités grecques qui la composaient furent inscrites séparément comme alliées de Sparte, tandis que les cités maritimes de la Macédoine furent privées de leur protecteur grec voisin, et repassèrent sous la domination d'Amyntas.

Ces deux actes, la dissolution de cette confédération naissante et le rétablissement de la Macédoine maritime, furent des malheurs signalés pour le monde grec. Jamais les armes de Sparte ne furent employées d'une manière plus funeste ni plus inexcusable. Qu'une puissante confédération grecque fût formée dans la péninsule chalkidique, dans la région frontière où la Hellas confinait aux tribus non helléniques, — c'était un incident d'un avantage signalé pour le monde hellénique en général. Elle eût servi de boulevard à la Grèce contre les Macédoniens et les Thraces voisins, aux dépens desquels elle eût accompli ses conquêtes, si elle en eût fait. Qu'Olynthos n'opprimât pas ses voisins grecs, — que les principes de sa confédération fussent du caractère le plus équitable, le plus généreux et le plus séduisant, — qu'elle n'employât pas une force plus grande qu'il n'était nécessaire pour surmonter un instinct irréfléchi d'autonomie municipale, — et que les mêmes villes qui obéissaient à cet instinct dussent devenir sensibles elles-mêmes, dans un temps très-court, aux avantages procurés par la confédéra-

(1) Xénoph. Hellen. V, 3, 18; Pausanias, III, 5, 9.

(2) Xénoph. Hellen. V, 3, 26; Diodore, XV, 22, 23.

tion à chacune et à toutes, — ce sont des faits certifiés par les instances des Akanthiens récalcitrants, quand ils supplient Sparte de ne pas laisser à la confédération le temps de faire sentir son action. L'intervention seule de Sparte aurait pu anéantir cette promesse libérale et bienfaisante; ainsi que ce hasard seul, que pendant les trois années de 382 à 379 avant J.-C., elle était à l'apogée de sa puissance et avait les mains tout à fait libres, avec Thèbes et sa Kadmeia occupées par sa garnison. Cette prospérité ne dura pas longtemps sans diminuer. Peu de mois seulement après la soumission d'Olynthos, la Kadmeia fut reprise par les exilés thèbains, qui suscitèrent contre Sparte une guerre si vigoureuse, qu'elle aurait été hors d'état de se mêler d'Olynthos, comme nous le verrons expliqué par ce fait (qui sera raconté ci-après) qu'elle refusa d'intervenir en Thessalia pour protéger les cités thessaliennes contre Jasôn de Pheræ. Si la confédération olynthienne avait été laissée à son action naturelle, elle aurait bien pu unir toutes les cités helléniques qui l'entouraient dans une action harmonieuse, de manière à retenir la côte de la mer en la possession d'une confédération de communautés libres et indépendantes, confinant aux princes macédoniens de l'intérieur. Mais Sparte intervint avec sa force étrangère, à la fois irrésistible et funeste, pour combattre ces tendances; et pour faire échouer ce changement salutaire, — d'une autonomie fractionnaire et d'une action isolée en une autonomie entière et égale avec une action collective, — qu'Olynthos travaillait à effectuer. Elle donna la victoire à Amyntas, et prépara la base indispensable sur laquelle son fils Philippe s'éleva plus tard, pour réduire non-seulement Olynthos, mais Akanthos, Apollonia et la majeure partie du monde grec, à un niveau commun de sujétion. Un grand nombre de ces Akanthiens, qui dédaignaient le bienfait d'une association égale et d'une société libre avec des Grecs et des voisins, finirent par reconnaître combien leurs murailles séparées étaient impuissantes comme boulevard contre leurs voisins macédoniens; et par se voir confondus dans cette commune servitude que l'imprudence de leurs pères leur avait léguée. Par la

paix d'Antalkidas, Sparte avait livré les Grecs asiatiques à la Perse; en écrasant la confédération olynthienne, elle livra virtuellement les Grecs thraces aux princes macédoniens. Jamais l'occasion ne se représenta de placer l'hellénisme sur une base ferme, solide et se soutenant d'elle-même, autour de la côte du golfe Thermaïque.

Pendant le cours de la guerre olynthienne, les Lacédæmoniens intervinrent encore sous Agésilas, dans l'intérieur du Péloponèse, par une expédition contre la cité de Phlionte. Il a déjà été dit que certains exilés de cette cité avaient été rappelés récemment, sur l'ordre exprès de Sparte. Le parti qui gouvernait à Phlionte avait en même temps rendu un vote à l'effet de restituer à ces exilés leurs biens qui avaient été confisqués, en remboursant sur le trésor public, à ceux qui les avaient achetés, le prix qu'ils avaient payé, — et en réservant tout point contesté à une décision judiciaire (380 av. J.-C.) (1). Les exilés de retour allèrent alors de nouveau à Sparte, se plaindre de ne pouvoir obtenir la juste restitution de leurs biens, en disant que les tribunaux de la cité étaient entre les mains de leurs adversaires, dont beaucoup, étant intéressés directement comme acquéreurs, leur refusaient le droit d'en appeler à une autorité étrangère et impartiale, et qu'il y avait dans la ville elle-même bien des personnes qui les considéraient comme lésés. Ces allégations étaient probablement plus ou moins fondées en vérité. En même temps, l'appel à Sparte, qui abrogeait l'indépendance de Phlionte, irrita tellement les chefs phliasiens qu'ils frappèrent d'une amende tous les appelants. Ces derniers insistèrent sur cette sentence comme sur un nouveau motif pour donner plus de force à leurs plaintes à Sparte, et comme sur une nouvelle preuve des sentiments antispartiates, aussi bien que de l'injustice arrogante, des chefs phliasiens (2). Leur cause fut chaudement épousée par Agésilas, qui avait des relations personnelles d'hospitalité avec quelques-uns des exilés, tandis qu'il paraît que son collègue le roi Agési-

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 10.

(2) Xénoph. Hellen. V, 3, 10, 11.

polis était en bons termes avec le parti qui gouvernait à Phlionte, — qu'il avait reçu de ce parti une aide empressée, tant en hommes qu'en argent, pour son expédition olynthienne, — et qu'il l'avait publiquement remercié de son dévouement à Sparte (1). Le gouvernement phliasien, enhardi par le témoignage déclaré d'Agésipolis, certifiant sa fidélité, s'était imaginé qu'il était sur un terrain solide, et qu'il n'avait pas à redouter de coercition de la part de Sparte. Mais la faveur marquée d'Agésipolis, absent et actuellement en Thrace, lui nuisit plutôt dans l'esprit d'Agésilas, conformément à cette jalousie qui régnait ordinairement entre les deux rois spartiates. Malgré de vives remontrances à Sparte, de la part de beaucoup de gens qui repoussaient des hostilités contre une cité de cinq mille citoyens, au profit d'une poignée d'exilés, — non-seulement il appuya la déclaration de guerre contre Phlionte par les éphores, mais encore il prit le commandement de l'armée (2).

L'armée étant rassemblée, et les sacrifices sur la frontière favorables, Agésilas s'avança avec sa rapidité habituelle vers Phlionte; il renvoya les ambassadeurs phliasiens, qui vinrent au-devant de lui en chemin, et lui offrirent des présents ou lui adressèrent des prières pour qu'il se désistât, en leur répondant durement que le gouvernement avait déjà trompé Sparte une fois, et qu'il ne se contenterait que d'une chose, la reddition de l'akropolis. Voyant sa prétention repoussée, il marcha vers la cité, et la bloqua par un mur de circonvallation. Les assiégés se défendirent avec une bravoure et une patience résolues, sous un citoyen nommé Delphion, qui, avec une troupe d'élite de trois cents hommes, fit une garde constante sur tous les points, et molesta même les assiégeants par de fréquentes sorties. Par décret public,

(1) Xénoph. Hell. V, 3, 10. Ἡ Φλιασίων πόλις, ἐπαινεθεῖσα μὲν ὑπὸ τοῦ Ἀγησιπόλιδος, ὅτι πολλὰ καὶ ταχέως αὐτῷ χρήματα ἐς τὴν στρατιὰν ἔδοσαν, etc.

(2) Xénoph. Hellen. V, 3, 12, 13; Plutarque, Agésil. c. 24; Diodore, XV, 20.

tout citoyen fut mis à une demi-ration de pain, de sorte que le siége se prolongea le double du temps qu'Agésilas avait supposé possible, d'après les renseignements des exilés quant au fonds existant de provisions. Toutefois, insensiblement la famine se fit sentir; les désertions de l'intérieur augmentèrent, parmi ceux qui étaient favorables aux exilés, ou qui ne leur étaient pas décidément contraires; désertions qu'Agésilas eut soin d'encourager en fournissant aux déserteurs une abondante nourriture, et en les enrôlant comme émigrants phliasiens du côté spartiate. Enfin, après un blocus d'environ une année (1), les provisions à l'intérieur furent épuisées, de sorte que les assiégés furent forcés de demander à Agésilas la permission de dépêcher à Sparte des ambassadeurs pour solliciter des conditions. Agésilas fit droit à leur requête. Mais étant en même temps indigné qu'ils se soumissent à Sparte plutôt qu'à lui, il envoya demander aux éphores l'autorisation de dicter lui-même les conditions. Dans l'intervalle, il redoubla sa surveillance sur la ville; malgré cela, Delphion, avec un de ses subordonnés les plus actifs, parvint à s'échapper à ce dernier moment. Phlionte fut alors forcée de se rendre à discrétion à Agésilas, qui nomma un conseil de cent membres (composé moitié d'exilés, moitié de ceux de l'intérieur de la cité) investi de pouvoirs absolus de vie et de mort sur tous les citoyens, et autorisé à faire une constitution pour le gouvernement futur de la ville. Jusqu'à complète exécution de ces mesures, il laissa une garnison dans l'akropolis, avec une paye assurée pour six mois (2).

Si Agésipolis eût vécu, il se peut que les Phliasiens eussent obtenu des conditions meilleures. Comment se conduisit la toute-puissante hékatontarchie nommée par Agésilas avec

(1) Xénoph. Hellen. V, 3, 25.

Καὶ τὰ μὲν περὶ Φλιοῦντα οὕτως αὖ ἐπετετέλεστο ἐν ὀκτὼ μησὶ καὶ ἐνιαυτῷ.

Cette expression générale « les choses relatives à Phlionte » comprend non-seulement le blocus, mais le traitement et les plaintes préliminaires des exilés phliasiens. Une année donc est tout ce que nous pouvons admettre pour le blocus, — peut-être plus que nous ne devons admettre.

(2) Xénoph. Hellen. V, 3, 17-26.

des sentiments de parti (1), c'est ce que nous ignorons. Mais les présomptions sont toutes défavorables, si l'on songe que la situation de ce conseil aussi bien que sa puissance était analogue à celle des Trente, à Athènes, et des dékarchies de Lysandros établies ailleurs.

Olynthos et Phlionte semblent s'être rendues, l'une à Polybiadès, l'autre à Agésilas, presque à la même époque (379 av. J.-C.).

---

(1) Le panégyriste d'Agésilas trouve peu à louer dans cette conduite à Phlionte, si ce n'est la φιλεταιρεία ou attachement de parti de son héros (Xénoph. Agésil. II, 21).

CHAPITRE IV

DEPUIS LA RÉDUCTION D'OLYNTHOS PAR LES LACÉDÆMONIENS JUSQU'AU CONGRÈS DE SPARTE ET A LA PAIX PARTIELLE EN 371 AVANT J.-C.

Grand ascendant de Sparte sur terre en 379 avant J.-C. — Sparte est redoutée à ce moment comme le grand despote de la Grèce; sa confédération avec le roi de Perse et avec Denys de Syracuse. — Fortes plaintes du rhéteur Lysias, exprimées à la fête olympique de 384 avant J.-C. — Démonstration faite contre le despote syracusain Denys, à cette fête. — Panégyrique d'Isokrate. — Censure prononcée sur Sparte par Xénophon, l'ami de Lacédæmone. — Sa manière de marquer, dans son histoire, le point de transition de la gloire de Sparte à sa disgrâce. — Thèbes sous Leontiadès, et l'oligarchie philospartiate avec la garnison spartiate dans la Kadmeia; gouvernement oppressif et tyrannique. — Mécontentement à Thèbes, bien que comprimé; exilés thêbains à Athènes. — Les exilés, après avoir attendu quelque temps, dans l'espérance d'un soulèvement à Thèbes, se décident à commencer un mouvement eux-mêmes. — Pélopidas se met à la tête du complot; lui, avec Mellôn et cinq autres exilés, entreprend la tâche de renverser les maîtres de Thèbes. Coopération de Phyllidas le secrétaire, et de Charôn à Thèbes. — Plans conçus par Phyllidas pour admettre les conspirateurs dans Thèbes et dans le palais du gouvernement; il invite les polémarques à un banquet. — Il s'en faut peu que le plan ne manque; hasard qui empêcha Chlidôn de remettre son message. — Pélopidas et Mellôn entrent secrètement dans Thèbes, et se cachent dans la maison de Charôn; les polémarques envoient soudain à ce dernier une invitation de se rendre auprès d'eux; il remet son fils comme otage entre les mains de Pélopidas. Avertissement venu d'Athènes aux polémarques; ils le laissent sans le lire. — Phyllidas amène les conspirateurs, en costume de femme, dans la salle où les polémarques étaient assis à un banquet; Archias, Philippos et Kabeirichos sont assassinés. — Leontiadès et Hypathês sont tués dans leurs maisons. — Phyllidas ouvre la prison et met les prisonniers en liberté; Epaminondas et beaucoup d'autres citoyens se montrent en armes. — Joie universelle parmi les citoyens le lendemain matin, quand l'événement fut connu; assemblée générale dans la place du marché; Pélopidas, Mellôn et Charôn sont nommés bœôtarques les premiers. — Les conspirateurs reçoivent des secours de simples particuliers de l'Attique, qui prennent intérêt à leur cause; alarme des Spartiates dans la Kad-

meia; ils envoient chercher des renforts. — Pélopidas et les Thêbains se préparent à prendre la Kadmeia d'assaut; la garnison lacédæmonienne capitule et est renvoyée; plusieurs des Thêbains oligarchiques sont mis à mort en essayant de se retirer avec elle. Deux des harmostes qui livrèrent la Kadmeia sont mis à mort par les Spartiates. — Profonde sensation produite par cet incident d'une extrémité à l'autre du monde grec. — Il change la balance du pouvoir et la tenure de l'empire spartiate. — Indignation de Sparte à la révolution de Thêbes; une armée spartiate envoyée immédiatement, sous le roi Kleombrotos; il se retire de Bœôtia sans rien faire. — Kleombrotos passe auprès de la frontière athénienne; alarme à Athènes; condamnation de deux généraux athéniens qui avaient favorisé l'entreprise de Pélopidas. — Sphodrias, en partant de Thespiæ, tente de surprendre le Peiræens par une marche de nuit; il échoue. — Différentes explications données de cette tentative et du caractère de Spodrias. — Alarme et colère que causa à Athènes la tentative de Sphodrias; les ambassadeurs lacédæmoniens à Athènes sont arrêtés, mais renvoyés. — Jugement de Sphodrias à Sparte; il est acquitté, en grande partie, grâce à la faveur et aux sympathies d'Agésilas. — Comparaison de la procédure spartiate avec la procédure athénienne. — Les Athéniens déclarent la guerre à Sparte et contractent alliance avec Thêbes. — Efforts d'Athènes pour former une nouvelle confédération maritime semblable à la confédération de Dêlos; Thêbes s'inscrit comme membre. — Athènes envoie des ambassadeurs dans les îles de la mer Ægée; principes libéraux sur lesquels la nouvelle confédération est formée. Les Athéniens renoncent formellement à toute prétention sur leurs propriétés perdues en dehors de l'Attique, et s'engagent à s'abstenir d'avoir des Klêruchi dans l'avenir. — Ambassadeurs envoyés partout par Athènes : Chabrias, Timotheos, Kallistratos. — Service d'Iphikratês en Thrace, après la paix d'Antalkidas; il épouse la fille du prince Thrace, Kotys, et acquiert la possession d'un port de mer thrace, Drys. — Timotheos et Kallistratos; leur grand succès en gagnant les insulaires à la confédération avec Athènes. — Assemblée de nouveaux confédérés, réunie à Athènes; votes pour la guerre sur une grande échelle. — Les membres de la confédération sont d'abord bien disposés et en bonne intelligence; une flotte est équipée. — Nouvelle taxe foncière imposée à Athènes; le cens solonien; ce cens, conservé en grande partie, bien qu'avec des modifications, lors du rétablissement de la démocratie, sous l'archontat d'Eukleidês, en 403 avant J.-C. — Archontat de Nausinikos, en 378 avant J.-C. — Cens et rôle nouveaux, introduits alors, de tous les citoyens possédant 25 mines et au-dessus, répartis dans des classes et inscrits pour une portion de leur bien total, chaque classe pour une fraction différente. — Tous les metœki, possédant plus de 25 mines, sont inscrits sur le rôle, tous dans une seule classe, chaque homme pour un sixième de sa propriété. Registre collectif. — Les Symmories, contenant les 1200 plus riches citoyens, les 300 plus riches, chefs des Symmories. — Citoyens non assez riches pour être compris dans ces symmories, cependant inscrits encore sur le rôle et soumis à une taxe foncière. But des Symmories; extension du principe à la triérarchie. — Enthousiasme à Thêbes appliqué à la défense du nouveau gouvernement, et tourné contre Sparte; éducation militaire; le bataillon sacré. — Epaminondas. — Son caractère, son éducation première, musicale et intellectuelle, aussi bien que gymnastique; conversation avec des philosophes socratiques, ainsi que pythagoriciens. — Son éloquence, ses dispositions peu ambitieuses; douceur de ses ressentiments politiques. — Conduite d'Epaminondas lors de la révolution thêbaine de 379 avant J.-C.; il acquiert de l'influence, par Pélopidas, dans

l'organisation militaire de la cité. — Agésilas marche pour attaquer Thêbes avec toutes les forces de la confédération spartiate; bon système de défense adopté par Thêbes; secours venu d'Athènes, sous Chabrias. — Agésilas se retire, laissant Phœbidas chargé du commandement à Thespiæ; guerre irrégulière de Phœbidas contre Thêbes; il est défait et tué. — Accroissement de la force thêbaine, en Bœôtia, contre les oligarchies philo-spartiates dans les cités bœôtiennes. — Seconde expédition d'Agésilas en Bœôtia; il ne remporte aucun avantage décisif. Les Thêbains acquièrent une force de plus en plus grande. Agésilas se retire; il est réduit à l'inaction par une blessure à la jambe. — Kleombrotos conduit l'armée spartiate pour envahir la Bœôtia; il est arrêté par le mont Kithærôn, sans pouvoir franchir les défilés; il se retire sans pouvoir atteindre la Bœôtia. — Résolution que prend Sparte d'équiper une flotte considérable sous l'amiral Pollis. Les Athéniens envoient une flotte sous Chabrias. Victoire de Chabrias sur mer, près de Naxos. Souvenir de la bataille des Arginusæ. — Extension de la confédération maritime athénienne, par suite de la victoire de Naxos. — Circumnavigation du Péloponèse, par Timotheos, avec une flotte athénienne; sa victoire sur la flotte lacédæmonienne; son succès en étendant la confération athénienne; sa conduite juste. — Difficultés financières d'Athènes. — Elle devient jalouse de la force croissante de Thêbes; progrès rapides et victorieux de Thêbes en Bœôtia. — Victoire de Pélopidas à Tegyra, sur les Lacédæmoniens. — Les Thêbains chassent les Lacédæmoniens de toute la Bœôtia, à l'exception d'Orchomenos; ils réorganisent la fédération bœôtienne. — Ils envahissent la Phokis. Kleombrotos y est envoyé avec une armée pour la défendre. Athènes fait une paix séparée avec les Lacédæmoniens. — On demande de Thessalia aux Lacédæmoniens de secourir Pharsalos. — Polydamos de Pharsalos s'adresse à Sparte pour avoir son aide contre Pheræ. — Jasôn de Pheræ; son caractère énergique et sa puissance formidable. — Sa conduite prudente à l'égard de Polydamas. — Les Lacédæmoniens se trouvent hors d'état d'accorder des secours à la Thessalia; ils renvoient Polydamas avec un refus; il entre en arrangements avec Jasôn, qui devient tagos de Thessalia. — Preuve du déclin de la puissance spartiate pendant les huit dernières années. — Paix entre Athènes et Sparte; rompue presque immédiatement. Les Lacédæmoniens déclarent de nouveau la guerre et reprennent leurs plans sur Zakynthos et Korkyra. — Un armement lacédæmonien, sous Mnasippos, composé des contingents de tous les confédérés, envahit Korkyra. — Mnasippos assiége la ville. Culture soignée des terres adjacentes. — Les Korkyræens bloqués dans la ville; provisions interceptées; le besoin commence à se faire sentir; aucun espoir de sûreté, si ce n'est dans l'aide d'Athènes. Un renfort arrive de cette cité; une flotte athénienne considérable se prépare sous Timotheos. — Mnasippos devient négligent et insolent par excès de confiance; il offense ses mercenaires. Les Korkyræens font une sortie heureuse; Mnasippos est défait et tué; la cité pourvue de provisions. — Approche du renfort athénien. Hypermenês, successeur de Mnasippos, emmène l'armement lacédæmonien, en laissant derrière lui ses malades et beaucoup de butin. — Arrivée tardive de la flotte athénienne; elle est commandée non par Timotheos, mais par Iphikratês; causes de ce retard. Voyage préliminaire de Timotheos, très-prolongé. — Mécontentement à Athènes, causé par l'absence de Timotheos; détresse de l'armement réuni à Kalauria. Iphikratês et Kallistratos accusent Timotheos; Iphikratês nommé amiral à sa place. — Retour de Timotheos; une accusation est portée contre lui, mais le jugement est différé jusqu'au retour d'Iphikratês de Korkyra. — Mouvements rapides

et énergiques d'Iphikratês vers Korkyra; sa manière excellente de diriger le voyage. En arrivant à Kephallenia, il apprend que les Lacédæmoniens se sont enfuis de Korkyra. — Il se dirige vers Korkyra, et capture par surprise les dix trirèmes syracusaines envoyées par Denys au secours de Sparte. — Iphikratês manque d'argent; il envoie Kallistratos à Athènes; il trouve du travail pour ses matelots à Korkyra; il se procure des fonds en servant en Akarnania. — Ton favorable de l'opinion publique à Athènes, par suite du succès remporté à Korkyra; le procès de Timotheos se termine facilement. Jasôn et Alketas viennent l'appuyer; son questeur est condamné à mort. — Timotheos avait été coupable d'un retard, non justifiable dans les circonstances; bien qu'acquitté, sa réputation en souffrit; il accepte un commandement des satrapes de Perse. — Découragement des Spartiates, par suite de leur défaite à Korkyra et de la position triomphante d'Iphikratês; ils sont, de plus, effrayés par des tremblements de terre et par d'autres signes divins. — Les Spartiates dépêchent de nouveau Antalkidas en Perse, solliciter une nouvelle intervention; les Satrapes persans envoient aux belligérants grecs l'ordre d'arranger leurs différends. — Athènes disposée à la paix. — Elle avait cessé de redouter Sparte, et était devenue de nouveau jalouse de Thèbes. — Position équivoque de Platée rétablie, maintenant que les Lacédæmoniens avaient été chassés de la Bœôtia. Les Platæens essayent de persuader Athènes de les incorporer avec l'Attique. — Les Thêbains préviennent cette négociation en s'emparant de Platée et en en chassant les habitants, qui se réfugient de nouveau à Athènes. — Sentiment violent excité dans Athènes contre les Thêbains, à cause de leur conduite à l'égard de Platée et de Thespiæ; discours plataïque d'Isokrate. — Tendance croissante des Athéniens vers une paix avec Sparte; Athènes et la confédération athénienne en informent Thêbes. Congrès général, en vue de faire la paix, réuni à Sparte. — Discours des ambassadeurs athéniens Kallias, Autoklês, Kallistratos. — Kallistratos et sa politique. — Il propose que Sparte et Athènes se partagent l'hégémonie de la Grèce, Sparte sur terre, Athènes sur mer, en reconnaissant une autonomie générale. — La paix est conclue; l'autonomie de chaque cité doit être reconnue; Spartes doit retirer ses harmostes et ses garnisons. — Serments échangés; Sparte jure pour elle-même et pour ses alliés; Athènes jure pour elle-même; les alliés le font après elle, successivement. — Le serment est proposé aux Thêbains; Epaminondas, l'envoyé thêbain, demande avec instance à jurer au nom de la fédération bœôtienne; Agésilas et les Spartiates exigent qu'il le fasse pour Thêbes seule. — Discours hardis et énergiques prononcés par Epaminondas dans le congrès, protestant contre les prétentions arrogantes de Sparte; il réclame la reconnaissance des anciennes institutions de la Bœôtia, avec Thêbes, comme Etat présidant la fédération. — Indignation des Spartiates et en particulier d'Agésilas; brèves questions échangées; Thêbes est exclue du traité. — Paix générale jurée, comprenant Athènes, Sparte et les autres; Thêbes seule est exclue. — Position avantageuse d'Athènes; sa prudence en faisant la paix actuellement. — Conditions de la paix; on renonce à des confédérations obligatoires et indestructibles; alliances volontaires maintenues seules. — Point réel du débat entre Agésilas et Epaminondas.

Au commencement de 379 avant J.-C., l'empire des Lacédæmoniens sur terre avait atteint un point de grandeur dont on n'avait jamais vu auparavant le pareil. Sur mer,

leur flotte était passablement puissante, et ils semblent avoir partagé avec Athènes l'empire sur les îles plus petites; tandis que les plus grandes (autant que nous pouvons l'établir) étaient indépendantes de l'une et de l'autre. Mais tout l'ensemble de la Grèce continentale, tant en dedans qu'en dehors du Péloponèse, — à l'exception d'Argos, de l'Attique et des plus puissantes cités thessaliennes, — était actuellement inscrit dans la confédération dépendante de Sparte. L'occupation de Thèbes, au moyen d'une garnison spartiate et d'une oligarchie de partisans locaux, parut mettre son empire à l'abri de toute chance d'une attaque heureuse; tandis que la fin victorieuse de la guerre contre Olynthos porta partout un sentiment d'intimidation causée par sa puissance étendue. Ses alliés aussi, — gouvernés comme ils le furent dans bien des cas par des harmostes spartiates et par des oligarchies dont le pouvoir reposait sur Sparte, — furent beaucoup plus dépendants d'elle qu'ils ne l'avaient été pendant le temps de la guerre du Péloponèse.

Cette situation fit de Sparte l'objet du même mélange de crainte et de haine (la première l'emportant), qu'on avait ressenti à l'égard d'Athènes souveraine cinquante ans auparavant, quand on la désignait comme la « cité despote (1). » Et ce sentiment fut encore aggravé par la récente paix d'Antalkidas, en tout sens l'œuvre de Sparte, qui d'abord l'avait obtenue, et ensuite mise à exécution. Cette paix était assez honteuse en ce qu'elle était dictée par le roi de Perse, et imposée en son nom, et qu'elle lui livrait tous les Grecs asiatiques. Mais elle le devint encore plus quand on vit que l'autonomie universelle qu'elle promettait était exécutée de manière à ne signifier rien de plus que soumission à Sparte. De tous les actes commis encore par cet État, qui non-seulement pervertirent l'autonomie promise à chaque cité, mais violèrent toutes les règles reconnues de conduite équitable de ville à ville, — le plus flagrant fut la prise et l'occupation récentes de la Kadmeia à Thèbes. Le renversement

(1) Thucydide, I. 124. Πόλιν τύραννον.

qu'elle opéra (en faisant alliance avec Amyntas, roi de Macédoine, et en partie à son profit) de la libre confédération olynthienne ne fut guère moins blessant pour tout Grec doué d'un patriotisme compréhensif ou panhellénique. Sparte parut comme l'alliée du roi de Perse d'un côté, d'Amyntas le Macédonien de l'autre, du despote Syracusain Denys d'un troisième, — comme livrant l'indépendance de la Grèce à l'étranger, et comme cherchant à y abattre partout ce libre esprit qui faisait obstacle à ses harmostes et aux oligarchies dévouées à sa cause.

Cependant, tout impopulaire que fût Sparte, elle était incontestablement au premier rang comme chef de la Grèce. Personne n'osait révoquer en doute sa suprématie, ni provoquer de résistance contre elle. Le ton des Grecs patriotiques et au libre langage à ce moment se manifeste dans deux hommes éminents qui résidaient à Athènes, — Lysias et Isokrate. De ces deux rhéteurs, le premier composa un discours qu'il lut publiquement à Olympia pendant la célébration de la quatre-vingt-dix-neuvième Olympiade, 384 ans avant J.-C., trois ans après la paix d'Antalkidas. Dans ce discours (dont par malheur il ne reste qu'un fragment conservé par Denys d'Halikarnasse), Lysias pousse le cri de danger pour la Grèce, en partie du côté du roi persan, en partie de celui du despote Denys de Syracuse (1). Il invite

(1) Lysias, Frag. Orat. XXXIII (Olympic.), éd. Bekker ap. Dionys. Hal. Judic. de Lysiâ, p. 520-525, Reiske.

... Ὁρῶν οὕτως αἰσχρῶς διακειμένην τὴν Ἑλλάδα, καὶ πολλὰ μὲν αὐτῆς ὄντα ὑπὸ τῷ βαρβάρῳ, πολλὰς δὲ πόλεις ὑπὸ τυράννων ἀναστάτους γεγενημένας.

... Ὁρῶμεν γὰρ τοὺς κινδύνους καὶ μεγάλους καὶ πανταχόθεν περιεστηκότας. Ἐπίστασθε δὲ, ὅτι ἡ μὲν ἀρχὴ τῶν κρατούντων τῆς θαλάσσης, τῶν δὲ χρημάτων βασιλεὺς ταμίας · τὰ δὲ τῶν Ἑλλήνων σώματα, τῶν δαπανᾶσθαι δυναμένων · ναῦς δὲ πολλὰς αὐτὸς κέκτηται, πολλὰς δ' ὁ τύραννος τῆς Σικελίας...

... Ὥστε ἄξιον — τοὺς προγόνους μιμεῖσθαι, οἳ τοὺς μὲν βαρβάρους ἐποίησαν, τῆς ἀλλοτρίας ἐπιθυμοῦντας, τῆς σφετέρας αὐτῶν ἐστερῆσθαι · τοὺς δὲ τυράννους ἐξελάσαντες, κοινὴν ἅπασι τὴν ἐλευθερίαν κατέστησαν. Θαυμάζω δὲ Λακεδαιμονίους πάντων μάλιστα, τίνι ποτὲ γνώμῃ χρώμενοι καιομένην τὴν Ἑλλάδα περιορῶσιν, ἡγεμόνες ὄντες τῶν Ἑλλήνων, etc.

... Οὐ τοίνυν ὁ ἐπιὼν καιρὸς τοῦ παρόντος βελτίων · οὐ γὰρ ἀλλοτρίας δεῖ τὰς τῶν ἀπολωλότων συμφορὰς νομί-

tous les Grecs à mettre de côté toute hostilité et toute jalousie mutuelles, et à s'unir pour tenir tête à ces deux ennemis réellement formidables, comme leurs ancêtres l'avaient fait antérieurement, en montrant le même zèle à abattre les despotes et à repousser l'étranger. Il signale le nombre des Grecs (en Asie) cédés au roi de Perse, auquel ses grandes richesses permettaient de soudoyer un nombre illimité de soldats grecs, et dont les forces navales étaient supérieures à tout ce que les Grecs pouvaient réunir; tandis que l'armée navale la plus forte de la Grèce était celle du Syracusain Denys. Reconnaissant les Lacédæmoniens comme chefs de la Grèce, Lysias exprime son étonnement qu'ils laissent tranquillement le feu s'étendre d'une cité à l'autre. Ils devraient songer que les malheurs de ces cités qui avaient été détruites, tant par les Perses que par Denys, menacent leurs propres foyers; et ne pas attendre patiemment que les deux puissances hostiles eussent réuni leurs forces pour attaquer le centre de la Grèce, qui restait encore indépendant.

Des deux ennemis communs, Artaxerxès et Denys, — que Lysias dénonce ainsi, — le second avait envoyé à cette même fête olympique une magnifique théorie ou ambassade pour offrir un sacrifice solennel en son nom, et en même temps plusieurs chars qui devaient prendre part à la course,

---

ζειν, ἀλλ' οἰκείας · οὐδ' ἀναμεῖναι, ἕως ἂν ἐπ' αὐτοὺς ἡμᾶς αἱ δυνάμεις ἀμφοτέρων (d'Artaxerxès et de Denys) ἔλθωσιν, ἀλλ' ἕως ἔτι ἔξεστι, τὴν τούτων ὕβριν κωλῦσαι.

Ephore paraît avoir affirmé qu'il y eût un plan concerté entre le roi de Perse et Denys, pour attaquer la Grèce de concert et se la partager (V. Ephori Fragm. 141, éd. Didot). L'assertion est faite par le rhéteur Aristide, et l'allusion à Ephore est conservée ici par le Scholiaste d'Aristide (qui cependant s'est trompé, en la rapportant à Denys *le jeune*). Aristide attribue l'insuccès de cette attaque à la valeur de deux généraux athéniens, Iphikratês et Timotheos, dont le premier captura la flotte de Denys, tandis que le second défit la flotte lacédæmonienne à Leukas. Mais ces événements arrivèrent en 373-372 avant J.-C., alors que la puissance de Denys n'était ni si formidable ni si agressive qu'elle l'avait été entre 387-382 avant J.-C.; de plus les vaisseaux pris par Iphikratês étaient seulement au nombre de dix, une petite escadre. Aristide me paraît avoir mal compris la date à laquelle se rapportait réellement l'assertion d'Ephore.

ainsi que quelques excellents rhapsodes chargés de réciter des poëmes composés par lui. La légation syracusaine, conduite par Thearidès, frère de Denys, était couverte de riches vêtements et logée dans une tente d'une magnificence extraordinaire, ornée d'or et de pourpre, comme probablement on n'en avait pas vu depuis le fastueux étalage fait par Alkibiadès (1) dans la quatre-vingt-dixième Olympiade (420 av. J.-C.). Tout en excitant les spectateurs présents à faire des efforts comme Grecs pour délivrer leurs frères grecs asservis par Denys, Lysias les exhorta à commencer sur-le-champ leur démonstration hostile contre ce dernier en pillant la tente magnifique qu'ils avaient sous les yeux, et qui insultait la plaine sacrée d'Olympia par le spectacle de la richesse extorquée à des victimes grecques. Il paraît que cette exhortation fut mise en partie à effet, mais seulement en partie (2). Quelques personnes assaillirent les tentes,

---

(1) V. Pseudo-Andocide cont. Alkibiad. s. 30, et tome IX, ch. 5 de cette Histoire.

(2) Dionys. Hal. Judic. de Lysiâ, p. 519; Diodore, XIV, 109. Ὥστε τινας τολμῆσαι διαρπάζειν τὰς σκηνάς.

Denys ne spécifie pas la date de ce discours de Lysias; mais Diodore le place dans l'Olympiade 98, 388 avant J.-C., — l'année avant la paix d'Antalkidas. Sur ce point, je me permets de m'éloigner de lui et de l'assigner à l'olympiade 99, ou 384 avant J.-C., trois ans après la paix; d'autant plus que sa chronologie olympique ne me paraît pas claire, comme on peut le voir en comparant XV, 7, avec XIV, 109.

1. L'année 388 avant J.-C. fut une année de guerre, dans laquelle Sparte, avec ses alliés d'un côté — et Thèbes, Athènes, Corinthe et Argos de l'autre, — étaient en hostilités acharnées. La guerre dut empêcher les quatre États mentionnés en dernier lieu d'envoyer quelque légation publique sacrifier à la fête Olympique. Lysias, comme metœkos athénien, n'aurait pu guère y aller, mais certainement il n'aurait pas pu y aller pour y faire une démonstration oratoire publique et hardie.

2. Le langage de Lysias implique que le discours fut prononcé *après* la cession des Grecs asiatiques à la Perse, — ὁρῶν πολλὰ μὲν αὐτῆς (Ἑλλάδος) ὄντα ὑπὸ τῷ βαρβάρῳ, etc. Cela est tout à fait convenable après la paix d'Antalkidas, mais ce n'est nullement admissible avant cette paix. On peut dire la même chose de la phrase — οὐ γὰρ ἀλλοτρίας δεῖ τὰς τῶν ἀπολωλότων συμφορὰς νομίζειν, ἀλλ' οἰκείας; ce qui doit être rapporté à la recente sujétion des Grecs asiatiques par la Perse, et des Grecs italiens et siciliens par Denys.

3. En 388 avant J.-C., — quand Athènes et une portion si considérable des grandes cités de la Grèce étaient en guerre avec Sparte et conséquem-

mais furent probablement retenues par les surveillants éleiens sans difficulté.

Cependant cet incident, rapproché du discours de Lysias, nous aide à comprendre les appréhensions et les sympathies qui agitaient la foule olympique en 384 avant J.-C. C'était la première fête olympique après la paix d'Antalkidas; fête mémorable, non-seulement parce qu'elle y amena Athéniens, Bœôtiens, Corinthiens et Argiens, que la guerre précédente avait dû empêcher de venir soit en 388, soit en 392 avant J.-C.; mais encore parce qu'on y vit les visiteurs et les théories des Grecs asiatiques pour la première fois depuis qu'ils avaient été cédés par Sparte aux Perses, — aussi bien que ceux de ces nombreux Grecs italiens et siciliens que Denys avait asservis. Tous ces malheureux, surtout les Asiatiques, se plaignaient sans doute amèrement des misères de leur nouveau sort, et de Sparte comme les ayant abandonnés; plaintes qui devaient provoquer une véritable sympathie de la part des Athéniens, des Thèbains, et de tous les autres qui s'étaient soumis contre leur gré à la paix d'Antalkidas. Il y eut ainsi un ensemble considérable de sentiment prêt à répondre aux déclamations de Lysias. Et plus d'un patriote grec, qui rougissait de porter les mains sur les tentes ou sur les envoyés du despote de Syracuse, dut cependant accorder un douloureux assentiment à la remarque de l'orateur, que le monde grec libre était en feu (1) des deux côtés; que les Asiatiques, les Italiens et les Siciliens avaient déjà passé dans les mains d'Artaxerxès et

ment contestaient sa suprématie, — Lysias aurait difficilement parlé des Spartiates comme ἡγεμόνες τῶν Ἑλλήνων, οὐκ ἀδίκως, καὶ διὰ τὴν ἔμφυτον ἀρετὴν καὶ διὰ τὴν πρὸς τὸν πόλεμον ἐπιστήμην. Cette remarque est faite également par Sievers (Geschich. Griech. bis zur Schlacht von Mantineia, p. 138) Et il n'aurait pas déclamé si ardemment contre le roi de Perse, à une époque où Athènes ne désespérait pas encore d'avoir son aide contre Sparte.

Pour ces raisons (aussi bien que pour d'autres que j'exposerai en racontant l'histoire de Denys), il me semble que le discours de Lysias ne convient pas à 388 avant J.-C., — mais convient parfaitement à 384 avant J.-C.

(1) Lysias, Orat. Olymp. Frag. Καιομένην τὴν Ἑλλάδα περιορῶσιν, etc.

de Denys ; et que, si ces deux formidables ennemis se réunissaient, les libertés mêmes de la Grèce centrale seraient en grand danger.

Il est aisé de voir combien un tel sentiment de douleur et de honte dut contribuer à faire naître l'antipathie contre Sparte. Lysias, dans la portion de son discours que nous possédons, déguise son blâme contre elle sous les formes de la surprise. Mais Isokrate, qui composa un discours analogue quatre ans plus tard (qui peut bien avoir été lu à la fête olympique suivante de 380 av. J.-C.), s'exprime plus franchement. Il dénonce les Lacédæmoniens comme traîtres à la sécurité et à la liberté générales de la Grèce, et comme secondant des rois étrangers aussi bien que des despotes grecs à s'agrandir aux dépens de cités grecques autonomes, — le tout dans l'intérêt de leur ambition égoïste. Il n'est pas étonnant (dit-il), que le monde hellénique libre et agissant de lui-même devienne chaque jour resserré dans un espace plus étroit, quand Sparte, l'État président, aide Artaxerxès, Amyntas et Denys à l'absorber, et entreprend elle-même d'injustes aggressions contre Thèbes, Olynthos, Phlionte et Mantineia (1).

Les citations précédentes, de Lysias et d'Isokrate, seraient suffisantes pour montrer l'idée que des contemporains intelligents se faisaient, tant de l'état de la Grèce que de la conduite de Sparte, pendant les huit années qui suivirent la paix d'Antalkidas (387-379 av. J.-C.). Mais l'ami de Lacédæmone, Xénophon, est encore plus expressif dans la condamnation qu'il prononce contre Sparte. Ayant décrit sa position triomphante et vraisemblablement inattaquable après la réduction d'Olynthos et de Phlionte, il continue en disant (2) :

(1) Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 145, 146 : cf. son Discours VIII (De Pace), s. 122, et Diodore, XV, 23.

Denys de Syracuse avait envoyé vingt trirèmes rejoindre les Lacédæmoniens à l'Hellespont, peu de mois avant la paix d'Antalkidas (Xénoph. Hellen. V, 1, 26).

(2) Xénoph. Hellen. V, 4, 1. Πολλὰ μὲν οὖν ἄν τις ἔχοι καὶ ἄλλα λέγειν, καὶ Ἑλληνικὰ καὶ βαρβαρικὰ, ὡς θεοὶ οὔτε τῶν ἀσεβούντων οὔτε τῶν ἀνόσια ποιούντων ἀμελοῦσι · νῦν γε μὴν λέξω τὰ προ-

« Je pourrais produire une foule d'autres incidents, tant en Grèce que chez les barbares, pour prouver que les dieux veillent avec soin sur les impies et les méchants; mais les événements que je suis sur le point de raconter sont tout à fait suffisants. Les Lacédæmoniens, qui avaient juré de laisser à chaque cité son autonomie, ayant violé leurs serments en s'emparant de la citadelle de Thèbes, furent punis par les mêmes hommes qu'ils avaient lésés, — bien que personne dans le monde ne les eût jamais vaincus auparavant. Et la faction thêbaine, qui les avait introduits dans la citadelle, avec le dessein arrêté de faire de leur cité l'esclave de Sparte afin de pouvoir régner despotiquement elle-même, — a été renversée par sept assaillants seulement, parmi les exilés qu'elle avait bannis. »

Quels ont dû être la haine et le sentiment d'abus de suprématie que nourrissaient à l'égard de Sparte les Grecs neutres ou hostiles, quand Xénophon, remarquable à la fois par sa partialité pour elle et par son aversion pour Thèbes, pouvait employer ces mots décisifs en annonçant la phase prochaine de l'humiliation spartiate, qu'il représente comme un juste châtiment envoyé par les dieux ? La phrase que je viens de traduire marque, à la manière banale des Hellenica de Xénophon, ce même moment de contraste et de transition signalés, — gloire passée obscurcie d'une manière soudaine et inattendue par l'arrivée du malheur, — qui est figuré à l'avance dans le récit de Thucydide par le dialogue

κείμενα. Λακεδαιμόνιοί τε γάρ, οἱ ὀμόσαντες αὐτονόμους ἐάσειν τὰς πόλεις, τὴν ἐν Θήβαις ἀκρόπολιν κατασχόντες, ὑπ' αὐτῶν μόνον τῶν ἀδικηθέντων ἐκολάσθησαν, πρῶτον οὐδ' ὑφ' ἑνὸς τῶν πώποτε ἀνθρώπων κρατηθέντες. Τούς τε τῶν πολιτῶν εἰσαγαγόντας εἰς τὴν ἀκρόπολιν αὐτούς, καὶ βουληθέντας Λακεδαιμονίοις τὴν πόλιν δουλεύειν, ὥστε αὐτοὶ τυραννεῖν... τὴν τούτων ἀρχὴν ἑπτὰ μόνον τῶν φυγόντων ἤρκεσαν καταλῦσαι.

Ce passage est convenablement caractérisé par le docteur Peter (dans sa « Commentatio Critica in Xenophontis Hellenica, Halle 1837, p. 82 ») comme le point critique de l'histoire :

« Hoc igitur in loco quasi editiore operis sui Xenophon subsistit, atque uno in conspectu Spartanos, et ad summæ felicitatis fastigium ascendere videt, et rursus ab eo delabi : tanta autem divinæ justitiæ conscientia tangitur in hac Spartanorum fortuna conspicuæ, ut vix suum judicium, quanquam id solet facere, suppresserit. »

entre les ambassadeurs athéniens et le conseil mélien (1); ou dans l'Œdipe et l'Antigonê de Sophokle (2), par les avertissements du prophète Teiresias.

Il y avait à ce moment trois ans (depuis le coup frappé par Phœbidas) que le gouvernement de Thèbes était dans les mains de Leontiadès et de ses partisans oligarchiques que soutenait la garnison spartiate dans la Kadmeia (379 av. J.-C.). Relativement aux détails de sa manière de procéder, nous avons à peine de renseignements. Nous pouvons seulement (comme je l'ai fait remarquer plus haut) en juger par l'analogie des Trente tyrans à Athènes et des dékarchies de Lysandros, auxquels il était exactement semblable par l'origine, la position et les intérêts. Que son esprit en général ait dû être cruel, oppressif et rapace, c'est ce dont nous ne pouvons douter, bien que nous n'ayons pas le moyen de savoir à quel degré. Les appétits de maîtres absolus, aussi bien que ceux d'une garnison étrangère considérable, devaient assurer un pareil résultat; en outre, ces maîtres ont dû être dans une crainte constante de soulèvements et de conspirations au milieu d'un corps de citoyens pleins de cœur qui voyaient leur cité, de chef de la fédération bœôtienne qu'elle était, réduite à n'être rien de plus qu'une dépendance captive de Sparte. Cette crainte était aggravée par le voisinage d'un corps nombreux d'exilés thèbains, appartenant au parti opposé ou antispartiate, dont trois ou quatre cents membres s'étaient enfuis à Athènes au moment même de l'arrestation de leur chef Ismenias, et avaient sans doute été subséquemment rejoints par d'autres. Les chefs thèbains redoutaient tant un malheur de la part de ces exilés, qu'ils soudoyèrent des assassins chargés de les faire disparaître par un meurtre privé à Athènes, et ils réussirent réellement à tuer ainsi Androkleidas, chef de la troupe et principal successeur d'Ismenias, bien qu'ils manquassent leur coup

(1) V. la fin du ch. 1 du tome X de cette Histoire.

(2) Soph. Œdip. Tyr. 450; Antigon. 1066.

sur les autres (1). Et nous pouvons être sûrs qu'ils firent servir la prison de Thèbes à des énormités et à des exécutions, quand nous lisons que, non-seulement l'on y trouva des prisonniers quand le gouvernement fut renversé (2), mais encore que, dans la chaleur du mouvement révolutionnaire, le corps du geôlier qu'on avait tué fut l'objet d'une antipathie si farouche qu'une foule de femmes thèbaines foulèrent son corps aux pieds et crachèrent dessus (3). A Thèbes, comme dans les autres cités grecques, non-seulement les femmes ne prenaient pas part aux disputes politiques, mais elles se montraient même rarement en public (4), de sorte que cette furieuse manifestation de sentiment de vengeance doit avoir eu pour cause la perte de fils, d'époux ou de frères, ou les mauvais traitements qu'ils avaient reçus.

Les exilés thèbains trouvèrent à Athènes non-seulement un abri sûr, mais une sympathie sincère pour leurs plaintes contre l'injustice lacédæmonienne. La faveur généreuse que les Thèbains avaient montrée, vingt-quatre ans auparavant, à Thrasyboulos et aux autres réfugiés athéniens, pendant la toute-puissance des Trente, fut actuellement payée avec reconnaissance dans ce changement de fortune des deux cités (5), et payée encore au mépris des menaces de Sparte,

(1) Plutarque, Pélopidas, c. 6 : cf. Plutarque, De Gen. Socrat. c. 29, p. 596 B.

(2) Xénoph. Hellen. V, 4, 14.

(3) Plutarque, De Gen. Soc. c. 33, p. 589 B. C. Ὧ καὶ μεθ' ἡμέραν ἐπενέβησαν καὶ προσέπτυσαν οὐκ ὀλίγαι γυναῖκες.

Parmi ces prisonniers était un Thèbain distingué du parti démocratique, nommé Amphitheos. Il devait être bientôt exécuté; et les conspirateurs, qui lui étaient attachés personnellement, semblent avoir accéléré l'heure de leur complot pour sauver sa vie (Plutarque, De Gen. Socrat. p. 577 D, p. 586 F).

(4) Le langage de Plutarque (De Gen. Socrat. c. 33, p. 598 C.) est expliqué par la description faite dans le discours de Lykurgue cont. Leokrat. (c. XI, s. 40), — de l'alarme universelle qui régna à Athènes après la bataille de Chæroneia, au point que même les femmes ne pouvaient rester dans leurs maisons, — ἀναξίως αὑτῶν καὶ τῆς πόλεως ὁρωμένας, etc. Cf. également les mots de Makaria, dans les Hèrakleidæ d'Euripide, 475, et Diodore, XIII, 55, — dans sa description de la prise de Sélinonte en Sicile.

(5) Plutarque, Pélopidas, c. 6.

V. ce sentiment de gratitude de la part de démocrates athéniens à l'égard

qui demandait l'expulsion des exilés, — comme dans la première occasion elle avait demandé que les réfugiés athéniens fussent renvoyés de Thèbes. Toutefois protéger ces exilés thêbains était tout ce qu'Athènes pouvait faire. Leur rétablissement était une tâche qui dépassait son pouvoir, — et vraisemblablement le leur plus encore. Car le gouvernement actuel de Thèbes était fermement assis, et avait les citoyens complétement sous son autorité. Administré par une petite faction, Archias, Philippos, Hypatês et Leontiadês (dont les deux premiers étaient à ce moment polémarques, bien que le dernier fût le plus énergique et le plus résolu), — il était en même temps soutenu par la garnison considérable de 1,500 Lacédæmoniens et alliés (1) sous Lysanoridas et deux autres harmostes dans la Kadmeia, — aussi bien que par les postes lacédæmoniens dans les autres cités bœôtiennes alentour, — Orchomenos, Thespiæ, Platée, Tanagra, etc. Bien que l'ensemble général des sentiments thêbains dans la cité fût décidément contraire au gouvernement, et que les jeunes gens, tout en s'exerçant à la palestre (exercices gymnastiques auxquels on se livrait à Thèbes avec plus d'ardeur que partout ailleurs, Sparte exceptée), entretinssent, par des communications secrètes, l'ardeur d'un patriotisme vif, mais contenu, — cependant toute manifestation ou tout rassemblement était réprimé de force, et la minorité qui gouvernait occupait avec vigi-

de ceux des Thêbains qui leur avaient donné asile à Thêbes pendant leur exil avec Thrasyboulos, — présenté d'une manière frappante dans un discours de Lysias, dont par malheur il ne nous reste qu'un fragment (Lysias, Frag. 46, 37, Bekk.; Dionys. Hal. Judic. de Isæo, p. 594). Celui qui prononce ce discours avait été reçu à Thèbes par Kephisodotos, père de Pherenykos; ce dernier était actuellement en exil à Athènes, et l'orateur n'avait pas seulement bien accueilli Pherenikos dans sa maison avec une affection fraternelle, mais il avait encore prononcé ce discours en sa faveur devant le dikasterion; Pherenikos ayant des droits légitimes aux biens laissés vacants par l'assassinat d'Androkleidas.

(1) Diodore, XV, 25; Plutarque, Pélopidas, c. 12; Plutarque, De Gen. Socr. c. 17, p. 586 E.

Dans un autre passage de ce traité (l'avant-dernière phrase), il donne le nombre dans la Kadmeia comme étant de 5,000; mais il est très-probable que le plus petit nombre est le vrai.

lance les postes dominant la ville basse, aussi bien que la citadelle (1).

Pendant un certain temps, les exilés thébains à Athènes attendirent dans l'espérance de quelque soulèvement dans leur cité ou de quelque aide positive des Athéniens. A la fin, le troisième hiver après leur fuite, ils commencèrent à désespérer d'être encouragés d'un côté ou de l'autre, et ils résolurent de prendre l'initiative par eux-mêmes. Parmi eux on comptait plusieurs hommes des familles les plus riches et les plus grandes de Thèbes, propriétaires de chars, de jockeys et d'établissements où on les dressait à lutter dans les diverses fêtes, Pélopidas, Mellôn, Damokleidas, Theopompos, Pherenikos et autres (2).

De ces hommes, le plus hardi à créer des mesures agressives, bien que presque le plus jeune, était Pélopidas, dont l'audace et le dévouement absolu, dans une entreprise qui semblait entièrement désespérée, se communiquèrent bientôt à une poignée de ses compagnons. Les exilés, qui entretenaient constamment une correspondance secrète avec leurs amis de Thèbes, se sentaient assurés de la sympathie des citoyens en général, s'ils pouvaient une fois frapper un coup. Cependant il ne fallait rien moins que faire périr les quatre chefs, Leontiadès et ses collègues, — et personne dans la ville ne voulait se dévouer pour une tentative si dangereuse et si désespérée. Ce fut cette conspiration que Pélopidas, Mellôn et cinq ou dix autres exilés (le nombre de la troupe entière est donné différemment, les uns disant sept, les autres douze) (3), entreprirent d'exécuter. Beaucoup de

(1) Plutarque, De Gen. Socr. c. 4, p. 577 B; c. 17, p. 587 B; c. 25, p. 594 C; c. 27, p. 595 A.

(2) Plutarque, Pélopidas, c. 7, 8. Plutarque, De Gen. Socrat. c. 17, p. 587 D. Τῶν Μέλλωνος ἁρματηλατων ἐπιστάτης... Ἀρ' οὐ Χλίδωνα λέγεις, τὸν κέλητι τὰ Ἡραῖα νικῶντα πέρυσιν;

(3) Xénophon dit *sept* (Hellen. V, 4, 1, 2); Plutarque et Cornélius Népos *douze* (Plutarque, De Gen. Socrat. c. 2, p. 576 C; Plutarque, Pélopidas, c. 8-13; Cornél. Nép. Pélopidas, c. 2).

Il est remarquable que Xénophon ne mentionne jamais le nom de Pélopidas dans cette conspiration, ni au fait (à une seule exception près) d'un bout à l'autre de ses Hellenica.

leurs amis de Thèbes entrèrent dans l'affaire comme auxiliaires, qui ne s'y seraient pas embarqués comme auteurs principaux. De tous les auxiliaires, le plus efficace et le plus indispensable fut Phyllidas, le secrétaire des polémarques; après lui, Charôn, homme éminent et ardent patriote. Phyllydas, ayant été envoyé à Athènes pour affaire officielle, entra en conférence secrète avec les conspirateurs, concerta avec eux le jour de leur arrivée à Thèbes et même s'engagea à leur fournir un accès auprès des polémarques eux-mêmes. Charôn promit non-seulement de les cacher dans sa maison, jusqu'à ce que le moment de frapper leur coup fût venu, — mais encore il s'inscrivit pour prendre part à l'attaque armée. Néanmoins, malgré ces encouragements partiels, le plan paraissait encore désespéré à beaucoup de gens qui en désiraient sincèrement le succès. Epaminondas, par exemple, — que nous voyons paraître maintenant devant nous pour la première fois, — qui résidait à Thèbes, et non-seulement partageait les vues politiques de Pélopidas, mais encore était attaché à lui par une intime amitié, — dissuada d'autres personnes de se mêler de cette tentative, et refusa d'y participer. Il déclara distinctement qu'il ne deviendrait pas le complice de l'effusion du sang de concitoyens. Il paraît qu'il y avait parmi les exilés des hommes dont la violence lui faisait craindre qu'ils ne voulussent pas, comme Pélopidas, tirer l'épée exclusivement contre Leontiadès et ses collègues, mais qu'ils ne profitassent du succès pour accomplir des actes violents et sans mesures contre d'autres ennemis politiques (1).

Le jour pour l'exécution de l'entreprise fut fixé par Phyllidas le secrétaire, qui avait préparé un banquet du soir en l'honneur d'Archias et de Philippos, afin de célébrer l'époque où ils sortaient de charge comme polémarques, — et qui avait promis à cette occasion d'amener en leur compagnie quelques femmes remarquables par leur beauté, aussi bien que des meilleures familles de Thèbes (2). De concert

(1) Plutarque, De Gen. Socrat. c. 3, p. 576 E; p. 577 A.

(2) Xénoph. Hellen. V, 4, 4. Τὰς σεμνοτάτας καὶ καλλίστας τῶν ἐν Θή-

avec le corps général des exilés thèbains à Athènes, qui se tenaient prêts sur la frontière de l'Attique, avec quelques Athéniens, leurs amis politiques, à marcher sur Thèbes dès qu'ils en recevraient l'avis, — et de concert également avec deux des dix stratègi d'Athènes, qui prirent sur eux d'appuyer secrètement l'entreprise, sans un vote public; — Pélopidas, Mellôn et leur cinq (1) compagnons franchirent le Kithærôn, se rendant d'Athènes à Thèbes. Il faisait un temps pluvieux, vers le mois de décembre 379 avant J.-C.; ils étaient déguisés en paysans ou en chasseurs, sans autres armes qu'un poignard caché, et ils franchirent les portes de Thèbes un par un à la nuit tombante, précisément au moment où les derniers gens de ferme rentraient chez eux de leurs champs. Ils arrivèrent tous sains et saufs à la maison de Charôn, le rendez-vous désigné.

C'était toutefois un simple accident qui avait empêché qu'ils ne retournassent sur leurs pas et que tout le plan n'échouât. En effet, un Thèbain, nommé Hipposthenidas, favorable à la conspiration, mais pusillanime, qui avait été mis dans le secret contre la volonté de Phyllidas, — eut tant de frayeur au moment où l'exécution approchait, qu'il prit sur lui, à l'insu des autres, de dépêcher Chlidôn, fidèle esclave de Mellôn, avec l'ordre de partir de Thèbes à cheval, d'aller au-devant de son maître en route, et de le prier, lui et ses compagnons, de retourner en Attique, vu qu'il était survenu des circonstances qui rendaient le projet impraticable pour le moment. Chlidôn, allant au logis pour chercher sa bride, mais ne la trouvant pas à sa place habituelle, demanda à sa femme où elle était. Celle-ci, feignant d'abord de la chercher, finit par avouer qu'elle l'avait prêtée à un voisin. Chlidôn fut si irrité de ce retard, qu'il entra

---

ὄχις. Plutarque, De Gen. Socrat. c. 4, p. 577 C; Plut. Pélopid. c. 9.

Les femmes thèbaines se faisaient remarquer pour leur figure et leur beauté majestueuses (Dikæarque, Vit. Græc. p. 114, éd. Fuhr.).

(1) Plutarque (Pélopid. c. 25; De Gen. Socrat. c. 26, p. 591 D) mentionne parmi eux Menekleidês, Damokleidas et Theopompos. Cf. Cornélius Népos, Pélop., c. 2.

dans une vive altercation avec sa femme, laquelle, de son côté, lui souhaita mauvaise chance pour son voyage. Enfin il se mit à la battre jusqu'à ce que des voisins accourussent s'interposer. Son départ manqua ainsi accidentellement, de sorte que le message destiné à contremander les conspirateurs ne leur parvint jamais en route (1).

C'est dans la maison de Charôn qu'ils restèrent cachés tout le jour suivant, dans la soirée duquel devait avoir lieu le banquet d'Archias et de Philippos. Phyllidas avait pris ses mesures pour les introduire à ce banquet au moment où les deux polémarques seraient ivres, en costume féminin, comme étant les femmes dont la visite était attendue. L'heure était presque arrivée, et ils se préparaient à jouer leurs rôles, quand un messager inattendu frappa à la porte, invitant Charôn à venir sur-le-champ en présence des polémarques. Tous à l'intérieur furent atterrés de cet appel, qui semblait impliquer que le complot avait été divulgué, peut-être par le timide Hipposthenidas. Il fut convenu entre eux que Charôn devait obéir sans tarder. Néanmoins, dans l'incertitude douloureuse où il était, il craignit surtout que les amis qu'il avait abrités ne le soupçonnassent de perfidie à l'égard d'eux-mêmes et de leur cause. Aussi, avant de partir, envoya-t-il chercher son fils unique, jeune homme de quinze ans et de grande espérance à tous égards. Il plaça ce jeune homme entre les mains de Pélopidas comme otage pour répondre de sa fidélité. Mais Pélopidas et les autres, attestant avec véhémence qu'ils n'avaient aucun soupçon, prièrent Charôn d'éloigner son fils hors de la portée de ce danger qui les entourait tous actuellement. Toutefois ils ne purent parvenir à l'obtenir de Charôn, qui laissa son fils avec eux pour qu'il partageât le sort commun. Il alla en présence d'Archias et de Philippos, qu'il trouva déjà à moitié ivres, mais instruits, par une nouvelle venue d'Athènes, qu'il se tramait quelque complot, sans qu'ils sussent par qui. Ils

(1) Plutarque, Pélopidas, c. 8; Plutarque, De Gen. Socrat. c. 17, p. 586 B; c. 18, p. 587 D-E.

l'avaient fait venir pour le questionner, comme notoirement ami des exilés; mais il n'eut pas beaucoup de difficulté, avec l'aide de la collusion de Phyllidas, à dissiper les soupçons vagues d'hommes ivres, qui ne désiraient qu'une chose, revenir à la gaieté du festin (1). Il lui fut permis de se retirer et de rejoindre ses amis. Néanmoins, bientôt après son départ, — tant ces hommes imprévoyants eurent de chances en leur faveur, — un nouveau message fut remis à Archias le polémarque, de la part de son homonyme Archias l'hiérophante athénien, contenant un exposé exact des noms et du plan des conspirateurs, que le parti philo-laconien à Athènes était parvenu à connaître. Le messager qui portait cette dépêche la remit à Archias en l'avertissant qu'elle avait trait à des choses très-sérieuses. « A demain les affaires sérieuses, » dit le polémarque en mettant la dépêche, sans l'ouvrir ni la lire, sous l'oreiller du lit sur lequel il était couché (2).

Revenus à leur fête, Archias et Philippos pressèrent impatiemment Phyllidas d'introduire les femmes selon sa promesse. Alors le secrétaire sortit et amena dans une chambre voisine les conspirateurs, revêtus de costumes de femme; puis revenant auprès des polémarques, il leur apprit que les femmes n'entreraient pas avant que les domestiques fussent d'abord congédiés. L'ordre fut donné sur-le-champ à ces

(1) Xénophon ne mentionne pas cette invitation que reçut Charôn, et cette visite séparée qu'il fit aux polémarques, — ni rien de la scène avec son fils. Il signale seulement Charôn comme ayant accueilli les conspirateurs dans sa maison, et il semble parler de lui comme d'une personne de peu de conséquence, — παρὰ Χαρωνί τινι, etc. (V, 4, 3).

L'anecdote est mentionnée dans les deux compositions de Plutarque (De Gen. Socr. c. 28, p. 595, et Pélopidas, c. 9), et elle est trop intéressante pour être omise, étant parfaitement compatible avec ce que nous lisons dans Xénophon, bien qu'elle ait peut-être un air quelque peu théâtral.

(2) Plutarque, Pélopidas, c. 10; De Gen. Socrat. c. 30, p. 596 F. Εἰς αὔριον τὰ σπουδαῖα.

Cette circonstance également n'a pas place dans le récit de Xénophon. Cornélius Népos, Pélopidas, c. 3. Æneas (Poliorcetic. 31) fait allusion en général à l'omission de l'ouverture immédiate de la lettre survenue, comme ayant causé la prise de la Kadmeia, qui cependant n'en fut que la conséquence éloignée.

derniers de partir, tandis que Phyllidas eut soin qu'ils fussent abondamment fournis de vin au logis de l'un d'entre eux. Les polémarques restèrent ainsi seuls avec un ou deux amis à table, à moitié ivres comme eux, entre autres Kabeirichos, l'archonte de l'année, qui toujours, pendant la durée de sa charge, était détenteur de la lance consacrée, emblème de ses fonctions, et qui l'avait à ce moment tout près de lui. Phyllidas conduisit alors les prétendues femmes dans la salle du banquet; trois d'entre elles vêtues comme des dames de distinction, les quatre autres les suivant comme femmes de leur suite. Leurs longs voiles et les amples plis de leurs vêtements étaient tout à fait suffisants pour les déguiser, — même les hôtes à table n'eussent-ils pas été ivres, — jusqu'au moment où elles s'assirent à côté des polémarques; et l'instant où on leur leva leurs voiles était le signal de faire usage de leurs poignards. Archias et Philippos furent tués sur-le-champ, après n'avoir fait que peu de résistance; mais Kabeirichos, avec sa lance, essaya de se défendre, et périt ainsi avec les autres, bien que les conspirateurs n'eussent pas eu dans l'origine l'intention de lui ôter la vie (1).

(1) La description que fait Xénophon de cet assassinat des polémarques à Thèbes diffère essentiellement de celle de Plutarque. Je suis Xénophon en général, en introduisant toutefois plusieurs des détails trouvés dans Plutarque, qui sont intéressants et qui ont l'air d'être authentiques.

Xénophon lui-même donne à entendre (Hellen. V, 4, 7) qu'outre l'histoire donnée dans le texte, il y en avait aussi une autre racontée par quelques personnes, — à savoir que Mellôn et ses compagnons avaient eu accès auprès des polémarques comme des convives en état d'ivresse. C'est ce dernier récit que Plutarque a adopté et qui l'entraîne dans maints détails tout à fait incompatibles avec le récit de Xénophon. Je crois l'histoire des conspirateurs introduits en costume de femme le plus probable des deux. Il est appuyé par l'analogie exacte de ce que nous dit Hérodote relativement à Alexandre, fils d'Amyntas, prince de Macédoine (Hérodote, V, 20).

Cf. Plutarque, Pélopidas, c. 10, 11; Plutarque, De Gen. Socrat. c. 31, p. 597. Polyæn (II, 4, 3) donne un récit avec beaucoup de circonstances différentes, s'accordant toutefois avec le fait que Pélopidas, en costume de femme, tua le général spartiate. L'histoire à laquelle Aristote fait allusion (Polit. V, 5, 10), bien qu'il nomme et Thèbes et Archias, ne peut guère se rapporter à cet événement.

C'est cependant Plutarque qui mentionne la présence de Kabeirichos l'archonte au banquet, et la curieuse cou-

Ayant réussi jusque-là, Phyllidas conduisit trois des conspirateurs — Pélopidas, Kephisodôros et Damokleidas — à la maison de Leontiadès, où il obtint d'être admis en se disant porteur d'un ordre des polémarques. Leontiadès se reposait après souper, avec sa femme assise à ses côtés, filant de la laine, quand ils entrèrent dans sa chambre. Étant brave et plein de force, il se leva précipitamment, saisit son épée, et blessa mortellement Kephisodôros à la gorge; une lutte désespérée s'ensuivit entre lui et Pélopidas dans l'entrée étroite de la porte, où un troisième n'avait pas de place pour approcher. A la fin cependant Pélopidas le renversa et le tua; puis ils se retirèrent, en enjoignant avec menaces à sa femme de garder le silence, et fermèrent la porte après eux en ordonnant péremptoirement qu'on ne la rouvrît pas. Ils se rendirent ensuite à la maison d'Hypatês, qu'ils tuèrent pendant qu'il cherchait à se sauver sur le toit (1).

Les quatre grands chefs du parti philolaconien dans Thèbes ayant été à ce moment mis à mort, Phyllidas se dirigea vers la prison avec les conspirateurs. Là le geôlier, qui dans les actes oppressifs commis par les gouverneurs

---

tume thébaine que l'archonte, pendant son année de charge, ne quittait jamais la lance consacrée. Comme natif de Bœôtia, Plutarque était sans doute familier avec ces vieilles coutumes.

Sur quels autres auteurs, Plutarque copia-t-il les abondants détails de cette révolution à Thèbes, qu'il mêle dans la vie de Pélopidas et dans le traité appelé : « De Genio Socratis », — c'est ce que nous ignorons. Quelques critiques supposent qu'il les a empruntés à Dionysodôros et à Anaxis, — historiens bœôtiens dont l'ouvrage comprenait cette période, mais dont il ne reste pas un seul fragment (V. Fragm. Histor. Græc. éd. Didot, vol. II, p. 84).

(1) Xénoph. Hellen. V, 4, 9; Plutarque, Pélop. c. 2, 12, et De Gen. Socrat. p. 597 D-F. Ici encore Xénophon et Plutarque diffèrent; ce dernier avance que Pélopidas entra dans la maison de Leontiadès *sans* Phyllidas, — ce qui me paraît entièrement improbable. D'autre part, Xénophon ne dit rien de la défense de Leontiadès et de son conflit personnel avec Pélopidas, que je copie sur Plutarque. Un homme aussi brave que Leontiadès, éveillé et n'ayant point bu, n'a pas dû se laisser tuer sans une défense dangereuse pour les assaillants. Plutarque, dans un autre endroit, signale la mort de Leontiadès comme la circonstance marquante de toute la glorieuse entreprise, et comme celle qui fit le plus d'impression sur Pélopidas (Plutarque : — Non posse suaviter vivi secundum Epicurum, — p. 1099 A-E).

décédés avait été leur agent de confiance, hésita à l'admettre; mais Pélopidas le tua d'un coup soudain de sa lance, de manière à assurer à tous une libre entrée. Délivrer les prisonniers, hommes probablement pour la plupart professant la même politique que les conspirateurs, — leur fournir des armes prises aux dépouilles des batailles suspendues dans les portiques voisins, — et les ranger en ordre de combat près du temple d'Amphiôn, — tels furent les actes suivants; ensuite ils commencèrent à sentir quelque assurance de sûreté et de triomphe (1). Epaminondas et Gorgidas, informés de ce qui s'était passé, furent les premiers à paraître en armes avec quelques amis pour soutenir la cause; tandis qu'une proclamation fut faite partout à haute voix par les hérauts, annonçant que les despotes étaient tués, — que Thèbes était libre, — et que tous les Thèbains qui faisaient cas de la liberté eussent à se rassembler en armes dans la place du marché. Il y avait à ce moment à Thèbes beaucoup de trompettes qui étaient venus pour disputer le prix à la fête des Hèrakleia qui approchait. Hipposthenidas engagea ces hommes à sonner de leurs trompettes dans les différentes parties de la ville, et à exciter ainsi partout les citoyens à prendre les armes (2).

Bien que pendant les ténèbres la surprise fût le sentiment dominant, et que personne ne sût que faire, — cependant, aussitôt que le jour commença à poindre et que la vérité finit par être connue, il n'y eut qu'un sentiment de joie et d'enthousiasme patriotique dans la majorité des citoyens (3).

(1) Xenoph. Hellen. V, 4, 8; Plutarque, Pélopid. c. 12; De Gen. Socrat. p. 598 B.

(2) C'est un détail curieux que nous apprenons par Plutarque (De Gen. Socr. c. 34, p. 598 D).

Les inscriptions orchoméniennes dans la collection de Boeckh rappellent les prix donnés à ces Σαλπιγκταὶ ou trompettes (V. Boeckh, Corp. Inscr. nos 1584, 1585, etc.).

(3) La joie unanime qui accueillit dans Thèbes l'accomplissement de la révolution — et l'ardeur avec laquelle les citoyens finirent par l'appuyer au moyen d'une force armée — sont attestées par Xénophon, témoin assez mal disposé, — Hellen. V, 4, 9. Ἐπεὶ δ' ἡμέρα ἦν καὶ φανερὸν ἦν τὸ γεγενημένον, ταχὺ δὴ καὶ οἱ ὁπλῖται καὶ οἱ ἱππεῖς σὺν τοῖς ὅπλοις ἐξεβοήθουν.

Cavaliers et hoplites coururent en armes à l'agora. C'est alors, pour la première fois depuis la prise de la Kadmeia par Phœbidas, qu'une assemblée en forme du peuple thèbain fut réunie, et c'est devant elle que Pélopidas et les conjurés ses compagnons se présentèrent. Les prêtres de la cité leur mirent des couronnes sur la tête, et les remercièrent au nom des dieux locaux; tandis que l'assemblée les salua par des acclamations de joie et de gratitude, et nomma d'une commune voix Pélopidas, Mellôn et Charôn, les premiers Bœôtarques renouvelés (1). La remise en vigueur de ce titre, qu'on avait laissé tomber depuis la paix d'Antalkidas, fut en elle-même un événement d'une grande signification; elle impliquait non-seulement que Thèbes s'était réveillée à la liberté, mais que la confédération bœôtienne aussi avait été ou serait rétablie.

Les conspirateurs avaient immédiatement dépêché des messagers en Attique pour faire connaître leur succès; à cette nouvelle tous les autres exilés, avec les deux généraux athéniens instruits du complot, et un corps de volontaires athéniens ou « *corps francs*, » qui tous étaient prêts sur la frontière attendant un appel, — affluèrent à Thèbes pour achever l'œuvre. Les généraux spartiates, de leur côté également, envoyèrent demander du secours à Platée et à Thespiæ. Pendant toute la nuit, ils avaient été troublés et alarmés par le tumulte qui régnait dans la cité, où des lumières se montraient çà et là et où l'on entendait sonner des trompettes et retentir des cris en l'honneur du succès récent (2). Instruits bientôt du meurtre des polémarques, de qui ils avaient eu l'habitude de recevoir des ordres, ils ne savaient ni à qui se fier ni qui consulter, tandis qu'ils étaient sans doute assiégés par les fugitifs effrayés du parti actuellement défait, qui se précipitaient vers la Kadmeia pour assurer leur vie. Ils comptaient d'abord sur une diversion que feraient en leur faveur les forces qui se trouvaient à Platée

(1) Plutarque, Pélop. c.12.

(2) Plutarque, De Gen. Socrat. p. 598 E; Pélop. c. 12.

et à Thespiæ. Mais il ne fut pas permis à ces forces mêmes d'approcher de la porte de la ville ; car à peine parurent-elles en vue, que la cavalerie thèbaine nouvellement réunie les chargea vigoureusement et les força de se retirer avec perte. Les Lacédæmoniens dans la citadelle furent non-seulement laissés sans appui, mais ils virent leurs ennemis dans la ville renforcés par les autres exilés et par les volontaires auxiliaires (1).

Cependant Pélopidas et les autres nouveaux Bœôtarques se trouvèrent à la tête d'un corps de citoyens armés, remplis de dévouement et de patriotisme, et unanimes à saluer la récente révolution. Ils profitèrent de cette première explosion d'ardeur pour se préparer à enlever d'assaut la Kadmeia sans différer, sachant combien il était important de prévenir toute aide de Sparte. Et déjà les citoyens se précipitaient à l'assaut, — une proclamation étant faite qui promettait des récompenses considérables à ceux qui pénétreraient les premiers dans la citadelle, — quand le commandant lacédæmonien envoya des propositions relatives à une capitulation (2). On leur garantit sans hésiter et avec serment qu'ils sortiraient de Thèbes sans être inquiétés, et qu'ils auraient les honneurs de la guerre ; puis la Kadmeia fut livrée. Au moment où les Spartiates sortaient des portes, un grand nombre de Thèbains du parti vaincu s'avancèrent également. Mais l'exaspération des vainqueurs contre ces derniers fut si difficile à gouverner, que plusieurs des plus odieux furent saisis quand ils passaient et mis à mort ; dans quelques cas, leurs enfants mêmes avec eux. Et un plus grand

(1) Xénophon dit expressément que les Athéniens qui furent appelés à Thèbes et qui y vinrent réellement furent les deux généraux et les volontaires, qui tous connaissaient le complot auparavant et étaient prêts sur les frontières de l'Attique : — Τοὺς πρὸς τοῖς ὁρίοις Ἀθηναίων καὶ τοὺς δύο τῶν στρατηγῶν — οἱ Ἀθηναῖοι ἀπὸ τῶν ὁρίων ἤδη παρῆσαν (Hellen. V, 4, 9, 10).

(2) Xénoph. Hellen. V, 4, 10, 11. Προσέβαλον πρὸς τὴν ἀκρόπολιν — τὴν προθυμίαν τῶν προσιόντων ἁπάντων ἑώρων, etc.

Diodore, XV, 25. Ἔπειτα τοὺς πολίτας ἐπὶ τὴν ἐλευθερίαν παρακαλέσαντες (les conspirateurs heureux, Pélopidas, etc.) σύνεργους ἔσχον ἅπαντας τοὺς Θηβαίους.

nombre d'entre eux auraient été tués de cette manière, si les auxiliaires athéniens, avec une sollicitude généreuse, n'eussent fait tous leurs efforts pour les dérober à tous les regards et les mettre en sûreté (1). On ne dit pas — et il n'est pas certain — que ces Thêbains fussent protégés par la capitulation. Toutefois, même l'eussent-ils été, le sentiment de colère aurait pu encore prévaloir contre eux.

Des trois harmostes qui évacuèrent ainsi la Kadmeia sans coup férir, deux furent mis à mort, le troisième condamné à une lourde amende et banni par les autorités de Sparte (2). Nous ne savons pas quelles étaient les fortifications de la Kadmeia, ni ce qu'elle avait de provisions; mais nous ne pouvons guère nous étonner que ces officiers fussent considérés comme ayant déshonoré les armes lacédæmoniennes, en ne faisant aucune tentative pour la défendre; si nous nous rappelons qu'à peine plus de quatre ou de cinq jours étaient nécessaires pour obtenir de Sparte un secours suffisant, — et que quarante-trois ans plus tard la garnison macédonienne, dans le même lieu, se maintint contre les Thêbains de la ville pendant plus de quatorze jours, jusqu'à ce que Alexandre fût revenu d'Illyria (3). Le premier messager qui apporta à Sparte la nouvelle de la conspiration et de la révolution de Thêbes paraît avoir fait connaître en même temps que la garnison avait évacué la Kadmeia et était en pleine retraite avec une suite d'exilés thêbains du parti vaincu (4).

---

(1) Xénoph. Hellen. V, 4, 12.

(2) Xénoph. Hellen. V, 4, 13; Diodore, XV, 27.

Plutarque (Pélopid. c. 13) augmente l'effet théâtral en disant que la garnison lacédæmonienne dans sa retraite rencontra réellement à Megara le renfort sous le roi Kleombrotos, qui s'était avancé jusque-là en marche pour délivrer la Kadmeia. Mais cela est extrêmement improbable. Le récit de Xénophon donne à entendre clairement que la Kadmeia fut livrée le lendemain matin après le mouvement de nuit. Les commandants capitulèrent dans le premier moment de trouble et de désespoir, sans même soutenir un assaut.

(3) Arrien, I, 6.

(4) En racontant cette révolution qui s'opéra à Thêbes, et la conduite que les Athéniens tinrent à son égard, j'ai suivi Xénophon presque entièrement.

Diodore (XV, 25, 26) s'accorde avec Xénophon pour dire que les exilés thê-

Cette révolution de Thèbes fut comme une commotion électrique pour le monde grec. Pour un lecteur moderne, l'assassinat des quatre chefs, dans leurs maisons et au ban-

---

bains revinrent d'Attique à Thèbes de nuit, en partie grâce au concours des Athéniens (συνεπιλαβομένων τῶν Ἀθηναίων), — qu'ils tuèrent les gouverneurs, — appelèrent les citoyens à la liberté le lendemain matin, les trouvant tous dévoués à la cause, — et qu'ensuite ils se mirent en devoir d'assiéger les 1,500 Lacédæmoniens et Péloponésiens sur la Kadmeia.

Mais après s'être accordé avec Xénophon jusque-là, Diodore expose ce qui suivit d'une manière tout à fait incompatible avec ce dernier; ainsi (il nous dit) :

Le commandant lacédæmonien envoya sur-le-champ à Sparte la nouvelle de ce qui était arrivé et demanda un renfort. Les Thêbains essayèrent aussitôt de prendre la Kadmeia d'assaut, mais ils furent repoussés avec de grandes pertes, tant en morts qu'en blessés. Craignant de ne pouvoir s'emparer de la forteresse avant qu'un renfort vînt de Sparte, ils envoyèrent à Athènes des ambassadeurs demander du secours, rappelant aux Athéniens qu'eux (les Thêbains) avaient aidé Athènes à s'affranchir des Trente et à rétablir la démocratie (ὑπομιμνήσκοντες μὲν ὅτι καὶ αὐτοὶ συγκατήγαγον τὸν δῆμον τῶν Ἀθηναίων καθ' ὃν καιρὸν ὑπὸ τῶν τριάκοντα κατεδουλώθησαν). Les Athéniens, en partie désirant reconnaître ce service, en partie souhaitant s'assurer les Thêbains comme alliés contre Sparte, décidèrent, par un vote public, qu'on les secourrait sur-le-champ. Demophôn le général réunit 5,000 hoplites et 500 cavaliers, avec lesquels il se rendit en hâte à Thèbes le lendemain, et toute la population se prépara à le suivre, s'il était nécessaire (πανδημεί). Toutes les autres cités de Bœôtia envoyèrent également du secours à Thèbes, — de sorte qu'il s'y trouva réunie une armée considérable de 12,000 hoplites et de 2,000 cavaliers. Ces forces combinées, dont les Athéniens faisaient partie, assiégèrent la Kadmeia jour et nuit, se relevant tour à tour, mais elles furent repoussées avec de grandes pertes tant en tués qu'en blessés. A la fin, la garnison se trouva sans provisions, les Spartiates tardaient à envoyer du renfort, et une sédition éclata parmi les alliés péloponésiens qui formaient la partie de beaucoup la plus considérable de la garnison. Les Péloponésiens, refusant de combattre plus longtemps, demandèrent avec instances qu'on capitulât; ce que le gouverneur lacédæmonien fut obligé de faire de force, bien que lui et les Spartiates qui étaient avec lui désirassent tenir jusqu'à la mort. En conséquence, la Kadmeia fut livrée, et la garnison retourna dans le Péloponèse. Le renfort lacédæmonien envoyé par Sparte arriva seulement un peu trop tard.

Toutes ces circonstances exposées par Diodore non-seulement diffèrent complétement de Xénophon, mais elles sont inconciliables avec sa conception de l'événement. Nous devons rejeter l'un ou l'autre.

Or Xénophon est non-seulement le meilleur témoin des deux, mais il est dans la circonstance actuelle soutenu par toutes les probabilités collatérales du cas.

1. Diodore représente les Athéniens comme ayant envoyé par un vote public du secours à Thèbes, afin de la récompenser du secours que les Thêbains avaient expédié auparavant pour rétablir la démocratie athénienne contre les Trente. Or cela est inexact comme fait. Les Thêbains n'avaient *jamais* en-

quet, produit un sentiment de répugnance qui détourne son attention des autres traits de cet acte mémorable. Or un ancien Grec non-seulement n'avait pas de répugnance pa-

---

voyé aucun secours, positif ou ostensible, à Thrasyboulos et aux démocrates athéniens contre Thèbes. Ils avaient assisté Thrasyboulos sous main et sans acte public du gouvernement, et ils avaient refusé de servir avec les Spartiates contre lui. Mais ils n'envoyèrent jamais de forces pour l'aider contre les Trente. Conséquemment, les Athéniens *ne pouvaient pas* alors avoir envoyé de forces publiques à Thèbes pour *acquitter* un service semblable que les Thébains leur avaient rendu auparavant.

2. Si les Athéniens avaient voté en forme, envoyé une armée publique considérable, et pris une part vigoureuse dans plusieurs assauts meurtriers contre la garnison lacédæmonienne dans la Kadmeia, — c'eût été le commencement le plus flagrant et le moins équivoque d'hostilités contre Sparte. Après cela, aucun ambassadeur spartiate n'aurait pu aller à Athènes et demeurer en sûreté dans la maison du Proxenos, comme nous voyons par Xénophon qu'ils le firent. En outre, l'histoire de Sphodrias (qui sera bientôt racontée) prouve clairement qu'Athènes était en paix avec Sparte, et n'avait commis aucun acte d'hostilité contre elle pendant trois ou quatre mois au moins après la révolution de Thèbes. Elle réfute donc le récit de Diodore au sujet du vote public des Athéniens et de l'armée athénienne publique sous Demophôn, aidant à attaquer la Kadmeia. Chose étrange à dire — Diodore lui-même, trois chapitres plus loin (XV, 29), raconte cette histoire au sujet de Sphodrias, précisément de la même manière que Xénophon (avec peu de différence); il commence son récit en déclarant que *les Athéniens étaient encore en paix avec Sparte*, et il oublie qu'il avait raconté lui même une rupture distincte de cette paix du côté des Athéniens.

3. La nouvelle de la révolution de Thèbes dut nécessairement avoir complétement surpris le public athénien (bien que quelques Athéniens connussent le projet), vu que c'était un projet qui n'avait el ance de réussir que par un profond mystère. Or, que le public athénien, qui apprenait la nouvelle pour la première fois, — qui n'avait pas à se plaindre positivement de Sparte, et avait beaucoup de raisons pour craindre son pouvoir, — sur lequel aucune circonstance antérieure n'avait agi ou que rien n'avait préparé à prendre une résolution dangereuse, — que ce public, dis-je, s'identifiât immédiatement avec Thèbes et provoquât la guerre avec Sparte de la manière impétueuse qu'avance Diodore, — cela, à mon sens, est éminemment improbable, et demande de bonnes preuves qui nous amènent à y croire.

4. Admettez que l'assertion de Diodore soit vraie, — quelle explication raisonnable peut-on donner de la version erronée que nous lisons dans Xénophon? Les faits comme il les raconte sont en contradiction de la manière la plus frappante avec ses partialités philolaconiennes; d'abord, le renversement de la puissance lacédæmonienne à Thèbes par une poignée d'exilés; plus encore, toute l'histoire de Sphodrias et de son acquittement.

Mais admettez que l'assertion de Xénophon soit vraie, — et nous pouvons expliquer d'une façon très-plausible l'origine de la version erronée de Diodore. Quelques mois plus tard, après l'acquittement de Sphodrias à Sparte, les Athéniens en réalité entrè-

reille, mais la vengeance complète de la prise de la Kadmeia et de la mort d'Ismenias avait toutes ses sympathies, tandis qu'il admirait en outre l'extraordinaire audace personnelle de Pélopidas et de Mellôn, — l'habile combinaison du complot et le renversement soudain, par une force si petite et si méprisable, d'un gouvernement qui, la veille, semblait inattaquable (1). Il est à remarquer que nous voyons ici les hommes les plus riches de Thèbes affronter seuls et de leurs propres personnes un danger qui n'a dû paraître à une ap-

---

rent sincèrement dans l'alliance de Thèbes et envoyèrent une armée publique considérable (dans le fait cinq mille hoplites, le même nombre que celui des soldats de Demophôn, selon Diodore, c. 32) pour l'aider à repousser Agésilas avec l'armée spartiate. Il n'est nullement extraordinaire que leur vote public et leur expédition entreprise vers juillet 378 avant J.-C. — aient été reportés par erreur à décembre 379 avant J.-C. Les orateurs athéniens aimaient à dire avec jactance qu'Athènes avait sauvé Thèbes de Sparte, et cela pouvait se dire avec quelque vérité, par rapport à l'aide qu'elle lui prêta réellement plus tard. Isokrate (Or. XIV Plataïc s. 31) avance cette vanterie en termes généraux; mais Dinarque (cont. Demosth. s. 40) est plus distinct et donne en peu de mots une version semblable à celle que nous trouvons dans Diodore, et aussi Aristide dans deux allusions très brèves (Panathen. p. 172, et Or. XXXVIII, Socialis, p. 486-498). Il se peut qu'Aristide aussi bien que Diodore ait copié Ephore; mais, quoi qu'il en soit, il est aisé de comprendre l'erreur qui a donné lieu à leur version.

5. En dernier lieu, Plutarque ne dit rien du vote public des Athéniens ni de la division régulière de troupes de Demophôn, qui, suivant l'assertion de Diodore, aida à prendre la Kadmeia d'assaut. V. Plutarque (De Gen. Socrat. ad fin. Agesil. c. 23; Pélopid. 12, 13). Il donne seulement à entendre, comme le fait Xénophon, qu'il y eut quelques volontaires athéniens qui assistèrent les exilés.

M. Rehdantz (Vitæ Iphicratis, Chabriæ, etc., p. 38-43) discute cette différence avec une longueur considérable, et cite à ce sujet divers auteurs allemands avec aucun desquels je ne suis complètement d'accord.

A mon sens, la solution propre est de rejeter complètement (comme appartenant à une époque postérieure) l'assertion de Diodore, relative au vote public à Athènes et à l'armée qui, selon lui, fut envoyée à Thèbes sous Demophôn, et d'accepter le récit plus croyable de Xénophon, qui attribue à Athènes une prudence raisonnable et une grande crainte de Sparte, — qualités dont les orateurs athéniens n'étaient pas disposés à se vanter. Suivant ce récit, la question de savoir si l'on enverrait des Athéniens pour aider à attaquer la Kadmeia n'aurait guère pu être soumise à une discussion publique, vu que la citadelle fut livrée immédiatement par sa garnison intimidée.

(1) L'audacieux « *coup de main* » de Pélopidas et de Mellôn, contre le gouvernement de Thèbes, a une analogie remarquable avec celui par lequel Evagoras entra dans Salamis et renversa l'ancien despote (Isokrate. Or. IX, Evagor. s. 34).

préciation raisonnable guère moins que désespéré. Depuis l'Odysseus et l'Achille homériques jusqu'à la fin de l'hellénisme libre, le Grec riche se dépouille dans la palestre, et expose sa personne dans les rangs en qualité de soldat comme les plus pauvres citoyens, étant en général supérieur à eux en force et en puissance corporelle (1).

Si la révolution de Thèbes agit avec force sur l'esprit grec par la manière dont elle fut accomplie, elle changea aussi sur-le-champ par ses effets positifs la balance du pouvoir en Grèce. L'empire de Sparte, loin d'être incontesté et presque universel sur la Grèce, n'est dorénavant maintenu que par plus ou moins d'efforts, jusqu'à ce qu'enfin il soit complétement renversé (2).

Les exilés thèbains, en arrivant à Sparte, excitèrent au plus haut point la colère des éphores et d'Agésilas, l'ennemi de Thèbes. Bien qu'on fût au fort de l'hiver (3), on décréta immédiatement une expédition contre Thèbes, et on convoqua les contingents alliés. Agésilas refusa d'en prendre le commandement, sur la raison qu'il avait plus de soixante ans, et que conséquemment il n'était plus astreint à un service étranger obligatoire. Mais (dit Xénophon) (4) ce n'était

(1) Voir, comme explication du sentiment grec sur ce point, Xénoph. Hellen. III, 4, 19, et Xénoph. Encom. Agesil. I, 28.

(2) Si dans le fait nous pouvions croire Isokrate, parlant par la bouche d'un Platæen, il semblerait que les Thêbains, immédiatement après leur révolution, envoyèrent à Sparte une humble ambassade pour conjurer toute hostilité, prier d'être admis comme alliés, et promettre de rendre contre les Athéniens leurs bienfaiteurs des services tout aussi dévoués qu'en avait rendu le gouvernement déposé, ambassadeurs auxquels les Spartiates répondirent avec hauteur en leur enjoignant de recevoir leurs exilés, et de chasser les assassins Pélopidas et ses compagnons. Il est possible que les Thêbains aient envoyé pour essayer s'ils pourraient échapper à l'inimitié spartiate; mais il est extrêmement improbable qu'ils aient fait des promesses telles que celles qui sont mentionnées ici, et il est certain qu'ils commencèrent sans retard à se préparer vigoureusement pour cette hostilité qu'ils voyaient approcher.

V. Isokrate, Or. XIV (Plataïc.), s. 31.

Ce discours est mis dans la bouche d'un Platæen et semble être un assemblage de presque tous les arguments sur lesquels on pouvait insister, à tort ou à raison, contre Thèbes.

(3) Xénoph. Hellen. V, 4, 14. Μάλα χειμῶνος ὄντος.

(4) Xénoph. Hellen. V, 4, 13. Εὖ εἰδὼς ὅτι, εἰ στρατηγοίη, λέξειαν οἱ

pas sa raison réelle. Il craignait que ses ennemis à Sparte ne dissent : « Voilà Agésilas qui nous induit encore en dépenses, afin de pouvoir soutenir des despotes dans d'autres cités, » comme il venait de le faire à Phlionte, ce qui lui avait attiré ce reproche : nouvelle preuve que les reproches faits à Sparte (que j'ai cités quelques pages plus haut d'après Lysias et Isokrate) de s'allier avec des despotes grecs aussi bien qu'avec des étrangers pour détruire la liberté grecque, trouvaient un écho dans Sparte elle-même. En conséquence Kleombrotos, l'autre roi de Sparte, prit le commandement. Il avait succédé récemment à son frère Agésipolis, et n'avait jamais commandé auparavant.

Kleombrotos conduisit son armée (378 av. J.-C.) le long de l'isthme de Corinthe, par Megara jusqu'à Platée, taillant en pièces un avant-poste de Thèbains, composé surtout des prisonniers délivrés par la récente révolution, qui avaient été placés pour défendre le défilé intermédiaire des montagnes. De Platée il s'avança à Thespiæ, et de là à Kynoskephalæ, dans le territoire thèbain, où il resta campé pendant seize jours ; après quoi il se retira à Thespiæ. Il paraît qu'il ne fit rien, et que son inaction fut le sujet de beaucoup d'étonnement dans son armée, qui douta même, dit-on, qu'il fût réellement et sérieusement hostile à Thèbes. Il se peut que les exilés, avec l'exagération habituelle, l'aient amené à espérer qu'ils pourraient provoquer un soulèvement dans Thèbes, s'il voulait seulement s'en approcher. En tout cas, le mauvais temps doit avoir été un sérieux empêchement pour agir, vu que dans sa marche de retour vers le Péloponèse, en passant par Kreusis et par Ægosthenæ, le vent suscita un ouragan tel que ses soldats ne purent avancer sans quitter leurs boucliers, qu'ils revinrent prendre ensuite. Toutefois, Kleombrotos ne quitta pas la Bœôtia sans laisser Sphodrias comme harmoste à Thespiæ, avec un tiers de toute l'armée, et une somme considérable d'argent qui devait être

πολῖται, ὡς Ἀγησίλαος, ὅπως βοηθήσειε τοῖς τυράννοις, πράγματα τῇ πόλει παρέχοι. Plutarque, Agésil. c. 24.

employée à soudoyer des mercenaires et à agir avec vigueur contre les Thêbains (1).

L'armée de Kleombrotos, dans sa marche de Megara à Platée, avait passé près de la lisière de l'Attique, et elle avait causé tant d'alarme aux Athéniens qu'ils placèrent Chabrias avec un corps de peltastes pour garder leur frontière et la route voisine, qui menait, par Eleutheræ, en Bœôtia. C'était la première fois qu'une armée lacédæmonienne avait touché l'Attique (qui actuellement n'était plus gardée par les lignes de Corinthe, comme dans la guerre entre 394 et 388 av. J.-C.) depuis la retraite du roi Pausanias, en 404 avant J.-C., ce qui prouvait combien le pays était exposé, au point de faire revivre dans l'esprit athénien tous les terribles souvenirs de Dekeleia et de la guerre du Péloponèse. Ce fut dans le premier moment où régnait cette alarme, — et vraisemblablement tandis que Kleombrotos était encore avec son armée à Thespiæ ou à Kynoskephalæ, tout près de la frontière athénienne, — que trois ambassadeurs lacédæmoniens, Etymoklès et deux autres, arrivèrent à Athènes demander satisfaction pour la part que les deux généraux et les volontaires athéniens avaient prise, en concertant l'entreprise de Pélopidas et de ses compagnons et en y aidant. Si dominant était le désir de l'esprit public d'éviter de faire offense à Sparte, que ces deux généraux furent tous deux accusés devant le dikasterion. Le premier des deux fut condamné et exécuté; le second, profitant de cet avertissement (puisque, conformément au psêphisma de Kannônos (2), les deux accusés devaient être jugés séparément), s'échappa, et une sentence de bannissement fut rendue contre lui (3). Ces deux généraux avaient été incontes-

(1) Xénoph. Hellen. V, 4, 15-18.

(2) V. tome XI, ch. 4 de cette Histoire, au sujet du psêphisma de Kannônos.

(3) Xénoph. Hellen. V, 4, 19; Plutarque, Pélopid. c. 14.

Xénophon mentionne les ambassadeurs lacédæmoniens à Athènes, mais il ne dit pas expressément qu'ils fussent chargés de demander réparation pour la conduite de ces deux généraux ou des volontaires. Toutefois je ne puis douter qu'il n'en fût ainsi; car dans ces temps, il n'y avait pas d'am-

tablement coupables d'un grave abus de leurs fonctions publiques. Ils avaient exposé le sénat à un péril public, non-seulement sans consulter le sénat ni l'assemblée, mais même sans prendre l'avis de leur propre conseil des Dix. Néanmoins la rigueur de la sentence indique l'alarme, aussi bien que le mécontentement du corps général des Athéniens, tandis qu'elle servait à désavouer dans le fait, sinon dans la forme, toute relation politique avec Thêbes (1).

---

bassadeurs en résidence, — il n'y avait que des ambassadeurs envoyés avec des missions spéciales.

(1) Le jugement et la condamnation de ces deux généraux ont servi de fondement à un dur reproche fait à la démocratie athénienne. Wachsmuth (Hellen. Alterth., I, p. 654) les dénonce comme « une horreur judiciaire, ou abomination, — ein Graeulgericht. » Rehdantz (Vitæ Iphicrat. Chabriæ, etc., p. 11, 45) dit : — « Quid? quia invasionem Lacedæmoniorum viderant in Bœotiam factam esse, non puduit eos, damnare imperatores quorum facta suis decretis comprobaverant? » ... Igitur hanc *illius facinoris excusationem* habebimus. Rebus quæ a Thebanis agebantur (*i. e.* par les propositions des Thêbains cherchant à être en paix avec Sparte, et essayant d'être comptés comme ses alliés. — selon l'allégation d'Isokrate, ce qui, à mon sens, est très-inexactement rapporté, comme je l'ai mentionné plus haut) cognitis, Athenienses, quo *initius subveneraut, eo majore pœnitentia perculsi sunt*... Sed tantum abfuit ut sibimet irascerentur, ut, *e more Atheniensium, punirentur qui perfecerant id quod tum populus exoptaverat.* »

Les censures de Wachsmuth, de Rehdantz, etc., admettent comme fait réel : — 1. Que les Athéniens avaient rendu un vote en forme dans l'assemblée publique pour envoyer du secours à Thêbes sous deux généraux, qui en conséquence partirent à la tête de l'armée et remplirent leurs instructions. 2. Que les Athéniens, se repentant plus tard ou frappés de terreur, jugèrent et condamnèrent ces deux généraux pour avoir exécuté la commission qui leur avait été confiée.

J'ai déjà présenté (dans une note précédente) des raisons de croire que la première de ces affirmations est inexacte; la seconde, comme en dépendant, sera donc inexacte également.

Ces auteurs me paraissent choisir ici une portion de chacun des deux récits *incompatibles* de Xénophon et de Diodore, et les confondre d'une manière qui contredit l'un et l'autre.

Ainsi, ils prennent à Diodore l'allégation que les Athéniens envoyèrent à Thêbes, par un vote public, une armée considérable qui combattit avec les Thêbains contre la Kadmeia, — allégation qui non-seulement ne se trouve pas dans Xénophon, mais que son récit exclut évidemment, bien qu'indirectement.

Ensuite, ils prennent à Xénophon l'allégation que les Athéniens jugèrent et condamnèrent les deux généraux qui étaient complices de la conspiration de Mellôn contre les chefs thêbains : — Τὼ δύω στρατηγὼ, οἳ συνηπιστάσθην τὴν τοῦ Μέλλωνος ἐπὶ τοὺς περὶ Λεοντιάδην ἐπανάστασιν (V, 4, 19). Or la mention de ces deux généraux suit d'une manière naturelle et logique dans *Xénophon*. Il avait dit auparavant qu'il y eut *deux* des géné-

Toutefois, même avant que les ambassadeurs lacédæmoniens eussent quitté Athènes, un incident, à la fois soudain et mémorable, changea complétement les dispositions des Athéniens (378 av. J.-C.). L'harmoste lacédæmonien Sphodrias (que Kleombrotos avait laissé à Thespiæ pour qu'il continuât la guerre contre Thèbes), instruit que Peiræeus, du côté de la terre, était sans portes ni poste nocturne, — vu qu'on ne soupçonnait pas d'attaque, — conçut l'idée

---

raux athéniens qui aidèrent sous main à organiser le complot, et qui ensuite vinrent à Thèbes avec les volontaires. Mais elle ne peut s'ajuster au récit de *Diodore*, qui *ne dit jamais un mot de cette condamnation par les Athéniens*, — ni ne fait aucune mention de *deux généraux athéniens quelconques*. Il nous dit que l'armée athénienne qui alla à Thèbes était commandée par Démophôn; il ne signale pas d'autre collègue. Il dit en termes généraux que la conspiration fut organisée « avec l'aide des Athéniens, » (συνεπιλαβομένων Ἀθηναίων), sans dire un mot de *deux généraux* agissant spécialement.

Wachsmuth et Rehdantz regardent comme admis, très-gratuitement, que ces deux généraux condamnés (mentionnés par Xénophon et non par Diodore) sont identiques à Démophôn et à un autre collègue, commandants d'une armée qui partit en vertu d'un vote public (mentionné par Diodore et non par Xénophon).

Les récits de Xénophon et de Diodore (comme je l'ai fait remarquer auparavant) sont distincts et incompatibles l'un avec l'autre. Nous avons à choisir entre eux. J'adhère à celui de Xénophon pour des raisons présentées antérieurement. Mais si quelqu'un préfère celui de Diodore, il doit alors rejeter complétement l'histoire de la condamnation des deux généraux athéniens (*qui ne paraissent nulle part dans Diodore*) et supposer que Xénophon fut mal informé sur ce point, comme sur les autres faits du cas.

Que les deux généraux athéniens (en admettant comme vraie la narration de Xénophon) fussent jugés et punis, quand les conséquences de leur conduite non autorisée menaçaient de retomber cruellement sur Athènes, — c'est ce qui ne me semble ni improbable ni déraisonnable. Ceux que choque la rigueur de la sentence feront bien de lire les remarques que les ambassadeurs lacédæmoniens font (Xénoph. Hellen. V, 4, 23) sur la conduite de Sphodrias.

Pour passer d'une sentence rigoureuse à une autre, — quiconque croit le récit de Diodore de préférence à celui de Xénophon doit regarder comme excessivement cruelle l'exécution des deux commandants lacédæmoniens qui livrèrent la Kadmeia. Suivant Diodore, ces officiers avaient fait tout ce que des hommes braves pouvaient faire : ils avaient résisté longtemps, repoussé beaucoup d'attaques, et ne furent empêchés de tenir plus longtemps que par une mutinerie dans leur garnison.

Ici encore, nous voyons la supériorité du récit de Xénophon sur celui de Diodore. Suivant le premier, ces commandants lacédæmoniens rendirent la Kadmeia sans faire aucune résistance. Leur condamnation, comme celle des deux généraux athéniens, devient une chose facile à comprendre et à expliquer.

de le surprendre par une marche de nuit en partant de Thespiæ, et de se rendre maître ainsi d'un seul coup du commerce, des richesses et des ressources navales d'Athènes. Mettant ses troupes en marche un soir, après un repas pris de bonne heure, il comptait arriver au Peiræeus le lendemain matin avant l'aurore. Mais son calcul se trouva faux. Le matin le surprit quand il n'était pas parvenu plus loin que la plaine thriasienne, près d'Éleusis; comme il était inutile d'avancer plus loin, il retourna de là et rentra à Thespiæ, non toutefois sans commettre divers actes de pillage contre les Athéniens du voisinage.

Ce plan contre Peiræeus ne paraît pas avoir été mal conçu. Si Sphodrias eût été un homme capable d'organiser et d'exécuter des mouvements aussi rapides que ceux de Brasidas, il n'y a pas de raison pour qu'il n'eût pu réussir; et dans ce cas, toute la face de la guerre aurait changé, puisque les Lacédæmoniens, une fois maîtres de Peiræeus, auraient à la fois pu et voulu conserver cette place. Mais ce fut une de ces injustices que personne ne loue jamais avant qu'elle ait été heureusement consommée, — « consilium quod non potest laudari nisi peractum (1). » Comme ce projet échoua, il a été considéré, par les critiques aussi bien que par les contemporains, non-seulement comme un crime, mais comme une faute, et son auteur Sphodrias comme un homme brave, mais singulièrement faible et étourdi (2). Sans admettre ce blâme dans toute son étendue, nous pouvons

(1) Tacite, Histor. I, 38.
Cf. (dans Plutarque, Anton. c. 32) la remarque de Sextus Pompée à son capitaine Menas, quand ce dernier lui demandait la permission de couper les câbles du vaisseau, pendant qu'Octava et Antoine dînaient à bord, et de se saisir de leurs personnes : — « Je ne puis permettre une chose pareille, mais tu aurais dû le faire sans me demander la permission. » Réponse familière aux lecteurs du drame de Shakspeare, Antoine et Cléôpâtre.

(2) Kallisthenês, Fragm. 2, éd. Didot, apud Harpokrat. v. Σφοδρίας; Diodore, XV, 29; Plutarque, Pélopidas, c. 14; Plutarque, Agésil. c. 24. Le faux calcul de Sphodrias quant au temps nécessaire pour se rendre à Peiræeus n'est pas pire que d'autres erreurs que Polybe raconte (dans un discours très-instructif, IX, 12, 20, vraisemblablement extrait de ses commentaires perdus sur la Tactique) comme ayant été commises par divers autres habiles commandants.

voir que son agression actuelle eut sa source dans un désir malencontreux de rivaliser avec la gloire que Phœbidas, malgré le mécontentement simulé ou passager de ses compatriotes, avait acquise en s'emparant de la Kadmeia. Que Sphodrias reçût des instructions secrètes de Kleombrotos (comme le dit Diodore), c'est ce qui n'est pas suffisamment prouvé, tandis qu'il faut considérer comme tout à fait improbable le soupçon que Xénophon donne à entendre comme étant en circulation, à savoir qu'il fut travaillé par des émissaires et par des présents secrets de ses ennemis les Thèbains, en vue de plonger Athènes dans une guerre avec Sparte (1); et ce soupçon semble simplement une hypothèse suggérée par les conséquences de l'acte, — qui furent telles que, si ses ennemis l'avaient gagné par des présents, il n'aurait pu les servir mieux.

La présence de Sphodrias et de son armée dans la plaine thriásienne fut communiquée peu après l'aurore à Athènes, où elle excita non moins de terreur que de surprise. Tout le monde prit instantanément les armes pour la défense de

(1) Πείθουσι τὸν ἐν ταῖς Θεσπιαῖς ἁρμοστὴν Σφοδρίαν, χρήματα δόντες, ὡς ὑπωπτεύετο, Xénoph. Hellen. V, 4, 20; Diodore, XV, 29; Plutarque, Pélopidas, c. 14; Plutarque, Agésilas, c. 24, 25.

Diodore affirme que des ordres secrets furent donnés à Sphodrias par Kleombrotos.

En rejetant le soupçon mentionné par Xénophon, — à savoir que ce furent les chefs thêbains qui excitèrent et corrompirent Sphodrias, — nous pouvons faire remarquer : — 1. Que le plan aurait bien pu réussir, et son succès aurait été ruineux pour les Thêbains. S'ils avaient été les instigateurs, ils n'auraient pas manqué d'en donner avis a Athènes en même temps; ce qu'ils ne firent certainement pas. 2. Que si les Lacédæmoniens avaient puni Sphodrias, il n'en fût pas résulté de guerre. Or tout le monde aurait prédit qu'en admettant que le plan échouât, ils le puniraient certainement. 3. Le vif intérêt pris dans la suite par Agésilas au sort de Sphodrias et le haut éloge qu'il fit du caractère de ce dernier, — s'accordent tout à fait avec la croyance de sa part que Sphodrias (comme Phœbidas) avait pu offenser une cité étrangère par excès d'ambition à servir son pays. Mais si Agésilas (qui détestait les Thêbains outre mesure) avait pensé que Sphodrias agissait sous l'influence de présents faits par eux, non-seulement il eût été disposé à laisser la justice suivre son cours, mais il aurait approuvé et favorisé la condamnation.

Dans une occasion précédente (Hellen. III, 5, 3), Xénophon avait imputé aux Thébains un raffinement semblable de stratagème, vraisemblablement avec aussi peu de raison.

la cité; mais la nouvelle arriva bientôt que l'envahisseur s'était retiré. Ainsi rassurés, les Athéniens passèrent de la crainte à l'indignation. Les ambassadeurs lacédæmoniens, qui logeaient chez Kallias, le proxenos de Sparte, furent immédiatement arrêtés et interrogés. Mais ils affirmèrent tous les trois qu'ils n'étaient ni moins étonnés ni moins exaspérés de la marche de Sphodrias que les Athéniens eux-mêmes, ajoutant, en manière de confirmation, que, s'ils avaient eu réellement connaissance de quelque dessein de saisir le Peiræeus, ils se seraient arrangés de manière qu'on ne les trouvât pas dans la ville et dans leur logement ordinaire, dans la maison du proxenos, où naturellement on devait immédiatement les saisir. Ils terminèrent en assurant que Sphodrias serait non-seulement désavoué, mais puni de la peine capitale à Sparte, et leur réponse fut jugée si satisfaisante qu'il leur fut permis de partir, tandis que les Athéniens envoyèrent une ambassade à Sparte pour demander le châtiment du général qui les avait offensés (1).

Les éphores appelèrent immédiatement Sphodrias à Sparte pour être jugé sur une accusation capitale. Il désespéra tellement lui-même de son cas qu'il n'osa point paraître, tandis que l'impression générale fut, tant à Sparte qu'ailleurs, qu'il serait certainement condamné. Néanmoins, bien qu'il fût ainsi absent et non défendu, il fut acquitté, purement grâce à l'estime et à la faveur privées pour son caractère en général. Il était du parti de Kleombrotos, de sorte que tous les amis de ce dernier épousèrent sa querelle comme chose toute naturelle. Mais comme il était du parti opposé à Agésilas, ses amis craignaient que ce dernier ne se déclarât contre lui et ne le fît condamner. Une seule chose sauva Sphodrias, ce fut l'intimité particulière qui existait entre son fils Kleonymos et Archidamos, fils d'Agésilas. La douleur et les importunités d'Archidamos déterminèrent Agésilas, quand cette cause importante fut portée devant le sénat de Sparte, à mettre de côté sa conviction comme juge

(1) Xénoph. Hellen. V, 22; Plutarque, Agésil. c. 24.

et à voter de la manière suivante : « Assurément Sphodrias est coupable; sur ce point, il ne peut y avoir deux opinions. Néanmoins, nous ne pouvons pas mettre à mort un homme tel que lui, qui, enfant, jeune homme et homme fait, a été sans tache, sans rien perdre de l'honneur spartiate. Sparte ne peut se priver de soldats tels que Sphodrias (1). » Les amis d'Agésilas, suivant cette opinion et coïncidant avec ceux de Kleombrotos, assurèrent un verdict favorable. Et il est remarquable qu'Etymoklès lui-même, qui, en qualité d'ambassadeur à Athènes, avait annoncé comme une certitude que Sphodrias serait mis à mort, — en qualité de sénateur et d'ami d'Agésilas, vota pour son acquittement (2).

Ce remarquable incident (qui nous vient d'un témoin non-seulement favorable à Lacédæmone, mais encore personnellement intime avec Agésilas) montre combien le cours de la justice à Sparte était puissamment dominé par la sympathie et les intérêts privés, — surtout par ceux des deux rois. Il explique en particulier ce qui a été dit ailleurs relativement aux actes oppressifs commis par les harmostes et les dekarchies spartiates, actes pour lesquels on ne pouvait obtenir de réparation à Sparte. Dans le cas actuel non-seulement la culpabilité de Sphodrias était avouée, mais encore il était sûr que son acquittement serait suivi d'une guerre avec Athènes. Si dans ces circonstances, la demande de réparation faite par les Athéniens fut dominée par la faveur des deux rois, quelle chance y avait-il de quelque justice pour la plainte d'une cité dépendante ou d'un individu lésé contre l'harmoste? Le contraste entre la manière dont pro-

(1) Xénoph. Hellen. V. 4, 32; Ἐκεῖνός γε (Ἀγησίλαος) πρὸς πάντας ὅσοις διείλεκται, ταὐτὰ λέγει · Μὴ ἀδικεῖν μὲν Σφοδρίαν ἀδύνατον εἶναι · ὅστις μέντοι, παῖς τε ὢν καὶ παιδίσκος καὶ ἡβῶν, πάντα τὰ καλὰ ποιῶν διετέλεσε, χαλεπὸν εἶναι τοιοῦτον ἄνδρα ἀποκτιννύναι · τὴν γὰρ Σπάρτην τοιούτων δεῖσθαι στρατιωτῶν.

Xénophon explique assez au long (V, 4, 25-33), et d'une manière très-intéressante, tout les relations entre Kleonymos et Archidamos que l'appel d'Archidamos à son père. Le renseignement a tout l'air de dériver d'une connaissance personnelle, et la crainte seule d'être prolixe m'empêche de le donner en entier.

Cf. Plutarque, Agésil. c. 25; Diodore, XV, 29.

(2) Xénoph. Hellen. V, 4, 22-32.

cédaient Sparte et Athènes est également instructive. Seulement quelques jours auparavant, les Athéniens avaient condamné, à la prière de Sparte, leurs deux généraux, qui, sans y être autorisés, avaient aidé les exilés thêbains. En agissant ainsi, le dikasterion athénien appliquait la loi à une mauvaise conduite publique manifeste, — et cela encore dans un cas où leurs sympathies étaient pour l'acte, bien que leur crainte d'une guerre avec Sparte fût plus forte. Mais la circonstance la plus importante à signaler, c'est qu'à Athènes il n'y a ni influence privée, ni influence royale capables de dominer la sincère conscience judiciaire d'un dikasterion nombreux et indépendant.

Le résultat de l'acquittement de Sphodrias doit avoir été bien connu à l'avance de tout le monde à Sparte. Même la voix générale de la Grèce dénonça la sentence comme inique (1). Mais les Athéniens, qui s'étaient si récemment empressés de donner suite aux remontrances de Sparte contre leurs propres généraux, en furent piqués au vif, et ils ne le furent que plus par suite des compliments extraordinaires à l'adresse de Sphodrias, sur lesquels reposa l'acquittement. Ils contractèrent immédiatement une alliance sincère avec Thèbes, et firent de vigoureux préparatifs de guerre contre Sparte, tant par mer que par terre (378 av. J.-C.). Après avoir achevé les fortifications de Peiræeus, de manière à le mettre à l'abri de toute tentative future, ils s'appliquèrent à construire de nouveaux vaisseaux de guerre et à étendre leur ascendant maritime aux dépens de Sparte (2).

A partir de ce moment, une nouvelle combinaison commença dans la politique grecque. Les Athéniens jugèrent le moment favorable pour tenter d'édifier une nouvelle confédération, analogue à la Confédération de Dêlos, formée un siècle auparavant; base sur laquelle avait fini par s'élever le formidable empire athénien, perdu à la fin de la guerre du Péloponèse. Il y avait une tendance à former une pareille

(1) Xénoph. Hellen. V, 4, 24.

(2) Xénoph. Hellen. V, 4, 34-63.

union fédérale, en tant qu'Athènes avait déjà un petit corps d'alliés maritimes; tandis que des rhéteurs tels qu'Isokrate (dans son Panégyrique, publié deux ans auparavant) avaient familiarisé l'esprit public avec des idées plus larges. Mais à ce moment l'entreprise fut poussée avec la détermination et la véhémence d'hommes souffrant d'une insulte récente. Les Athéniens avaient un bon terrain pour y bâtir; puisque, si le mécontentement contre l'ascendant de Sparte était largement répandu, la dernière révolution de Thèbes avait fait beaucoup pour diminuer le sentiment de crainte sur lequel reposait surtout cet ascendant. Thèbes accueillit avec beaucoup de faveur l'union avec Athènes, et ses chefs inscrivirent volontiers leur cité comme membre constitutif de la nouvelle confédération (1). Ils reconnurent avec joie la présidence d'Athènes — réservant toutefois, tacitement ou expressément, leurs propres droits comme présidents de la fédération bœôtienne, aussitôt qu'elle pourrait être rétablie, rétablissement qui à ce moment était désirable même pour Athènes, si l'on songe que les villes bœôtiennes étaient alors des alliées dépendantes de Sparte sous des harmostes et des oligarchies.

Les Athéniens envoyèrent ensuite des ambassadeurs dans les îles principales et les cités maritimes de la mer Ægée, les invitant toutes à faire alliance à des conditions honorables et sur un pied d'égalité. Les principes furent en général les mêmes que ceux sur lesquels la confédération de Dèlos avait été formée contre les Perses, presque un siècle auparavant. On proposa qu'un congrès de députés se réunît à Athènes, un de chaque cité, grande aussi bien que petite, chacun avec un vote, qu'Athènes fût l'Etat président, toutefois chaque cité individuelle étant autonome; qu'un fond commun fût levé, avec des forces navales communes, au moyen d'une taxe imposée sur chaque membre par ce congrès, et appliquée comme cette même autorité pourrait le

(1) Xénoph. Hellen. V, 4, 34; Xénoph. De Vectigal. V, 7; Isokrate, Or. XIV (Plataïc.), s. 20, 23, 37; Diodore, XV, 29.

prescrire ; le but général étant défini ainsi : maintien de la liberté et garantie contre une agression étrangère, pour chaque confédéré, par les forces communes de tous. On prit soin de bannir autant que possible ces associations d'idées de tribut et de sujétion qui rendaient impopulaire le souvenir du premier empire athénien (1). Et comme il y avait beaucoup de citoyens athéniens qui, pendant ces temps de suprématie, avaient été établis au dehors comme klèruchi dans diverses dépendances, mais qui avaient été privés de leurs biens à la fin de la guerre, — on jugea nécessaire de rendre un décret en forme (2) renonçant à toute remise en vigueur de ces

(1) La contribution fut appelée alors σύνταξις, et non φόρος : . Isokrate, De Pace, s. 37-46 ; Plutarque, Phokion, c. 7 ; Harpokration, V. Σύνταξις.

Plutarque, De Fortunâ Athen. p. 351. Ἰσόψηφον αὐτοῖς τὴν Ἑλλάδα κατέστησαν.

(2) Isokrate, Or. XIV (Plataïc.), s. 47. Καὶ τῶν μὲν κτημάτων τῶν ὑμετέρων αὐτῶν ἀπέστητε, βουλόμενοι τὴν συμμαχίαν ὡς μεγίστην ποιῆσαι, etc.

Diodore, XV, 28, 29. Ἐψηφίσαντο δὲ καὶ τὰς γενομένας κληρουχίας ἀποκαταστῆσαι τοῖς πρότερον κυρίοις γεγονόσι, καὶ νόμον ἔθεντο μηδένα τῶν Ἀθηναίων γεωργεῖν ἐκτὸς τῆς Ἀττικῆς. Διὰ δὲ ταύτης τῆς φιλανθρωπίας ἀνακτησάμενοι τὴν παρὰ τοῖς Ἕλλησιν εὔνοιαν, ἰσχυροτέραν ἐποιήσαντο τὴν ἰδίαν ἡγεμονίαν.

Isokrate et Diodore parlent vaguement de ce vote, dans un langage qui pourrait nous faire croire que c'était un vote de restitution distincte, rendant des biens *réellement possédés*. Mais les Athéniens n'avaient jamais regagné réellement les propriétés privées situées au dehors et perdues à la fin de la guerre, bien qu'ils l'eussent fort désiré et qu'ils eussent nourri l'espérance qu'une tournure favorable de circonstances les mettrait à même d'effectuer ce recouvrement. Et comme, s'il se fût effectué, c'eût été aux dépens de ceux dont ils sollicitaient maintenant l'alliance, la renonciation publique et formelle de ces droits fut une mesure très-politique et contribua beaucoup à apaiser l'inquiétude dans les îles, bien qu'en fait on ne céda rien que des droits sur des propriétés dont on ne jouissait pas réellement.

On a récemment découvert à Athènes une inscription qui rapporte le décret athénien original, dont les principales dispositions sont mentionnées dans mon texte. Il a pour date l'archontat de Nausinikos. Elle est avec les restaurations de M. Boeckh (par bonheur une portion en a été trouvée dans un état assez bon de conservation) dans l'appendice de la nouvelle édition de son ouvrage : — « Ueber die Staatshaushaltung der Athener — Verbesserungen und Nachträge zu den drei Baenden der Staatshaushaltung der Athener, » p. 20.

Ἀπὸ δὲ Ναυσινίκου ἄρχοντος μὴ ἐξεῖναι μήτε ἰδίᾳ μήτε δημοσίᾳ Ἀθηναίων μηθενὶ ἐγκτήσασθαι ἐν ταῖς τῶν συμμάχων χώραις μήτε οἰκίαν μήτε χώριον, μήτε πριαμένῳ, μήτε ὑποθεμένῳ, μήτε ἄλλῳ τρόπῳ μηθενί. Ἐὰν δέ τις ὠνῆται ἢ κτᾶται ἢ τίθηται τρόπῳ ὁτῳοῦν, ἐξεῖναι τῷ βουλομένῳ τῶν συμμάχων φῆναι πρὸς τοὺς συνέ-

droits suspendus et l'interdisant. Il fut décrété de plus que dorénavant aucun Athénien sous aucun prétexte ne posséderait de bien, soit maison, soit terre, dans le territoire d'aucun des confédérés, ni par achat, ni comme garantie pour de l'argent prêté, ni par tout autre mode d'acquisition. Tout Athénien qui enfreignait cette loi était ainsi sujet à une dénonciation devant l'assemblée, qui, le fait prouvé, devait le priver du bien dont une moitié allait au dénonciateur, et l'autre moitié était appliquée aux desseins généraux de la confédération.

Tels furent les principes libéraux de confédération proposés en ce moment par Athènes, — qui, en qualité de candidat au pouvoir, était équitable et juste, comme le Deiokès d'Hérodote (1), — et ratifiés formellement, tant par les Athéniens que par la voix générale des députés confédérés assemblés dans leurs murs. Le décret et le traité formels d'al-

δεους τῶν ξυμμάχων. Οἱ δὲ σύνεδροι ἀπο- -μένοι ἀποδόντων [τὸ μὲν ἥ]μισυ τῷ φήναντι, τὸ δὲ ἄ[λλο κοιν]ὸν ἔστω τῶν συμμάχων. Ἐαν δὲ τις [ἴῃ] ἐπὶ πολέμῳ ἐπὶ τοὺς ποιησαμένους τὴν συμμαχιαν, ἢ κατα γῆν ἢ κατὰ θάλασσαν, βοηθεῖν τοὺς Ἀθηναίους καὶ τοὺς συμμάχους τούτοις καὶ κατὰ γῆν καὶ κατα θάλασσαν παντὶ σθένει κατὰ τὸ δυνατόν Ἐαν δέ τις εἴπῃ ἢ ἐπιψηφίσῃ, ἢ ἄρχων ἢ ἰδιώτης, παρα τόδε τὸ ψήφισμα ὡς λύειν τι δεῖ τῶν ἐν τῷδε τῷ ψηφίσματι εἰρημένων, ὑπαρχέτω μὲν αὐτῷ ἀτίμῳ εἶναι, καὶ τὰ χρήματα αὐτοῦ δημόσια ἔστω καὶ τῆς θεοῦ τὸ ἐπιδέκατον · καὶ κρινέσθω ἐν Ἀθηναίοις καὶ τοῖς συμμάχοις ὡς διαλύων τὴν συμμαχίαν. Ζημιούντων δὲ αὐτὸν θανάτῳ ἢ φυγῇ ὅπου Ἀθηναῖοι καὶ οἱ σύμμαχοι κρατοῦσι. Ἐὰν δὲ θανάτῳ τιμήθῃ, μὴ ταφήτω ἐν τῇ Ἀττικῇ μηδὲ ἐν τῇ τῶν συμμάχων.

Ensuite vient une instruction portant que le secrétaire du sénat des Cinq Cents inscrira le décret sur une colonne de pierre, et le placera à côté de la statue de Zeus Eleutherios avec ordre aux trésoriers de la déesse de débourser soixante drachmes pour les frais de cette opération.

. Il paraît qu'il est annexé à cette inscription une liste de celles des cités qui s'étaient déjà jointes à la confédération, avec certains autres noms ajoutés plus tard, de cités qui s'y réunirent subséquemment. L'inscription elle même ordonne que cette liste soit consignée : — Εἰς δὲ τὴν στήλην ταύτην ἀναγράφειν τῶν τε οὐσῶν πόλεων συμμαχίδων τὰ ὀνόματα, καὶ ἥτις ἂν ἄλλη σύμμαχος γίγνηται.

Malheureusement M. Boeckh n'a pas annexé cette liste, qu'il dit en outre n'avoir été conservée que dans un état fragmentaire et en faible partie. Il signale seulement, comme y étant contenues, les villes de Poieessa et de Kôressos dans l'île de Keos, — et d'Antissa et d'Eresos dans Lesbos ; toutes les quatre comme communautés autonomes.

(1) Hérodote, I, 96. Ὁ δὲ, οἷα δὴ μνεώμενος ἀρχὴν, ἰθύς τε καὶ δίκαιος ἦν.

liance furent inscrits sur une colonne de pierre et placés à côté de la statue de Zeus Eleutherios ou le Libérateur, symbole indiquant à la fois qu'ils étaient affranchis de Sparte, et qu'ils avaient leur liberté à défendre contre la Perse et d'autres ennemis (1). Des réunions périodiques des députés confédérés durent être tenues (était-ce souvent, nous l'ignorons) à Athènes, et l'assemblée fut reconnue comme juge compétent de toutes les personnes accusées de trahison contre la confédération, fussent-elles même des citoyens athéniens. Pour donner une garantie plus complète aux confédérés en général, il fut dit dans le traité original que, si un citoyen athénien quelconque ou faisait une motion, ou mettait aux voix une question, dans l'assemblée athénienne, contraire à la teneur de ce document, — il serait jugé devant l'assemblée pour trahison; et que, s'il était reconnu coupable, il pourrait être condamné par elle à la punition la plus sévère.

Trois chefs athéniens se firent remarquer comme commissaires dans la première organisation de la confédération, et dans les relations avec les nombreuses cités dont il fallait gagner l'adhésion par une invitation amicale, — Chabrias, Timotheos, fils de Konôn, et Kallistratos (2). Le premier des trois est déjà connu du lecteur. Lui et Iphikratês étaient les guerriers les plus distingués qu'Athènes comptât parmi ses citoyens. Mais comme elle n'avait été engagée dans aucune guerre, depuis la paix d'Antalkidas en 389 avant J.-C., elle n'avait pas eu besoin de leurs services; aussi tous deux avaient-ils été absents de la cité pendant une grande partie des neuf dernières années, et Iphikratês semble avoir encore été absent. A l'époque où la paix fut conclue, Iphikratês servait dans l'Hellespont et en Thrace, Chabrias chez

(1) Tel est le sentiment qui se rattachait à Ζεὺς Ἐλευθερίος. — Pausanias, le vainqueur de Platée, offre à Zeus Eleutherios un sacrifice solennel et des actions de grâces après la bataille dans l'agora de la ville (Thucyd. II, 71). De même les Syracusains immédiatement après l'expulsion de la dynastie gélonienne (Diodore, XI, 72) et Mæandrios à Samos (Hérodote, III, 142).

(2) Diodore, XV, 29.

Evagoras à Kypros; chacun d'eux y ayant été envoyé par Athènes à la tête d'un corps de peltastes mercenaires. Au lieu de licencier leurs troupes et de retourner à Athènes comme de paisibles citoyens, il n'était pas moins agréable aux goûts militaires de ces généraux qu'avantageux à leur importance et à leur profit, de tenir leurs bandes réunies, et de prendre du service à l'étranger. Aussi Chabrias était-il resté au service d'abord à Kypros, ensuite auprès du roi égyptien indigène Akoris. Les Perses, contre lesquels il servait, trouvèrent son hostilité si incommode, que Pharnabazos demanda aux Athéniens de le rappeler, sous peine du déplaisir du Grand Roi; et il les pria en même temps d'envoyer Iphikratès à l'aide des satrapes persans qui organisaient une grande expédition contre l'Egypte. Les Athéniens, auxquels la bonne volonté de la Perse était à ce moment d'une importance particulière, le satisfirent dans les deux points; ils rappelèrent Chabrias, qui devint ainsi disponible pour le service athénien (1), et envoyèrent Iphikratès pour prendre le commandement dans l'armée des Perses.

Iphikratès, depuis la paix d'Antalkidas, avait employé ses peltastes au service des rois de Thrace; d'abord à celui de Seuthès, près des rivages de la Propontis, qu'il aida à recouvrer certaines possessions perdues, ensuite à celui de Kotys, dont il acquit la faveur, et épousa bientôt la fille (2). Non-seulement il jouit d'une grande liberté pour entreprendre des opérations guerrières et pour piller, parmi les « Thraces mangeurs de beurre (3), » mais encore il acquit, comme dot, un

(1) Diodore, XV, 29.

(2) Cornélius Népos, Iphikratès, c. 2; Chabrias, c. 2, 3.

(3) V. un fragment intéressant (conservé par Athénée, IV, p. 131) de la comédie appelé *Protesilaos*, — par le poëte athénien Anaxandridês (Meineke, Comic. Græc. Frag. III, p. 182). Il contient une description curieuse des noces d'Iphikratês avec la fille de Kotys en Thrace, animées par un banquet abondant et par de nombreux coups de vin donnés à une foule innombrable de Thraces dans la place du marché :

Δειπνεῖν δ' ἄνδρας βουτυροφάγας
Αὐχμηροκόμας μυριοπληθεῖς, etc.

On y voyait des vases d'airain aussi vastes que des cuviers à vin pleins de bouillons, — Kotys lui-même, le vêtement relevé autour du corps et servant le bouillon dans un bassin d'or,

fonds considérable de ces produits que des princes thraces avaient à leur disposition, en même temps qu'un don même plus important, — un village, port de mer non loin de l'embouchure de l'Hèbre, appelé Drys, où il établit un poste fortifié, et réunit une colonie grecque dépendante de lui (1). Miltiadès, Alkibiadès et d'autres Athéniens éminents avaient fait la même chose avant lui; bien que Xénophon eût refusé une proposition semblable quand elle lui fut faite par le premier Seuthès (2). Iphikratès devint ainsi un personnage considérable en Thrace, sans toutefois abandonner ses relations avec Athènes, mais en faisant servir sa position dans chacune à augmenter son importance dans l'autre. S'il était en état de favoriser les projets de citoyens athéniens pour des acquisitions commerciales et territoriales dans la Chersonèse et dans d'autres parties de la Thrace, — il pouvait également prêter l'aide de l'art naval et militaire athénien non-seulement à des princes de Thrace, mais à d'autres même au delà de ces limites, — puisqu'on nous dit qu'Amyntas, roi de Macédoine, finit par lui être si attaché ou si redevable qu'il l'adopta pour fils (3). Quand il fut envoyé en

---

puis allant çà et là goûter tous les bols de vin et d'eau tout mélangés, jusqu'à ce qu'il fût lui-même le premier homme enivré. Iphikratès amena d'Athènes plusieurs des meilleurs joueurs de harpe et de flûte.

La distinction entre le *beurre* que les Thraces mangeaient, ou dont ils se frottaient la peau, et *l'huile d'olive* habituellement employée en Grèce, mérite attention. Le mot αὐχμηροκόμας semble indiquer l'absence de ces onguents parfumés qui, à un banquet de Grecs, auraient été appliqués aux cheveux des hôtes, leur donnant un lustre brillant et de l'humidité. Cependant il paraît que les femmes lacédæmoniennes se frottaient quelquefois de beurre, et non d'huile : V. Plutarque, adv. Koloten. p. 1109 B.

Le nombre de stratagèmes guerriers en Thrace, attribués à Iphikratês par Polyen et par d'autres écrivains sur la tactique, indique que ses exploits y furent en renom aussi bien que continués longtemps.

(1) Théopompe, Fragm. 175, éd. Didot, Démosth. cont. Aristokrat. p. 661.

(2) Xénoph. Anab. VII, 2, 38; VII, 5, 8; VII, 6, 43. Xénoph. Hellen. I, 5, 17; Plutarque, Alkibiad. c. 36.

V. aussi un passage frappant (dans Lysias, Or. XXVIII, cont. Ergokl. s. 5) au sujet de l'avis donné à Thrasyboulos par un de ses concitoyens mécontents; cet avis consistait à s'emparer de Byzantion, à épouser la fille de Seuthês, et à défier Athènes.

(3) Æschine, Fals. Leg. c. 13, p. 249.

Comme analogie pour l'adoption d'Iphikratês, nous voyons Ada, reine

Perse par les Athéniens, à la requête de Pharnabazos (vers 378 av. J.-C. apparemment), Iphikratês avait de bonnes raisons pour croire qu'une carrière plus lucrative encore s'ouvrait devant lui (1).

---

de Karia, adopter comme fils Alexandre le Grand, adoption que ce prince ne déclina pas. Arrien, I 23, 12. Παῖδα οἱ τιθεμένη Ἀλεξάνδρον. Καὶ Ἀλέξανδρος τὸ ὄνομα τοῦ παιδὸς οὐκ ἀπηξίωσε. A quelle époque Amyntas prit-il cette mesure, c'est ce que nous ne pouvons pas établir distinctement : Amyntas mourut en 370 avant J.-C., tandis que de 378 à 371 avant J.-C., Iphikratês semble avoir été en partie chargé du commandement de la flotte athénienne dans la mer Ionienne (V. Rehdantz, Vitæ Iphicratis, etc., ch. 4). Ainsi l'adoption se fit à quelque moment entre 387-378 avant J.-C., peut-être après le rétablissement d'Amyntas dans ses possessions maritimes par l'expédition lacédæmonienne contre Olynthos, — 383-380 avant J.-C. Amyntas était si faible et si peu en sûreté du côté des Thessaliens et d'autres voisins sur terre (V. Démosth. cont. Aristokrat. p. 657, s. 112) que c'était un grand avantage pour lui de cultiver la faveur d'un Athénien guerrier établi sur la côte de Thrace, tel qu'Iphikratês.

(1) De ces absences d'hommes tels qu'Iphikratês et Chabrias, on a tiré une conclusion qui condamne sévèrement le peuple athénien. Il avait un caractère si mauvais et si curieux (a-t-on dit), qu'aucun de ses généraux ne pouvait vivre à Athènes tranquillement; tous vivaient au dehors autant qu'ils le pouvaient. Cornélius Népos (Chabrias, c. 3) fait cette remarque empruntée dans l'origine à Théopompe (Fr. 117, éd. Didot), et transcrite par maints commentateurs modernes comme si c'était une vérité exacte et littérale : « Hoc Chabrias nuntio (i. e. en étant rappelé d'Egypte, par suite de la remontrance de Pharnabazos) Athenas redut neque ibi diutius est moratus quam fuit necesse. Non enim libenter erat ante oculos civium suorum, quod et vivebat laute, et indulgebat sibi liberalius, quam ut invidiam vulgi posset effugere. Est enim hoc commune vitium in magnis liberisque civitatibus, ut invidia gloriæ comes sit, et libenter de his detrahant, quos eminere videant altius; neque animo æquo pauperes alienam opulentium intuentur fortunam. Itaque Chabrias, quoad ei licebat, plurimum aberat. Neque vero solus ille aberat Athenis libenter, sed omnes fere principes fecerunt idem, quod tantum se ab invidia putabant abfuturos, quantum a conspectu suorum recessissent. Itaque Conon plurimum Cypri vixit, Iphicrates in Thracia, Timotheus Lesbi, Chares in Sigeo. »

Que le peuple d'Athènes, entre autres faiblesses humaines, eût sa bonne part d'envie et de jalousie, cela ne peut se nier; mais que ces attributs lui appartinssent d'une manière marquée ou particulière, c'est ce qui (à mon sens) ne peut se démontrer par aucune preuve existante — et qui très-certainement ne l'est pas par la preuve citée ici.

« Chabrias aimait une vie de jouissances, de luxe et de plaisirs. » Si au lieu d'être Athénien, il eût été Spartiate, il aurait indubitablement été forcé de s'expatrier pour satisfaire ce goût; car c'étaient la tendance et le but exprès de la discipline spartiate, non pas d'égaliser les biens, mais d'égaliser les habitudes, les jouissances et les fatigues personnelles des riches et

Iphikratês étant ainsi au dehors, les Athéniens associèrent à Chabrias, dans la mission d'organiser leur nouvelle confédération et dans les mesures à prendre pour y arriver.

---

des pauvres. C'est un point que les admirateurs de Lykurgue, — Xénophon et Plutarque, — attestent non moins clairement que Thucydide, Platon, Aristote et autres. Si donc l'on considérait comme une preuve d'envie et de mauvais caractère, d'empêcher des hommes riches de dépenser leur argent à se procurer des jouissances, nous pourrions à bon droit considérer le reproche comme établi contre Lykurgue et Sparte. Mais il ne l'est pas contre Athènes. Il n'y avait pas de ville en Grèce où les moyens de vivre dans le luxe et le bien-être fussent plus abondamment mis en vente, ni où un homme riche eût plus complétement la liberté de les acheter. On en peut trouver partout des preuves. Même le fils de ce même Chabrias, — Ktesippos, — qui hérita de l'amour de son père pour les jouissances, sans hériter de ses qualités plus grandes, — trouva le moyen de satisfaire ce goût d'une manière malheureusement si facile, qu'il dissipa tout son avoir dans de pareilles dépenses (Plutarque, Phokiôn, c. 7; Athénée, IV, p. 165). Et Charês se plut même davantage à Athènes par suite de son amour de jouissances et de plaisirs, — si nous devons en croire un autre fragment (238) du même Théopompe.

Conséquemment, l'allégation de Théopompe et de Népos n'est ni vraie comme fait, ni suffisante, si elle avait été vraie, pour appuyer l'hypothèse d'un public athénien malveillant auquel ils la rattachent. Iphikratês et Chabrias ne résidaient pas loin d'Athènes parce qu'ils aimaient les jouissances ou craignaient l'envie de leurs compatriotes, mais parce que tous deux gagnaient beaucoup à le faire sous le rapport de l'importance, du profit et des goûts. Tous deux étaient des hommes πολεμικοὶ καὶ φιλοπόλεμοι ἐσχάτως (pour employer une expression de Xénophon relative au Lacédæmonien Klearchos, Anab. II, 6, 1), tous deux aimaient la guerre et avaient de grands talents pour la faire, — qualités entièrement compatibles avec un grand amour de jouissances, tandis que ni l'un ni l'autre n'avaient ni goût ni talent pour la routine et les débats civils d'Athènes quand elle était en paix. De plus, chacun d'eux commandait un corps de peltastes, par le moyen duquel il pouvait obtenir un service lucratif aussi bien que de la distinction à l'étranger; de sorte que nous pouvons assigner une raison suffisante pour laquelle tous deux préférèrent être absents d'Athènes pendant la plus grande partie des neuf années que dura la paix d'Antalkidas. Ensuite Iphikratês fut au dehors pendant trois ou quatre ans, en service chez les satrapes persans par ordre des Athéniens; Chabrias également alla longtemps après, encore au service de l'étranger, en Egypte, à l'époque où le roi spartiate Agésilas y était (sans toutefois qu'il y restât longtemps, puisque nous le trouvons partant en qualité de commandant d'Athènes pour la Chersonèse en 359-358 avant J.-C. — Démosth. cont. Aristokr. p. 677, s. 204); mais ni lui ni Agésilas n'y allèrent pour échapper au mal de compatriotes envieux. Démosthène ne parle pas d'Iphikratês comme se trouvant mal à Athènes, ou comme désireux d'en sortir : V. Orat. cont. Meidiam, p. 535, s. 83.

De plus, quant à Konôn et à sa résidence à Kypros, il est vraiment surprenant de voir ce fait cité comme une explication de la jalousie ou du mau-

deux autres collègues, dont nous entendons parler pour la première fois, — Timotheos, fils de Konôn, et Kallistratos, le plus célèbre orateur de son temps (378 av. J.-C.) (1). Les talents de Kallistratos n'étaient nullement militaires ; tandis que Timotheos et Chabrias étaient des hommes d'un mérite militaire distingué. Mais pour acquérir de nouveaux alliés et attirer des députés à son congrès proposé, Athènes avait besoin d'un appel persuasif, d'une conduite conciliante et d'une netteté réelle dans toutes ses propositions, non moins que du talent d'un général. On nous dit que Timotheos, sans aucun doute populaire, comme fils du libérateur Konôn, à cause des souvenirs de la bataille de Knidos, — fut en particulier heureux en obtenant de nouvelles adhésions ; et probablement Kallistratos (2), l'accompagnant partout dans les différentes îles, ne contribua pas peu par son éloquence au même résultat. Sur leur invitation, bien des cités entrèrent

---

vais caractère des Athéniens. Konôn alla à Kypros immédiatement après le désastre d'Ægospotami et y resta, c'est-à dire resta loin d'Athènes pendant onze ans (405-393 av. J.-C.), jusqu'à l'année qui suivit sa victoire à Knidos. On se rappellera qu'il était un des six généraux athéniens qui commandaient la flotte à Ægospotami. Ce désastre, tout en causant à Athènes un dommage irréparable, était en même temps tel qu'il notait d'une infamie bien méritée les généraux en chef. Konôn fut moins coupable que ses collègues, en ce qu'il fut en état de s'échapper avec huit vaisseaux quand les autres furent capturés. Mais il ne pouvait espérer, et évidemment il n'espéra pas, pouvoir se montrer de nouveau dans Athènes, à moins de pouvoir racheter sa honte par quelque nouveau service signalé. Il paya noblement sa dette à son pays par la victoire de Knidos, en 394 avant J.-C., et alors il revint l'année d'après pour recevoir à Athènes un accueil honorable et reconnaissant. Environ une année ou deux après, il partit de nouveau comme ambassadeur pour la Perse au service de son pays. Il y fut arrêté et emprisonné par le satrape Tiribazos ; mais il réussit à s'échapper, et mourut à Kypros, à ce qu'il semblerait, vers 390 avant J.-C. Aussi rien ne peut-il être moins fondé que l'allégation de Théopompe, « que Konôn vivait au dehors à Kypros, parce qu'il craignait les mauvaises dispositions imméritées du public à Athènes. » Pendant combien de temps Timotheos peut-il avoir vécu à Lesbos, c'est ce que nous n'avons pas le moyen de dire. Mais depuis l'année 370 avant J.-C. jusqu'à sa mort, nous entendons parler de lui si fréquemment ailleurs, au service de son pays, que sa résidence n'a pu être de longue durée.

(1) Æschine, Fals. Legat. c. 40, p. 283.

(2) L'emploi du nouveau mot συντάξεις, au lieu du terme impopulaire φόρους, est expressément attribué à Kallistratos, — Harpokrat. in Voce.

comme confédérées (1). A cette époque (comme lors de la première confédération de Dèlos) toutes celles qui s'y joignirent doivent avoir été des membres volontaires. Et nous pouvons comprendre les motifs qui les y poussèrent, quand nous voyons le tableau tracé par Isokrate (en 380 av. J.-C.) de la tyrannie des Perses sur le continent asiatique, menaçant d'absorber les îles voisines. Non-seulement il y avait alors une nouvelle base de force imposante, présentée par l'union d'Athènes et de Thèbes, — mais il y avait aussi une haine répandue au loin contre Sparte la souveraine; haine aggravée depuis qu'elle avait perverti le don d'autonomie, promis par la paix d'Antalkidas, et la coïncidence de ces sentiments assura un très-grand succès à la mission athénienne chargée d'appeler des confédérés. Toutes les cités de l'Eubœa (excepté Histiæa, au nord de l'île) aussi bien que Chios, Mitylênê, Byzantion et Rhodes, — dont les trois premières avaient toujours continué d'être favorablement disposées pour Athènes depuis la paix d'Antalkidas (2), — entrèrent dans la confédération. Une flotte athénienne sous Chabrias, faisant voile parmi les Cyclades et les autres îles de la mer Ægée, aida à chasser les harmostes lacédæmoniens (3), avec leurs oligarchies locales dévouées, partout où

---

(1) Isokrate donne le nombre de 24 cités (Or. XV, Permut. s. 120). Dinarque aussi, cont. Demosth. s. 15; cont. Philokl. s. 17. L'assertion d'Æschine, que Timotheos fit entrer 75 cités dans la confédération, semble bien forte et doit probablement comprendre tout ce que ce général ou acquit ou prit (Æsch. Fals Leg. c. 24, p. 263). Bien que je regarde le nombre de 24 comme assez probable, cependant il est difficile d'identifier quelles étaient ces villes. Mais Isokrate, en tant qu'il spécifie, comprend Samos, Sestos et Krithôtê, qui ne furent acquises que bien des années après, — en 366-365 avant J.-C.

Aucun de ces orateurs ne fait de distinction entre les cités que Timotheos fit entrer dans la confédération ou amena par la persuasion à s'y joindre, quand elle fut formée pour la première fois (dans ce nombre, nous pouvons compter l'Eubœa ou la plus grande partie, — Plutarque, De Glor. Athen. p. 351 A), — et les autres qu'il prit plus tard en les assiégeant, comme Samos.

(2) Isokrate, Or. XIV, Plataïc. s. 30.

(3) Isokrate, Or. XIV, Plataïc. s. 20. Οἱ μὲν γὰρ ὑφ' ὑμῶν κατὰ κράτος ἁλόντες εὐθὺς μὲν ἁρμοστοῦ καὶ δουλείας ἀπηλλάγησαν, νῦν δὲ τοῦ συνεδρίου καὶ τῆς ἐλευθερίας μετέχουσιν, etc.

L'adverbe de temps employé ici indique vers 372 avant J.-C., une année avant la bataille de Leuktra environ.

il s'en trouvait encore ; et toutes les cités délivrées ainsi devinrent membres égaux du congrès nouvellement constitué à Athènes. Après un certain intervalle il finit par n'y avoir pas moins de soixante-dix villes, dont beaucoup étaient puissantes séparément, qui y envoyèrent des députés (1) ; agrégat suffisant pour intimider Sparte, et même pour flatter Athènes de l'espoir de recouvrer quelque chose qui rappelât son ancien lustre.

Les premiers votes, tant d'Athènes elle-même que du congrès nouvellement réuni, furent des menaces de guerre sur la plus grande échelle. On prit une résolution à l'effet d'équiper 20.000 hoplites, 500 cavaliers et 200 trirèmes (2). Probablement les députés insulaires et ioniens promirent, au nom de chaque État, une certaine contribution d'argent, mais rien de plus. Toutefois nous n'en savons pas le chiffre, — ni jusqu'à quel point les engagements, grands ou petits, furent réalisés, — ni si Athènes fut autorisée à en imposer l'exécution à ceux qui manqueraient à leurs obligations, — ni si elle était en état de faire valoir cette autorité dans le cas où le congrès la lui aurait confiée. C'était ainsi que, au sein de la confédération de Dèlos, Athènes s'était rendue la première fois impopulaire, — en imposant les résolutions de l'assemblée confédérée aux membres qui éludaient leurs devoirs ou qui se séparaient. C'était ainsi que ce qui était d'abord une association volontaire avait fini insensiblement par devenir un empire par la force. Dans les nouvelles circonstances de 378 avant J.-C., nous pouvons présumer que les confédérés, bien que pleins d'ardeur et prodigues de promesses lors de leur première réunion à Athènes, furent même au début peu exacts, et dans la suite le devinrent encore moins, à remplir leurs engagements, et cependant

---

(1) Diodore, XV, 30.

(2) Diodore, XV, 29.

Polybe (II, 62) dit que les Athéniens *envoyèrent* (et non pas simplement *votèrent* d'envoyer) 10.000 hoplites, et garnirent d'hommes 100 trirèmes. Ces deux auteurs parlent de la résolution comme si elle avait été prise par les Athéniens seuls ; mais nous devons la considérer comme l'ayant été conjointement avec l'assemblée des alliés nouvellement réunie.

qu'Athènes fut forcée d'être réservée en réclamant ou en exerçant le droit d'en imposer l'accomplissement. Obtenir un vote de contribution de la majorité des députés présents, ne fut que le premier pas dans l'opération; obtenir un payement ponctuel quand on envoya la flotte athénienne dans les desseins de la percevoir, — sans toutefois encourir une impopularité dangereuse, — était le second pas, mais de beaucoup le plus douteux et le plus difficile.

Toutefois, il ne faut pas oublier qu'à ce moment où la confédération fut formée pour la première fois (378 av. J.-C.), Athènes et les autres cités se réunirent par un mouvement spontané de réciprocité et de coopération sincères. Peu d'années après, nous verrons cela changé : Athènes égoïste et les alliés récalcitrants (1).

Excités aussi bien par leur position d'hégémonie renouvelée que par une nouvelle animosité contre Sparte, les Athéniens firent d'importants efforts personnels, tant financiers que militaires. Équipant une flotte qui, pour le moment, eut la supériorité dans la mer Ægée, ils ravagèrent le territoire hostile d'Histiæa en Eubœa, et annexèrent à leur confédération les îles de Peparèthos et de Skiathos. Ils s'imposèrent aussi une taxe foncière directe, dont toutefois le montant ne nous est pas connu.

Ce fut à l'occasion de cette taxe qu'ils introduisirent un grand changement dans les dispositions financières et dans la constitution de la cité, changement qui rend remarquable l'archontat de Nausinikos (378-377 av. J.-C.). Le grand corps des citoyens athéniens opulents aussi bien que des metœki fut à ce moment classé de nouveau dans des vues de taxation. On se rappelle que même dès le temps de

(1) Xénoph. De Vectigal. V, 6. Οὔκουν καὶ τότ', ἐπεὶ τοῦ ἀδικεῖν ἀπεσχόμεθα, πάλιν ὑπὸ τῶν νησιώτων ἑκόντων προστάται τοῦ ναυτικοῦ ἐγενόμεθα;

Dans les premières années de cette confédération, des offrandes votives de guirlandes ou couronnes, en signe de reconnaissance pour Athènes, furent décrétées par les Eubœens, aussi bien que par le corps général des alliés. On pouvait encore voir ces couronnes trente ans après à Athènes, avec des inscriptions commémoratives (Démosth. cont. Androtion. c. 21, p. 616; cont. Timokrat. c. 41, p. 756).

Solôn (1), les citoyens d'Athènes avaient été répartis en quatre classes, — pentakosiomedimni, hippeis, zeugitæ, thètes, — distinguées les unes des autres par le chiffre de leurs biens respectifs. De ces classes soloniennes, la quatrième, ou la plus pauvre, ne payait pas de taxes directes; tandis que les trois premières étaient taxées suivant des impositions représentant une certaine proportion de leurs biens actuels. La propriété imposable de la plus riche (ou pentakosiomedimni qui avaient au minimum un revenu de cinq cents médimnes de blé par an ou au-dessus) était inscrite sur le rôle des contributions pour une somme égale à douze fois leur revenu; celle des hippeis (comprenant tous ceux qui possédaient entre trois cents et cinq cents médimnes de revenu annuel) à dix fois leur revenu; celle des zeugitæ (ou possesseurs d'un revenu annuel entre deux cents et trois cents médimnes) à cinq fois leur revenu. Un médimne de blé était compté comme équivalent à une drachme, ce qui permettait l'application de ce même système de classes aux biens meubles aussi bien qu'à la terre. De sorte que, quand une taxe foncière actuelle (ou εἰσφορὰ) était imposée, elle opérait comme une taxe égale ou proportionnelle, par rapport à tous les membres de la même classe; mais comme une taxe graduée ou progressive, sur tous les membres de la plus riche classe en tant que comparés avec ceux de la plus pauvre.

Les trois classes fondées sur la propriété par Solôn, et que nous avons nommées plus haut, paraissent avoir duré, bien que probablement avec des modifications, jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse, et avoir été conservées en grande partie, après le rétablissement de la démocratie en 403 avant J.-C., pendant l'archontat d'Eukleidês (2). Bien que l'éligibilité aux grandes charges de l'État eût avant cette époque cessé de dépendre d'une qualité pécuniaire, il était

(1) Pour la description du cens solonien. V. tome IV, ch. 4 de cette Histoire.

(2) C'est l'opinion de M. Boeckh, vraisemblablement exacte, autant qu'elle peut être établie sur un sujet très-imparfaitement connu (Public Economy of Athens, B. IV, ch. 5).

encore nécessaire de posséder quelque moyen de distinguer les citoyens plus riches, non-seulement dans le cas où une taxation directe était imposée, mais encore parce que l'inscription d'un homme comme possesseur de plus que d'un minimum donné de propriété l'exposait à servir dans des liturgies ou charges onéreuses. Il semble donc qu'on conserva le cens solonien dans ses principes généraux de classification et de gradation. Le bien de chaque homme étant évalué, il fut rangé dans l'une des trois classes ou plus, suivant son montant. Pour chacune des classes, on admit une proportion fixe de capital imposable en rapport avec le bien de chaque homme, et chacun fut inscrit sur le rôle, non pour tout son bien, mais pour la somme de capital imposable correspondante à son bien, suivant la proportion admise. Dans la première classe ou la plus riche, la proportion entre le capital imposable et le bien actuel fut plus grande que dans la moins riche; dans la seconde, la proportion fut plus grande que dans la troisième. La somme de tous ces articles de capital imposable, dans toutes les différentes classes, mise en regard du nom de chaque homme dans le rôle, constitua le cens collectif d'Athènes, sur lequel toute taxe foncière directe fut imposée, en proportion égale sur chaque individu.

Relativement aux modifications antérieures dans le registre de propriété imposable, ou aux particularités dans sa division en classes, qui avaient été introduites en 403 avant J.-C. lors de l'archontat d'Eukleidês, nous n'avons pas d'informations. Nous ne pouvons pas non plus établir le chiffre ni le nombre des taxes foncières directes imposées à Athènes entre cet archontat et celui de Nausinikos en 378 avant J.-C. Mais à cette dernière époque le registre fut de nouveau considérablement modifié au moment où Athènes se préparait à faire de plus grands efforts. On évalua de nouveau la propriété de tout homme possédant un bien qui montait à vingt-cinq mines (ou deux mille cinq cents drachmes) et au-dessus. D'après cette évaluation, chacun fut inscrit sur le rôle pour une somme de capital imposable égale à une fraction donnée de ce qu'il possédait. Mais cette fraction fut

différente dans chacune des différentes classes. Combien y eut-il de classes, c'est ce que nous ne savons pas d'une manière certaine, et nous ne pouvons pas dire non plus, si ce n'est par rapport à la plus basse classe taxée, quelle somme fut prise comme minimum pour chacune d'elles. Toutefois, il n'a pu guère y avoir moins de trois classes, et il a pu probablement y en avoir quatre. Mais relativement à la première classe ou la plus riche, nous savons que chaque homme fut inscrit dans le rôle pour un capital imposable égal à un cinquième de son bien d'après l'estimation, et que des possesseurs de quinze talents y étaient compris. Le père de Démosthène mourut cette année-là, et Démosthène enfant fut rendu par ses tuteurs à la première classe comme possesseur de quinze talents; alors son nom fut inscrit sur le registre avec un capital imposable de trois talents mis en regard de son nom, ce qui était un cinquième de son bien actuel. Le capital imposable de la seconde classe fut inscrit à une fraction inférieure à un cinquième des biens actuels de ses membres (assez probablement, un sixième, comme pour tous les metœki inscrits; celui de la troisième, à une fraction encore plus petite; celui de la quatrième (s'il y avait une quatrième classe), à une fraction plus petite que la troisième. Cette dernière classe descendit jusqu'au minimum de vingt-cinq mines ou deux mille cinq cents drachmes. au-dessous de quoi on ne compta plus (1).

---

(1) Démosthen. cont. Aphob. I, p. 815, 816; cont. Aphob. II, p. 836; cont. Aphob. De Perjur. p. 862. Cf. Boeckh. Publ. Econ. Ath. IV, 7.

Dans l'exposition que fait M. Boeckh du nouveau rôle foncier introduit sous l'archontat de Nausinikos, il incline vers l'hypothèse de quatre classes distinctes distribuées ainsi (p. 671 de la nouvelle édition de sa « Staatshaushattung der Athener) :

1. La première classe comprenait toutes les personnes qui possédaient du bien jusqu'à la valeur de 12 talents et au-dessus. Elles étaient inscrites sur le rôle, chacune pour un cinquième ou 20 p. 100 de son bien.

2. La seconde classe renfermait tous ceux qui possédaient des biens montant à 6 talents, mais au-dessous de douze, chacun d'eux était inscrit sur le rôle au chiffre de 16 p. 100 de son bien.

3. La troisième classe comprenait tous ceux dont les possessions montaient à 2 talents, mais n'atteignaient pas 6 talents Chacun était inscrit sur le rôle au chiffre de 12 p. 100 de son bien.

4. La quatrième classe comprenait

Outre les capitaux imposables des citoyens, gradués ainsi, le rôle comprenait aussi ceux des metœki ou étrangers résidant, qui furent inscrits chacun (sans aucune différence de bien plus grand ou plus petit, au-dessus de vingt-cinq mines) pour un capital imposable égal à un sixième de son bien actuel (1), proportion moindre que la classe la plus riche de citoyens, et probablement égale à la seconde classe en ordre de richesses. Tous ces articles additionnés montaient à cinq mille sept cent cinquante ou six mille talents (2), formant le rôle collectif de propriété imposable, c'est-à-dire quelque chose qui se rapprochait de six mille talents environ. Une taxe foncière ne faisait point partie des moyens réguliers de l'État. Elle n'était imposée que dans des occasions spéciales, et toutes les fois qu'elle l'était, elle avait ce rôle pour base, — chaque homme, riche ou pauvre, étant taxé également, suivant son capital imposable qui y était inscrit. Une taxe foncière de 1 p. 100 produisait ainsi soixante talents; de 2 p. 100, cent vingt talents, etc. Il est extrêmement probable que les efforts d'Athènes pendant l'archontat de Nausinikos, où ce nouveau rôle fut préparé pour la première fois, a pu faire qu'on imposa alors une taxe foncière, mais nous n'en connaissons pas le chiffre (3).

---

tous ceux dont le minimum était de 25 mines, mais au-dessous du maximum de 2 talents. Chacun d'eux était inscrit sur le rôle au chiffre de 8 p. 100 de son bien.

Ce détail ne repose sur aucune preuve positive; mais il sert à expliquer le principe de distribution et de gradation adopté alors.

(1) Démosth. cont. Androt. p. 612, c. 17. Τὸ ἑκτὸν μέρος εἰσφέρειν μετὰ τῶν μετοίκων.

(2) Polybe dit la première somme (II, 62), Démosthène la seconde (De Symmoriis, p. 183, c. 6). Toutefois Boeckh a démontré que Polybe ne comprenait pas ce que signifiait réellement la somme qu'il disait.

(3) Je suis encore obligé sur ce point d'être en désaccord avec M. Boeckh, qui avance comme fait positif qu'une taxe foncière de 5 pour 100, montant à 300 talents, fut imposée et levée pendant l'archontat de Nausinikos (Publ. Econ. Ath. IV, 7, 8, p. 517-521, trad. angl.). La preuve donnée à l'appui de cette assertion est un passage de Démosthène cont. Androtion (p. 606, c. 14). Ὑμῖν παρὰ τὰς εἰσφορὰς τὰς ἀπὸ Ναυσινίκου, παρ' ἴσως τάλαντα τριακόσια ἢ μικρῷ πλείω, ἔλλειμμα τέτταρα καὶ δέκα ἐστὶ τάλαντα· ὧν ἑπτὰ οὗτος (Androtiou) εἰσέπραξεν. Or ces mots impliquent — non pas qu'une taxe foncière de 300 talents environ avait été levée ou demandée *pendant* l'archontat de Nausinikos, mais — qu'une

En même temps que ce nouveau rôle de capital imposable, on fit une nouvelle répartition des citoyens en certaines classes appelées Symmories. Autant que nous pouvons l'établir, dans un sujet fort obscur, il semble que ces symmories étaient au nombre de vingt, deux pour chaque tribu; que chacune contenait soixante citoyens, faisant ainsi douze cents en tout; que ces douze cents étaient les citoyens les plus riches sur le rôle, — contenant peut-être les deux premières des quatre classes inscrites. Toutefois, parmi ces douze cents, les trois cents plus riches ressortaient comme corps séparé; trente pour chaque tribu. Ces trois cents étaient les hommes les plus riches de la cité, et étaient appelés « les commandants ou chefs de Symmories. » Les trois cents et les douze cents correspondaient, pour parler en nombre rond, aux anciennes classes soloniennes des pentakosiomedimni et des hippeis, cette dernière classe ayant également compris douze cents membres au commencement

---

somme totale de 300 talents, ou à peu près, avait été levée (ou demandée) au moyen de toutes les diverses taxes foncières imposées *depuis l'archontat de Nausinikos jusqu'à la date du discours.* Le discours fut prononcé vers 355 avant J.-C.; Nausinikos était archonte en 378 avant J.-C. Conséquemment, ce que l'orateur affirme, c'est qu'une somme de 300 talents avait été levée ou demandée au moyen de toutes les diverses taxes foncières imposées entre ces deux dates, et que la somme totale d'arriérés due sur toutes ces taxes, à l'époque où Androtien entra en charge, était de 14 talents.

Taylor, à la vérité, dans sa note, pensant que la somme de 300 talents est très-petite, comme total de toutes les taxes foncières imposées pendant vingt-trois ans, suggère qu'il pourrait être à propos de lire ἐπὶ Ναυσινίκου au lieu de ἀπὸ Ναυσινίκου, et je présume que M. Boeckh adopte cette leçon. Mais il serait dangereux de fonder une assertion historique sur un pareil changement de texte, quand même le texte actuel serait moins défendable qu'il ne l'est réellement. Et assurément le pluriel τὰς εἰσφορὰς prouve que l'orateur a en vue non pas la seule taxe foncière imposée pendant l'archontat de Nausinikos, mais deux taxes foncières ou plus, imposées à différentes époques. En outre, Androtien se vouait à la tâche de recueillir les arriérés dus encore en général, de quelque manière qu'ils eussent pu se former. Il n'aurait pas eu de motif pour distinguer isolément ceux qui s'étaient formés dans l'année 378 avant J.-C.; en outre, ces arriérés avaient probablement fini par se confondre avec d'autres longtemps avant 355 avant J.-C. Démosthène prend l'année de Nausinikos pour point de départ, parce que ce fut alors que commença le nouveau rôle et un nouveau calcul.

de la guerre du Péloponèse (1). Les liturgies, ou fonctions onéreuses et coûteuses, étaient remplies principalement par les Trois Cents, mais en partie aussi par les Douze Cents. Il semblerait que les premiers fussent un corps essentiellement flottant, et qu'après qu'un homme en avait fait partie pendant quelque temps, s'acquittant des fonctions onéreuses qui y étaient attachées, les stratègi ou généraux permissent qu'il fût mêlé aux Douze Cents, et qu'ils fissent monter un membre de ce dernier corps pour prendre sa place dans les Trois Cents. Quant aux rapports d'homme à homme aussi, la loi attique admettait toujours le procédé appelé antidosis ou échange de biens. Tout citoyen qui croyait qu'il avait été surchargé lui-même de liturgies coûteuses, et qu'un autre citoyen, aussi riche ou plus riche que lui-même, n'avait pas eu sa part équitable, — pouvait, si on lui imposait une nouvelle liturgie, demander que l'autre s'en chargeât à sa place, et en cas de refus, il pouvait lui proposer un échange de biens, sous l'engagement qu'il prendrait sur lui la nouvelle charge si on lui transmettait les biens de l'autre.

Il faut faire remarquer que, outre les douze cents plus riches citoyens qui composaient les Symmories, il y avait un nombre plus considérable de citoyens moins fortunés qui n'y étaient pas compris, mais qui cependant étaient encore soumis à la taxe foncière; personnes qui possédaient du bien, à partir du minimum de vingt-cinq mines, jusqu'à un maximum que nous ne connaissons pas, point auquel commençaient les Symmories, — et qui correspondaient, sans parler avec précision, à la troisième classe ou Zeugitæ du cens solonien. Les deux Symmories de chaque tribu (comprenant ses cent vingt plus riches membres) surveillaient le registre des biens de chaque tribu, et percevaient les contributions dues par ses membres moins riches inscrits. A l'occasion, quand l'État demandait un payement immédiat, les

(1) Relativement aux Symmories, cf. Boeckh, Staatshaushaltung der Athener, IV, 9, 10; Schoemann, Antiq. Jur. Publ. Græcor. s. 78; Parreidt, De Symmoriis, p. 18 *seq.*

trente hommes les plus riches de chaque tribu (composant en tout les trois cents) avançaient tous le montant de la taxe qui devait être imposée sur la tribu, ayant leur moyen légal d'action contre les autres membres pour le recouvrement de la somme qu'il s'agissait d'imposer sur chacun. Les plus riches citoyens étaient ainsi à la fois armés de droits et chargés de devoirs, tels qu'il ne leur en avait pas appartenu avant l'archontat de Nausinikos. Leur intervention (supposait-on) faisait que le rôle se rapprochait plus de la vérité quant à l'imposition établie sur chaque individu, tandis que les sommes réellement imposées arrivaient plus immédiatement que si l'État intervenait directement par des officiers à lui. Peu après, le système des Symmories fut étendu à la triérarchie; changement auquel on n'avait pas songé d'abord. Chaque Symmorie avait ses chefs, ses administrateurs, ses officiers chargés d'établir les taxes, agissant sous la présidence générale des Stratègi. Vingt-cinq ans plus tard, nous voyons également Démosthène (âgé alors de trente ans environ) recommander une application encore plus compréhensive du même principe, de manière que toutes les ressources et forces de l'État, hommes, argent, vaisseaux, pussent être ainsi divisées en fractions distinctes, et attribuées à des Symmories distinctes, chacune avec des devoirs connus d'une étendue limitée que devaient remplir les personnes qui la composaient, et chacune exposée non-seulement à une poursuite légale, mais encore à la perte de l'estime, dans le cas où ces devoirs ne seraient pas remplis. Toutefois on verra plutôt qu'en pratique on finit par faire un grand abus du système des Symmories, qui produisit des effets pernicieux qu'on n'avait pas prévus.

Toutefois, actuellement je me borne à mentionner cette nouvelle classification financière et politique introduite en 378 avant J.-C., comme une preuve de l'ardeur avec laquelle Athènes s'embarqua dans sa guerre projetée contre Sparte. Le sentiment chez les Thêbains ses alliés n'était pas moins déterminé. Le gouvernement de Leontiadès et de la garnison spartiate avait laissé derrière lui une antipathie si forte, que la grande majorité des citoyens, se jetant sincèrement dans

la révolution soulevée contre eux, se prêta à tous les ordres de Pélopidas et de ses collègues, qui, de leur côté, n'eurent pas d'autre pensée que celle de repousser l'ennemi commun. Le gouvernement thêbain devint alors probablement démocratique dans sa forme; et plus encore démocratique en esprit, par l'ardeur unanime qui régnait dans toute la masse. Ses forces militaires furent soumises à l'éducation la meilleure; la portion la plus fertile de la plaine au nord de Thèbes, d'où venait la principale subsistance de la cité, fut entourée d'un fossé et d'une palissade (1), pour repousser l'invasion spartiate attendue; et l'on organisa alors pour la première fois le mémorable Bataillon Sacré. C'était une brigade de trois cents hoplites, appelée le Lochos ou régiment de la cité, en ce qu'elle était consacrée à la défense de la Kadmeia ou Akropolis (2). Elle fut tenue constamment en armes et soumise à des exercices aux frais de l'État, comme les Mille à Argos, dont j'ai fait mention dans le cinquième chapitre du neuvième volume de cette Histoire. Elle se composait de citoyens jeunes des meilleures familles, distingués par leur force et leur courage dans les sérieuses épreuves de la palestre de Thèbes, et elle était organisée de manière que chaque couple de soldats voisins fût formé en même temps d'amis intimes; de sorte que tout le bataillon était ainsi uni par des liens qu'aucun danger ne pouvait rompre. D'abord, sa première destination sous Gorgidas son commandant (comme nous le voyons par les Trois Cents hommes d'élite qui combattirent en 424 avant J.-C. à la bataille de Dèlion) (3) fut de composer les rangs de devant que devait suivre le corps général des hoplites. Mais par

(1) Xénoph. Hellen. V, 4, 38.
(2) Plutarque, Pélopid. c. 18, 19.
(3) Diodore, XII, 70.
Ces couples de voisins qui combattirent côte à côte à Dêlion étaient appelés Heniochi ou Parabatæ, — conducteurs de chars et compagnons voisins : nom emprunté à l'analogie de l'habitude de combattre sur des chars, telle qu'elle est décrite dans l'Iliade et probablement dans beaucoup des poëmes épiques perdus; le conducteur du char étant lui-même un excellent guerrier, bien qu'occupé pour le moment d'autres devoirs, — Diomêdês et Sthenelos, Pandaros et Æneas, Patroklos et Automedôn, etc.

une circonstance qui sera bientôt mentionnée, il finit par être employé comme un régiment isolé, et dans une charge il fut alors impossible de lui résister (1).

Nous devons faire remarquer que les Thèbains avaient toujours été de bons soldats, tant comme hoplites que comme cavaliers. Aussi l'enthousiasme actuel, avec l'éducation plus soutenue, ne fit-il que les rendre beaucoup meilleurs, de bons qu'ils étaient. Mais Thèbes, à ce moment, fut favorisée d'une autre bonne fortune, telle qu'il ne lui en était jamais encore échu. Elle trouva parmi ses citoyens un chef du mérite le plus rare. A ce moment, Epaminondas, fils de Polymnis, se montre pour la première fois dans la vie publique de la Grèce. Sa famille, plutôt pauvre que riche, était au nombre des plus anciennes de Thèbes; elle appartenait à ces Gentes appelées Sparti, dont les ancêtres héroïques étaient nés, disait-on, des dents du dragon semées par Kadmos (2). Il semble avoir été alors d'âge moyen; Pélopidas était plus jeune, et d'une famille très-riche; cependant les relations entre eux deux étaient celles d'une amitié égale et intime, attestée dans un jour de bataille où ils étaient rangés côte à côte comme hoplites, et où Epaminondas avait sauvé la vie à son ami blessé, en recevant lui-même plusieurs blessures et en courant le plus grand danger possible (3).

---

(1) Plutarque, Pélopid. c. 18, 19. Ὁ συνταχθεὶς ὑπὸ Ἐπαμινώνδου ἱερὸς λόχος (Hieronymus apud Athenæum, XIII, p. 602 A). Il y avait une division militaire carthaginoise qui portait le même nom, composée de citoyens choisis et riches, au nombre de 2,500 (Diodore, XVI, 80).

(2) Pausan. VIII, 11, 5.

Dikæarque, seulement une génération plus tard, se plaignait de ne pouvoir découvrir le nom de la mère d'Epaminondas (Plut. Agésil. c. 19).

(3) Plutarque, Pélopid. c. 4; Pausanias, IX, 13, 1. Suivant Plutarque, Epaminondas avait atteint l'âge de quarante ans avant de devenir connu publiquement (De Occult. Vivendo, p. 1129 C).

Plutarque affirme que la bataille (dans laquelle Pélopidas fut grièvement blessé et sauvé par Epaminondas) se livra à Mantineia, quand ils combattaient du côté des Lacédæmoniens, sous le roi Agésipolis, contre les Arkadiens; les Thêbains étant à ce moment amis de Sparte, et ayant envoyé un contingent à son aide.

Je ne comprends pas de quelle bataille Plutarque peut vouloir parler ici. Les Thêbains ne furent jamais assez unis avec Sparte pour envoyer

Epaminondas avait rempli avec ponctualité les devoirs militaires et gymnastiques obligatoires pour tout citoyen thêbain. Mais on nous dit que dans les gymnases il s'appliqua à acquérir le maximum d'activité plutôt que de force; les mouvements agiles d'un coureur et d'un athlète, — et non la lourde constitution musculaire, obtenue en partie par une nourriture excessive, du pugile bœôtien (1). Il apprit également la musique vocale et instrumentale, et la danse; ce qui dans ces temps signifiait, non pas simplement le talent de jouer de la lyre ou de la flûte, mais tout ce qui appartenait au maniement gracieux, expressif et accentué, soit de la voix, soit du corps; prononciation rhythmique, exercée par la répétition des poëtes, — et mouvements disciplinés, pour prendre part à une fête chorique avec un accord convenable au milieu d'une foule d'acteurs citoyens. De cette double éducation gymnastique et musicale, dont la combinaison constituait un citoyen grec accompli, la première prédominait à Thèbes, la seconde à Athènes. De plus, à Thèbes, l'éducation musicale avait pour base plutôt la flûte (pour la construction de laquelle des roseaux excellents poussaient près du lac Kopaïs): à Athènes, plutôt la lyre, qui permettait à l'exécutant de marier sa voix aux sons de son instrument. On entendit l'Athénien Alkibiadês (2) faire

---

aucun contingent à son aide, après la prise d'Athènes (en 404 av. J.-C.). La plupart des critiques pensent que la guerre dont parle Plutarque est l'expédition conduite par Agésipolis contre Mantineia, par laquelle la ville fut décomposée en villages, — en 385 avant J.-C. : V. les Fasti Hellenici de M. Clinton à l'année 385 av. J.-C. Mais, en premier lieu, il n'a pu y avoir de contingent thêbain assistant alors Agésipolis; car Thèbes était en termes peu amicaux avec Sparte, — et certainement elle n'était pas son alliée. En second lieu, il ne semble pas qu'il ait été livré de bataille, suivant le récit de Xénophon.

Je suis donc disposé à révoquer en doute ce que dit Plutarque, quant à cette prétendue bataille de Mantineia; bien que je crois qu'Epaminondas a pu sauver la vie de Pélopidas, dans quelque combat antérieur, avant la paix d'Antalkidas.

(1) Cornélius Népos, Epamin. c. 2; Plutarque, Apophth. Reg. p. 192 D; Aristoph. Acharn. 872.

Cf. les citations dans Athénée, X, p. 417. La perfection de forme exigée dans le coureur était également différente de celle qu'on exigeait dans le lutteur (Xénoph. Memor. III, 8, 4; III, 10, 6).

(2) Plutarque, Alkib. c. 2.

la remarque, lorsqu'il jeta sa flûte avec dégoût, que jouer de la flûte était une occupation bonne pour les Thèbains, puisqu'ils ne savaient pas parler ; et par rapport aux compatriotes de Pindare (1) en général, la remarque n'était guère moins vraie que méprisante. Sur ce point capital, Epaminondas forma une brillante exception. Non-seulement il apprit la lyre (2) aussi bien que la flûte avec les meilleurs maîtres, mais encore, différant de son frère Kapheisias et de son ami Pélopidas, il manifesta, dès ses plus jeunes années, un ardent penchant intellectuel qui eût été remarquable même dans un Athénien. Il recherchait avec empressement la conversation des philosophes à sa portée, au nombre desquels était le Thèbain Simmias et le Tarentin Spintharos, tous deux jadis compagnons de Sokratês ; de sorte que l'influence stimulante de la méthode socratique pénétra ainsi, partiellement et de seconde main, dans le cœur d'Epaminondas. Comme les relations entre Thèbes et Athènes, depuis la fin de la guerre du Péloponèse, étaient devenues de plus en plus amicales, et qu'elles finirent par amener une alliance et une guerre combinée contre Sparte, — nous pouvons raisonnablement présumer qu'il profita des maîtres de la seconde ville aussi bien que de la première. Mais la personne à laquelle il se voua particulièrement, et que non-seulement il écouta comme disciple, mais qu'il soigna presque comme fils pendant les dernières années d'un âge avancé, — ce fut un exilé Tarentin, nommé Lysis, membre de la confrérie pythagoricienne, qui, pour des causes que nous ne pouvons découvrir, avait cherché un asile à Thèbes et qui y resta jusqu'à sa mort (3). C'est avec lui, aussi bien qu'avec d'autres

(1) Pindare, Olymp. VI, 90.
Ἀρχαῖον ὄνειδος — Βοιώτιον ὗν, etc.

(2) Aristoxenos mentionne la flûte. Cicéron et Cornélius Népos la lyre (Aristoxen. Fragm. 60, éd. Didot, ap. Athenæ. IV, p. 184 ; Cicéron, Tusc. Disp. I, 2, 4 ; Cornél. Nép. Epamin. c. 2).

(3) Aristox. Fragm. 11, éd. Didot ; Plutarque, De Gen. Socrat. p. 583 ; Cicéron, De Offic. I, 44, 155 ; Pausan. IX, 13, 1 ; Ælien, V. H. III, 17.

L'assertion (qui fut, dit-on, avancée par Aristoxenos, et que copia Plutarque aussi bien que Jamblique) que Lysis, qui instruisit Epaminondas,

philosophes, qu'Epaminondas discutait tous les sujets d'études et de recherches alors en vogue. En persévérant dans cette marche pendant quelques années, non-seulement il acquit une instruction positive considérable, mais encore il devint familier avec des combinaisons intellectuelles nouvelles et plus larges, et fut, comme Periklês (1), affranchi de cette interprétation timide de la nature qui rendit tant de commandants grecs esclaves des signes et des présages. Sa patience comme auditeur, et son indifférence pour briller lui-même en parlant étaient si remarquables que Spintharos (père d'Aristoxenos), après de nombreuses conversations avec lui, affirmait qu'il n'avait jamais rencontré personne qui comprît plus ni qui parlât moins (2).

Et cette réserve ne provenait pas d'un manque quelconque de facilité à s'exprimer. Au contraire, l'éloquence d'Epaminondas, quand il commença sa carrière publique, parut être non-seulement supérieure parmi les Thêbains, mais puis-

avait été une des personnes réellement présentes à la réunion des pythagoriciens à Krotôn, quand Kylôn brûla la maison, et que lui et un autre avaient été les seuls qui s'étaient échappés, — cette assertion, dis-je, ne peut se concilier avec la chronologie.

(1) Cf. Diodore, XV, 52, avec Plutarque, Periklês, c. 6, et Plutarque, Démosthène, c. 20.

(2) Plutarque, De Gen. Socrat. p. 576 D. Μετείληφε παιδείας διαφόρου καὶ περιττῆς — (p. 585 D) τὴν ἀρίστην τροφὴν ἐν φιλοσοφίᾳ — (p. 592 F) Σπίνθαρος ὁ Ταραντῖνος οὐκ ὀλίγον αὐτῷ (Epaminondas) συνδιατρίψας ἐνταῦθα χρόνον, ἀεὶ δήπου λέγει, μηδενί που τῶν καθ' ἑαυτὸν ἀνθρώπων ἐντετευχέναι, μήτε πλείονα γιγνώσκοντι μήτε ἐλάττονα φθεγγομένῳ. Cf. Cornél. Nép. Epamin. c. 3, — et Plutarque, De Audiend. c. 3, p. 39 F.

Nous pouvons présumer à bon droit que ce jugement de Spintharos fut communiqué par lui à son fils Aristoxenos, sur qui Plutarque le copia; et nous savons qu'Aristoxenos, dans ses écrits, mentionnait d'autres particularités relatives à Epaminondas (Athénée, IV, p. 184). Nous voyons ainsi que Plutarque avait accès à de bonnes sources d'information relativement à ce dernier. Et comme il avait composé une Vie d'Epaminondas (Plutarque, Agésil. c. 28), bien que malheureusement elle ne nous soit pas parvenue, nous pouvons bien croire qu'il avait pris quelque peine pour recueillir des matériaux dans ce dessein, matériaux qui furent naturellement employés dans son dialogue dramatique « De Genio Sokratis. » Cela fortifie notre confiance dans les renseignements intéressants que ce dialogue fournit sur le caractère d'Epaminondas, aussi bien que dans les allusions accidentelles répandues dans d'autres écrits de Plutarque.

sante même contre les meilleurs antagonistes athéniens (1). Mais ses dispositions étaient essentiellements modestes et peu ambitieuses, combinées avec une vive curiosité intellectuelle et une grande capacité; rare combinaison au milieu d'une race s'égarant habituellement du côté de la présomption et de l'estime de soi-même. Peu mû par l'ambition personnelle, et ne cultivant jamais la popularité par d'indignes moyens, Epaminondas était encore plus indifférent sous le rapport de l'argent. Il resta pauvre et content de son sort jusqu'à la fin de sa vie, sans laisser de quoi subvenir aux frais de ses funérailles, et repoussant toutefois non-seulement les propositions corruptrices d'étrangers, mais encore les offres pressantes d'amis personnels (2); bien qu'on nous dise que, quand il fut revêtu une fois de la charge coûteuse de chorége, il souffrit que son ami Pélopidas supportât une partie de la dépense (3). S'il était ainsi exempt de deux des faiblesses habituelles qui le plus souvent égaraient des hommes d'État grecs éminents, il y avait un troisième trait caractéristique non moins estimable dans son caractère moral; la douceur de ses antipathies politiques, — sa répugnance à traiter avec rigueur des ennemis vaincus, — et son refus de prendre part à une effusion de sang intestine. Si jamais il y eut des hommes dont la conduite sembla justifier une vengeance sans mesure, ce furent Leontiadès et les complices de sa trahison. Ils avaient ouvert les portes de la Kadmeia au Spartiate Phœbidas, et avaient mis à mort le chef thèbain Ismenias. Cependant Epaminondas désapprouva le projet conçu par Pélopidas et les autres exilés qui voulaient les assassiner, et il refusa de s'en mêler; en partie sur des motifs de prudence, mais en partie aussi sur des

(1) Cornél. Népos, Epaminondas, c. 5; Plutarque, Præcept. Reip. Gerend. p. 819 C. Cicéron le mentionne comme le seul homme avec quelques prétentions à des talents oratoires que Thèbes, Corinthe ou Argos eût jamais produit (Brutus, c. 13, 50).

(2) Plutarque (De Gen. Socrat. p. 583, 584; Pélopid. c. 3; Fab. Max. c. 27; comp. Alcibid. et Coriol. c. 4); Cornélius Népos, Epaminond. c. 4.

(3) Plutarque, Aristeidès, c. 1; Justin, VI, 8.

scrupules de conscience (1). Et ses admirateurs subséquents ne trouvèrent aucune de ses vertus si difficile à imiter, que cet empire sur les passions du ressentiment et de la vengeance (2).

Toutefois, avant que ces vertus eussent pu faire honneur à Epaminondas, il était nécessaire qu'il fît preuve des capacités extraordinaires pour l'action avec lesquelles elles se combinaient, et qu'il accomplît quelque chose pour mériter le cri d'admiration que, comme nous le verrons, poussa plus tard Agésilas en le voyant à la tête de l'armée thébaine d'invasion près de Sparte : — « Oh ! de quelles grandes choses cet homme est capable (3) ! » Dans l'année 379 avant J.-C., où la Kadmeia fut affranchie, il ne s'était pas encore fait remarquer dans la vie publique, et il n'était connu que de Pélopidas et de ses autres amis, pour lesquels aussi ses dispositions peu ambitieuses et investigatrices étaient un sujet de plainte, en ce qu'elles le retenaient à tort à l'arrière-plan (4). Mais les phénomènes sans pareils de cette

(1) Plutarque, De Gen. Socrat. p. 576 F. Ἐπαμεινώνδας δὲ, μὴ πείθων ὡς οἴεται βέλτιον εἶναι ταῦτα μὴ πράσσειν · εἰκότως ἀντιτείνει πρὸς ἃ μὴ πέφυκε, μηδὲ δοκιμάζει, παρακαλούμενος.

... Ἐπεὶ δὲ οὐ πείθει τοὺς πολλοὺς, ἀλλὰ ταύτην ὡρμήκαμεν τὴν ὁδὸν, ἐᾷν αὐτὸν κελεύει φόνου καθαρὸν ὄντα καὶ ἀναίτιον ἐφεστάναι τοῖς καιροῖς, μετὰ τοῦ δικαίου τῷ συμφέροντι προσοισόμενον.

Cf. le même dialogue, p. 594 B, et Cornélius Népos, Pélopidas, c. 4.

Isokrate fait au sujet d'Evagoras de Salamis une remarque qui peut bien s'appliquer à Epaminondas; à savoir que les moyens répréhensibles, sans lesquels le premier n'aurait pu se rendre maître du sceptre, furent employés par d'autres et non par lui, tandis que toutes les fonctions méritoires et admirables du commandement furent réservées pour Evagoras (Isokrate, Or. IX, Evagoras, s. 28).

(2) V. les assertions frappantes de Plutarque et de Pausanias au sujet de Philopœmen : Καίπερ Ἐπαμεινώνδου βουλόμενος εἶναι μάλιστα ζηλωτὴς, τὸ δραστήριον καὶ συνετὸν αὐτοῦ καὶ ὑπὸ χρημάτων ἀπαθὲς ἰσχυρῶς ἐμιμεῖτο, τῷ δὲ πρᾴῳ καὶ βαθεῖ καὶ φιλανθρώπῳ παρὰ τας πολιτικὰς διαφορὰς ἐμμένειν οὐ δυνάμενος, δι' ὀργὴν καὶ φιλονεικίαν, μᾶλλον ἐδόκει στρατιωτικῆς ἢ πολιτικῆς οἰκεῖος εἶναι. Dans le même dessein Pausanias, VIII, 49, 2; Plutarque, Pélopidas, c. 25; Cornél. Népos, Epamin. c. 3 : — « Patiens admirandum in modum. »

(3) Plutarque, Agésilas, c. 32. Ὢ τοῦ μεγαλοπράγμονος ἀνθρώπου !

(4) Plutarque, De Gen. Socrat. p. 576 E. Ἐπαμεινώνδας δὲ, Βοιωτῶν ἁπάντων τῷ πεπαιδεῦσθαι πρὸς ἀρετὴν ἀξιῶν διαφέρειν, ἀμβλὺς ἐστι καὶ ἀπρόθυμος.

année fournirent un stimulant qui triompha de toute timidité et étouffa toutes les inclinations rivales. Les Thébains, qui venaient de recouvrer leur cité par un retour incroyable de fortune, se trouvèrent exposés seuls à toute l'attaque de Sparte et de son immense confédération. Athènes même ne s'était pas encore déclarée en leur faveur, et ils n'avaient pas un seul autre allié. Dans ces circonstances, Thèbes ne pouvait être sauvée que par l'énergie de tous ses citoyens, — de ceux qui étaient sans ambition et s'adonnaient à la philosophie, — aussi bien que des autres. Comme les nécessités du cas exigeaient ce dévouement simultané, la commotion électrique de la récente révolution suffit pour éveiller l'enthousiasme dans des esprits beaucoup moins patriotiques que celui d'Epaminondas. Il fut parmi les premiers à se joindre aux exilés victorieux en armes, après que la lutte fut sortie des maisons d'Archias et de Leontiadès, et qu'elle eut pour théâtre la place du marché ; et il aurait probablement été des premiers à escalader les murs de la Kadmeia, si l'harmoste spartiate eût attendu l'assaut. Pélopidas étant nommé bœôtarque, son ami Epaminondas fut naturellement placé parmi les premiers et les plus actifs organisateurs de la résistance militaire nécessaire contre l'ennemi commun, emploi dans lequel ses capacités ne tardèrent pas à se manifester. Bien qu'il fût à ce moment presque un homme inconnu, il avait acquis, en 371 avant J.-C., sept ans plus tard, une si grande réputation, tant comme orateur que comme général, qu'il fut choisi pour exposer à Sparte la politique thébaine, et chargé de conduire la bataille de Leuktra, d'où dépendait le sort de Thèbes. De là nous pouvons conclure à bon droit que le système de défense bien conçu et heureux, ainsi que la marche rapide de Thèbes contre Sparte, pendant les années intermédiaires, fut reconnu en général comme son ouvrage (1).

---

(1) Bauch, dans son instructive biographie d'Epaminondas (Epaminondas, und Thebens Kampf um die Hegemonie; Breslau, p. 26), semble croire qu'Epaminondas ne fut jamais employé dans un aucun poste officiel public par ses compatriotes, jusqu'à l'époque qui précéda immédiatement la bataille de

Le changement de politique à Athènes qui suivit l'acquittement de Sphodrias fut un avantage inexprimable pour les Thèbains, en secondant aussi bien qu'en encourageant leur défense (378 av. J.-C.). Les Spartiates, non insensibles aux nouveaux ennemis que leur créait la manière dont ils avaient traité Sphodrias, jugèrent nécessaire de faire quelques efforts de leur côté. Ils organisèrent sur une échelle plus systématique les forces militaires de la confédération, et même ils firent quelques démarches conciliantes en vue d'effacer l'odieux de leur mauvaise conduite passée (1). Toutes les forces de leur confédération, — comprenant, comme marque frappante de la puissance spartiate actuelle, même les lointains Olynthiens (2), — furent mises en mouvement contre Thèbes dans le courant de l'été, sous les ordres d'Agésilas, qui s'arrangea, en mettant soudain en réquisition un corps de mercenaires alors au service de la ville arkadienne Kleitor contre sa voisine l'arkadienne Orchomenos, pour se rendre maître des défilés du Kithærôn avant que les Thèbains et les Athéniens pussent être informés qu'il passait la frontière lacédæmonienne (3). Ensuite franchissant le Kithærôn, il entra en Bœôtia, et établit son quartier général à Thespiæ, poste occupé déjà par les Spartiates. De là il commença ses attaques sur le territoire thèbain, qu'il trouva défendu en partie par une palissade et un fossé d'une longueur considérable, — en partie par le gros des forces de Thèbes, assistées d'une division d'Athéniens et de mercenaires mélangés, dépêchée d'Athènes sous Chabrias. Restant de leur côté de la palissade, les Thèbains

Leuktra. Je ne puis partager cette opinion. Il me paraît qu'il a dû être employé antérieurement dans des postes qui lui permirent de montrer son mérite militaire. Car tous les actes de 371 avant J.-C. prouvent que dans cette année-là il possédait réellement une réputation grande et établie, qui a dû être acquise par divers actes antérieurs dans une position en vue; et comme il n'avait pas pour point de départ une grande position de famille, sa réputation fut probablement acquise seulement par degrés et lentement.

Le silence de Xénophon n'est pas une preuve qui contredise cette supposition, car il ne mentionne pas Epaminondas même à Leuktra.

(1) Diodòre, XV, 31.

(2) Xénoph. Hellen. V, 54; Diodore, XV, 31.

(3) Xénoph. Hellen. V, 4, 36-38.

envoyèrent soudainement leur cavalerie, attaquèrent Agésilas par surprise et lui occasionnèrent quelques pertes. Ces sorties furent fréquemment répétées, jusqu'à ce que, grâce à une marche rapide, il se fût frayé un chemin par une ouverture dans le parapet et qu'il eût pénétré dans l'intérieur du pays, qu'il dévasta presque jusqu'aux murs de la cité (1). Les Thêbains et les Athéniens, bien qu'ils ne lui offrissent pas la bataille à conditions égales, tiurent néanmoins la campagne contre lui, prenant soin d'occuper des positions avantageuses pour se défendre. Agésilas, de son côté, ne se sentit pas assez de confiance pour les attaquer malgré cette inégalité. Cependant dans une occasion il s'était décidé à le faire, et il se mettait en marche pour charger, quand il fut effrayé par l'attitude ferme et l'excellent ordre des troupes de Chabrias. Elles avaient reçu l'ordre d'attendre son approche, sur un terrain élevé et avantageux, sans bouger jusqu'à ce que le signal fût donné, avec leurs boucliers appuyés sur le genou et leurs lances tendues en avant. Leur air parut si imposant qu'Agésilas rappela ses troupes sans oser achever la charge (2). Après un mois ou plus de dévastations sur les terres de Thêbes et une série d'escarmouches irrégulières dans lesquelles il semble avoir plus perdu que gagné, Agésilas se retira à Thespiæ; il donna une nouvelle force aux fortifications de cette ville, laissa Phœbidas avec des troupes nombreuses pour l'occuper, puis ramena son armée dans le Péloponèse.

Phœbidas, — celui qui naguère avait pris la Kadmeia, — posté ainsi à Thespiæ, fit la guerre à Thèbes vigoureusement, en partie avec sa division spartiate, en partie avec les hoplites thespiens, qui lui promirent de l'appuyer sans reculer devant rien. Ses incursions amenèrent bientôt des représailles de la part des Thêbains, qui envahirent Thespiæ,

(1) Xénoph. Hellen. V, 4, 41.

(2) Diodore, XV, 32; Polyen, II, 1, 2; Cornél. Nép. Chabrias, c. 1. — « Obnixo genu scuto. » — Démosth. cont. Leptin. p. 479.

Le public athénien ayant voté plus tard une statue à Chabrias, il fit choix de cette attitude pour le dessin (Diodore, XV, 33).

mais furent repoussés par Phœbidas et perdirent tout leur butin. Toutefois, dans la poursuite, se précipitant imprudemment en avant, le commandant spartiate fut tué par la cavalerie thêbaine qui fit soudain volte-face (1); alors ses troupes s'enfuirent, poursuivies par les Thêbains jusqu'aux portes même de Thespiæ. Bien que les Spartiates, par suite de ce malheur, envoyassent par mer un autre général et une autre division pour remplacer Phœbidas, la cause des Thêbains reçut une grande force de leur récente victoire. Ils poussèrent leur succès non-seulement contre Thespiæ, mais encore contre les autres cités bœôtiennes, occupées encore par des oligarchies locales dans la dépendance de Sparte. En même temps ces oligarchies furent menacées par la force croissante de leurs propres citoyens populaires ou amis des Thêbains, qui affluaient en nombre considérable comme exilés à Thèbes (2).

Une seconde expédition contre Thèbes, entreprise par Agésilas l'été suivant avec le corps principal de l'armée de la confédération, ne fut ni plus décisive ni plus profitable que la précédente (377 av. J.-C.). Quoiqu'il sût, par un stratagème bien combiné, surprendre la palissade thêbaine et dévaster la plaine, il ne remporta pas de victoire sérieuse, et même il montra, plus clairement qu'avant, sa répugnance à en venir à un engagement, si ce n'est dans des conditions parfaitement égales (3). Il devint évident que les Thêbains non-seulement fortifiaient leur position en Bœôtia, mais encore qu'ils acquéraient l'habitude de la guerre et de la confiance contre les Spartiates, au point qu'Antalkidas et

(1) Xénoph. Hellen. V, 4, 42-45; Diodore, XV, 33.

(2) Xénoph. Hellen. V, 4, 46. Ἐκ δὲ τούτου πάλιν αὖ τὰ τῶν Θηβαίων ἀνεζωπυρεῖτο, καὶ ἐστρατεύοντο εἰς Θεσπιάς, καὶ εἰς τὰς ἄλλας τὰς περιοικίδας πόλεις. Ὁ μέντοι δῆμος ἐξ αὐτῶν εἰς τὰς Θήβας ἀπεχώρει· ἐν πάσαις γὰρ ταῖς πόλεσι δυναστεῖαι καθειστήκεσαν, ὥσπερ ἐν Θήβαις· ὥστε καὶ οἱ ἐν ταύταις ταῖς πόλεσι φίλοι τῶν Λακεδαιμονίων βοηθείας ἐδέοντο.

(3) Xénoph. Hellen. V, 4, 47, 51.

Les anecdotes de Polyen (II, 1, 18-20), mentionnant de la pusillanimité et de la crainte parmi les alliés d'Agésilas, doivent vraisemblablement s'appliquer (certainement en partie) à cette campagne.

quelques autres Spartiates reprochèrent à Agésilas de faire la guerre de manière seulement à donner à ses ennemis des leçons de pratique militaire, — et qu'ils l'invitèrent à frapper quelque coup décisif. Cependant il quitta la Bœôtia, après la campagne d'été, sans avoir fait de démarche semblable (1). Dans sa route, il apaisa une lutte intestine qui était sur le point d'éclater à Thespiæ. Ensuite, en passant à Megara, il eut une entorse ou une blessure qui endommagea grièvement sa bonne jambe (il a déjà été dit qu'il était boiteux d'une jambe), et engagea le chirurgien à ouvrir une veine dans ce membre pour réduire l'inflammation. Toutefois, quand cela fut fait, le sang ne put être arrêté avant qu'Agésilas s'évanouît. On le transporta à Sparte souffrant beaucoup; il fut forcé de garder le lit pendant plusieurs mois; et il resta bien plus longtemps impropre à un commandement actif (2).

Les fonctions de général passèrent alors à l'autre roi Kleombrotos qui, le printemps suivant, conduisit l'armée de la confédération pour envahir de nouveau la Bœôtia (376 av. J.-C.). Mais, cette fois, les Athéniens et les Thêbains avaient occupé les défilés du Kithærôn, de sorte qu'il ne put même entrer dans le pays et fut obligé de congédier ses troupes sans rien faire (3).

Cette honteuse retraite excita tant de murmures parmi les alliés quand ils se réunirent à Sparte, qu'ils résolurent d'équiper des forces navales considérables, suffisantes à la fois pour intercepter les provisions de blé importé à Athènes et pour faire avancer une armée d'invasion par mer contre Thèbes, jusqu'au port bœôtien de Kreusis, dans le golfe Krissæen. On tenta d'abord le premier objet. Vers le milieu de l'été, une flotte de soixante trirèmes, équipée sous l'amiral spartiate Pollis, croisait dans la mer Ægée, en particulier autour de la côte d'Attique, près d'Ægina, de Keos et d'Andros. Les Athéniens qui, depuis leur confédé-

(1) Diodore, XV, 33, 34; Plutarque, Agésilas, c. 26.

(2) Xénoph. Hellen. V, 4, 58.

(3) Xénoph. Hellen. V, 4, 59.

ration récemment renouvelée, n'avaient été inquiétés sur mer par aucun ennemi, se trouvèrent menacés ainsi non-seulement de perdre leur puissance, mais encore de voir ruiner leur commerce et d'être réduits à la famine, puisque leurs navires de blé venant de l'Euxin, bien qu'atteignant en sûreté Geræstos (l'extrémité méridionale de l'Eubœa), étaient empêchés de doubler le cap Suniòn. Ressentant cruellement cette interruption, ils équipèrent à Peiræeus une flotte de 80 trirèmes (1), avec des équipages composés surtout de citoyens : cette flotte, sous l'amiral Chabrias, dans un engagement soutenu avec acharnement des deux parts près de Naxos, défit complétement la flotte de Pollis, et reconquit pour Athènes l'empire de la mer. Quarante-neuf trirèmes lacédæmoniennes furent désemparées ou prises, huit avec leurs équipages entiers (2). De plus, Chabrias aurait pu détruire tout le reste ou la plus grande partie, s'il n'avait suspendu son attaque, ayant dix-huit de ses vaisseaux désemparés, pour recueillir et les vivants et les morts à bord, aussi bien que tous les Athéniens qui nageaient pour sauver leur vie. Il le fit (nous dit-on) (3),

(1) Xénoph. Hellen. V, 4, 61. Ἐνέβησαν αὐτοὶ εἰς τὰς ναῦς, etc. Boeckh (suivi par le docteur Thirlwall, Hist. Gr. ch. 38, vol. V, p. 58) rattache à cette expédition maritime une inscription (Corp. Insc. n° 84, p. 124), rappelant un vote de reconnaissance rendu par l'assemblée athénienne en faveur de Phanokritos, natif de Parion dans la Propontis. Mais je crois que le vote ne peut guère appartenir à l'expédition actuelle. Les Athéniens ne pouvaient avoir besoin d'être informés par un indigène de Parion des mouvements d'une flotte ennemie près d'Ægina et de Keos. L'information donnée par Phanokritos doit s'être rapportée plus probablement, je pense, à quelque occasion relative au passage de vaisseaux ennemis le long de l'Hellespont, passage qu'un indigène de Parion pouvait vraisemblablement découvrir et annoncer le premier.

(2) Diodore, XV, 35; Démosth. cont. Leptin. c. 17, p. 480.

Je donne le nombre des vaisseaux pris dans cette action, tel qu'il est avancé par Démosthène, de préférence à Diodore, qui mentionne un nombre plus petit. L'orateur, en énumérant dans ce discours les exploits de Chabrias, non-seulement parle d'une note écrite de sa main, qu'il fit lire ensuite par le greffier, — mais encore il semble exact et spécial quant au nombre, de manière à inspirer une plus grande confiance que d'ordinaire.

(3) Diodore, XV, 35. Chabrias ἀπέσχετο παντελῶς τοῦ διωγμοῦ, ἀναμνησθεὶς τῆς ἐν Ἀργινούσαις ναυμαχίας, ἐν ᾗ τοὺς νικήσαντας στρατηγοὺς ὁ δῆμος ἀντὶ μεγάλης εὐεργεσίας θανάτῳ περιέ-

parce qu'il se rappela distinctement le cruel mécontentement du peuple contre les généraux victorieux après la bataille des Arginusæ. Et nous pouvons voir ainsi que, bien que la conduite tenue dans cette mémorable occasion fût souillée à la fois par l'illégalité et par la violence, elle produisit un effet salutaire sur la conduite publique de commandants subséquents. Plus d'un Athénien brave (les équipages étant composés surtout de citoyens) dut la vie, après la bataille de Naxos, à la terrible leçon donnée par le peuple à ses généraux, en 406 avant J.-C., trente ans auparavant.

C'était la première grande victoire (en septembre, 376 av. J.-C.) (1) que les Athéniens avaient remportée sur mer depuis la guerre du Péloponèse; et, tout en les remplissant ainsi de joie et de confiance, elle amena un agrandissement considérable de leur confédération maritime. La flotte de Chabrias, — dont une escadre fut détachée sous les ordres de Phokiôn, jeune Athénien qui se distinguait alors pour la première fois et qui sera souvent mentionné ci-après, — exécuta une course victorieuse dans la mer Ægée, fit une prise de vingt autres trirèmes en vaisseaux isolés, ramena 3,000 prisonniers avec 110 talents en argent, et annexa à

δαλεν, αἰτιασάμενος ὅτι τοὺς τετελευτηκότας κατὰ τὴν ναυμαχίαν οὐκ ἔθαψαν· εὐλαβήθη οὖν (V. une note de Wesseling et de Stephens) μή ποτε τῆς περιστάσεως ὁμοίας γενομένης κινδυνεύσῃ παθεῖν παραπλήσια. Διόπερ ἀποστὰς τοῦ διώκειν, ἀνελέγετο τῶν πολιτῶν τοὺς διανηχομένους, καὶ τοὺς μὲν ἔτι ζῶντας διέσωσε, τοὺς δὲ τετελευτηκότας ἔθαψεν. Εἰ δὲ μὴ περὶ ταύτην ἐγένετο τὴν ἐπιμέλειαν, ῥαδίως ἂν ἅπαντα τὸν πολεμίων στόλον διέφθειρε.

Ce passage explique ce que j'ai fait remarquer dans le quatrième chapitre du neuvième volume de cette Histoire, relativement à la bataille des Arginusæ et à ce qui se fit ensuite à Athènes. Je mentionnais que Diodore représentait inexactement la colère d'Athènes contre les généraux comme produite par leur négligence à recueillir les corps des guerriers *tués* pour les ensevelir, — et qu'il omettait ce fait plus important, qu'ils laissèrent périr beaucoup de guerriers vivants et blessés.

Il est curieux que, dans la première des deux phrases mentionnées plus haut, Diodore répète son affirmation erronée au sujet de la bataille des Arginusæ, tandis que dans la seconde il corrige l'erreur, en nous disant que Chabrias, profitant de l'avertissement, prit soin de recueillir les hommes *vivants* sur les débris et dans l'eau, aussi bien que les cadavres.

(1) Plutarque, Phokiôn, c. 6; Plutarque, Camille, c. 19.

la confédération dix-sept nouvelles cités, qui envoyèrent des députés à l'assemblée et fournirent des contributions (374-375 av. J.-C.). La conduite discrète et conciliante de Phokiôn surtout obtint beaucoup de faveur chez les insulaires et détermina plusieurs nouvelles adhésions en faveur d'Athènes (1). Chabrias rendit aux habitants d'Abdêra en Thrace un service inestimable en les aidant à repousser une horde barbare de Triballes, que la famine avait chassés de leurs demeures, et qui s'étaient jetés sur la côte de la mer, défaisant les Abdéritains et pillant leur territoire. Les citoyens, reconnaissants de ce qu'une armée fût laissée pour défendre leur ville, s'allièrent volontiers avec Athènes, dont la confédération s'étendit ainsi jusqu'à la côte de Thrace (2).

Après avoir heureusement agrandi leur confédération à l'est du Péloponèse, les Athéniens commencèrent à s'appliquer à acquérir de nouveaux alliés dans l'ouest (376 av. J.-C.). La flotte de 60 trirèmes, qui avait récemment servi sous Chabrias, fut envoyée, sous le commandement de Timotheos, fils de Konôn, pour faire le tour du Péloponèse et jeter l'alarme sur la côte de Laconie, en partie sur la prière des Thêbains, qui désiraient tenir les forces navales de Sparte occupées, de manière à l'empêcher de transporter ses troupes par le golfe Krissæen de Corinthe au port bœôtien de Kreusis (3). Ce Périple du Péloponèse, — le premier que la flotte eût tenté depuis son humiliation à Ægospotami, — joint aux succès qui suivirent, fut longtemps l'objet des souvenirs des compatriotes de Timotheos. Ses forces considérables, sa conduite juste et ses déclarations conciliantes gagnèrent de nouveaux et précieux alliés. Non-seulement Kephallenia, mais l'île encore plus importante de Korkyra acceptèrent volontairement ses propositions; et comme il prit soin d'éviter toute violence ou toute intervention dans la constitution politique, sa popularité tout à

(1) Démosth. cont. Leptin. p. 480; Plutarque, Phokiôn, c. 7.

(2) Diodore, XV, 36. Il avance, par méprise, que Chabrias fut plus tard assassiné à Abdêra.

(3) Xénoph. Hellen. V, 4, 62.

l'entour augmenta chaque jour. Alketas, prince des Molosses, — les Chaoniens avec d'autres tribus Epirotes, — et les Akarnaniens sur la côte, — embrassèrent tous son alliance (1). Tandis qu'il était près d'Alyzia et de Leukas sur cette côte, il fut attaqué par les vaisseaux péloponésiens sous Nikolochos, dont le nombre était un peu inférieur à celui de sa flotte. Il les défit, et étant bientôt après renforcé par d'autres trirèmes de Korkyra, il devint si supérieur dans ces eaux, que la flotte ennemie n'osa pas se montrer. Comme il n'avait reçu que 13 talents en quittant Athènes, on nous dit qu'il avait beaucoup de peine à payer ses marins; qu'il obtint de chacun des soixante triérarques de sa flotte une avance d'argent de sept mines pour payer la solde de leurs équipages respectifs, et qu'il demanda aussi au trésor public d'Athènes des sommes considérables (2), mesures qui servent à appuyer l'honorable répugnance qu'il avait pour piller des amis ou des neutres, et le soin qu'il mettait à éviter même le soupçon de pillage, que son panégyriste Isokrate lui attribue (3). C'est un trait malheureusement rare chez les généraux grecs des deux côtés, et qui tend à devenir plus rare, par suite du plus grand emploi de bandes mercenaires.

Les demandes adressées par Timotheos au trésor d'Athènes ne furent pas favorablement accueillies (374 av.

(1) Xénoph. Hellen. V, 4, 64; Diodore, XV, 36.

(2) Xénoph. Hellen. V, 4, 66; Isokrate, De Permutat. s. 116; Cornélius Népos, Timotheus, c. 2,

L'avance de sept mines respectivement, obtenue par Timotheos des soixante triérarques sous son commandement, est mentionnée par Démosthène cont. Timotheum (c. 3, p. 1187). Je suis d'accord avec M. Boeckh (Public Economy of Athens, II, 24, p. 294) pour rapporter cette avance à son expédition vers Korkyra et autres endroits dans la mer Ionienne en 375-374 avant J.-C., et non à son expédition subséquente de 373 av. J.-C., à laquelle Rehdantz, Lachmann, Schlosser et autres voudraient la rapporter (Vitæ Iphicratis, etc., p. 89). Dans la seconde expédition, il ne paraît pas qu'il eût jamais réellement soixante trirèmes, ou soixante triérarques, sous ses ordres. Xénophon (Hellen. V, 4, 63) nous dit que la flotte envoyée avec Timotheos à Korkyra consistait en 60 vaisseaux, ce qui est le nombre exact de triérarques donné par Démosthène.

(3) Isokrate, Orat. De Permutat. s. 128, 131, 135.

J.-C.). Bien que sa position navale fût actuellement plus brillante et plus imposante qu'elle ne l'avait été depuis la bataille d'Ægospotami, — bien qu'il ne se montrât pas de flotte pour l'inquiéter dans la mer Ægée (1), — cependant les dépenses de la guerre commençaient à se faire sérieusement sentir. Des corsaires de l'île voisine d'Ægina molestaient son commerce et la forçaient de surveiller constamment la côte; tandis que les contributions des députés à l'assemblée confédérée ne suffisaient pas pour la dispenser d'une lourde taxe foncière directe à l'intérieur (2).

Les Thèbains étaient représentés dans cette assemblée comme membres de la confédération (3). On leur demanda de contribuer aux frais de la guerre maritime; d'autant plus que c'était en partie à leur prière que la flotte avait été envoyée dans la mer Ionienne. Mais les Thèbains refusèrent de souscrire à cette requête (4), et probablement ils n'étaient pas en état de fournir un secours pécuniaire. Leur refus causa à Athènes beaucoup de mécontentement, envenimé par la jalousie qu'excitaient les grands pas qu'ils avaient faits pendant les deux dernières années, en partie grâce à l'effet indirect des succès d'Athènes sur mer. A la fin de l'année 377 avant J.-C., après les deux invasions successives d'Agésilas, la ruine de deux récoltes chez eux avait tellement gêné les Thèbains qu'ils furent forcés d'importer du blé de Pagasæ, en Thessalia, entréprise dans laquelle leurs vaisseaux et leurs marins furent capturés par l'harmoste lacédæmonien d'Oreus en Eubœa, Alketas. Toutefois sa négligence occasionna bientôt non-seulement une évasion de leurs marins qui avaient été faits prisonniers, mais encore une révolte de la ville contre Sparte, de sorte que la

---

(1) Isokrate, De Permutat. s. 117; Cornél. Népos, Timoth. c. 2.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 2, 1.

(3) V. Isokrate, Or. XIV (Plataïc.), s. 21, 23, 37.

(4) Xénoph. Hellen. VI, 2, 1. Οἱ δ' Ἀθηναῖοι, αὐξανομένους μὲν ὁρῶντες διὰ σφᾶς τοὺς Θηβαίους, χρήματα δ' οὐ συμβαλλομένους εἰς τὸ ναυτικόν, αὐτοὶ δ' ἀποκναιόμενοι καὶ χρημάτων εἰσφοραῖς καὶ λῃστείαις ἐξ Αἰγίνης, καὶ φυλακαῖς τῆς χώρας, ἐπεθύμησαν παύσασθαι τοῦ πολέμου.

communication de Thèbes avec Pagasæ fut entièrement libre. Pendant les deux années suivantes, il n'y avait pas eu d'invasion spartiate en Bœôtia, puisque en 376 avant J.-C. Kleombrotos ne put franchir les hauteurs du Kithærôn, — tandis qu'en 375 avant J.-C. l'attention de Sparte avait été occupée par les opérations navales de Timotheos dans la mer Ionienne. Durant ces deux années, les Thèbains avaient fait des efforts vigoureux contre les cités voisines de Bœôtia, dans la plupart desquelles un fort parti, sinon la majorité de la population, leur était favorable, bien que le gouvernement fût dans les mains d'une oligarchie philo-spartiate, secondée par des harmostes et une garnison spartiates (1). On nous parle d'une victoire gagnée près de Platée par la cavalerie thèbaine, sous Charôn, et d'une autre près de Tanagra, dans laquelle Panthoïdès, l'harmoste lacédæmonien de cette ville, fut tué (2).

Mais le plus important de tous leurs succès fut celui de Pélopidas près de Tegyra. Ce commandant, apprenant que l'harmoste spartiate, avec ses deux (moræ ou) divisions en garnison à Orchomenos, était parti pour une excursion dans le territoire lokrien, sortit brusquement de Thèbes avec le bataillon sacré et quelques cavaliers, pour surprendre la place. C'était la saison dans laquelle les eaux du lac Kopaïs atteignaient leur plus grande hauteur, de sorte qu'il fut obligé de faire un vaste détour vers le nord-ouest et de passer par Tegyra, sur la route entre Orchomenos et la Lokris opontienne. En arrivant près d'Orchomenos, il apprit qu'il y avait encore quelques Lacédæmoniens dans la ville, et qu'il ne pourrait effectuer de surprise; alors il retourna sur ses pas. Mais en arrivant à Tegyra, il rencontra les commandants lacédæmoniens Gorgoleôn et Theopompos, revenant avec leurs troupes de leur excursion en Lokris. Comme le nombre de ses soldats était inférieur de moitié au leur, ils se réjouirent de cette rencontre, tandis que les troupes de Pélopidas commencèrent par s'effrayer, et qu'il fallut tous

(1) Xénoph. Hellen. V, 4, 46-55.

(2) Plutarque, Pélopidas, c. 15-25.

ses encouragements pour les exciter. Mais dans le combat qui suivit, livré dans un défilé étroit, où l'on lutta corps à corps et avec acharnement, la force, la valeur et la charge compacte du bataillon sacré se trouvèrent irrésistibles. Les commandants lacédæmoniens furent tués tous deux; leurs troupes ouvrirent leurs rangs pour laisser les Thêbains se retirer tranquillement; mais Pélopidas, dédaignant cet avantage, continua de combattre jusqu'à ce que ses ennemis fussent dispersés et mis en fuite. Le voisinage d'Orchomenos l'empêcha de les poursuivre longtemps; de sorte qu'il ne put qu'élever son trophée et dépouiller les morts, avant de retourner à Thèbes (1).

Ce combat, dans lequel les Lacédæmoniens furent pour la première fois battus par des troupes inférieures en nombre aux leurs, sur un terrain offrant les mêmes chances aux deux parties, produisit une vive sensation sur les esprits des deux peuples belligérants. La confiance des Thêbains, aussi bien que leurs efforts, augmenta, de sorte que vers l'année 374 avant J.-C., ils avaient débarrassé la Bœôtia des Lacédæmoniens, aussi bien que des oligarchies locales qui les appuyaient, persuadant les cités de rentrer en société avec Thèbes ou les y contraignant, et faisant revivre la confédération bœôtienne. Haliartos, Korôneia, Lebadeia, Tanagra, Thespiæ, Platée et les autres redevinrent ainsi bœôtiennes (2); elles laissèrent ainsi Orohomenos seule (avec sa dépendance Chæroneia), qui était sur les limites de la Phokis et qui continua encore d'être occupée par les Lacédæmoniens. Dans la plupart de ces cités, le parti favo-

(1) Plutarque, Pélopidas, c. 17; Diodore, XV, 37.

Xénophon ne mentionne pas le combat de Tegyra. Diodore mentionne ce qui est évidemment cette bataille, près d'Orchomenos, mais il ne nomme pas Tegyra.

Kallisthenês semble avoir décrit la bataille de Tegyra et avoir donné diverses particularités relatives aux légendes religieuses qui se rattachaient à ce lieu (Kallisth. frag. 3, éd. Didot, ap. Stephan. Byz. v. Τεγύρα).

(2) Que les Thêbains soient redevenus ainsi présidents de toute la Bœôtia, et qu'ils aient fait revivre la confédération bœôtienne, — c'est ce que dit clairement Xénophon, Hellen. V, 4, 63; VI, 1, 1.

rable à Thèbes était nombreux et le changement en général populaire, bien que dans quelques-unes le sentiment dominant fût tel qu'on ne put obtenir une adhésion que par intimidation. Le changement qu'opéra Thèbes dans cette circonstance fut, non pas d'absorber ces cités en elle-même, mais de les ramener à l'ancien système fédératif de la Bœôtia, politique qu'elle avait publiquement proclamée en surprenant Platée en 431 avant J.-C. (1). Tout en reprenant ses anciens droits et ses anciens priviléges comme chef de la confédération bœôtienne, elle garantissait en même temps aux autres cités, par convention, probablement expresse, mais certainement implicite, — leurs anciens droits, leur sécurité et leur autonomie restreinte, comme membres, système qui avait existé jusqu'à la paix d'Antalkidas.

La nouvelle conquête ou nouvelle confédération de la Bœôtia améliora considérablement la position des Thêbains (374 av. J.-C.). Devenus maîtres de Kreusis, le port de Thespiæ (2), ils le fortifièrent et construisirent quelques trirèmes pour repousser toute invasion venant du Péloponèse par mer, à travers le golfe Krissæen. Se sentant ainsi à l'abri d'une invasion, ils se mirent à exercer des représailles sur leurs voisins et ennemis les Phokiens, alliés de Sparte et auxiliaires dans les récentes attaques dirigées sur Thèbes, — cependant aussi, depuis une ancienne époque, en termes d'amitié avec Athènes (3). Les Phokiens furent si vivement pressés, — surtout vu que Jasôn de Pheræ, en Thessalia, était en même temps leur ennemi

(1) Thucydide II, 2. Ἀνεῖπεν ὁ κήρυξ (le hérant thêbain après que les troupes thêbaines eurent pénétré de nuit dans le milieu de Platée) εἴ τις βούλεται κατὰ τὰ πάτρια τῶν πάντων Βοιωτῶν ξυμμάχειν, τίθεσθαι παρ' αὐτοὺς τὰ ὅπλα, νομίζοντες σφίσι ῥᾳδίως τούτῳ τῷ τρόπῳ προσχωρήσειν τὴν πόλιν.

Cf. le langage des Thêbains sur τὰ πάτρια τῶν Βοιωτῶν (III, 61, 65, 66). L'exposé que firent les Thêbains de leurs principes et de leurs vues, quand ils attaquèrent Platée en 431 avant J.-C., peut être pris comme juste analogie pour juger de leurs principes et de leurs vues à l'égard des villes bœôtiennes recouvrées en 376-375 avant J.-C.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 4, 3 : cf. Diodore, XV, 53.

(3) Diodore, XV, 31; Xénoph. Hellen. VI, 3, 1; III, 5. 21.

mortel (1), — que s'ils n'avaient été secourus, ils auraient été forcés de se soumettre aux Thêbains, et avec eux Orchomenos, y compris la garnison lacédæmonienne qui l'occupait alors, tandis que les trésors du temple de Delphes auraient été exposés aussi, dans le cas où les Thêbains auraient jugé à propos de s'en emparer. Avis étant donné à Sparte par les Phokiens, on envoya par mer à leur secours le roi Kleombrotos, qui franchit le golfe avec quatre divisions de troupes lacédæmoniennes et un corps auxiliaire d'alliés (2). Ce renfort, en obligeant les Thêbains à se retirer, mit en sûreté et la Phokis et Orchomenos. Tandis que Sparte les soutenait ainsi, Athènes même considérait avec sympathie la cause phokienne. Quand elle vit que les Thêbains avaient passé de la défensive à l'offensive, — en partie grâce à son appui, tout en refusant néanmoins de contribuer aux dépenses de la marine, — son ancienne jalousie contre eux redevint si puissante qu'elle envoya à Sparte des députés proposer des conditions de paix. Quelles étaient-elles, c'est ce qu'on ne nous dit pas, et il ne paraît pas non plus que les Thêbains fussent même instruits de cette dé-

(1) Xénoph. Hellen. VI, 4, 21-27.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 1, 1; VI, 21.

Cette expédition de Kléombrotos en Phokis est placée par M. Fynes Clinton en 375 av. J.-C. (Fast. Hell. ed 375 av. J.-C.). Il me semble qu'elle appartient plutôt à 374 av. J.-C. Elle ne fut pas entreprise avant que les Thébains eussent reconquis toutes les cités bœôtiennes (Xénoph. Hellen. VI, 1. 1); et cette opération paraît les avoir occupes pendant les deux années entières — 376 et 375 av. J.-C. Voir V, 4, 63, où les mots οὔτ' ἐν ᾧ Τιμόθεος περιέπλευσε doivent être compris comme renfermant, non simplement le temps que Timotheos mit à *faire réellement le tour* du Péloponèse, mais l'année qu'il passa ensuite dans la mer Ionienne, et le temps qu'il occupa à accomplir ses exploits près de Korkyra, de Leukas et du voisinage en général. Le « Périple » pour lequel Timotheos fut honoré ensuite à Athènes (V. Æschine cont. Ktesiph. c. 90, p. 458) signifiait les exploits accomplis par lui pendant l'année et avec la flotte de ce « Périple ».

Il est digne de remarque que les jeux Pythiens furent cette année 374 av. J.-C. — ἐπὶ Σωκρατίδου ἄρχοντος, c'est-à-dire dans le premier trimestre de cet archonte, ou dans la troisième année olympique, vers le commencement d'août. Chabrias gagna à ces jeux un prix avec un char attelé de quatre chevaux; pour célébrer sa victoire, il donna ensuite un magnifique banquet au point du rivage de la mer appelé Kôlias, près d'Athènes (Démosth. cont. Neæram, c. 11, p. 1356).

marche. Mais la paix fut acceptée à Sparte, et deux des députés athéniens furent dépêchés immédiatement de cette ville, sans même retourner chez eux, à Korkyra, chargés de notifier la paix à Timotheos et de lui ordonner de reconduire sur-le-champ sa flotte à Athènes (1).

Cette proposition des Athéniens, faite probablement dans un moment de mécontentement violent, fut fort à l'avantage de Sparte et servit à contre-balancer quelque peu une révélation mortifiante qui était arrivée aux Spartiates un peu auparavant d'un côté différent (374 av. J.-C.).

Polydamas, citoyen éminent de Pharsalos, en Thessalia, vint à Sparte demander du secours. Il avait été longtemps en termes d'hospitalité avec les Lacédæmoniens, tandis que la ville de Pharsalos avait non-seulement été alliée avec eux, mais que pendant quelque temps elle avait été occupée par une de leurs garnisons (2). Dans l'état ordinaire de la Thessalia, les grandes cités de Larissa, de Pheræ, de Pharsalos et autres, tenant chacune quelques cités plus petites dans l'état d'alliées dépendantes, étaient en désaccord entre elles, souvent même réellement en guerre. Il était rare qu'elles pussent être amenées à concourir à un vote commun pour l'élection du chef suprême ou tagos. Dans sa ville de Pharsalos, Polydamas avait alors le premier rang; il jouissait de la confiance de toutes les grandes factions de famille qui se disputaient ordinairement la prééminence, à un degré tel dans le fait qu'on lui confia la garde de la citadelle et le maniement entier des revenus, recettes aussi bien que dépenses. Riche, « hospitalier et fastueux à la mode thessalienne », il avançait de l'argent de sa bourse au trésor toutes les fois qu'il y avait pénurie d'argent, et il se remboursait quand les fonds publics rentraient (3).

---

(1) Xénoph. Hellen. VI, 2, 1, 2. Kallias semble avoir été un des députés athéniens (Xénoph. Hellen. VI, 3, 4).

(2) Diodore, XIV, 82.

(3) Xénoph. Hellen. VI, 1, 3. Καὶ ὁπότε μὲν ἐνδεὴς εἴη, παρ' ἑαυτοῦ προσετίθει · ὁπότε δὲ περιγένοιτο τῆς προσόδου, ἀπελάμβανεν · ἦν δὲ καὶ ἄλλως φιλόξενός τε καὶ μεγαλοπρεπὴς τὸν Θετταλικὸν τρόπον.

Cette manière peu rigoureuse d'agir,

Mais à ce moment un homme plus grand que Polydamas s'était élevé en Thessalia, — Jasôn, despote de Pheræ, et c'était sa puissance formidable, qui menaçait l'indépendance de Pharsalos, qu'il venait alors dénoncer à Sparte. Bien que la force de Jasôn n'ait guère pu être très-considérable quand les Spartiates traversèrent la Thessalia, six ans auparavant, dans leurs expéditions répétées contre Olynthos, il était actuellement non-seulement despote de Pheræ, mais encore maître de presque toutes les cités thessaliennes (comme Lykophrôn de Pheræ avait partiellement réussi à le devenir trente ans auparavant) (1), aussi bien que d'une étendue considérable de terrain circonvoisin tributaire. Le grand instrument de sa domination était une armée permanente et bien équipée de six mille hommes de troupes mercenaires, de toutes les parties de la Grèce. Il possédait toutes les qualités personnelles nécessaires pour conduire des soldats de la manière la plus efficace. Sa force corporelle était grande; son activité infatigable; son empire sur lui-même, tant dans les peines que dans les tentations, également remarquable. Partageant toujours personnellement et les manœuvres et les exercices gymnastiques des soldats, et encourageant les qualités militaires avec la dernière générosité, non-seulement il les avait disciplinés, mais encore il leur avait inspiré une extrême ardeur guerrière et un dévouement aveugle pour sa personne. Plusieurs des tribus voisines, ainsi qu'Alketas, prince des Molosses, en Épire, avaient été réduites à

---

des Thessaliens à l'égard de leurs revenus publics nous aide à comprendre comment Philippe de Macédoine prit plus tard dans ses mains l'administration de leurs ports et de leurs droits de douanes (Démosth. Olynth. I, p. 15; II, p. 20). Elle forme un contraste frappant avec l'exactitude du peuple athénien au sujet de ses recettes et de ses dépenses publiques, comme l'attestent les inscriptions qui restent encore.

(1) Xénoph. Hellen. II, 3, 4.

L'histoire (racontée dans Plutarque, De Gen. Socrat. p. 583 F.) de Jasôn envoyant une grosse somme à Thèbes, à quelque moment antérieur à la reprise de la Kadmeia, dans le dessein de corrompre Epaminondas — ne me paraît pas digne de crédit. Avant cette époque, Epaminondas était trop peu connu pour qu'on songeât à le corrompre; de plus, Jasôn ne devint *tagos* de Thessalia que longtemps après la reprise de la Kadmeia. (Xénoph. Hellen. VI, 1, 18, 19).

la condition d'alliées dépendantes. De plus, il avait déjà défait les Pharsaliens, et leur avait enlevé beaucoup de villes qui avaient jadis été attachées à eux, de sorte qu'il ne lui restait plus en ce moment qu'à porter les armes contre leur cité. Mais Jasôn avait autant de prudence que d'audace. Bien que certain du succès, il désirait éviter l'odieux qu'entraîne l'emploi de la force et le danger d'avoir des mécontents pour sujets. Il fit donc dans une entrevue secrète la proposition suivante à Polydamas : celui-ci mettrait Pharsalos sous la domination de Jasôn, en acceptant pour lui-même la seconde place en Thessalia, sous Jasôn installé comme tagos ou président. La Thessalia, avec toutes ses forces ainsi réunies et son cortége de nations à l'entour, serait décidément la première puissance de la Grèce, supérieure sur terre soit à Sparte, soit à Thèbes, et sur mer à Athènes. Et quant au roi de Perse, avec ses milliers d'esclaves peu guerriers, Jasôn le regardait comme un ennemi encore plus facile à défaire, en considérant ce qui avait été fait d'abord par les soldats de Cyrus, et ensuite par Agésilas.

Telles étaient les propositions et les ambitieuses espérances que l'énergique despote de Pheræ avait exposées devant Polydamas, qui répondit qu'il avait été longtemps lui-même allié avec Sparte, et qu'il ne pouvait pas prendre de résolution hostile à ses intérêts. « Va alors à Sparte (répliqua Jasôn), et apprends-lui que j'ai l'intention d'attaquer Pharsalos, et dis aux Spartiates qu'il est de leur devoir de te protéger. S'ils ne peuvent accéder à ta demande, vous serez infidèle aux intérêts de votre cité, si vous n'acceptez pas mes offres. » C'était avec cette mission que Polydamas était en ce moment à Sparte, pour annoncer que, si l'on ne pouvait lui envoyer du secours, il serait forcé de se séparer d'elle à contre-cœur. « Rappelez-vous (dit-il en terminant) que l'ennemi contre lequel vous aurez à lutter est formidable de toute manière, tant par ses qualités personnelles que par sa puissance, de sorte qu'il ne faudra rien moins qu'une armée et un commandant de premier ordre. Réfléchissez et dites-moi ce que vous pouvez faire. »

Les Spartiates, après avoir délibéré sur ce point, répon-

dirent par la négative. Déjà une armée considérable avait été envoyée sous Kleombrotos comme essentielle à la défense de la Phokis; de plus, les Athéniens étaient actuellement la plus forte puissance sur mer. En dernier lieu, Jasôn n'avait pas jusque-là prêté d'aide active à Thèbes et à Athènes, — ce qu'il aurait assurément été amené à faire, si une armée spartiate était intervenue contre lui en Thessalia. En conséquence, les éphores dirent franchement à Polydamas qu'ils étaient hors d'état de satisfaire à sa demande, lui recommandant de faire les conditions les meilleures qu'il pourrait, tant pour Pharsalos que pour lui-même. Celui-ci, de retour en Thessalia, reprit sa négociation avec Jasôn et promit de faire réellement ce qui était demandé. Mais il pria qu'on lui épargnât le déshonneur d'admettre une garnison étrangère dans la citadelle qu'on avait remise de confiance à sa garde, s'engageant en même temps à amener ses compatriotes à s'unir volontairement avec Jasôn et offrant ses deux fils comme otages qui répondraient de l'accomplissement fidèle de sa promesse. Tout cela s'exécuta réellement. La politique des Pharsaliens fut amenée peu à peu à cette manière de voir; de sorte que Jasôn, par leurs votes aussi bien que par ceux des autres Thessaliens, fut élu à l'unanimité tagos de Thessalia (1).

Le renvoi de Polydamas impliquait un aveu mortifiant de faiblesse de la part de Sparte. Il marqua aussi une phase importante dans le déclin réel de sa puissance. Huit ans auparavant, à la prière des ambassadeurs akanthiens appuyée par le Macédonien Amyntas, elle avait envoyé successivement trois puissantes armées pour écraser la confédération d'Olynthos libérale et pleine d'avenir, et pour faire repasser les cités grecques de la côte de la mer sous la domination macédonienne. La région où ses armées avaient été envoyées alors était la limite extrême de la Hellas. Ceux en faveur desquels elle agissait avaient à peine l'ombre d'un droit

(1) V. l'intéressant récit de cette mission, et le discours de Polydamas, que j'ai été obligé d'abréger beaucoup (dans Xénoph. Hellen. VI, 1, 4-18).

comme amis ou alliés, tandis que ceux *contre* lesquels elle agissait ne lui avaient fait aucun tort ni n'avaient menacé de lui en faire; en outre, le motif principal pour lequel on invoquait son intervention était d'empêcher la libre et égale confédération de cités grecques. *Actuellement*, Polydamas de Pharsalos, un ancien ami, un allié, lui fait une demande, et une demande instante. Il vient d'une région beaucoup moins éloignée : finalement, son intérêt politique devait naturellement lui commander d'arrêter les progrès menaçants d'une puissance agressive déjà aussi formidable que celle de Jasôn. Cependant la position de Sparte a subi un changement si sérieux depuis les huit dernières années (382-374 av. J.-C.) qu'elle est en ce moment forcée de repousser une demande que la justice, la sympathie et une sage politique l'engageaient également à accorder. Tant il fut malheureux pour la confédération olynthienne, que ses aspirations honorables et bien combinées tombassent pendant ce petit nombre d'années où Sparte était à l'apogée de son pouvoir! Tant cette coïncidence de temps fut malheureuse non-seulement pour Olynthos, mais pour la Grèce en général, — puisque l'intervention spartiate ramena seule les rois macédoniens à la côte de la mer; tandis que la confédération olynthienne, s'il lui avait été permis de se développer, aurait pu probablement les confiner dans l'intérieur, et détourner le coup de mort que la liberté grecque reçut de leurs mains pendant la génération suivante!

Les Lacédæmoniens trouvèrent quelque compensation à leur abandon forcé de Polydamas, dans les propositions pacifiques d'Athènes, qui les délivraient d'un de leurs principaux ennemis. Mais la paix conclue ainsi fut à peine même mise à exécution (374 av. J.-C.). Timotheos ayant reçu l'ordre de revenir de Korkyra à Athènes, obéit et partit avec sa flotte. Il avait à son service quelques exilés de Zakynthos, et comme il passait près de cette île dans son voyage de retour, il y débarqua ces exilés et les aida à établir un poste fortifié. Le gouvernement zakynthien se plaignit de ce procédé à Sparte, où il fut si vivement ressenti qu'une réparation ayant été demandée en vain à Athènes, la

paix fut immédiatement rompue et la guerre déclarée de nouveau. Une escadre lacédæmonienne de vingt-cinq voiles fut envoyée au secours des Zakynthiens (1), tandis qu'on formait des plans pour l'acquisition de l'île plus importante de Korkyra. La flotte de Timotheos étant partie à ce moment pour Athènes, un parti korkyræen, mécontent, forma une conspiration pour introduire les Lacédæmoniens comme amis et leur livrer l'île. En conséquence, une flotte lacédæmonienne de vingt-deux trirèmes se dirigea vers l'île, sous prétexte d'un voyage en Sicile. Mais le gouvernement korkyræen, ayant découvert le complot, refusa de la recevoir, prit des mesures de défense, et envoya à Athènes des députés demander du secours.

Les Lacédæmoniens résolurent alors d'attaquer Korkyra

---

(1) Xénoph. Hellen. VI, 2, 3; Diodore, XV, 45.

Les assertions de Diodore ne sont pas claires en elles-mêmes, outre que sur quelques points, bien que non sur les points principaux, elles contredisent Xénophon. Diodore dit que ces exilés que Timotheos ramena à Zakynthos étaient les chefs philo-spartiates, qui avaient été récemment chassés pour leur mauvaise conduite sous l'empire de Sparte. Le renseignement doit sans doute être inexact. Les exilés que Timotheos rétablit doivent avoir appartenu au parti anti-spartiate de l'île.

Mais Diodore me paraît avoir confondu en représentant cette réaction universelle et tumultueuse contre les oligarchies philo-spartiates, qui ne s'opéra en réalité qu'après la bataille de Leuktra, comme si elle s'était opérée trois ans plus tôt. Les événements racontés dans Diodore, XX, 40, me semblent appartenir à une période *postérieure* à la bataille de Leuktra.

Diodore semble aussi avoir fait erreur en disant que les Athéniens envoyèrent *Ktesiklês* en qualité de commandant auxiliaire à *Zakynthos* (XV, 46); tandis que dans le chapitre suivant il dit lui-même que ce même commandant fut envoyé à *Korkyra* (comme le dit également Xénophon, qui l'appelle *Stesiklês* — Hellen. V, 2, 10).

Je crois que Diodore a mentionné deux fois par inadvertance cette expédition athénienne sous Stesiklês ou Ktesiklês: une fois comme envoyée à Zakynthos; — puis encore, comme envoyée à *Korkyra*. La dernière est la vérité. Aucune expédition ne paraît en cette occasion être allée à Zakynthos; car Xénophon énumère les Zakynthiens parmi ceux qui concoururent à équiper la flotte de Mnasippos (V, 2, 3).

D'autre part, je ne vois pas de raison pour révoquer en doute la réalité des deux expéditions lacédæmoniennes, dans la dernière moitié de 374 av. J.-C. — l'une, sous Aristokratês à Zakynthos, l'autre sous Alkidas à Korkyra — que mentionne Diodore (XV, 45, 46). Il est vrai que Xénophon ne mentionne ni l'une ni l'autre; mais elles ne sont nullement incompatibles avec les faits qu'il avance.

ouvertement, avec toutes les forces navales de leur confédération (373 av. J.-C.). Grâce aux efforts combinés de Sparte, de Corinthe, de Leukas, d'Ambrakia, d'Elis, de Zakynthos, de l'Achaia, d'Epidauros, de Trœzen, d'Hermionê et d'Halieis, — rendus plus forts par des payements pécuniaires d'autres confédérés, qui préférèrent racheter leur obligation de servir au delà de la mer, — une flotte de soixante trirèmes et un corps de quinze cents hoplites mercenaires furent réunis, outre quelques Lacédæmoniens, probablement des Ilotes ou des Neodamodes (1). En même temps on demanda à Denys, le despote syracusain, sa coopération contre Korkyra sur le motif que la liaison de cette île avec Athènes avait été jadis, et pouvait devenir encore, dangereuse pour sa cité.

Ce fut dans le printemps de 373 avant J.-C. que ces forces s'avancèrent contre Korkyra, sous le commandement du Lacédæmonien Mnasippos, qui, ayant donné dans la flotte korkyræenne et perdu quatre trirèmes, débarqua dans l'île, remporta une victoire, et confina les habitants dans les murs de la cité. Il porta ensuite ses ravages sur les terres adjacentes, qui se trouvèrent dans l'état le plus parfait de culture et remplies des plus riches produits; des champs admirablement labourés, — des vignes dans une excellente condition, — avec de magnifiques bâtiments de ferme; des celliers à vin bien garnis, et du bétail aussi bien que des esclaves de peine en abondance. Les soldats de l'armée d'invasion s'enrichirent en pillant le bétail et les esclaves, et devinrent tellement rassasiés des abondantes provisions d'alentour, qu'ils refusaient de boire tout vin qui n'était pas de première qualité (2). Tel est le tableau tracé par

(1) Xénoph. Hellen. VI, 2, 3, 5, 16: Cf. V, 2, 21 — au sujet de l'échange du service personnel pour de l'argent.

(Diodore XV, 47) est d'accord avec Xénophon en général sur l'expédition de Mnasippos, bien qu'il diffère sur plusieurs autres points contemporains.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 2, 6. Ἐπειδὴ δὲ ἀπέβη (quand Mnasippos débarqua), ἐκράτει τε τῆς γῆς καὶ ἐδῄου ἐξειργασμένην μὲν παγκάλως καὶ πεφυτευμένην τὴν χώραν, μεγαλοπρεπεῖς δὲ οἰκήσεις καὶ οἰνῶνας κατεσκευασμένους ἐχούσας ἐπὶ τῶν ἀγρῶν· ὥστ᾽ ἔφασαν τοὺς στρατιώτας εἰς τοῦτο τρυφῆς ἐλθεῖν, ὥστ᾽ οὐκ ἐθέλειν πίνειν, εἰ μὴ ἀνθοσμίας εἴη.

Xénophon, témoin hostile, de la démocratique Korkyra au sujet de son économie rurale, à l'époque où Mnasippos l'envahit, tableau non moins mémorable que celui qu'a présenté Thucydide (dans le discours d'Archidamos) de l'agriculture florissante à l'entour de la démocratique Athènes, au moment où la main du dévastateur péloponésien s'y fit sentir pour la première fois en 431 avant J.-C. (1).

Ayant des quartiers si abondants pour ses soldats, Mnasippos campa sur une colline près des murs de la cité, et coupa ceux de l'intérieur des provisions fournies par la campagne, tandis qu'en même temps il bloqua le port avec sa flotte. Les Korkyræens ne tardèrent pas à être dans le besoin. Cependant ils ne semblaient pas avoir d'autre chance de salut qu'un secours d'Athènes, à laquelle ils envoyèrent des ambassadeurs avec des demandes pressantes (2), et qui avait actuellement lieu de regretter son consentement précipité (dans l'année précédente) à rappeler de l'île la flotte de Timotheos. Toutefois, Timotheos fut nommé de nouveau amiral d'une nouvelle flotte qu'on devait y envoyer; tandis qu'une division de six cents peltastes, sous Stesiklès, reçut l'ordre de s'y rendre par la route la plus prompte pour faire face aux besoins immédiats des Korkyræens, pendant les retards inévitables que causeraient les préparatifs de la flotte principale et sa circumnavigation du Péloponèse. Ces pel-

---

Καὶ ἀνδράποδα δὲ βοσκήματα πάμπολλα ἡλίσκετο ἐκ τῶν ἀγρῶν.

Οἶνον, impliqué dans le mot antécédent οἰνῶνας, est sous-entendu après πίνειν.

(1) Thucyd. I, 82 (Discours d'Archidamos). Μὴ γὰρ ἄλλο τι νομίσητε τὴν γῆν αὐτῶν (des Athéniens) ἢ ὅμηρον ἔχειν, καὶ οὐχ ἧσσον ὅσῳ ἄμεινον ἐξείργασται.

Cf. la première partie du même discours (c. 80), et le second discours du même Archidamos (II, 11).

C'est dans le même dessein que parle Thucydide, relativement aux propriétés des hommes riches établis sur toute la surface de l'Attique : — Οἱ δὲ δυνατοὶ καλὰ κτήματα κατὰ τὴν χώραν οἰκοδομίαις τε καὶ πολυτελέσι κατασκευαῖς ἀπολωλεκότες (i. e. par l'invasion). — Thucyd. II, 65.

(2) Les ambassadeurs envoyés de Korkyra à Athènes (mentionnés par Xénophon, V, 2, 9) durent probablement traverser l'Epire et la Thessalie, grâce à l'aide d'Alketas. C'était pour eux une route beaucoup plus prompte que la circumnavigation du Péloponèse; et cela ferait croire que le détachement de Stesiklès dont il va être parlé suivit le même chemin.

tastes furent conduits par terre à travers la Thessalia et l'Epire jusqu'à la côte située en face de Korkyra, île dans laquelle ils purent débarquer, grâce à l'intervention d'Alketas sollicité par les Athéniens. Ils furent assez heureux pour entrer dans la ville, où non-seulement ils apportèrent la nouvelle qu'une flotte athénienne considérable pouvait être attendue bientôt, mais encore où ils contribuèrent beaucoup à la défense. Sans cet encouragement et sans ce secours, les Korkyræens auraient eu de la peine à tenir; car la famine dans l'intérieur des murs augmentait de jour en jour, et elle finit par devenir si cruelle qu'un grand nombre des citoyens désertèrent, et que beaucoup d'esclaves furent jetés dehors. Mnasippos refusa de les recevoir, et fit annoncer publiquement que quiconque déserterait serait vendu comme esclave; et vu que néanmoins des déserteurs continuaient à venir, il les fit reconduire à coups de fouet jusqu'aux portes de la ville. Quant aux infortunés esclaves, comme ils ne furent ni reçus par lui ni admis de nouveau dans la ville, beaucoup d'entre eux périrent en dehors des portes uniquement de faim (1).

Ces spectacles de misère annonçaient si visiblement l'heure prochaine de la reddition, que l'armée assiégeante devint négligente et le général insolent. Bien que sa caisse militaire fût bien remplie, grâce aux nombreux payements pécuniaires qu'il avait reçus des alliés en échange d'un service personnel, — cependant il avait renvoyé plusieurs de ses mercenaires sans les payer, et il avait tenu tous les autres sans solde pendant les deux derniers mois. Son humeur actuelle le rendit non-seulement plus dur à l'égard de ses propres soldats (2), mais encore moins vigilant dans la conduite du siége. En conséquence les assiégés, découvrant de leurs échauguettes la négligence des gardes, choisirent

(1) Xénoph. Hellen. VI, 2, 15.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 2, 16.

Ὁ δ' αὖ Μνάσιππος ὁρῶν ταῦτα. ἐνόμιζέ τε ὅσον οὐκ ἤδη ἔχειν τὴν πόλιν, καὶ περὶ τοὺς μισθοφόρους ἐκαινούργει, καὶ τοὺς μὲν τινας αὐτῶν ἀπομίσθους ἐπεποιήκει, τοῖς δ' οὖσι καὶ δυοῖν ἤδη μηνοῖν ὤφειλε τὸν μισθὸν, οὐκ ἀπορῶν, ὡς ἐλέγετο, χρημάτων, etc.

une occasion favorable et firent une vigoureuse sortie. Mnasippos, voyant ses avant-postes refoulés, s'arma et courut en avant pour les soutenir avec les Lacédæmoniens qui l'entouraient; en même temps il ordonna aux officiers des mercenaires de faire avancer également leurs hommes. Mais ces officiers dirent qu'ils ne pouvaient répondre de l'obéissance de soldats qui n'étaient point payés; alors Mnasippos fut si irrité qu'il les frappa de son bâton et de la hampe de sa lance. Une telle insulte ne fit qu'augmenter encore le mécontentement existant. Officiers et soldats allèrent au combat sans cœur ni courage, tandis que les peltastes athéniens et les hoplites korkyræens, se précipitant de plusieurs portes à la fois, poussèrent leur attaque avec l'énergie du désespoir. Mnasippos, après avoir déployé une grande bravoure personnelle, finit par être tué, et toutes ses troupes, mises complétement en déroute, s'enfuirent vers le camp fortifié qui renfermait leurs provisions. Ce camp même aurait pu aussi être pris, et tout l'armement détruit, si les assiégés l'avaient attaqué immédiatement. Mais ils furent étonnés de leur propre succès. Prenant par erreur les nombreux serviteurs du camp pour une réserve de soldats, ils retournèrent à la ville.

Toutefois leur victoire fut assez complète pour rouvrir une communication aisée avec la campagne, pour leur procurer des provisions temporaires suffisantes, et pour donner la certitude qu'ils tiendraient jusqu'à l'arrivée du renfort athénien. Dans le fait, ce renfort était déjà en route, et son approche avait été annoncée à Hypermenès, autrefois commandant en second sous Mnasippos, et qui, après la mort de ce dernier, lui avait succédé dans le commandement. Terrifié à cette nouvelle, il se hâta de se rendre de sa station (qu'il avait occupée avec la flotte pour bloquer le port) au camp fortifié. Là il mit d'abord les esclaves, aussi bien que le butin, à bord de ses transports, et les fit partir; il resta en personne pour défendre le camp avec les soldats et les troupes de marine, — mais seulement peu de temps, et il prit ensuite ces derniers à bord des trirèmes. Il évacua ainsi l'île complétement, et décampa pour Leukas. Mais telle avait

été la précipitation, — telle la crainte que la flotte athénienne n'arrivât, — qu'on laissa derrière soi une grande quantité de blé et de vin, beaucoup d'esclaves, et même des soldats malades et blessés. Les Korkyræens victorieux n'avaient pas besoin de ces acquisitions pour augmenter la valeur d'un triomphe qui les sauvait de la prise, de l'esclavage ou de la famine (1).

Quant à la flotte athénienne, non-seulement elle avait tardé à arriver, au point de courir fort le risque de trouver l'île déjà prise, — mais quand elle arriva elle était commandée par Iphikratês, par Chabrias et par l'orateur Kallistratos (2), — non par Timotheos que le vote primitif du peuple avait nommé. Il paraît que Timotheos, — qui (en avril 373 av. J.-C.), lorsque les Athéniens apprirent pour la première fois que la formidable flotte lacédæmonienne avait commencé à attaquer Korkyra, avait reçu l'ordre de s'y rendre sur-le-champ avec une flotte de soixante trirèmes, trouva de la difficulté à garnir de monde ses vaisseaux à Athènes, et entreprit en conséquence une croisière préliminaire pour se procurer à la fois des marins et des fonds de contribution chez les alliés maritimes. Son premier acte fut de transporter les six cents peltastes commandés par Stesiklês en Thessalia, où il entra en relations avec Jasôn de Pheræ. Il persuada à ce dernier de devenir l'allié d'Athènes, et de favoriser la marche de Stesiklês avec sa division par terre à travers la Thessalia, par les défilés du Pindos jusqu'en Epire, où Alketas, qui à la fois était l'allié d'Athènes et dépendait de Jasôn, le transporta de nuit à travers le détroit d'Epire dans Korkyra. Après avoir ainsi commencé une liaison importante avec le puissant despote thessalien, et obtenu de lui un service très-opportun, en même temps (peut-être) que quelques marins de Pagasæ pour garnir sa flotte d'hommes. — Timotheos se rendit droit aux ports de Macédoine, où il entra également en relations avec Amyntas, recevant de lui

(1) Xénoph. Hellen. VI, 2, 18-26; (2) Xénoph. Hellen. VI, 2, 39. Diodore, XV, 47.

des marques signalées de faveur privée, — et ensuite en Thrace aussi bien que dans les îles voisines. Son voyage lui procura de précieux subsides en argent et d'importants renforts en marins, outre de nouvelles adhésions et de nouveaux députés à la confédération athénienne.

Cette course préliminaire de Timotheos, entreprise dans le dessein général de réunir les moyens de faire l'expédition de Korkyra, commença dans le mois d'avril ou dans les premiers jours de mai, 373 avant J.-C. (1). En partant il avait,

(1) On verra (je pense) que la manière dont j'ai décrit la course préliminaire de Timotheos est la seule qui permette de réunir en un seul récit logique les fragments d'information épars que nous possédons relativement à ses opérations pendant cette année.

La date de son départ d'Athènes est exactement déterminée par Démosthène, adv. Timoth. p. 1186, — le mois Munychion, pendant l'archontat de Sokratidês, — avril 373 avant J.-C. Diodore dit qu'il se rendit en Thrace, et qu'il acquit plusieurs membres nouveaux pour la confédération (XV, 47); Xénophon avance qu'il fit voile vers les îles (Hellen. VI, 2, 12), deux assertions qui ne sont pas directement les mêmes, sans toutefois être incompatibles l'une avec l'autre. Pour se rendre en Thrace, il dut naturellement remonter le détroit Eubœen et longer la côte de la Thessalia.

Nous savons que Stesiklês et ses peltastes ont dû aller à Korkyra, non par mer en faisant le tour du Péloponèse, mais par terre en traversant la Thessalia et l'Epire, route beaucoup plus prompte. Xénophon nous dit que les Athéniens « demandèrent à Alketas de les aider à passer du continent de l'Epire à l'île de Korkyra, placée vis-à-vis, et qu'en conséquence ils y furent transportés de nuit : » — Ἀλκέτου δὲ ἐδεήθησαν συνδιαβιβάσαι τούτους· καὶ οὗτοι μὲν νυκτὸς διακομισθέντες που τῆς χώρας, εἰσῆλθον εἰς τὴν πόλιν.

Or ces troupes n'avaient pu arriver en Epire sans traverser la Thessalia, et elles n'auraient pu traverser ce dernier pays sans la permission et sans l'escorte de Jasôn. De plus, Alketas lui-même était dépendant de Jasôn, dont le bon vouloir était ainsi doublement nécessaire (Xénoph. Hellen. VI, 1, 7).

Nous savons en outre que l'année précédente (374 av. J.-C.), Jasôn n'était pas encore allié d'Athènes, ni même disposé à le devenir, bien que les Athéniens le désirassent beaucoup (Xénoph. Hellen. VI, 1, 10). Mais en novembre 373 avant J.-C., Jasôn (aussi bien qu'Alketas) paraît comme l'allié établi d'Athènes, non pas comme devenant alors son allié pour la première fois, mais comme un allié si bien établi, qu'il vient à Athènes dans le dessein exprès d'assister au procès de Timotheos et de déposer en sa faveur : — Ἀφικομένου γὰρ Ἀλκέτου καὶ Ἰάσονος ὡς τοῦτον (Timotheos) ἐν τῷ Μαιμακτηριῶνι μηνὶ τῷ ἐπ' Ἀστείου ἄρχοντος, ἐπὶ τὸν ἀγῶνα τὸν τούτου, βοηθησόντων αὐτῷ καὶ καταγομένων εἰς τὴν οἰκίαν τὴν ἐν Πειραιεῖ, etc. (Démosth. adv. Timoth. c. 5, p. 1190). Et : — Αὐτὸν δὲ τοῦτον (Timotheos) ἐξαιτουμένων μὲν τῶν ἐπιτηδείων καὶ οἰκείων αὐτῷ ἁπάντων, ἔτι δὲ καὶ Ἀλκέτου καὶ Ἰάσονος, συμμάχων ὄντων ὑμῖν, μόλις μὲν ἐπείσθητε ἀφεῖναι (Démosth. ib. c. 3,

à ce qu'il paraît, donné à ceux des alliés qui avaient l'intention de faire partie de l'expédition, l'ordre de se réunir à Kalauria (île à la hauteur de Trœzen, consacrée à Poseidôn), où il viendrait lui-même et les prendrait pour continuer la marche. Conformément à cet ordre, plusieurs contingents se réunirent dans cette île; entre autres les Bœôtiens, qui envoyèrent plusieurs trirèmes, bien que l'année précédente on eût allégué contre eux qu'ils ne contribuaient en rien pour soutenir les efforts maritimes d'Athènes. Mais Timotheos resta absent longtemps. On comptait sur lui et sur l'argent qu'il devait rapporter à Athènes, pour la solde de la flotte; et en conséquence les trirèmes non payées tombèrent dans la détresse et la désorganisation, attendant son retour (1). En même temps, il arrivait à Athènes de fraîches nouvelles que Korkyra était vivement pressée; de sorte qu'on ressentit une grande indignation contre l'amiral absent, parce qu'il employait à sa croisière actuelle un temps pré-

---

p. 1187). Nous voyons ainsi par là que la première alliance entre Jasôn et Athènes avait été contractée dans la première partie de 373 avant J.-C.; nous voyons en outre qu'elle avait été contractée par Timotheos dans sa course préliminaire, ce qui est la seule manière raisonnable d'expliquer le vif intérêt que Jasôn aussi bien qu'Alketas prenait au sort de Timotheos, et qui engagea l'un et l'autre à faire la remarquable démarche de venir à Athènes pour favoriser son acquittement. C'était Timotheos qui avait d'abord établi l'alliance d'Athènes avec Alketas (Diodore, XV, 36; Cornél. Nép. Timoth. c. 2), une année ou deux auparavant.

En combinant toutes les circonstances présentées ici, je conclus avec confiance que Timotheos, dans sa course préliminaire, visita Jasôn, fit conclure une alliance entre lui et Athènes, et le détermina à faire passer la division de Stesiklês à travers la Thessalia jusqu'en Epire et à Korkyra.

Dans ce discours de Dêmosthène, il y a deux ou trois dates exactes mentionnées qui sont d'un grand secours pour comprendre les événements historiques du temps. Ce discours est prononcé par Apollodôros, réclamant de Timotheos le remboursement de l'argent que lui a prêté Pasiôn le banquier, père d'Apollodôros; et les dates spécifiées sont copiées sur les inscriptions faites au moment par Pasiôn dans ses livres de commerce (c. 1, p. 1186; c. 9, p 1197).

(1) Démosth. adv. Timoth. c. 3, p. 1188. Ἄμισθον μὲν τὸ στράτευμα καταλελύσθαι ἐν Καλαυρίᾳ, etc., — *ibid*, c 10, p. 1199. Προσῆκε γὰρ τῷ μὲν Βοιωτίῳ ἄρχοντι παρὰ τούτου (Timotheos) τὴν τροφὴν τοῖς ἐν ταῖς ναυσὶ παραλαμβάνειν· ἐκ γὰρ τῶν κοινῶν συντάξεων ἡ μισθοφορία ἦν τῷ στρατεύματι· τὰ δὲ χρήματα σὺ (Timotheos) ἅπαντα ἐξέλεξας ἐκ τῶν συμμάχων; καὶ σὲ ἔδει αὐτῶν λόγον ἀποδοῦναι.

cieux qui lui était nécessaire pour gagner l'île au moment propice. Iphikratês (qui était récemment revenu de l'Égypte où il avait servi avec Pharnabazos, dans une tentative inutile faite en vue de reconquérir ce pays pour le roi de Perse) et l'orateur Kallistratos, mettaient surtout beaucoup de chaleur à l'accuser. Et comme le salut même de Korkyra exigeait la plus grande hâte, les Athéniens annulèrent la nomination de Timotheos même pendant son absence, — et nommèrent Iphikratês. Kallistratos et Chabrias, en les chargeant d'équiper une flotte et de se rendre à Korkyra sans retard (1).

Avant qu'ils pussent être prêts, Timotheos revint, apportant plusieurs nouvelles adhésions à la confédération, avec un compte brillant de succès général (2). Il se rendit à Kalauria pour suppléer au manque de fonds, et pour remédier aux embarras que son absence avait occasionnés. Mais il ne put payer les triérarques bœôtiens sans emprunter de l'argent dans ce dessein en son propre nom; car bien que la somme qu'il avait rapportée de son voyage fût considérable, il paraîtrait que les demandes qui lui avaient été faites avaient été plus grandes encore. D'abord, une accusation, provoquée par le mécontentement prononcé du public, fut portée contre lui par Iphikratês et par Kallistratos. Mais comme ils avaient été nommés tous deux conjointement amiraux de l'expédition contre Korkyra, qui n'admettait pas de retard, — son jugement fut différé jusqu'à l'automne ; ajournement avantageux pour l'accusé, et sans doute secondé par ses amis (3).

(1) Xénoph. Hellen. VI, 2, 12, 13, 39; Démosth. adv. Timoth. c. 3, p. 1188.

(2) Diodore, XV, 47.

(3) Je prends ce qui est avancé ici dans Démosth. adv. Timoth. c. 3, p. 1188; c. 10, p. 1199. Il y est dit que Timotheos était sur le point de se rendre de Kalauria à Athènes pour comparaître en justice; cependant il est certain que son procès ne fut pas jugé avant le mois mæmakterion ou novembre. Conséquemment le jugement doit avoir été ajourné par suite de la nécessité où étaient Iphikratês et Kallistratos de partir immédiatement pour sauver Korkyra.

Cependant Iphikratês adopta les mesures les plus énergiques pour accélérer l'équipement de sa flotte. Dans les dispositions actuelles du public, et dans le danger connu de Korkyra, il fut autorisé (bien que Timotheos, quelques semaines avant, ne l'eût pas été) non-seulement à enrôler de force des matelots dans le port, mais même à contraindre les triérarques avec sévérité (1), et à employer toutes les trirèmes réservées pour la garde des côtes de l'Attique, aussi bien que les deux trirèmes sacrées, appelées Paralos et Salaminia. Il compléta ainsi une flotte de soixante-dix voiles, promettant d'en renvoyer directement une grande partie, si les affaires prenaient à Korkyra une tournure favorable. S'attendant à trouver occupée à le guetter une flotte lacédæmonienne tout à fait égale à la sienne, il arrangea son voyage de manière à combiner le maximum de vitesse avec les exercices pour ses matelots, et avec des préparatifs pour un combat naval. Les plus grandes voiles d'une trirème ancienne étaient habituellement enlevées du vaisseau avant une bataille, comme étant incommodes à bord : Iphikratês laissa ces voiles à Athènes, — employa même peu les plus petites, — et tint constamment ses matelots à la rame ; ce qui accéléra beaucoup sa marche, et maintint en même temps les hommes dans un exercice excellent. Chaque jour il avait à s'arrêter, pour les repas et le repos, sur le rivage d'un ennemi ; et ces haltes étaient dirigées avec tant d'adresse et de précision, qu'il y employait le moins de temps possible, pas assez pour que des forces ennemies locales pussent se rassembler. En arrivant à Sphakteria, Iphikratês apprit la première nouvelle de la défaite et de la mort de Mnasippos. Cependant ne se fiant pas à l'exactitude de son information, il persévéra encore et dans sa célérité et dans ses précautions, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à Kephallenia, et ce ne fut que là qu'il se convainquit par lui-même que le danger de Korkyra était passé. Xénophon parle avec admi-

(1) Xénoph. Hellen. VI, 2, 14. Ὁ δὲ (Iphikratês) ἐπεὶ κατέστη στρατηγὸς, μάλα ὀξέως τὰς ναῦς ἐπληροῦτο, καὶ τοὺς τριηράρχους ἠνάγκαζε.

ration de la manière excellente dont Iphikratês dirigea toute cette expédition (1).

Ne craignant plus la flotte lacédæmonienne, le commandant athénien renvoya probablement alors l'escadre chargée de la garde de l'Attique qu'on lui avait permis de prendre, mais dont on pouvait difficilement se passer pour la défense de la côte (2). Après s'être rendu maître de quelques-unes des cités képhalléniennes, il alla droit alors vers Korkyra, où l'escadre de dix trirèmes de Syracuse était à ce moment sur le point d'arriver ; elle était envoyée par Denys au secours des Lacédæmoniens, mais elle n'avait pas encore appris leur fuite. Iphikratês, plaçant sur les collines des vigies chargées de lui faire connaître leur approche, mit à part vingt trirèmes qui devaient être prêtes à se mettre en mouvement au premier signal. Sa discipline était si excellente (dit Xénophon) que « dès que le signal fut donné, l'ardeur de tous les équipages fut une belle chose à voir; il n'y eut pas un homme qui ne courût pour prendre sa place à bord (3). » Les dix trirèmes syracusaines, après leur voyage depuis le cap Iapygien, s'étaient arrêtées pour faire reposer leurs hommes sur l'un des points septentrionaux de Korkyra, où Iphikratês les trouva et les captura, avec tous leurs équipages et l'amiral Anippos : une seule s'échappa, grâce aux efforts énergiques de son capitaine, le Rhodien Melanôpos. Iphikratês retourna en triomphe, remorquant ses neuf prises dans le port de Korkyra. Les équipages, vendus ou rachetés, lui procurèrent une somme de soixante talents ; l'amiral Anippos fut retenu dans l'attente d'une rançon plus élevée, mais il se tua peu après de mortification (4).

(1) Xénoph. Hellen. VI, 2, 27, 32.

(2) Cf. VI, 2, 14, — avec VI, 2, 39.

(3) Xénoph. Hellen. VI, 2, 34.

(4) Xénoph Hellen. VI, 2, 35, 38 ; Diodore, XV, 47.

Nous trouvons une histoire racontée par Diodore (XVI, 57), à savoir que les Athéniens sous Iphikratès capturèrent, à la hauteur de Korkyra, quelques trirèmes de Denys portant des ornements sacrés à Delphes et à Olympia. Ils retinrent et s'approprièrent la précieuse cargaison, ce dont Denys se plaignit plus tard très-vivement.

Cette histoire (si elle contient quelque vérité) ne peut guère faire allusion

Bien que la somme réalisée ainsi permît à Iphikratês pour le moment de payer ses hommes, cependant le suicide d'Anippos fut un désappointement pécuniaire pour lui, et il commença bientôt à avoir besoin d'argent. Cette considération l'engagea à consentir au retour de son collègue Kallistratos, qui, — orateur de profession et en termes peu amicaux avec Iphikratês, — était venu contre son gré. Iphikratês avait lui-même choisi Kallistratos et Chabrias comme collègues. Il n'était pas indifférent à la valeur de leurs avis, et il ne craignait pas les critiques, même de rivaux, sur ce qu'ils voyaient réellement dans sa conduite. Mais il avait accepté le commandement dans des circonstances hasardeuses; non-seulement à cause du déplacement insultant de Timotheos, et de la provocation faite conséquemment à un puissant parti attaché au fils de Konôn, mais encore au milieu des grands doutes qu'on avait s'il pourrait réussir à délivrer Korkyra, malgré la rigoureuse contrainte qu'il avait employée pour compléter les équipages de sa flotte. Si l'île eût été prise et qu'Iphikratês eût échoué, il se serait trouvé à Athènes exposé à une grave accusation et à de nombreux ennemis. Peut-être Kallistratos et Chabrias, s'ils fussent restés dans la ville, se seraient-ils dans ce cas rangés parmi ses agresseurs, — de sorte qu'il était important pour lui de les identifier l'un et l'autre à sa réussite ou à son insuccès, et de tirer parti de la capacité militaire du second aussi bien que du talent oratoire du premier (1). Toutefois, comme le

---

à d'autres trirèmes qu'à celles que commandait Anippos. Cependant il est probable que Xénophoo l'eût mentionnée, vu qu'elle présente les ennemis de Sparte commettant un sacrilége. Et que les trirèmes portassent des ornements sacrés ou non, il est certain qu'elles venaient pour prendre part à la guerre, et que dès lors elles étaient des prises légitimes.

(1) Xénoph. Hellen. VI, 2, 39. Le sens de Xénophon ici n'est pas très-clair, et le texte même n'est pas parfait.

Ἐγὼ μὲν δὴ ταύτην τὴν στρατηγίαν τῶν Ἰφικράτους οὐχ ἥκιστα ἐπαινῶ· ἔπειτα καὶ τὸ προσελέσθαι κελεῦσαι ἑαυτῷ (cela prouve qu'Iphikratês lui-même les choisit) Καλλίστρατόν τε τὸν δημήγορον, οὐ μάλα ἐπιτήδειον ὄντα, καὶ Χαβρίαν, μάλα στρατηγικὸν νομιζόμενον. Εἴτε γὰρ φρονίμους αὐτοὺς ἡγούμενος εἶναι, συμβούλους λαβεῖν ἐβούλετο, σῶφρόν μοι δοκεῖ διαπράξασ-

résultat de l'expédition fut complétement favorable, toutes ces inquiétudes disparurent. Iphikratês put bien se permettre de se séparer de ses deux collègues; et Kallistratos s'engagea, s'il lui était permis de retourner à Athènes, à faire tous ses efforts pour que la flotte fût bien payée par le trésor public, ou, si cela était impraticable, il promit de travailler à amener la paix (1). Si terribles sont les difficultés que les généraux grecs éprouvent actuellement à obtenir de l'argent d'Athènes (ou d'autres cités au service desquelles ils sont) pour payer leurs troupes! Iphikratês éprouva le même embarras que Timotheos avait éprouvé l'année précédente, — et qui, comme nous le verrons, se fait sentir plus péniblement, à mesure que nous avancerons dans l'histoire. Pour le moment il nourrit ses matelots en leur trouvant du travail dans les fermes des Korkyræens, où il a dû y avoir sans doute un grand besoin de réparations après les dévastations de Mnasippos; tandis qu'il passa avec ses peltastes et ses hoplites, en Akarnania, où il obtint du service dans les municipes amis d'Athènes contre ceux qui étaient amis de Sparte, en particulier contre les habitants belliqueux de la ville forte appelée Thyrieis (2).

L'heureux résultat de l'expédition korkyræenne, qui causa une satisfaction universelle à Athènes, ne fut pas moins avantageux pour Timotheos que pour Iphikratês. Ce fut en novembre 373 avant J.-C., que le premier, aussi bien que son questeur ou trésorier militaire, Antimachos, fut jugé. Kallistratos, de retour dans la cité, plaida contre le questeur, peut-être aussi contre Timotheos, comme l'un de ses

θαι · εἴτε ἀντιπάλους νομίζων, οὕτω θρασέως (quelques mots dans le texte semblent manquer) ... μήτε καταῤῥαθυμῶν μήτε κατημελῶν φαίνεσθαι μηδὲν, μεγαλοφρονοῦντος ἐφ' ἑαυτῷ τοῦτό μοι δοκεῖ ἀνδρὸς εἶναι.

Je mets la traduction que donne le docteur Thirlwall de οὐ μάλα ἐπιτήδειον, et qui me paraît décidément préférable. Le mot ἤρεσε (VI, 3, 3) prouve que Kallistratos était un collègue peu disposé à servir.

(1) Xénoph. Hellen. VI, 3, 3 Ὑποσχόμενος γὰρ Ἰφικράτει (Kallistratos) εἰ αὐτὸν ἀφείη, ἢ χρήματα πέμψειν τῷ ναυτικῷ, ἢ εἰρήνην ποιήσειν, etc.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 2, 37, 38.

accusateurs (1); probablement dans un esprit de douceur et de modération plus grandes, par suite de son récent succès commun et des bonnes dispositions qui régnaient généralement dans la cité. Et tandis que le danger de l'accusation contre Timotheos était ainsi affaibli, la défense fut fortifiée non-seulement par de nombreux citoyens ses amis parlant en sa faveur avec un redoublement de confiance, mais aussi par le phénomène inaccoutumé de deux puissants étrangers venus pour l'appuyer. A la demande de Timotheos, Alketas d'Epire et Jasôn de Pheræ se rendirent tous deux à Athènes, un peu avant le procès, pour paraître comme témoins en sa faveur. Il les reçut et les logea dans sa maison sur l'Agora hippodamienne, la place principale de Peiræeus. Et comme il était alors dans quelque embarras faute d'argent, il jugea nécessaire d'emprunter à Pasiôn, riche banquier du voisinage divers articles de luxe afin de leur faire honneur, — vêtements, coucher, et deux bols à boire en argent. Ces deux importants témoins attestèrent le service empressé et les qualités estimables de Timotheos, qui leur avait inspiré un vif intérêt, et avait été l'intermédiaire qui les avait fait entrer dans l'alliance d'Athènes, alliance qu'ils avaient scellée immédiatement en transportant Stesiklès et sa division par la Thessalia et l'Epire jusqu'à Korkyra. Les juges du dikasterion durent être fortement affectés en voyant devant eux un homme tel que Jasôn de Pheræ; à ce moment l'individu le plus puissant de la Grèce; et nous ne sommes pas surpris d'apprendre que Timotheos fut acquitté. Son trésorier Antimachos, qui ne fut pas jugé par le même dikasterion, et qui n'avait pas sans doute d'amis aussi influents, fut moins heureux. On le condamna à mort et ses biens furent confisqués; le dikasterion croyant sans doute, nous ne savons pas sur quelle preuve, qu'il s'était rendu coupable dans le maniement de l'argent public, ce qui avait causé un tort sérieux lors d'une crise très-importante. Dans les circonstances du cas, on le jugea responsable comme tréso-

(1) Démosth. cont. Timoth. c. 9, p. 1197, 1198.

rier, pour la partie pécuniaire du commandement que le peuple avait confié à Timotheos en le chargeant de recueillir de l'argent.

Quant à la conduite militaire, pour laquelle Timotheos était lui-même personnellement responsable, nous pouvons seulement faire remarquer qu'ayant été revêtu du commandement dans le dessein spécial de délivrer Korkyra assiégée, il paraît avoir consacré un temps d'une longueur déraisonnable à la course qu'il avait lui-même imaginée dans une autre direction, bien que cette course fût en elle-même avantageuse pour Athènes, si bien que si Korkyra eût été réellement prise, le peuple aurait eu une véritable raison pour en attribuer le malheur à son délai (1). Et bien qu'il fût

---

(1) Le récit donné ici des événements de 373 av. J.-C., en tant qu'ils concernent Timotheos et Iphikratês, me paraît le seul moyen de satisfaire aux exigences du cas, et de suivre les assertions de Xénophon et de Démosthène.

Schneider, dans sa note, à la vérité, implique, et Rehdantz (Vitæ Iphicratis, etc., p. 86) soutient qu'Iphikratês ne prit le commandement de la flotte et ne partit d'Athènes qu'*après* le procès de Timotheos. Il y a quelques expressions dans le discours de Démosthène qui pourraient paraître appuyer cette supposition; mais nous verrons qu'elle n'est guère admissible, si nous étudions attentivement la série des faits.

1. Mnasippos arriva avec son armement à Korkyra et commença le siége, soit avant avril, soit tout au commencement d'avril, 373 avant J.-C. Car son arrivée dans l'île et le bon état de sa flotte furent connus à Athènes *avant* que Timotheos reçut sa nomination comme amiral de la flotte destinée à délivrer l'île. Xénoph. (Hellen. VI, 2, 10, 11, 12).

2. Timotheos partit de Peiræeus à l'occasion de ce voyage arrêté, en avril, 373 avant J.-C.

3. Timotheos fut jugé à Athènes en novembre 373 avant J.-C.; Alketas et Jasôn étant alors présents, comme alliés d'Athènes et témoins en sa faveur.

Or s'il était vrai qu'Iphikratês ne quitta Athènes avec sa flotte qu'après le procès de Timotheos en novembre, il nous faudrait supposer que le siége de Korkyra par Mnasippos dura sept mois et la course de Timotheos près de cinq mois. Ces deux suppositions sont tout à fait improbables. Les Athéniens n'auraient jamais souffert que Korkyra courût une si terrible chance d'être prise, simplement afin d'attendre le procès de Timotheos. Xénophon ne dit pas expressément combien de temps dura le siége de Korkyra; mais ses expressions au sujet des mercenaires de Mnasippos (qu'il leur était déjà dû la solde *même de deux mois* — καὶ δυοῖν ἤδη μηνοῖν, — VI, 2, 16), nous amèneraient à conclure qu'il n'a pu guère durer plus de trois mois en tout. Disons qu'il dura quatre mois; le siége eût alors fini en août, et nous savons que la flotte d'Iphikratês arriva précisément après la fin du siége.

En outre, est-il croyable que Timotheos, nommé amiral dans le dessein exprès de délivrer Korkyra, et sachant

acquitté alors, sa réputation souffrit tellement de toute l'affaire, que le printemps suivant il accepta avec plaisir une invitation des satrapes persans qui lui offrirent le comman-

---

que Mnasippos assiégeait déjà la place avec une flotte formidable, — aurait consacré à sa course préliminaire un temps aussi long que *cinq* mois?

Je présume que Timotheos est resté dans cette course environ *deux* mois; et même cette longueur de temps dut être tout à fait suffisante pour susciter un fort mécontentement contre lui à Athènes, quand on y apprit que le danger et les privations de Korkyra augmentaient d'heure en heure. Au moment où Timotheos revint à Athènes, il trouva tout ce mécontentement réellement soulevé contre lui, excité en partie par les vives critiques d'Iphikratês et de Kallistratos (Démosth. cont. Timoth. p. 1187, c. 3). Les discours hostiles dans l'assemblée publique, non-seulement enflammèrent la colère des Athéniens contre lui, mais ils furent cause qu'on vota sa déposition de son commandement pour Korkyra et qu'on nomma à sa place Iphikratês, avec Chabrias et Kallistratos. Probablement ceux qui proposèrent ce vote durent en même temps faire connaître qu'ils avaient l'intention d'intenter une accusation judiciaire à Timotheos pour violation ou oubli de devoir. Mais il était de l'intérêt de tout le monde d'ajourner un *jugement réel* jusqu'à ce que le sort de Korkyra fût décidé, but pour lequel il était précieux d'économiser le temps. Déjà l'on en avait trop perdu, et Iphikratês savait bien que toutes ses chances de succès dépendaient de la célérité dont il ferait preuve; tandis que Timotheos et ses amis considéraient un ajournement comme une chance de plus d'apaiser le mécontentement public, outre qu'il leur permettait d'obtenir la présence de Jasôn et d'Alketas. Toutefois, bien que le jugement fût ajourné, Timotheos était, à partir de ce moment, sous le coup d'une accusation. Conséquemment le discours composé par Démosthène (et prononcé par Apollodoros comme demandeur, plusieurs années après), — bien que le langage en soit vague, et qu'il ne distingue pas les discours violents contre Timotheos *dans l'assemblée publique* (en juin 373 avant J.-C. ou environ, et qui provoquèrent sa déposition) des discours par lesquels on l'accusa lors de son véritable procès en novembre 373 avant J.-C., *devant le dikasterion*, — ce discours, dis-je, n'est pas néanmoins inexact en disant : — Ἐπειδὴ δ' ἀπεχειροτονήθη μὲν ὑφ' ὑμῶν στρατηγὸς διὰ τὸ μὴ περιπλεῦσαι Πελοπόννησον, ἐπὶ κρίσει δὲ παρεδέδοτο εἰς τὸν δῆμον, αἰτίας τῆς μεγίστης τυχὼν (c. 3, p. 1187), — ou encore relativement à sa venue de Kalauria à Athènes : — Μέλλων τοίνυν καταπλεῖν ἐπὶ τὴν κρίσιν, ἐν Καλαυρίᾳ δανείζεται, etc. (p. 1188-1189). Que Timotheos eût été remis au peuple pour être jugé, — qu'il revint de Kalauria *pour son procès*, — c'est ce qu'on pouvait bien affirmer relativement à sa position dans le mois de juin, bien qu'il n'ait été réellement jugé qu'en novembre. Je crois qu'il n'y a pas lieu de douter que les trirèmes à Kalauria ne fissent partie de la flotte qui alla actuellement à Korkyra sous Iphikratês, sans attendre pour s'y rendre que le procès de Timotheos eu novembre fût terminé, et en partant aussitôt qu'Iphikratês put être prêt, probablement vers juillet 373 avant J.-C.

Rehdantz soutient que si Iphikratês partit avec la flotte en juillet, il a dû revenir à Athènes en novembre pour le jugement de Timotheos, ce qui est contraire à l'affirmation de Xénophon, qui dit qu'il resta dans la mer Ionienne

dement des mercenaires grecs à leur service pour la guerre d'Égypte, le même commandement dont Iphikratês s'était retiré peu de temps auparavant (1).

Cet amiral, dont les forces navales avaient été augmentées par un nombre considérable de trirèmes korkyræennes, était en train d'opérer sans opposition des incursions contre l'Akarnania et la côte occidentale du Péloponèse (372 av. J.-C.); si bien que les Messêniens expulsés, dans leur lointain exil à Hesperides en Libye, commencèrent à concevoir

---

jusqu'en 371 avant J.-C. Mais si nous examinons attentivement le discours de Démosthène, nous verrons qu'il n'y a pas de motif certain pour affirmer qu'Iphikratês ait été présent à Athènes en novembre, pendant le véritable jugement de Timotheos. Les phrases, p. 1187 : — Ἐφειστήκει δ' αὐτῷ Καλλίστρατος καὶ Ἰφικράτης.... οὕτω δὲ διέθεσαν ὑμᾶς κατηγοροῦντες τούτου αὐτοί τε καὶ οἱ συναγορεύοντες αὐτοῖς, etc., peuvent bien être expliquées, en ce qui concerne Iphikratês, en supposant qu'elles font allusion aux blâmes prononcés dans l'assemblée publique, qui provoquèrent le vote de déposition contre Timotheos, et qui excitèrent pour la première fois contre lui l'indignation générale. Je ne vois donc pas de raison pour affirmer qu'Iphikratês fut réellement présent au jugement de Timotheos en novembre. Mais Kallistratos y assistait réellement (V. c. 9, p. 1197, 1198); ce qui s'accorde assez bien avec l'assertion de Xénophon, que cet orateur obtint d'Iphikratês la permission de le quitter à Korkyra et de revenir à Athènes (VI, 3, 3). Kallistratos dirigea son accusation principalement contre Antimachos, le trésorier de Timotheos. Et il me semble que dans les circonstances du cas, Iphikratês ayant réussi à supplanter Timotheos dans le commandement et ayant remporté un succès important à Korkyra, — pouvait être charmé d'être dispensé de l'obligation de l'accuser formellement devant le dikasterion, en opposition à Jasôn et à Alketas, aussi bien qu'à un corps puissant d'amis athéniens.

Diodore (XV, 47) fait un récit tout à fait différent de celui de Xénophon. Il dit que Timotheos fut d'abord déposé de son commandement, mais ensuite pardonné et renommé par le peuple (conjointement avec Iphikratês), par suite de la grande augmentation de force que lui avait procurée sa course préliminaire. En conséquence, la flotte, composée de cent trente trirèmes, fut dépêchée à Korkyra sous le commandement combiné d'Iphikratês et de Timotheos. Diodore ne fait pas mention du jugement de Timotheos. Cet exposé est évidemment tout à fait distinct de celui de Xénophon : mais ce dernier est préférable à tous égards; surtout en ce que dans ses points principaux il est conforme au discours de Demosthène.

(1) Démosth. cont. Timot. c. 6, p. 1191; c. 8, p. 1194.

Nous voyons, par un autre passage du même discours, que les créanciers de Timotheos comptaient qu'il gagnerait une grosse somme d'argent au service de la Perse (c. 1, p. 1185). Cela explique en outre ce que j'ai dit dans une note précédente, au sujet des motifs qui poussaient des officiers athéniens distingués à prendre du service dans des contrées étrangères loin d'Athènes.

l'espérance d'être rétablis par Athènes à Naupaktos, qu'ils avaient occupée sous sa protection pendant la guerre du Péloponèse (1). Et tandis que les Athéniens étaient ainsi maîtres de la mer tant à l'est qu'à l'ouest du Péloponèse (2), Sparte et ses confédérés, découragés par l'échec ruineux de leur expédition contre Korkyra, l'année précédente, paraissent être restés inactifs. Dans de telles prédispositions d'esprit, ils furent fortement affectés par une alarme religieuse que leur causèrent d'effrayants tremblements de terre et de terribles inondations qui affligèrent le Péloponèse pendant cette année, et que l'on regarda comme des marques de la colère du dieu Poseidôn. Le Péloponèse eut à subir cette année plus de ces formidables épreuves qu'on n'en avait jamais vu auparavant; une en particulier, la pire de toutes, qui anéantit les deux villes d'Helikè et de Bura en Achaia, avec une partie considérable de leur population. Dix trirèmes lacédæmoniennes, qui se trouvaient par hasard amarrées sur ce rivage la nuit dans laquelle arriva ce désastre, furent détruites par la violence des eaux (3).

Dans ces circonstances accablantes, les Lacédæmoniens eurent recours à la même manœuvre qui avait si bien servi leur dessein quinze ans auparavant, en 388-387 avant J.-C. Ils envoyèrent de nouveau Antalkidas comme ambassadeur en Perse, pour demander à la fois un secours pécuniaire (4), et une nouvelle intervention persane qui imposât de nouveau la paix portant son nom; paix qui à ce moment avait été violée (suivant l'explication lacédæmonienne) par le rétablissement de la confédération bœotienne, sous Thèbes,

(1) Xénoph. Hellen. VI, 2, 38; Pausanias, IV, 26, 3.

(2) V. un curieux témoignage à l'appui de ce fait dans Démosth. cont. Neæram, c. 12, p. 1357.

(3) Diodore, XI, 48, 49; Pausanias, VII, 25; Ælien, Hist. Animal. XI, 19.

Kallisthenês semble avoir décrit au long, avec des commentaires religieux appropriés, les prodiges physiques nombreux qui survinrent vers ce temps (V. Kallisth. fragm 8, éd. Didot).

(4) Cette seconde mission d'Antalkidas est suffisamment vérifiée par une allusion indirecte de Xénophon (VI, 3, 12). Ses sentiments philolaconiens bien connus expliquent assez pourquoi il évite de la mentionner directement.

comme État président. Et il paraît que dans le courant de l'automne ou de l'hiver, des ambassadeurs persans vinrent réellement en Grèce, demandant que les belligérants cessassent tous la guerre et arrangeassent leurs dissensions sur les principes de la paix d'Antalkidas (1). Les satrapes persans, qui renouvelaient à cette époque leurs efforts contre l'Egypte, étaient désireux de voir cesser les hostilités en Grèce, comme moyen d'augmenter le nombre de leurs mercenaires thraces, troupes dont Timotheos avait pris le commandement peu de mois auparavant quand il avait quitté Athènes.

Toutefois, à part cette perspective d'intervention persane, qui toutefois ne fut pas sans effet, — Athènes elle-même devenait de plus en plus disposée à la paix. La crainte et la haine communes des Lacédæmoniens, qui l'avaient jetée dans une alliance avec Thèbes en 378 avant J.-C., ne prédominaient plus à ce moment. Elle était actuellement à la tête d'une confédération maritime considérable; et elle ne pouvait guère espérer l'augmenter en continuant la guerre, vu que la puissance navale lacédæmonienne avait déjà été humiliée. En outre elle trouvait très-onéreuses les dépenses des opérations militaires, que ne défrayaient en aucune sorte ni les contributions de ses alliés ni les résultats de la victoire. L'orateur Kallistratos, qui avait promis soit d'obtenir d'Athènes des remises d'argent pour Iphikratès, soit de recommander la conclusion de la paix, fut obligé de se

(1) Diodore, XV, 50.

Diodore avait dit (quelques chapitres auparavant, XV, 38) que des ambassadeurs persans étaient venus également en Grèce un peu avant la paix de 374 avant J.-C., et qu'ils avaient été les auteurs de cette paix. Mais cela me paraît un des cas (assez nombreux dans son histoire) dans lesquels il répète lui-même, ou donne le même événement deux fois dans des circonstances analogues. L'intervention des ambassadeurs persans se rapporte beaucoup mieux à la période précédant immédiatement la paix de 371 avant J.-C., qu'à celle qui précéda la paix de 374 avant J.-C., quand, de fait, aucune paix ne fut jamais complétement exécutée.

Denys d'Halikarnasse également (Jud. de Lysiâ, p. 479) représente le roi de Perse comme étant partie à la paix jurée par Athènes et par Sparte en 371 avant J.-C.

borner à la dernière alternative, et il contribua beaucoup à encourager les dispositions pacifiques de ses compatriotes (1).

En outre, les Athéniens s'étaient de plus en plus éloignés de Thèbes. L'ancienne antipathie, entre ces deux États voisins, avait pendant un temps été dominée par une crainte commune de Sparte. Mais aussitôt que Thèbes eut rétabli son autorité en Bœôtia, les jalousies d'Athènes commencèrent à renaître. En 374 avant J.-C., elle avait conclu une paix avec les Spartiates, sans le concours de Thèbes; paix qui fut rompue presque aussitôt que faite, par les Spartiates eux-mêmes, par suite de la conduite de Timotheos à Zakynthos. Les Phokiens, — auxquels Thèbes faisait actuellement la guerre, pour avoir été des alliés actifs de Sparte dans ses invasions en Bœôtia, — avaient également été d'anciens amis d'Athènes, qui compatissait à leurs maux (2). En outre, les Thèbains de leur côté se ressentaient probablement de l'état dans lequel Timotheos avait laissé leurs matelots, non payés et privés de tout, à Kalauria, pendant l'expédition destinée à délivrer Korkyra, l'année précédente (3), expédition dont Athènes seule recueillait à la fois la gloire et les avantages. Bien qu'ils restassent membres de la confédération et qu'ils envoyassent des députés au congrès à Athènes, l'esprit hostile des deux côtés continuait à grandir, et fut encore exaspéré par leur conduite violente contre Platée dans la première moitié de 372 avant J.-C.

Pendant les trois ou quatre dernières années, Platée, comme les autres villes de Bœôtia, avait été replacée dans la confédération sous Thèbes. Rétablie par Sparte après la paix d'Antalkidas comme cité prétendue autonome, elle avait reçu d'elle une garnison comme poste contre les Thèbains, et elle ne fut plus en état de conserver une autonomie réelle après que les Thèbains eurent été exclus de la Bœôtia en 376 avant J.-C. Tandis que les autres cités bœôtiennes étaient contentes de se trouver délivrées de leurs

(1) Xénoph. Hellen. VI, 3, 3.
(2) Xénoph. Hellen. VI, 3, 1.
(3) Démosth. cont. Timoth. p. 1188, s. 17.

oligarchies philo-laconiennes et réunies à la fédération sous Thèbes, Platée, — aussi bien que Thespiæ, — ne se soumit à l'union que par contrainte; elle attendait une occasion favorable pour s'y arracher, par le moyen soit de Sparte, soit d'Athènes. Connaissant probablement la froideur croissante entre les Athéniens et les Thèbains, les Platæens essayaient secrètement de persuader Athènes d'accepter et d'occuper leur ville, en annexant Platée à l'Attique (1) : projet hasardeux tant pour Thèbes que pour Athènes, puisqu'il les mettait en état de guerre ouverte l'une contre l'autre, tandis que ni l'une ni l'autre n'étaient encore en paix avec Sparte.

Cette intrigue, parvenant à la connaissance des Thèbains, les détermina à frapper un coup décisif. Leur présidence, sur plus d'une des cités bœôtiennes inférieures, avait toujours été dure, conformément à la rudesse de leurs dispositions. A l'égard de Platée, en particulier, non-seulement ils conservaient une ancienne antipathie, mais encore ils regardaient le rétablissement de la ville comme n'étant guère autre chose qu'un empiétement lacédæmonien, leur enlevant une portion de territoire qui était devenue thèbaine, et dont ils avaient acquis la jouissance par une prescription de quarante années depuis la reddition de Platée, en 427 avant J.-C. Comme c'eût été pour eux une perte aussi bien qu'un embarras, si Athènes se décidait à accéder à l'offre de Platée, — ils prévinrent l'éventualité en s'emparant de la ville pour eux-mêmes. Depuis que Thèbes avait reconquis la Bœôtia, les Platæens étaient rentrés, bien qu'à contre-cœur, sous l'ancienne constitution bœôtienne : ils vivaient en paix avec Thèbes, reconnaissant ses droits comme État président de la fédération, et ayant leurs propres droits garantis en retour par elle, probablement en vertu d'un engagement positif, — c'est-à-dire leur sécurité, leur territoire et leur autonomie restreinte, soumise aux restrictions

(1) Diodore, XV, 46. Je ne sais sur qui Diodore a copié ce renseignement, mais il semble extrêmement raisonnable.



et aux obligations fédérales. Mais bien qu'en paix ainsi avec Thèbes (1), les Platæens savaient bien quel était son sentiment réel à leur égard, et le leur pour elle. Si nous devons croire, ce qui semble très-probable, qu'ils étaient en négociations secrètes avec Athènes pour qu'elle les aidât à s'arracher à la fédération, — la conscience de cette intrigue contribuait à entretenir plus encore en eux l'inquiétude et le soupçon. Conséquemment, redoutant quelque agression

(1) C'est, selon moi, ce que veut dire l'orateur platæen dans Isokrate, quand il se plaint plus d'une fois que Platée avait été prise par les Thêbains en temps de paix : — Εἰρήνης οὔσης. L'orateur, en protestant contre l'injustice des Thêbains, fait appel à deux garanties qu'ils ont violées; toutefois, dans l'intérêt de sa cause, elles ne sont pas clairement distinguées, mais elles se confondent en une seule. La première garantie était la paix d'Antalkidas, en vertu de laquelle Platée avait été rétablie, et à laquelle Thêbes, Sparte et Athènes étaient toutes parties. La seconde garantie était celle que donna Thêbes quand elle conquit les cités bœôtiennes en 377-376 avant J.-C., et rétablit la fédération, garantie par laquelle elle assurait aux Platæens l'existence comme cité, et toute l'autonomie compatible avec les obligations d'un membre de la fédération bœôtienne. Quand l'orateur platæen accuse les Thêbains d'avoir violé les « serments et les conventions » (ὅρκους καὶ ξυνθήκας), il entend les conditions de la paix d'Antalkidas, soumises aux limites imposées plus tard par la soumission de Platée au système fédéral de la Bœôtia. Il invoque l'intervention tutélaire d'Athènes, comme ayant été partie à la paix d'Antalkidas.

Le docteur Thirlwall pense (Hist. Gr. vol. V, ch. 38, p. 70-72), que les Thêbains furent parties à la paix de 374 avant J.-C. entre Sparte et Athènes; qu'ils l'acceptèrent, avec l'intention bien arrêtée de la rompre; et qu'en vertu de cette paix, les harmostes et les garnisons des Lacédæmoniens furent retirés de Thespiæ et d'autres villes de Bœotia. Je ne puis partager cette idée, qui me paraît démentie par Xénophon, et n'est ni affirmée ni impliquée dans le discours plataïque d'Isokrate. Selon moi, il n'y avait pas d'harmostes lacédæmoniens en Bœôtia (excepté à Orchemenos, dans le nord) en 374 avant J.-C. Xénophon nous dit (Hellen. V, 4, 63; VI, 1, 1) que les Thêbains « recouvraient les cités bœôtiennes, — avaient soumis les cités bœôtiennes » — en 375 avant J.-C. ou avant cette année, de sorte qu'ils purent sortir de Bœôtia et envahir la Phokis; ce qui implique l'expulsion ou la retraite de toutes les forces lacédæmoniennes de la partie méridionale de la Bœôtia.

Le raisonnement du discours plataïque d'Isokrate n'est pas très-clair et il ne distingue pas bien les choses; et nous n'avons pas le droit de nous attendre qu'il en soit ainsi, dans le plaidoyer d'un homme malheureux et passionné. Mais l'expression εἰρήνης οὔσης et εἰρήνη peut toujours (à mon avis) s'expliquer, sans qu'on s'en réfère, comme le fait le docteur Thirlwall, à la paix de 374 avant J.-C., et sans qu'on suppose que Thèbes fut partie à cette paix.

de la part de Thèbes, ils se tenaient habituellement sur leurs gardes. Mais leur vigilance se relâchait un peu, et la plupart d'entre eux sortaient de la ville pour aller à leurs fermes dans la campagne, les jours, bien connus à l'avance, où se tenaient les assemblées publiques à Thèbes. Le bœôtarque Neoklès profita de ce relâchement (1). Il conduisit, immédiatement au sortir de l'assemblée, une force armée thêbaine à Platée par une route indirecte en passant par Hysiæ; il trouva cette ville abandonnée par la plupart de ses adultes mâles et hors d'état de résister. Les Platæens, — dispersés dans les champs, trouvant leurs murs, leurs femmes et leurs familles, en possession du vainqueur, — furent dans la nécessité d'accepter les conditions qu'on leur proposa. On leur permit de partir en sûreté et d'emporter tous leurs biens mobiliers; mais leur ville fut détruite et son territoire annexé de nouveau à Thèbes. Les malheureux fugitifs furent forcés pour la seconde fois de chercher un refuge à Athènes, où ils furent reçus de nouveau avec bonté, et réintégrés dans ce même droit de cité restreint dont ils avaient joui avant la paix d'Antalkidas (2).

Ce ne fut pas seulement de Platée, mais encore de Thespiæ, que Thèbes s'occupa en ce moment. Se défiant des dispositions des Thespiens, elle les força à démolir les fortifications de leur ville (3); comme elle l'avait fait faire,

(1) Pausanias, IX, 1, 3.

(2) Diodore, XV, 47.

Pausanias (IX, 1, 3) place cette prise de Platée dans la troisième année (en comptant les années d'un solstice d'été à l'autre) avant la bataille de Leuktra, c'est-à-dire dans l'année de l'archonte Asteios à Athènes: ce qui me semble la date véritable, bien que M. Clinton suppose (sans raison, je crois) qu'elle est contredite par Xénophon. L'année de l'archonte Asteios va du solstice d'été de l'année 373 à celui de l'année 372 av. J.-C. C'est dans la dernière moitié de l'année d'Asteios (entre janvier et juillet 372 av. J.-C.) que je suppose que Platée fut prise.

(3) C'est une conclusion que je tire d'Isokrate, Or. XIV (Plataïc.), s. 21-38; Cf. aussi sect. 10. L'orateur platæen accuse les Thêbains d'avoir détruit les murs de quelques cités bœôtiennes (outre ce qu'ils avaient fait à Platée), et je me permets d'appliquer ce fait à Thespiæ. A la vérité, Xénophon dit que les Thespiens furent à cette époque traités exactement comme les Platæens, c'est-à-dire chassés de Bœôtia, et leur ville détruite : si ce n'est qu'ils n'avaient pas le même droit auprès

cinquante-deux ans auparavant, après la victoire de Dèlion (1), soupçonnant des penchants favorables à Athènes.

Cette conduite des Thèbains en Bœôtia excita une vive émotion à Athènes, où les Platæens, non-seulement parurent comme suppliants avec les signes de la misère fastueusement étalés, mais encore où ils exposèrent leur affaire devant l'assemblée d'une manière pathétique, et invoquèrent l'aide de la cité pour ravoir leur ville qui venait de leur être ravie. Sur une question à la fois si touchante et si grosse de conséquences politiques, il a dû se composer et se prononcer bien des discours, dont heureusement un nous est parvenu, écrit par Isokrate, et qui peut-être fut prononcé réellement par un orateur platæen devant l'assemblée publique. Le sort cruel de cette intéressante petite communauté est ici présenté de manière à faire une vive impression; on y trouve les reproches les plus amers, exprimés avec une assez grande exagération de rhétorique, contre les torts multipliés dont Thèbes s'est rendue coupable, aussi bien envers Athènes qu'envers Platée. Une grande partie de son invective est plus véhémente que concluante. Ainsi, quand l'orateur réclame à plusieurs reprises, pour Platée, son droit à une existence autonome, sous la garantie d'une autonomie universelle jurée à la paix d'Antalkidas (2), — les Thèbains répondaient sans doute qu'à l'époque de cette paix, Platée n'existait plus; mais qu'elle avait cessé d'être pendant qua-

---

d'Athènes (Hellen, VI, 3, 1, — ἀπόλιδας γενομένους; cf. aussi VI, 3, 5). Diodore également (XV, 46) parle des Thêbains comme ayant détruit Thespiæ. Mais contre ces assertions, je conclus du discours plataïque d'Isokrate que les Thespiens n'étaient pas dans le même état que les Platæens quand ce discours fut prononcé; c'est-à-dire qu'ils ne furent pas chassés collectivement de Bœôtia. De plus, Pausanias aussi dit expressément que les Thespiens assistèrent à la bataille de Leuktra, et qu'ils furent chassés peu de temps après. Pausanias en même temps fait, au sujet de la conduite de Thespiæ, un récit distinct qu'il ne serait pas raisonnable de rejeter (IX, 13, 3; IX, 14, 1). Je crois donc que Xénophen a parlé avec inexactitude en disant que les Thespiens etaient ἀπόλιδες *avant* la bataille de Leuktra. Il est tout à fait possible qu'ils aient envoyé des supplications à Athènes (ἱκετεύοντας, — Xénoph. Hellen. VI, 3, 1) à la suite de l'ordre sévère de démolir leurs murailles.

(1) Thucyd. IV, 133.

(2) Isokrate, Or. XIV (Plataïc.), s. 11, 13, 18, 42, 46, 47, 68.

rante ans, et qu'elle n'avait été relevée plus tard par les Lacédæmoniens que pour leurs vues politiques. Et l'orateur donne à entendre clairement que les Thêbains ne rougissaient nullement de leur conduite, mais qu'ils étaient venus à Athènes, pour la justifier, d'une manière ouverte et avouée; en outre que plusieurs des orateurs athéniens les plus distingués se rangèrent de leur côté (1). Que les Platæens eussent prêté leur concours à Sparte dans ses récentes opérations en Bœôtia contre Athènes et Thèbes, c'était un fait qu'on ne pouvait nier; fait que l'orateur lui-même ne peut affaiblir en disant qu'ils agissaient contraints par une armée spartiate présente, — mais que la partie adverse citait comme preuve de leurs dispositions favorables à Sparte, de leur empressement à rejoindre l'ennemi commun dès qu'il se présentait (2). Les Thêbains accusaient Platée de trahison subséquente à l'égard de la confédération; et ils semblent même avoir prétendu qu'ils avaient rendu un service positif à la confédération générale d'Athènes dont ils étaient membres (3), en chassant les habitants de Platée et en démantelant Thespiæ, villes qui toutes deux non-seulement étaient dévouées à Sparte, mais encore touchaient au Kithærôn, la ligne frontière par laquelle une armée spartiate envahissait la Bœôtia. Tant dans l'assemblée publique d'Athènes, que dans le congrès général des confédérés qui y était réuni, des discussions animées s'élevèrent sur tout le sujet (4), discussions dans lesquelles, à ce qu'il paraît, Epaminondas, comme orateur et représentant de Thèbes, se trouva un digne adversaire de Kallistratos, l'orateur le

(1) Isokrate, Or. XIV (Plat.), s. 3. Εἰ μὲν οὖν μὴ Θηβαίους ἑωρῶμεν ἐκ παντὸς τρόπου παρεσκευασμένους πείθειν ὑμᾶς ὡς οὐδὲν εἰς ἡμᾶς ἐξημαρτήκασι, διὰ βραχέων ἂν ἐποιησάμεθα τοὺς λόγους· ἐπειδὴ δ' εἰς τοῦτ' ἀτυχίας ἤλθομεν, ὥστε μὴ μόνον ἡμῖν εἶναι τὸν ἀγῶνα πρὸς τούτους ἀλλὰ καὶ τῶν ῥητόρων τοὺς δυνατωτάτους, οὓς ἀπὸ τῶν ἡμετέρων αὐτοῖς οὗτοι παρεσκευάσαντο συνηγόρους, etc. Cf. sect. 36.

(2) Isokrate, Or. XIV (Plataïc.), s. 12, 13, 14, 16, 28, 33, 48.

(3) Isokrate, Or. XIV (Plat.), s. 23-27. Λέγουσιν ὡς ὑπὲρ τοῦ κοινοῦ τῶν συμμάχων ταῦτ' ἔπραξαν — φασὶ τὸ Θηβαίους ἔχειν τὴν ἡμετέραν, τοῦτο σύμφερον εἶναι τοῖς συμμάχοις, etc.

(4) Isokrate, Or. XIV (Plat.), s. 23, 21.

plus distingué d'Athènes, soutenant la cause thêbaine avec un talent qui augmenta beaucoup sa réputation naissante (1).

Mais bien que les Thêbains et leurs partisans athéniens, ayant de leur côté tous les arguments que dicte la prudence, amenassent les choses à ce point qu'on ne prit aucune mesure pour rétablir les Platæens, et qu'on ne fit aucune déclaration hostile contre ceux auxquels ils devaient leur expulsion, — cependant le résultat général des débats, animés par une vive sympathie pour les infortunés Platæens, contribua décidément à empoisonner les bons sentiments et à relâcher les liens entre Athènes et Thèbes (371 av. J.-C.). Ce changement se montra par une plus grande tendance vers une paix avec Sparte, tendance fortement appuyée par l'orateur Kallistratos, et favorisée actuellement non-seulement par l'intervention persane annoncée, mais encore par les lourdes dépenses de la guerre, et par l'absence de tout gain futur, si elle continuait. Enfin la résolution fut prise, — d'abord par Athènes, et ensuite, probablement par la majorité des confédérés réunis dans cette ville, — de faire des propositions de paix à Sparte, où l'on savait bien que régnaient des dispositions semblables pour la paix. On communiqua cette intention aux Thêbains, qui furent invités à y envoyer également des ambassadeurs, s'ils voulaient y devenir parties. Dans le printemps de 371 avant J.-C., à l'époque où les membres de la confédération lacédæmonienne étaient assemblés à Sparte, les ambassadeurs athé-

(1) Diodore (XV, 38) mentionne le conflit parlementaire entre Epamnondas et Kallistratos, l'assignant à la période qui précéda immédiatement la paix avortee conclue entre Athènes et Sparte trois années auparavant. Je suis d'accord avec Wesseling (V. sa note *ad loc.*), qui pense que ces débats appartiennent plus proprément à l'époque qui précéda immédiatement la paix de 371 av. J.-C. Diodore a fait une grande confusion entre les deux, parfois en répétant deux fois les mêmes phénomènes précédents, — comme s'ils appartenaient aux deux, — parfois attribuant à l'une ce qui appartient proprement à l'autre.

L'altercation entre Epaminondas et *Kallistratos* (ἐν τῷ κοινῷ συνεδρίῳ) me semble appartenir plus convenablement aux débats de l'assemblée de la confédération dans la ville d'Athènes, — qu'aux débats à Sparte, lors des discussions préliminaires pour la paix, où survinrent les altercations entre Epaminondas et *Agésilas*.

niens et thèbains, ainsi que ceux des divers membres de la confédération athénienne, y arrivèrent. Parmi les envoyés athéniens, deux au moins, — Kallias (le dadouchos, ou porte-flambeau héréditaire des cérémonies éleusiennes) et Autoklès, — étaient des hommes de grande famille à Athènes; et ils étaient accompagnés par Kallistratos l'orateur (1). Parmi les Thèbains, le seul homme de marque était Epaminondas, alors l'un des bœôtarques.

Quant aux débats dont cet important congrès fut le théâtre (mai-juin 371 av. J.-C.), nous n'en avons qu'une connaissance très-imparfaite; et quant aux conversations diplomatiques plus particulières, non moins importantes que les débats, nous n'en avons aucune connaissance. Xénophon nous donne un discours de chacun des trois Athéniens, et de personne autre. Celui de Kallias, qui s'annonce comme le proxénos héréditaire de Sparte à Athènes, est plein de vanterie et vide de sens, mais l'esprit en est évidemment favorable à Lacédæmone (2); celui d'Autoklès est dans le ton opposé, rempli de blâme sévère sur la conduite passée de Sparte; celui de Kallistratos prononcé après les deux autres, — tandis que les ennemis de Sparte étaient triomphants, ses amis humiliés, et les deux parties silencieuses, par suite de l'effet récent des reproches d'Autoklès (3), — ce discours, dis-je, est composé dans un esprit de conciliation; il admet des fautes des deux côtés, mais il prie les deux parties de ne pas continuer la guerre, comme funeste à l'une et à l'autre, et il montre combien les intérêts communs des deux réclament la paix (4).

Cet orateur, qui représente la diplomatie athénienne de l'époque, reconnaît distinctement la paix d'Antalkidas comme la base sur laquelle Athènes était prête à traiter, — auto-

(1) Xénoph. Hellen. VI, 3, 3. Il semble incertain, d'après le langage de Xénophon, que Kallistratos fût un des ambassadeurs désignés, ou simplement un compagnon.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 4-6.

(3) Xénoph. Hellen. VI, 3, 7-10. Ταῦτ' εἰπὼν, σιωπὴν μὲν παρὰ πάντων ἐποίησεν (Autoklès), ἡδομένους δὲ τοὺς ἀχθομένους τοῖς Λακεδαιμονίοις ἐποίησε.

(4) Xénoph. Hellen. VI, 3, 10-17.

nomie pour chaque cité, petite aussi bien que grande, et en ce sens, coïncidant avec les vues du roi de Perse, il écarte avec indifférence la menace qu'Antalkidas était en train de revenir de Perse avec de l'argent pour aider les Lacédæmoniens à faire la guerre. Ce n'était pas par crainte des trésors persans (dit-il), — comme l'affirmaient les ennemis de la paix, — qu'Athènes la recherchait (1). Ses affaires étaient actuellement assez prospères tant sur terre que sur mer, pour prouver qu'elle n'agissait ainsi que parce qu'elle considérait les maux généraux d'une guerre prolongée, et qu'elle renonçait prudemment à cette confiance téméraire toujours prête à jouer son reste (2), — comme un joueur qui fait quitte ou double. Le temps était venu tant pour Sparte que pour Athènes de s'abstenir actuellement d'hostilités. La première avait la force sur terre, la seconde était maîtresse sur mer, de sorte que chacune pouvait garder l'autre, tandis que la réconciliation des deux États produirait la paix d'une extrémité à l'autre du monde hellénique, puisque dans chaque cité séparée, l'un des deux partis locaux contraires s'appuyait sur Athènes, l'autre sur Sparte (3). Mais il était indispensablement nécessaire que Sparte renonçât à ce système d'agression (déjà formellement dénoncé par l'Athénien Autoklès) en vertu duquel elle avait agi depuis la paix d'Antalkidas, système dont elle avait fini par recueillir des fruits amers, depuis que la prise injuste de la Kadmeia avait eu pour résultat de jeter dans les bras des Thèbains toutes ces cités bœôtiennes, dont elle s'était appliquée à assurer l'autonomie séparée par tous les efforts de sa politique (4).

Deux points ressortent dans ce remarquable discours, qui apprécie dans une sage mesure la position réelle des affaires :

---

(1) Xénoph. Hellen. VI, 3, 12, 13.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 3, 16.

(3) Xénoph. Hellen. VI, 3, 14. Καὶ γὰρ δὴ κατὰ γῆν μὲν τίς ἂν, ὑμῶν φίλων ὄντων, ἱκανὸς γένοιτο ἡμᾶς λυπῆσαι; Κατὰ θάλατταν γε μὴν τίς ἂν ὑμᾶς βλάψαι τι, ἡμῶν ὑμῖν ἐπιτηδείων ὄντων;

(4) Xénoph. Hellen. VI, 3, 11. Καὶ ὑμῖν δὲ ἔγωγε διὰ τὰ ἀγνωμόνως πραχθέντα ἔστιν ὅτε καὶ πολλὰ ἀντίτυπα γιγνόμενα · ὧν ἦν καὶ ἡ καταληφθεῖσα ἐν Θήβαις Καδμεια · νῦν γοῦν, ὡς (?) ἐσπουδάσατε αὐτονόμους τὰς πόλεις γίγνεσθαι, πᾶσαι πάλιν, ἐπεὶ ἠδικήθησαν οἱ Θηβαῖοι, ἐπ' ἐκείνοις γεγένηνται.

d'abord, l'autonomie séparée pour chaque cité, et l'autonomie dans le sens véritable du mot, et non pas expliquée et imposée par les intérêts séparés de Sparte, comme elle l'avait été à la paix d'Antalkidas; ensuite, le partage de cette prééminence ou hégémonie, en tant que compatible avec cette autonomie universelle, entre Sparte et Athènes, la première sur terre, la seconde sur mer, comme moyen d'assurer la tranquillité de la Grèce. Cette « autonomie pervertie en faveur des desseins lacédæmoniens » que Periklès avait dénoncée avant la guerre du Péloponèse comme la condition du Péloponèse, et dont on avait fait la règle politique de la Grèce par la paix d'Antalkidas, — touchait actuellement à sa fin. D'autre part, Athènes et Sparte devaient devenir associées et garantes mutuelles, divisant l'hégémonie de la Grèce par une ligne fixe de démarcation, sans cependant que ni l'une ni l'autre intervînt dans le principe de l'autonomie universelle. Thèbes, et ses droits à la présidence de la Bœôtia, étaient ainsi écartés d'un consentement mutuel.

Ce fut sur cette base que la paix fut conclue. Les armements des deux côtés durent être licenciés; les harmostes et les garnisons retirés de partout, afin que chaque cité pût jouir d'une autonomie complète. Si une cité manquait à l'observation de ces conditions, et continuait à faire usage de la force contre une autre cité, toutes étaient libres de prendre les armes pour appuyer la partie lésée; mais aucune n'était forcée de le faire, si elle ne s'y sentait pas disposée. Cette dernière stipulation délivrait les alliés lacédæmoniens de l'une de leurs chaînes les plus vexatoires.

Ces conditions mentionnées ici furent acceptées par toutes les parties, et le lendemain, on échangea des serments. Sparte jura pour elle-même et pour ses alliés; Athènes pour elle seule; ses alliés ensuite le firent séparément, chaque cité pour elle-même. Pourquoi fit-on cette différence, c'est ce qu'on ne nous dit pas; car il semblerait que le principe de séparation s'appliquât aux deux confédérations également.

Ensuite vint le tour des Thêbains de jurer; et ici parut

la difficulté fatale. Epaminondas, l'envoyé thébain, demanda instamment à prononcer le serment non pour Thèbes séparément, mais pour Thèbes comme État président de la confédération bœôtienne, comprenant toutes les cités bœôtiennes. Les autorités spartiates, d'autre part, et Agésilas comme la première de toutes, s'y opposèrent énergiquement. Ils exigeaient qu'il jurât pour Thèbes seule, en laissant les cités bœôtiennes prononcer le serment chacune pour elle-même.

Déjà dans le courant des débats préliminaires, Epaminondas avait parlé avec hardiesse contre l'ascendant de Sparte. Tandis que la plupart des députés étaient effrayés de sa dignité, que représentait l'énergique Agésilas comme organe, — lui, à l'instar de l'Athénien Autoklès, et avec une vive sympathie de la part de beaucoup de députés présents, avait déclaré que rien n'entretenait la guerre que ses injustes prétentions, et qu'aucune paix ne pourrait être durable si de pareilles prétentions n'étaient écartées (1). Acceptant les conditions de paix telles qu'elles étaient déterminées finalement, il se présenta pour jurer au nom de la confédération bœôtienne. Mais Agésilas, exigeant que chacune des cités bœôtiennes prononçât le serment pour elle-même, fit appel à ces mêmes principes de liberté qu'Épaminondas lui-même venait d'invoquer, et il demanda si chacune des cités bœôtiennes n'avait pas un aussi bon titre à l'autonomie que Thèbes. Epaminondas aurait pu répondre en demandant pourquoi l'on venait de permettre à Sparte de prononcer le serment pour ses alliés aussi bien que pour elle-même; mais il se plaça sur un terrain plus élevé. Il prétendit que Thèbes avait la présidence de la Bœôtia à un aussi bon titre que Sparte la souveraineté de la Laconie (2). Il rappela à l'assemblée que, quand la Bœôtia fut conquise et colonisée pour la première fois par ses habitants actuels, les autres villes avaient toutes été établies par Thèbes, comme chef et métropole; que l'union fédérale de toutes ces cités, administrée

(1) Plutarque, Agésilas, c. 27.

(2) Plutarque, Agésil. c. 28.

par des bœôtarques choisis par toutes et dans le sein de toutes, avec Thèbes comme État président, datait du même temps que la première colonisation du pays; que l'autonomie de chacune était restreinte par une institution établie, qui remettait aux bœôtarques et aux conseils siégeant à Thèbes la direction des relations étrangères de toutes conjointement. Tous ces arguments avaient déjà été présentés par l'orateur thèbain cinquante-six ans auparavant, devant les cinq commissaires spartiates réunis pour déterminer le sort des captifs après la reddition de Platée, quand il demanda la condamnation des Platæens comme coupables de trahison à l'égard des institutions de la Bœôtia établies par les ancêtres (1); et les commissaires spartiates avaient reconnu la légitimité de ces institutions, en condamnant à mort les transgresseurs en masse. De plus, à une époque où l'ascendant de Thèbes sur les cités bœôtiennes avait été fort affaibli par le concours antihellénique qu'elle avait prêté aux envahisseurs persans, les Spartiates eux-mêmes l'avaient aidée de tout leur pouvoir à le rétablir comme contre-poids à la puissance athénienne (2). Épaminondas pouvait prouver que la présidence de Thèbes sur les cités bœôtiennes était la clef de voûte de la fédération, droit non-seulement d'une antiquité immémoriale, mais reconnu formellement et énergiquement défendu par les Spartiates eux-mêmes. Il pouvait prouver en outre qu'il était aussi ancien et aussi bon que leur propre droit à gouverner les municipes laconiens, pouvoir qui n'était acquis et maintenu (comme l'avait proclamé

(1) Thucyd. III, 61. Ἡμῶν (les Thèbains) κτισάντων Πλάταιαν ὕστερον τῆς ἄλλης Βοιωτίας καὶ ἄλλα χώρια μετ' αὐτῆς, ἃ ξυμμίκτους ἀνθρώπους ἐξελάσαντες ἔσχομεν, οὐκ ἠξίουν οὗτοι (les Platæens), ὥσπερ ἐτάχθη τὸ πρῶτον, ἡγεμονεύεσθαι ὑφ' ἡμῶν, ἔξω δὲ τῶν ἄλλων Βοιωτῶν παραβαίνοντες τὰ πάτρια, ἐπειδὴ προσηναγκάζοντο, προσεχώρησαν πρὸς Ἀθηναίους.

Et (c. 65) il dit relativement aux Platæens oligarchiques qui admirent le détachement thèbain quand il vint de nuit surprendre Platée : — Εἰ δὲ ἄνδρες ὑμῶν οἱ πρῶτοι καὶ χρήμασι καὶ γένει βουλόμενοι τῆς μὲν ἔξω ξυμμαχίας ὑμᾶς παῦσαι, ἐς δὲ τὰ κοινὰ τῶν πάντων Βοιωτῶν πάτρια καταστῆσαι, ἐπεκαλέσαντο ἑκόντες, etc.

Et (c. 66) κατὰ τὰ πάντων Βοιωτῶν πάτρια, etc. Cf. II, 2.

(2) Diodore, XI, 81.

avec jactance l'un de leurs meilleurs guerriers) (1) que par la valeur spartiate et par le tranchant de l'épée spartiate.

Un discours énergique de cette teneur, prononcé au milieu des députés assemblés à Sparte, et attaquant les Spartiates non-seulement dans leur suprématie sur la Grèce, mais même dans leur domination chez eux, — était pour ainsi dire l'ombre que les événements futurs jetaient devant eux. Il ouvrait une question qu'aucun Grec n'avait jamais osé soulever. C'était une nouveauté saisissante pour tous, — probablement extravagante aux yeux de Kallistratos et des Athéniens, — mais pour les Spartiates eux-mêmes intolérablement poignante et injurieuse (2). Ils avaient déjà un long compte d'antipathie à régler avec Thêbes, — l'injustice qu'ils avaient commise en s'emparant de la Kadmeia, — l'humiliation subséquente qu'ils avaient subie en la perdant et en ne pouvant la reprendre, — leurs échecs et insuccès récents, dans les sept dernières années de guerre contre Athènes et Thèbes réunies. Pour aggraver cette série de pensées hostiles si profondément imprimées dans leurs cœurs, leur orgueil était actuellement blessé dans un point imprévu, le plus sensible de tous. Agésilas, plein jusqu'à l'excès du sentiment national, qui dans l'esprit d'un Spartiate passait pour la première des vertus, fut piqué au vif. S'il avait été un orateur athénien comme Kallistratos, sa colère

(1) Thucyd. IV, 126.

Brasidas parle à ses soldats servant en Macédoine, à l'approche des Illyriens :

Ἀγαθοῖς γάρ εἶναι προσήκει ὑμῖν τὰ πολέμια, οὐ διὰ ξυμμάχων παρουσίαν ἑκάστοτε, ἀλλὰ δι' οἰκείαν ἀρετήν, καὶ μηδὲν πλῆθος πεφοβῆσθαι ἑτέρων · οἵ γε μηδὲ ἀπὸ πολιτειῶν τοιούτων ἥκετε, ἐν αἷς οὐ πολλοὶ ὀλίγων ἄρχουσιν, ἀλλὰ πλειόνων μᾶλλον ἐλάσσους · οὐκ ἄλλῳ τινὶ κτησάμενοι τὴν δυνάστειαν ἢ τῷ μαχόμενοι κρατεῖν.

(2) On peut juger de l'effet révoltant produit par une telle proposition, avant la bataille de Leuktra, — en lisant le langage qu'Isokrate met dans la bouche du prince spartiate Archidamos, cinq ou six ans après cette bataille, protestant que tous les patriotes spartiates devraient périr plutôt que de consentir à abandonner la Messênia : — Περὶ μὲν ἄλλων τινῶν ἀμφισβητήσεις, ἐγίγνοντο, περὶ δὲ Μεσσήνης, οὔτε βασιλεύς, οὔθ' ἡ τῶν Ἀθηναίων πόλις, οὐδὲ πώποθ' ἡμῖν ἐνεκάλεσεν ὡς ἀδίκως κεκτημένοις αὐτήν (Isok. Arch. s. 32). Dans le printemps de 371 avant J.-C., ce qui avait jadis été la Messênia n'était qu'une partie de la Laconie, que personne ne songeait à distinguer des autres parties (V. Thucyd: IV, 3, 11).

se serait exhalée dans un discours animé; mais un roi de Sparte ne désirait que clore ces discussions blessantes d'une manière brusque et méprisante, ne laissant pas par là aux présomptueux Thêbains de milieu entre une humble rétractation et une hostilité reconnue. S'élançant avec indignation de son siége, il dit à Epaminondas : — « Parle franchement. — Voulez-vous ou ne voulez-vous pas laisser à chacune des cités bœôtiennes son autonomie séparée? » A quoi l'autre répondit : — « Et vous, voulez-vous laisser autonome chacune des villes laconiennes? » Sans ajouter un mot, Agésilas fit immédiatement effacer de la liste le nom des Thêbains, et les déclara exclus du traité (1).

(1) Plutarque, Agésilas, c. 28; Pausanias, IX, 13, 1; cf. Diodore, XV, 51. Pausanias assigne par erreur le débat au congrès qui précéda la paix d'Antalkidas en 387 avant J.-C., époque à laquelle Epaminondas était inconnu.

Plutarque donne cet échange de brèves questions, entre Agésilas et Epaminondas, qui est en substance le même que celui que donne Pausanias, et qui a toute apparence d'être la vérité. Mais il l'introduit d'une manière très-hardie et très-brusque, qui ne peut être conforme à la réalité. Soulever une question au sujet du droit de Sparte à gouverner la Laconie, était une nouveauté très-hardie. Un Thêbain courageux et bon patriote pouvait la risquer comme riposte contre ceux des Spartiates qui révoquaient en doute le droit de Thêbes à la présidence de la Bœôtia; mais il ne l'eût jamais fait sans donner ses raisons à l'appui d'une assertion aussi saisissante pour une partie considérable de ses auditeurs. Les raisons que j'attribue ici à Epaminondas sont celles qui, comme nous le savons, formaient la croyance thêbaine, par rapport aux cités bœôtiennes, celles qui furent réellement exprimées par l'orateur thêbain en 427 avant J.-C., quand on discutait le sort des captifs platæens. Après qu'Epaminondas eut une fois donné les raisons à l'appui de son assertion, il pouvait alors, si la même brève question lui était posée avec colère une seconde fois, y répondre par une autre contre-question ou riposte également brève. C'est cet échange final de coups qu'a rapporté Plutarque, en omettant les arguments présentés par Epaminondas, et nécessaires pour garantir le paradoxe apparent qu'il avance. Nous devons nous rappeler qu'Epaminondas ne soutient pas que Thêbes a droit *à autant de pouvoir* en Bœôtia que Sparte en Laconie. Il soutient seulement que la Bœôtia, sous la présidence de Thêbes, était aussi bien un tout politique collectif que la Laconie sous Sparte, — par rapport au monde grec.

Xénophon diffère de Plutarque dans le récit qu'il fait de la conduite des envoyés thêbains. Il ne mentionne pas du tout Epaminondas, ni aucun envoyé par son nom; mais il dit que « les Thêbains, ayant inscrit leur nom parmi les cités qui avaient prêté serment, vinrent le lendemain et demandèrent que l'inscription fût changée, et que « *les Bœôtiens* » fussent mis à la place de « *les Thêbains* » comme ayant prêté serment. Agésilas leur dit qu'il ne pouvait faire aucun changement, mais qu'il effacerait leurs noms s'ils le vou-

Telle fut la fin de ce mémorable congrès de Sparte tenu en juin 371 avant J.-C. La paix fut jurée entre les Spartiates et les Athéniens et leurs alliés respectifs. Mais les Thêbains furent exclus, et leurs députés retournèrent chez eux (si nous pouvons croire Xénophon) (1), tristes et découragés. Cependant un homme tel qu'Epaminondas a bien dû savoir que Sparte n'admettrait ni ses prétentions ni ses arguments. S'il fut donc désappointé quant au résultat, ce doit être parce qu'il avait compté, sans qu'il l'ait obtenu, sur l'appui des Athéniens ou d'autres.

Les dispositions des députés athéniens avaient été contraires plutôt que favorables à Thêbes pendant tout le congrès. Ils étaient éloignés, à cause de leurs sympathies pour les Platæens, de soutenir les prétentions de Thêbes à la présidence, bien qu'en général il fût de l'intérêt politique d'Athènes que la fédération bœôtienne fût maintenue, comme boulevard pour elle-même contre Sparte. Cependant les relations d'Athènes avec Thèbes, après le congrès comme avant, furent encore celles de l'amitié, nominale plutôt que sincère. Ce fut seulement avec Sparte et ses alliés, que Thèbes fut en guerre, sans un seul allié attaché à elle. En général, Kallistratos et ses collègues avaient soigné les intérêts d'Athènes avec beaucoup de prudence et de succès. Ils l'avaient dégagée de l'alliance avec Thèbes, qui avait été dictée sept ans auparavant par une crainte et un dégoût communs de Sparte, mais qui n'avait plus de motif suffisant pour contre-balancer les frais qu'entraînerait la continuation de la guerre; en même temps, le dégagement s'était fait sans mauvaise foi. Ce qu'Athènes avait gagné, pendant les

laient; et en conséquence il les effaça (VI, 3, 19). Il me semble que ce récit est beaucoup moins probable que celui de Plutarque, et il a tout l'air d'être inexact. Pourquoi un homme tel qu'Epaminondas (qui sans doute était l'envoyé) aurait-il consenti d'abord à abandonner les droits de Thêbes à la présidence et à jurer pour elle seule? Et s'il y consentit, pourquoi se serait-il rétracté le lendemain? Xénophon désire établir qu'Agésilas est dans le droit autant que possible, vu que les fatales conséquences de sa conduite ne se manifestèrent que trop tôt.

(1) Xénoph. Hellen. VI, 3, 20.

sept dernières années de guerre, avait été considérable. Elle avait acquis une grande puissance navale et un corps de confédérés maritimes, tandis que ses ennemis les Spartiates avaient perdu leur puissance navale dans la même proportion. Athènes était en ce moment le chef dominant de la Grèce maritime et insulaire, — tandis que Sparte continuait encore d'être le pouvoir supérieur sur terre, mais seulement sur terre; et une association tacite était actuellement établie entre les deux États qui se reconnaissaient mutuellement dans leurs moitiés respectives de l'hégémonie hellénique (1). De plus, Athènes eut la prudence de retirer sa mise et de quitter le jeu, quand elle était au maximum de ses acquisitions, sans courir le risque d'éventualités futures.

Des deux côtés, on renonça au système des confédérations obligatoires et indestructibles, ce qu'on avait juré déjà une fois, seize ans auparavant, à la paix d'Antalkidas, mais ce que Sparte avait perfidement perverti dans l'exécution. En vertu de ce nouvel engagement, les alliés de Sparte ou d'Athènes cessèrent de constituer un corps permanent organisé votant par sa majorité, prenant des résolutions qui engageaient les dissidents d'une manière permanente, armant l'État principal de plus ou moins de pouvoir pour l'imposer à tous, et interdisant les séparations volontaires de membres individuels. Ils devinrent un simple agrégat non cimenté d'individus, agissant chacun pour lui-même, tenant conseil ensemble, aussi longtemps qu'ils le voulaient, et coopérant tant que tous étaient d'accord, mais aucun n'étant lié par une décision des autres, ni ne reconnaissant dans les autres le droit de le forcer même à accomplir ce qu'il avait spécialement promis, s'il finissait par y répugner. Conséquemment, Athènes et Sparte perdirent en pouvoir, cependant la dernière, dans une mesure beaucoup plus grande que la première, en ce qu'elle avait exercé son em-

(1) Diodore, XV, 38-82.

pire sur ses alliés, dans un cercle plus compréhensif et avec plus de rigueur.

Nous voyons ici le point exact sur lequel roulaient la requête adressée par Sparte à Thèbes, et la controverse entre Epaminondas et Agésilas. Ce dernier prétendait que les relations entre Thèbes et les autres cités bœôtiennes étaient les mêmes que celles qui existaient entre Sparte et ses alliés; qu'en conséquence, lorsque Sparte renonçait au caractère indestructible et obligatoire de sa confédération, et consentait à traiter chacun de ses membres comme une unité indépendante et agissant par elle-même, elle avait droit à demander que Thèbes fît la même chose par rapport aux villes bœôtiennes. Epaminondas, au contraire, contestait la justesse de ce parallèle. Il soutenait que le sujet convenable de comparaison à prendre, c'étaient les relations de Sparte, non pas avec ses alliés en dehors de la Laconie, mais avec les municipes laconiens; que l'union fédérale des villes bœôtiennes sous Thèbes datait de la colonisation bœôtienne, et était au nombre des plus anciens phénomènes de la Grèce; que par rapport aux autres États, la Bœôtia, comme la Laconie ou l'Attique, était le tout composé et organisé, dont chaque cité séparée n'était qu'une fraction; que les autres Grecs n'avaient pas plus le droit de se mêler de la constitution intérieure de ces fractions, et de convertir chacune d'elles en entier, — que de demander une indépendance séparée pour chacun des municipes de la Laconie. Epaminondas n'entendait pas soutenir que le pouvoir de Thèbes sur les cités bœôtiennes fût aussi complet et aussi absolu en degré que celui de Sparte sur les municipes laconiens, mais simplement que son pouvoir présidentiel, et le système fédéral dont il faisait partie, fussent établis, indestructibles, et au delà de l'intervention de toute convention hellénique, — tout autant que le gouvernement intérieur de Sparte en Laconie.

Une fois déjà cette question avait été discutée entre Sparte et Thèbes, à la paix d'Antalkidas. Une fois déjà elle avait été décidée par la puissance supérieure de la première, arrachant une soumission à la seconde. Les seize dernières

années avaient infirmé la première décision, et mis les Thèbains en état de reconquérir ces droits présidentiels dont la première paix les avait privés. Conséquemment, la question était à décider de nouveau, avec une antipathie plus vive des deux côtés, — avec un pouvoir diminué du côté de Sparte, — mais avec un accroissement de force et de confiance, et un nouveau chef dont l'inestimable valeur n'était même encore connue qu'à moitié, — du côté de Thèbes. Les Athéniens, — amis des deux puissances, alliés toutefois ni de l'une ni de l'autre, — laissèrent le différend se vider sans intervenir. Comment fut-il arrangé, c'est ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME

ERRATA

—

Page	85, note 1	*lire*	υἱοὶ	*au lieu de*	υἱοι.
»	161, ligne 26	»	ennemie	»	ennemi.
»	188, note	»	Ἀμύνταν	»	Ἀρύνταν.
»	217, ligne 26	»	Polydamas	»	Polydamos.

TOME XI

Page 168, ligne 18, *lire* revenue *au lieu de* retenue.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATORZIÈME VOLUME

DEUXIÈME PARTIE

GRÈCE HISTORIQUE

CHAPITRE I

DEPUIS LA BATAILLE DE KNIDOS JUSQU'A LA RECONSTRUCTION DES LONGS MURS A ATHÈNES

CHAPITRE II

DEPUIS LA RECONSTRUCTION DES LONGS MURS D'ATHÈNES JUSQU'A LA PAIX D'ANTALKIDAS

CHAPITRE III

DEPUIS LA PAIX D'ANTALKIDAS JUSQU'A LA RÉDUCTION D'OLYNTHOS PAR SPARTE

CHAPITRE IV

DEPUIS LA RÉDUCTION D'OLYNTHOS PAR LES LACÉDÆMONIENS JUSQU'AU CONGRÈS DE SPARTE ET A LA PAIX PARTIELLE EN 371 AVANT J.-C.

FIN DE LA TABLE DU QUATORZIÈME VOLUME



PARIS, — IMPRIMERIE POITARY-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

